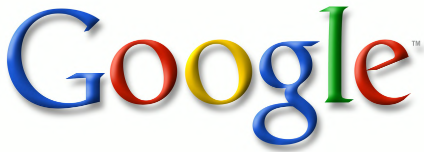
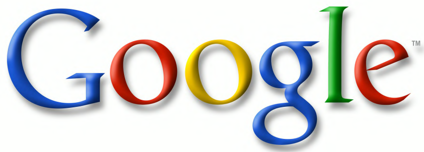
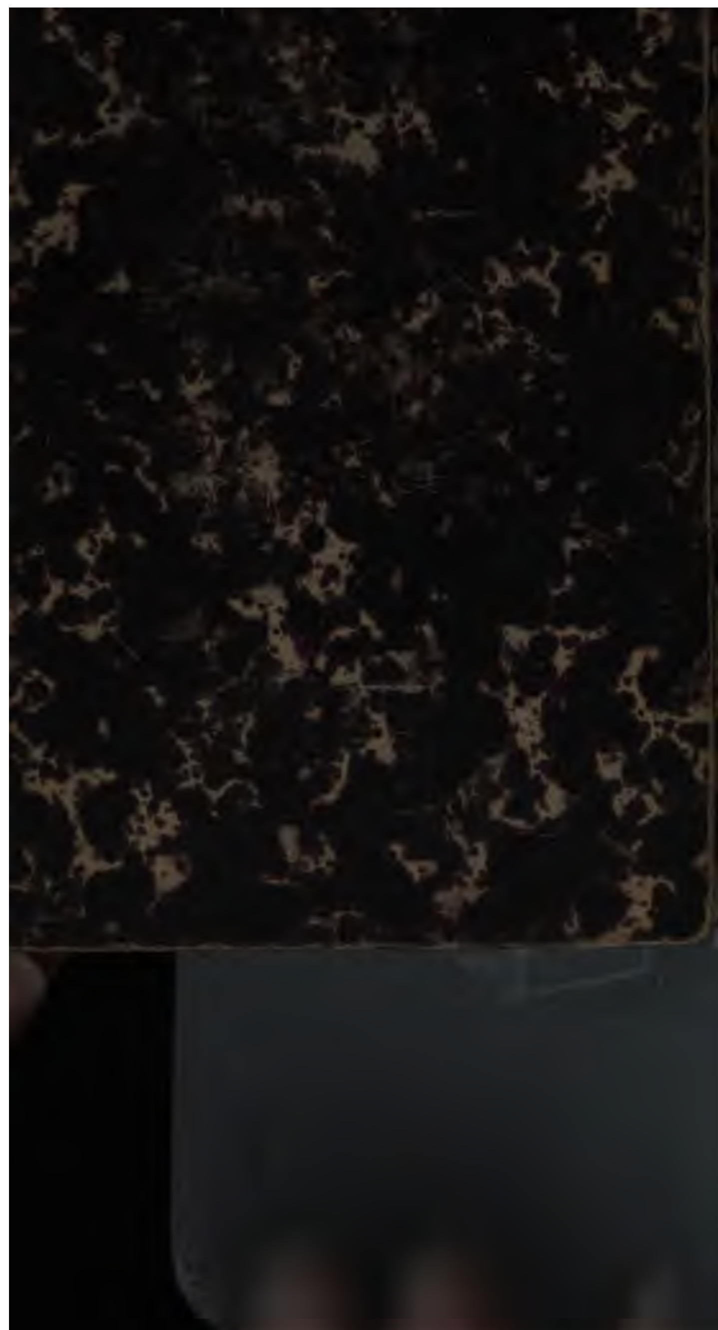
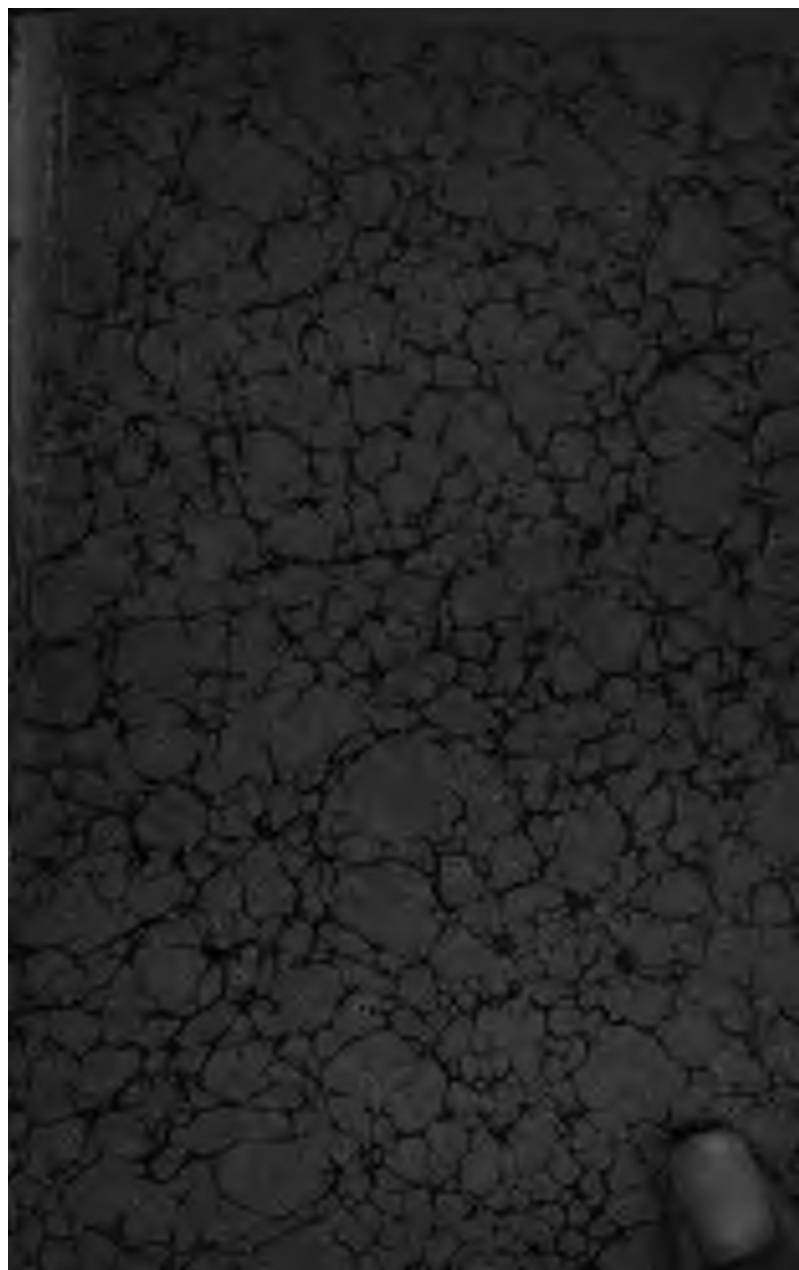


Google











COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

IVANHOE

II

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté	1
Amaury	1
Ange Pitou	2
Ascanio	2
Une Aventure d'amour	1
Aventures de John Davys	2
Les Baleiniers	2
Le Bâtard de Mauléon	3
Black	1
Les Blancs et les Bleus	3
La Bouillie de la comtesse Berthe	1
La Boule de neige	1
Bric-à-Brac	2
Un Cadet de famille	3
Le Capitaine Pamphile	1
Le Capitaine Paul	1
Le Capitaine Rhino	1
Le Capitaine Richard	1
Catherine Blum	1
Causeries	2
Cécile	1
Charles le Téméraire	2
Le Chasseur de Sauvagine	1
Le Château d'Eppstein	2
Le Chevalier d'Harmental	2
Le Chevalier de Maison-Rouge	2
Le Collier de la reine	3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais	1
Le Comte de Monte-Cristo	6
La Comtesse de Charny	6
La Comtesse de Salisbury	2
Les Compagnons de Jéhu	3
Les Confessions de la marquise	2
Conscience l'Innocent	2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux	2
— La Fille du Marquis	2
La Dame de Monsoreau	3
La Dame de Volupté	2
Les Deux Diane	3
Les Deux Reines	2
Dieu dispose	2
Le Drame de 93	3
Les Drames de la mer	1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman	2
La Femme au collier de velours	1
Fernande	1
Une Fille du régent	1
Filles, Lorettes et Courtisanes	1
Le Fils du forçat	1
Les Frères corses	1
Gabriel Lambert	1
Les Garibaldiens	1
Gaule et France	1
Georges	1
Un Gil Blas en Californie	1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César	2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu	2
La Guerre des femmes	2
Histoire d'un casse-noisette	1
Les Hommes de fer	1
L'Horoscope	1
L'Ile de Feu	2
Impressions de voyage : En Suisse	3
— Une Année à Florence	1
— L'Arabie Heureuse	3
— Les Bords du Rhin	2
— Le Capitaine Arena	1
— Le Caucase	3
— Le Corricolo	2
— Le Midi de la France	2
— De Paris à Cadix	2
— Quinze jours au Sinaï	1
— En Russie	4
— Le Speronare	2
— Le Véloce	2
— La Villa Palmieri	1
Ingénue	2
Isabel de Bavière	2
Italiens et Flamands	2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction)	2
Jacques Ortis	1
Jacquot sans Oreilles	1
Jane	1
Jehanne la Pucelle	1
Louis XIV et son Siècle	4
Louis XV et sa Cour	2
Louis XVI et la Révolution	2
Les Louves de Machecoul	3
Madame de Chamblay	2
La Maison de glace	2
Le Maître d'armes	1
Les Mariages du père Olifus	1
Les Médicis	1
Mes Mémoires	10
Mémoires de Garibaldi	2
Mémoires d'une aveugle	2
Mémoires d'un médecin : Balsamo	5
Le Meneur de loups	1
Les Mille et un Fantômes	1
Les Mohicans de Paris	4
Les Morts vont vite	2
Napoléon	1
Une Nuit à Florence	1
Olympe de Clèves	3
Le Page du duc de Savoie	2
Parisiens et Provinciaux	2
Le Pasteur d'Ashbourn	2
Pauline et Pascal Bruno	1
Un Pays inconnu	1
Le Père Gigogne	2
Le Père la Ruine	1
Le Prince des Voleurs	2
La Princesse de Monaco	2
La Princesse Flora	1
Les Quarante-Cinq	3
La Régence	1
La Reine Margot	2
Robin Hood le Proscrit	2
La Route de Varennes	1
Le Saltéador	1
Salvator (suite des Mohicans de Paris)	5
Souvenirs d'Antony	1
Les Stuarts	1
Sultanetta	1
Sylvandire	1
La Terreur prussienne	2
Le Testament de M. Chauvelin	1
Théâtre complet	25
Trois Maîtres	1
Les Trois Mousquetaires	2
Le Trou de l'enfer	1
La Tulipe noire	1
Le Vicomte de Bragelonne	6
La Vie au Désert	2
Une Vie d'artiste	1
Vingt Ans après	3

D. Thiéry et Cie. — Imp. de Lagny

IVANHOE

PAR

WALTER SCOTT

TRADUIT PAR

ALEXANDRE DUMAS

II

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874



IVANHOE

XXVI

Lorsque le bouffon, couvert du capuchon et du froc de l'ermite, ceint d'une corde noueuse, se présenta devant le portail du château de Front-de-Bœuf, la sentinelle lui demanda son nom et le motif de sa visite.

— *Pax vobiscum!* répondit le bouffon. Je suis un pauvre frère de l'ordre de saint François, qui viens remplir les devoirs de mon pieux ministère auprès de certains malheureux prisonniers détenus dans ce château.

— Tu es un frère bien hardi, dit le garde, de te présenter dans un lieu où, hormis notre propre confesseur, qui est mort depuis quelques mois, un coq de ton plumage n'a jamais chanté depuis vingt ans.

— Cependant, je t'en prie, annonce ma visite au seigneur du château, répondit le faux moine; crois-moi, il donnera ordre qu'on me reçoive. Le coq chantera de manière à ce que tout le château l'entende.

— Fort bien, dit le garde; mais, s'il m'arrive malheur pour avoir quitté mon poste sur ta prière, nous verrons si le froc

gris d'un moine saura résister à une flèche empennée avec la plume d'une oie grise.

Il quitta la tour après avoir proféré cette menace, et alla annoncer à son maître l'étrange nouvelle, qu'un révérend moine demandait son admission immédiate dans l'intérieur du château.

Ce ne fut pas sans un vif étonnement qu'il reçut l'ordre d'y laisser pénétrer le saint homme. Et, après avoir, au préalable, fait garder l'entrée de la porte pour éviter toute surprise, il suivit sans hésiter les ordres qu'il venait de recevoir.

L'amour-propre insensé qui avait excité Wamba à entreprendre cette dangereuse mission lui suffit à peine pour le soutenir lorsqu'il se trouva en présence d'un homme aussi terrible et aussi redouté que l'était Reginald Front-de-Bœuf, et il bredouilla son *Pax vobiscum*, auquel il se fiait en quelque sorte pour soutenir son caractère, avec plus d'inquiétude et d'hésitation qu'il n'en avait montré jusque-là. Mais Front-de-Bœuf était accoutumé à voir trembler devant lui des hommes de tous les rangs, de sorte que la timidité du prétendu moine ne lui suggéra aucun motif de soupçon.

— Qui es-tu et d'où viens-tu, vénérable prêtre? demanda-t-il.

— *Pax vobiscum!* répéta le bouffon. Je suis un pauvre serviteur de saint François, et, en traversant ces solitudes, je suis tombé entre les mains des voleurs (comme dit l'Écriture : *Quidam viator incidit in latrones*), lesquels voleurs m'ont envoyé dans ce château pour y exercer mes fonctions spirituelles auprès de deux personnes condamnées par votre honorable justice.

— Fort bien, répondit Front-de-Bœuf; et peux-tu me dire, saint père, le nombre de ces bandits?

— Vaillant chevalier, répliqua le bouffon, *nomen illis legio*, leur nom est légion.

— Dis-moi en simples paroles quel est leur nombre, ou

bien, prêtre, ton habit et ta corde ne te protégeront pas contre ma colère.

— Hélas! reprit le moine supposé, *cor meum eructavit*, c'est-à-dire que j'ai failli mourir de terreur. Mais je crois qu'ils sont, tant yeomen que peuple, au moins cinq cents hommes.

— Comment! dit le templier, qui en ce moment entrait dans la salle, les guêpes se réunissent-elles ici en essaim si nombreux? Il est temps d'étouffer cette engeance malfaisante.

Puis, prenant Front-de-Bœuf à part, il lui demanda :

— Connais-tu ce prêtre?

— Je ne le connais pas, répondit Front-de-Bœuf; il arrive d'un couvent éloigné.

— Alors ne lui confie pas ton dessein de vive voix, répondit le templier. Fais-lui porter un ordre écrit à la troupe des francs compagnons de de Bracy, afin qu'ils viennent à l'instant au secours de leur maître. Puis, en attendant, et pour que le tonsuré ne soupçonne rien, laisse-le aller remplir sa tâche et préparer ces porcs saxons à se rendre à l'abattoir.

— Soit, dit Front-de-Bœuf, je le ferai.

Là-dessus, il ordonna à un domestique de conduire Wamba à l'appartement où Cédric et Athelsthane étaient enfermés.

L'impatience de Cédric avait plutôt augmenté que diminué par cette contrainte. Il parcourait la salle de long en large, avec l'attitude d'un homme qui s'avance pour charger l'ennemi ou pour monter à l'assaut d'un lieu investi, parlant tantôt à lui-même, tantôt à Athelsthane, qui attendait bravement et stoïquement la fin de l'aventure, digérant avec beaucoup de tranquillité le copieux repas qu'il avait fait à midi, et s'inquiétant peu de la durée de sa captivité, qu'il jugeait devoir, ainsi que tous les maux de ce bas monde, se terminer selon le décret du ciel.

— *Pax vobiscum!* s'écria le bouffon en entrant dans l'appartement; que la bénédiction de saint Dunstan, de saint

Denis, de saint Duthoc, et de tous les autres saints, descende sur vous et autour de vous.

— Entre librement, dit Cédric au prétendu moine, et dis-moi dans quelle intention tu es venu ici?

— Pour vous dire de vous préparer à la mort, répondit le bouffon.

— A la mort? C'est impossible, répondit Cédric en tressaillant; tout audacieux et méchants que soient nos ennemis, ils n'oseraient commettre une aussi grande cruauté.

— Hélas! reprit le bouffon, vouloir les retenir par un sentiment d'humanité, ce serait vouloir arrêter avec un brin de soie un cheval emporté. Rappelez-vous donc, noble Cédric, et vous aussi, vaillant Athelsthane, quels sont les crimes que vous avez commis; car, ce jour même, vous serez sommés de répondre devant un plus auguste tribunal.

— Entends-tu cela, Athelsthane? s'écria Cédric. Il faut armer nos cœurs contre cette dernière disgrâce, parce qu'il vaut mieux mourir en hommes que de vivre en esclaves!

— Je suis prêt, répondit Athelsthane, à supporter tout ce que leur malice peut inventer de plus odieux, et je marcherai à la mort avec autant de calme et de sang-froid que si je me rendais à un festin.

— Prépare-nous donc à remplir nos saints devoirs, mon père, dit Cédric.

— Attendez encore un moment, mon oncle, dit le bouffon de sa voix naturelle; il faut regarder à deux fois avant de faire le saut périlleux.

— Par ma foi! s'écria Cédric, je connais cette voix.

— C'est celle de votre fidèle esclave et bouffon, répondit Wamba en rejetant en arrière son capuchon. Si vous aviez suivi le conseil d'un fou, vous ne seriez pas ici. Suivez l'avis d'un fou maintenant, et vous n'y resterez pas longtemps.

— Que veux-tu dire, drôle? s'écria le Saxon.

— Ceci seulement, reprit Wamba : prenez ce froc et

cette corde, seuls ordres religieux que j'aie jamais portés, sortez tranquillement du château, et laissez-moi votre manteau et votre ceinture; je ferai le grand saut à votre place.

— Te laisser à ma place? s'écria Cédric stupéfait de la proposition. Mais ils te pendraient, mon pauvre fou!

— Ils feront ce que Dieu leur permettra de faire, dit Wamba. J'espère que, sans déroger à votre dignité, le fils de Witless peut être pendu au bout d'une chaîne avec autant de gravité que son ancêtre l'alderman portait sa chaîne suspendue à son cou.

— Eh bien, Wamba, reprit Cédric, j'accepte ton dévouement, mais à une condition, c'est que tu feras cet échange de vêtements avec lord Athelsthane et non avec moi.

— Non, de par saint Dunstan! répondit Wamba, cela serait peu raisonnable. C'est à bon droit que le fils de Witless se sacrifie pour sauver le fils d'Hereward; mais il y aurait peu de sagesse à ce qu'il mourût pour le bien d'un homme dont les pères étaient inconnus des siens.

— Vilain! s'écria Cédric, les pères d'Athelsthane étaient rois d'Angleterre.

— Cela est possible, répliqua Wamba; mais mon cou est trop solidement attaché à mes épaules pour qu'il se laisse tordre à leur profit. C'est pourquoi, mon bon maître, prenez pour vous-même mon offre de service, ou laissez-moi quitter ce donjon aussi librement que j'y suis entré.

— Laisse périr le vieil arbre, continua Cédric, et que le jeune et majestueux espoir de la forêt soit sauvé! Sauve le noble Athelsthane, mon fidèle Wamba. C'est le devoir de tous ceux qui ont du sang saxon dans les veines. Toi et moi, nous subirons ensemble la dernière vengeance de nos agresseurs malveillants, tandis que lui, libre et hors de danger, il relèvera le courage de nos compatriotes et les aidera à venger notre mort.

— Il n'en sera pas ainsi, père Cédric, s'écria Athelsthane

en serrant les mains du vieillard; car, lorsque quelque circonstance faisait sortir Athelsthane de son apathie habituelle, ses actions et ses sentiments n'étaient pas indignes de sa grande race. Il n'en sera pas ainsi, continua-t-il; j'aimerais mieux rester dans cette salle toute une semaine sans autre nourriture que la mince ration de pain du pauvre prisonnier, que de profiter, pour échapper à mon sort, de la bonté instinctive d'un esclave dévoué à son maître.

— On vous appelle des hommes sages, messires, dit le bouffon, et, moi, on m'appelle un fou. Mais, oncle Cédric et cousin Athelsthane, le fou décidera de cette discussion pour vous épargner la peine de ces courtoisies exagérées. Je suis comme la jument de John Duck, qui ne veut porter personne, si ce n'est John Duck. Je suis venu pour sauver mon maître, et, s'il n'y veut pas consentir, soit, je m'en irai comme je suis venu. On ne peut se passer de main en main un bon service comme une balle ou comme un volant. Je ne veux être pendu pour homme qui vive, si ce n'est pour celui qui est né mon maître.

— Acceptez donc, noble Cédric, reprit Athelsthane; ne négligez pas cette occasion. Votre présence au dehors pourra encourager nos amis à tenter notre délivrance. Si vous restez ici, nous serons tous perdus.

— Y a-t-il espoir d'obtenir quelque secours du dehors ? demanda Cédric en regardant le bouffon.

— De l'espoir, je le crois bien ! s'écria Wamba. Laissez-moi vous dire que, si vous consentez à endosser ce froc, vous vous couvrez d'un habit de général. Cinq cents hommes sont là aux alentours ; ce matin, j'étais moi-même un de leurs principaux chefs. Mon bonnet de fou me servait de casque, et ma marotte de bâton. Eh bien, nous allons voir quel avantage ils auront en troquant un fou contre un sage. Mais, à vrai dire, je crois vraiment qu'ils perdront en valeur ce qu'ils pourront gagner en prudence.

En parlant ainsi, il changeait de vêtement avec Cédric.

— Adieu donc, mon maître! soyez bon pour le pauvre Gurth et pour son chien Fangs, et faites suspendre ma crête de coq dans la salle de Rotherwood, en souvenir de ce que, en fou fidèle, j'aurai donné ma vie pour sauver celle de mon maître.

Cette dernière parole fut dite avec une expression à la fois si attendrissante et si comique, que des larmes brillèrent dans les yeux de Cédric.

— Ta mémoire sera conservée, dit-il, tant que la fidélité et l'affection seront en honneur sur la terre. Mais j'espère que je trouverai le moyen de sauver ma chère Rowena, le noble Athelsthane, et toi aussi, mon pauvre Wamba; car ne crois pas que ton maître puisse jamais t'oublier.

Le changement d'habit fut bientôt opéré; mais une crainte subite frappa l'esprit de Cédric.

— Je ne connais d'autre langue que la mienne, dit-il, sauf quelques mots de leur normand maudit. Comment pourrais-je me faire passer pour un révérend frère?

— Le charme se compose de deux mots, répondit Wamba. *Pax vobiscum* vous servira de réponse à toutes les questions. Que vous alliez ou que vous veniez, que vous mangiez ou que vous buviez, que vous bénissiez ou que vous maudissiez, *Pax vobiscum* vous aidera à franchi tous les obstacles. Cette phrase est aussi utile à un moine que l'est un balai à une sorcière, ou une baguette à un enchanteur. Prononcé seulement d'une voix grave et solennelle, le *Pax vobiscum* est irrésistible. La sentinelle et le garde, le chevalier et l'écuyer, les fantassins et les cavaliers, subissent tous son charme. Je pense que, s'ils me conduisent demain à la potence, ce qui n'est que trop probable, je pourrai éprouver son influence sur l'exécuteur des hautes œuvres.

— S'il en est ainsi, reprit son maître, mes instructions religieuses seront bientôt apprises. *Pax vobiscum!* J'espère ne pas oublier le mot d'ordre. Adieu, noble Athelsthane! Adieu aussi, pauvre enfant dont le cœur vaut mieux

que la tête. Je vous sauverai ou je reviendrai mourir avec vous. Le sang de nos rois saxons ne sera pas répandu tant qu'une goutte du mien coulera dans mes veines, et il ne tombera pas un cheveu de la tête du pauvre fou qui a risqué sa vie pour sauver celle de son maître, tant que Cédric pourra y mettre obstacle, même au péril de ses jours; adieu!

— Adieu, noble Cédric! dit Athelsthane, et souvenez-vous que, pour jouer au naturel le rôle d'un moine, il faut accepter les rafraîchissements qu'on pourra vous offrir.

— Adieu, mon oncle, ajouta Wamba, et rappelez-vous le *Pax vobiscum*.

Ainsi encouragé, Cédric quitta ses deux compagnons, et il ne tarda pas à trouver l'occasion de mettre à l'épreuve la vertu du charme que son bouffon lui avait recommandé comme étant tout-puissant.

Dans un corridor bas, voûté et sombre, où il cherchait à tâtons le chemin qui conduisait à la salle du château, il fut rencontré par une femme.

— *Pax vobiscum!* dit le faux moine en se rangeant de côté pour la laisser passer.

— *Et vobiscum quæso, domine reverendissime, pro misericordia vestra,* répondit une voix douce.

— Je suis un peu sourd, répondit Cédric en bon saxon.

Et, se rappelant aussitôt qu'il venait d'employer un idiome suspect, il marmotta en lui-même :

— La peste soit du fou et de son *Pax vobiscum!* J'ai perdu mon javelot du premier jeu.

Ce n'était pas toutefois chose si surprenante pour un prêtre de ces temps-là de rester sourd de son oreille latine, et la personne qui s'était adressée à Cédric ne l'ignorait pas.

— Je vous prie en grâce, révérend père, répliqua-t-elle en saxon, de vouloir bien donner quelques consolations spirituelles à un prisonnier blessé qui se trouve dans ce château. Accordez-lui la pitié que vous inspire votre saint

ministère, et jamais bonne action n'aura été plus profitable à votre couvent.

— Ma fille, répondit Cédric très-embarrassé, le peu de temps qui me reste à passer dans ce château ne me permet pas d'y exercer les devoirs de mon office. Il faut que je sorte immédiatement; la vie ou la mort d'un chrétien dépend de ma promptitude.

— Permettez-moi cependant, mon père, répliqua la suppliante, de vous conjurer de ne pas laisser sans conseil et sans secours un malheureux qu'on opprime et dont la vie est en danger.

— Que le démon m'emporte et me laisse en Ifrin avec les âmes d'Odin et de Thor! répondit Cédric impatienté.

Il allait probablement oublier tout à fait le caractère religieux dont il était revêtu, lorsque la conversation fut interrompue par la voix rauque d'Urfried, la vieille sorcière de la tourelle.

— Comment! ingrate, cria-t-elle à la solliciteuse, c'est donc ainsi que tu reconnais la bonté que j'ai eue en te faisant sortir de la prison! Tu obliges un révérend frère à se servir de paroles empreintes de colère pour se soustraire aux importunités d'une juive!

— Une juive! s'écria Cédric profitant de cet incident pour s'éloigner. Laisse-moi passer, femme!... Ne m'arrête pas, si tu tiens à la vie... Je ne veux pas être souillé par un contact indigne, au moment même où je viens d'officier.

— Viens par ici, mon père, dit la vieille furie; tu ne connais pas ce château, et tu ne peux le quitter sans le secours d'un guide. Viens ici, car j'ai à te parler. Et toi, fille d'une race maudite, remonte dans la chambre du malade, et soigne-le jusqu'à mon retour; et malheur à toi si tu le quittes encore sans ma permission!

Rébecca se retira. A force de supplications, elle était parvenue à obtenir d'Urfried la permission de quitter la tourelle, et Urfried avait employé ses services à des soins

que Rébecca elle-même aurait été heureuse de prodiguer au chevet d'Ivanhoe blessé.

Avec une intelligence que doublait encore l'imminence du danger, prompte à saisir la moindre chance de salut, Rébecca avait conçu quelque espoir en apprenant d'Urfried la présence inaccoutumée d'un religieux dans ce château impie. Elle avait donc épié le passage du prétendu moine, dans le but de l'intéresser au sort des prisonniers. Mais le lecteur vient d'apprendre comment elle échoua dans son projet.

XXVII

Lorsque Urfried, à force de clameurs et de menaces, eut renvoyé Rébecca dans l'appartement que celle-ci avait quitté, elle se mit à conduire le récalcitrant Cédric dans une petite salle dont elle ferma ensuite soigneusement la porte; puis, tirant d'une armoire une cruche de vin et deux verres, elle les plaça sur la table, en disant d'un ton plutôt affirmatif qu'interrogatif :

— Tu es Saxon, mon père; ne le nie pas, ajouta-t-elle remarquant que Cédric ne se hâtait pas de répondre. Le son de ma langue natale est doux à mon oreille, bien que je l'entende rarement, si ce n'est quand il sort de la bouche de misérables serfs, êtres dégradés sur qui ces fiers Normands rejettent le fardeau des ouvrages les plus vils et les plus pénibles. Tu es un Saxon, mon père; oui, un Saxon, et, quoique tu sois le serviteur de Dieu, un homme libre; ton accent est doux à mon oreille.

— Les prêtres saxons ne visitent donc pas ce château? répliqua Cédric. Il me semble pourtant qu'il serait de leur devoir de consoler les enfants opprimés et repoussés du sol.

— Ils n'y viennent pas, ou, s'ils y viennent, ils aiment mieux se réjouir à la table de leurs conquérants que d'entendre les lamentations de leurs compatriotes; du moins, c'est ainsi que la renommée en parle; car, par moi-même, je ne sais que peu de choses à cet égard-là. Ce château, depuis dix ans, ne s'est ouvert pour aucun prêtre, à l'exception du chapelain normand et débauché qui partageait les orgies nocturnes de Front-de-Bœuf, et celui-là, depuis longtemps, est allé rendre compte à Dieu de sa conduite. Mais tu es un Saxon, toi, un prêtre saxon, et j'ai une question à t'adresser, ou, pour mieux dire, une confession à te faire.

— Je suis Saxon, il est vrai, répondit Cédric, mais indigne assurément du nom de prêtre; laissez-moi continuer mon chemin. Je vous le jure, je reviendrai ou j'enverrai l'un de nos frères; il sera plus digne que moi d'entendre votre confession.

— Reste encore un peu, dit Urfried; les accents de la voix que tu entends maintenant seront bientôt étouffés par la froide terre, et je ne voudrais pas descendre au tombeau en indigne créature, telle que j'ai vécu. Mais il faut que le vin me donne la force de raconter les horreurs de mon histoire.

Urfried se versa une coupe de vin et la vida avec une avidité qui semblait vouloir extraire la dernière goutte du gobelet.

— Le vin me ranime, dit-elle en levant les yeux vers le plafond après avoir bu; mais il ne saurait me réjouir. Buvez, mon père, si vous voulez entendre mon récit sans tomber à la renverse.

Cédric aurait voulu pouvoir repousser cette triste invitation; mais le signe qu'elle lui fit exprimait tant d'impatience et un si profond désespoir, qu'il se rendit à sa prière et avala une grande coupe de vin. Alors, et comme si la complaisance du Saxon eût calmé ses esprits, elle parut plus calme et parla en ces termes :

— Je ne suis pas née, mon père, dit-elle, misérable comme tu me vois aujourd'hui. J'étais libre, j'étais heureuse, j'étais honorée ! J'aimais et j'étais aimée ! Je suis maintenant une esclave misérable et dégradée; j'ai été le jouet des passions de mes maîtres, tant que j'ai eu de la beauté ; quand elle s'est flétrie, je suis devenue l'objet de leurs mépris, de leurs dédains, de leur haine et de leur dérision. Tu peux être surpris, mon père, de la haine que je porte au genre humain, et surtout à la race qui a produit en moi cette transformation. Est-ce que la vieille sorcière ridée qui est devant toi, et dont la colère ne peut s'exprimer que par des malédictions impuissantes, peut oublier qu'elle fut autrefois la fille du noble thane de Torquilston, sous le regard duquel tremblaient mille vassaux?

— Toi la fille de Torquil Wolfganger! s'écria Cédric en reculant de surprise; toi, toi la fille de ce noble Saxon, l'ami, le compagnon d'armes de mon père!

— De ton père! répéta Urfried; c'est Cédric dit le Saxon que j'ai devant les yeux ! car le noble Hereward de Rotherwood n'avait qu'un fils, dont le nom est bien connu parmi ses compatriotes. Mais, si tu es Cédric de Rotherwood, pourquoi cet habit religieux? As-tu désespéré de sauver ton pays? As-tu cherché dans l'ombre d'un cloître un refuge contre la cruauté de nos oppresseurs?

— N'importe qui je suis, répondit Cédric; continue, malheureuse, ton récit composé d'horreurs et sans doute de crimes.

— Il y a un crime dans ma vie, répondit Urfried, un crime profond, noir et damnable, un crime qui pèse comme un poids sur ma poitrine, un crime que tous les feux de l'enfer ne pourront purifier; oui, dans ce château teint du sang pur et noble de mon père et de mes frères, avoir vécu pour assouvir et partager les plaisirs de leur meurtrier, être à la fois son esclave et sa complice, c'est faire de chaque aspiration que j'empruntais à l'air vital un crime et une malédiction!

— Malheureuse ! s'écria Cédric; et, pendant que les amis de ton père, pendant que chaque cœur vraiment saxon, en récitant un *Requiem* pour son âme et pour celles de ses vaillants fils, n'oubliaient pas dans leurs prières la malheureuse Ulrica; pendant que tous pleuraient et honoraient les morts, tu vivais pour mériter notre haine et notre exécration, tu vivais pour t'unir avec le misérable qui a assassiné tes parents, qui a répandu le sang de l'enfance plutôt que de laisser survivre un fils de la noble maison de Torquil Wolfganger, tu vivais pour t'unir à lui par les liens d'un illégitime amour !

— Par des liens illégitimes, à la vérité, mais non pas ceux de l'amour, répondit la furie : l'amour ira plutôt visiter les régions de la demeure éternelle que ces voûtes sacriléges; non, ce reproche, du moins, je ne puis me l'adresser. Mon âme a été dominée par une profonde haine pour Front-de-Bœuf et sa race, même pendant les heures de ses coupables tendresses.

— Vous l'avez haï, et cependant vous avez vécu auprès de lui, répliqua Cédric. Malheureuse ! n'y avait-il pas de poignard, de couteau, de poinçon à la portée de tes mains ? C'est heureux pour toi, puisque tu attaches du prix à une telle existence, que ces secrets d'un château normand soient comme ceux de la tombe; car, si j'avais pu seulement soupçonner que la fille de Torquil vécût dans une liaison honteuse avec le lâche assassin de son père, l'épée d'un vrai Saxon l'eût frappée dans les bras de son amant.

— Aurais-tu vraiment rendu justice au nom de Torquil ? demanda Ulrica, car nous pouvons maintenant mettre de côté son nom d'Urfried. Tu es donc le vrai Saxon, tel que la renommée le dépeint ? Car, même dans ces murailles maudites, où, comme tu le dis, le crime s'enveloppe de mystères impénétrables, ici même le nom de Cédric a retenti, et moi, malheureuse et dégradée, je me suis réjouie à la pensée qu'il existait encore un vengeur de notre nation infortunée. J'ai eu aussi mes heures de vengeance ; j'ai

fomenté des querelles entre nos ennemis, j'ai converti l'orgie en disputes et en assassinats, j'ai vu couler leur sang, j'ai entendu leurs gémissements d'agonie. Regarde-moi, Cédric : ne trouves-tu pas encore sur cette figure flétrie et avilie quelques traits qui te rappellent le souvenir des Torquil?

— Ne m'interroge pas, Ulrica, répliqua Cédric d'un ton de douleur mêlé de dégoût et de tristesse; les traces de ressemblance sont celles qu'on peut trouver sur le cadavre qu'un démon fait sortir du tombeau.

— Soit, répondit Ulrica; mais ces traits d'un esprit diabolique étaient couverts d'un masque représentant ceux d'un ange de lumière, quand ils parvinrent à semer la discorde entre le vieux Front-de-Bœuf et son fils Reginald. L'obscurité de l'enfer devait cacher ce qui s'ensuivit; mais il faut que la vengeance soulève le voile, il faut qu'elle pénètre dans les faits mystérieux qui feraient frémir les morts, si on les leur racontait ouvertement. Depuis longtemps couvait le feu étouffé de la discorde entre un père tyran et un fils sauvage; depuis longtemps j'avais alimenté en secret cette haine dénaturée: elle éclata dans un moment d'ivresse, et mon oppresseur tomba à sa propre table, frappé par son fils. Tels sont les secrets cachés sous ces voûtes. Écroulez-vous, murailles maudites! s'écria-t-elle en levant vers le plafond des yeux égarés, et engloutissez dans votre chute tous ceux qui connaissent ces odieux mystères !

— Et toi, créature criminelle et misérable, dit Cédric, quel fut ton sort après la mort de ton ravisseur?

— Devinez-le, mais ne le demandez pas. Je vécus ici, dans ce château, où je suis restée jusqu'à ce qu'une vieillesse prématurée ait empreint mon visage de ses traits livides, rebutée et insultée là où j'étais jadis obéie; forcée de borner ma vengeance, qui était autrefois illimitée, aux proportions mesquines du mécontentement d'une servante ou aux vaines malédictions d'une créature impuissante; condamnée à entendre de ma tourelle isolée le bruit des plaintes

que je partageais autrefois, ou les cris et les gémissements de nouvelles victimes.

— Ulrica, reprit Cédric, avec un cœur qui, je le crains bien, regrette encore la carrière de crimes que tu as parcourue, comment oses-tu adresser la parole à un homme qui porte cette robe? Femme malheureuse, qu'aurait pu faire pour toi saint Édouard lui-même, s'il était ici en corps et en âme? Le royal confesseur était doué par le ciel du pouvoir de guérir les ulcères du corps; mais Dieu seul peut guérir la lèpre de l'âme.

— Cependant, ne te détourne pas de moi, sévère prophète de la colère, s'écria Ulrica; mais, si tu le peux, dis-moi où aboutiront ces sentiments nouveaux et terribles qui se répandent sur ma solitude? Pourquoi les actes commis depuis si longtemps se dressent-ils devant moi comme de nouvelles et irrésistibles horreurs? Quel est le destin qui attend au delà du tombeau celle à qui Dieu a assigné sur la terre un sort d'une misère si épouvantable? J'aimerais mieux retourner à Woden, Hertha et Zernebock, et à tous les dieux de nos ancêtres païens, que d'endurer les terreurs anticipées dont je suis assaillie toute la journée et qui me poursuivent jusque dans mon sommeil.

— Je ne suis pas prêtre, dit Cédric en se détournant avec dégoût de cette image misérable du crime, du malheur et du désespoir; je ne suis pas prêtre, bien que je porte l'habit clérical.

— Prêtre ou laïque, répondit Ulrica, tu es le seul être craignant Dieu que j'aie vu depuis vingt ans. Est-ce que tu me dis que, pour moi, il n'y a plus d'espoir?

— Je te dis de te repentir, repartit Cédric; recherche la prière et la pénitence, et puisses-tu trouver la miséricorde céleste! Mais je ne peux ni veux rester plus longtemps auprès de toi.

— Reste encore! dit Ulrica d'un ton de prière; ne me quitte pas maintenant, fils de l'ami de mon père, de peur que le démon, qui a dominé ma vie, ne me pousse à me

venger de ton mépris implacable. Penses-tu que, si Front-de-Bœuf trouvait Cédric le Saxon dans son château, sous ce déguisement, ta vie serait de longue durée? Déjà son œil s'est fixé sur toi comme celui d'un faucon sur sa proie.

— Eh bien, répondit Cédric, que ce faucon me déchire de son bec et de ses griffes, que ma langue ne dise pas un mot qui ne soit avancé par mon cœur, je mourrai en Saxon, fidèle à ma parole, franc dans mes actions. Je t'ordonne de te retirer. Ne me touche pas, ne me retiens pas! La vue de Front-de-Bœuf lui-même me serait moins odieuse que celle d'une femme dégradée et avilie comme toi.

— Soit! reprit Ulrica cessant de retenir Cédric; suis ton chemin et oublie dans l'insolence de ta supériorité que la misérable que tu abandonnes est la fille de l'ami de ton père. Suis ton chemin; si je suis séparée du genre humain par mes souffrances, séparée de ceux auxquels je pourrais à plus juste titre demander un appui, je ne veux pas, du moins, être séparée d'eux dans ma vengeance. Nul homme ne m'aidera, mais les oreilles de tous les hommes tinteront au bruit de l'action que j'oserai commettre. Adieu! ton mépris a brisé le dernier lien qui semblait encore m'attacher aux hommes; il a détruit l'espoir que mes angoisses pourraient m'attirer la compassion de mes compatriotes.

— Ulrica, dit Cédric, que cet appel avait attendri, as-tu supporté l'existence à travers tant de misères pour t'abandonner au désespoir, quand tes yeux sont ouverts sur le crime et que le repentir peut être pour toi une consolation?

— Cédric, répondit Ulrica, tu connais peu le cœur humain. Pour agir et penser comme je l'ai fait, il a fallu l'amour effréné du plaisir mêlé à une soif ardente de vengeance, et la conscience orgueilleuse de pouvoir la mettre à exécution. Ce sont là des passions trop enivrantes pour que le cœur humain les ressente et conserve la force de les combattre. Cette force a succombé depuis longtemps; la vieillesse n'a pas de plaisirs, les rides n'ont aucune influence; la vengeance elle-même s'évapore en malédictions

impuissantes. Alors vient le remords avec toutes ses vipères, les vains regrets du passé et le désespoir de l'avenir. Alors, quand toutes les facultés sont suspendues, nous devenons semblables aux démons de l'enfer qui ressentent le remords, mais qui ignorent le repentir. Mais tes paroles ont fait naître en moi une nouvelle âme. Tu as bien dit : « Tout est possible à ceux qui osent mourir! » Tu m'as montré les moyens de me venger, et sois certain que j'en ferai usage. Ce sentiment n'avait eu sur moi jusqu'ici qu'un empire partagé avec d'autres passions rivales; dorénavant il me remplira tout entière, et tu pourras dire toi-même que, quelle qu'ait été la vie d'Ulrica, sa mort fut digne de la fille du noble Torquil. Il y a une troupe d'hommes au dehors; ils assiégent ce château maudit; hâte-toi de les conduire à l'assaut, et, quand tu verras un drapeau rouge flotter sur la tourelle, à l'angle est du donjon, ordonne l'assaut, attaque les Normands avec vigueur; ils auront assez d'ouvrage dans l'intérieur, et tu pourras gagner le mur en dépit des flèches et des javelots. Pars, je t'en prie! suis ta destinée et laisse-moi subir la mienne.

Cédric eût désiré pénétrer plus avant dans le dessein d'Ulrica; mais la voix farouche de Front-de-Bœuf se fit entendre.

— A quoi s'amuse donc ce fainéant de prêtre? criait-il. Par les coquilles de Compostelle! je vais en faire un martyr, s'il reste ici à flâner et à semer la trahison parmi mes domestiques.

— Quel bon prophète qu'une mauvaise conscience! dit Ulrica! Mais ne l'écoute pas; sors et va rejoindre tes gens. Pousse le cri saxon pour commencer l'attaque, et, si les Normands y répondent par le chant guerrier de Rollon, la vengeance se chargera du refrain.

En achevant ces mots, elle disparut par une porte secrète, et Reginald Front-de-Bœuf entra dans l'appartement.

Cédric s'efforça, non sans peine, à saluer le fier baron, qui lui rendit sa politesse par une légère inclination de tête.

— Tes pénitents, mon père, ont fait, il me semble, une longue confession. Tant mieux pour eux, puisque c'est la dernière qu'ils feront jamais. Les as-tu préparés à la mort?

— Je les ai trouvés, dit Cédric en parlant français le mieux qu'il put, s'attendant à tout, du moment qu'ils ont su entre les mains de qui ils étaient tombés.

— Comment donc, sire moine! dit Front-de-Bœuf, il me semble que ton discours sent terriblement le saxon.

— J'ai été élevé au couvent de Saint-Withold de Burton, répondit Cédric.

— Oui, dit le baron, il eût mieux valu pour toi que tu fusses Normand, et pour moi aussi; mais, dans le besoin, on ne peut choisir ses messagers. Ce couvent de Saint-Withold de Burton est un nid de hiboux qui vaut la peine d'être déniché, et le jour viendra bientôt où le froc ne protégera pas plus le Saxon que la cotte de mailles.

— Que la volonté de Dieu soit faite! dit Cédric d'une voix tremblante de colère, expression que Front-de-Bœuf imputa à la crainte.

— Je vois, dit le baron, que tu penses déjà que nos hommes d'armes sont dans les réfectoires et dans les celliers; mais rends-moi un service de ton pieux ministère, et advienne que pourra aux autres! Toi, tu dormiras aussi sûrement dans ta cellule qu'un escargot dans sa maison protectrice.

— Donnez-moi vos ordres, s'écria Cédric en comprimant son émotion.

— Suis-moi donc dans ce passage, dit Front-de-Bœuf, afin que je puisse te congédier par la poterne.

Et, tout en précédant le prétendu moine, Front-de-Bœuf l'instruisit du rôle qu'il voulait lui faire jouer.

— Tu vois, sire moine, lui dit-il, ce troupeau de porcs saxons qui ont osé entourer mon château de Torquilston; dis-leur tout ce qui te plaira de la faiblesse de ce fort, et tout ce qui pourra les engager à rester sous ces murs pendant vingt-quatre heures. En attendant, porte cette missive. Mais, doucement, sais-tu lire, sire moine?

— Pas le moins du monde, répondit Cédric, sauf dans mon bréviaire, dont je connais les caractères, parce que je sais par cœur le saint service; que Notre-Dame et saint Withold en soient loués!

— Tu es un messager d'autant plus convenable pour mon dessein. Porte cette lettre au château de Philippe de Malvoisin; dis-lui qu'elle vient de ma part, mais qu'elle a été écrite par le templier Brian de Bois-Guilbert, et que je le prie de la faire passer à York avec toute la célérité que le courrier pourra y mettre. Dis-lui qu'il ne redoute rien, qu'il nous trouvera sains et saufs derrière nos créneaux. Quelle honte d'être ainsi forcés de nous cacher devant cette horde de renégats qui ont l'habitude de fuir à la vue de nos bannières et au piétinement de nos chevaux!... Je te dis, moine, de trouver le moyen, par quelque tour de ta façon, de retenir ces coquins où ils sont jusqu'à ce que nos amis arrivent ici avec leurs lances. Ma vengeance s'est réveillée, et c'est un faucon qui ne se rendort que lorsqu'il est complétement repu.

— Par mon saint patron! s'écria Cédric avec une énergie plus grande qu'il ne convenait à son caractère, et par tous les saints qui ont vécu et qui sont morts en Angleterre, vos ordres seront exécutés. Pas un Saxon ne s'éloignera de ces murs, si je puis les y retenir par mon savoir ou par mon influence.

— Ah! s'écria Front-de-Bœuf, tu changes de ton, sire moine, et tes paroles sont précises et hardies comme si ton cœur se réjouissait du carnage de la troupe saxonne. Et cependant tu es toi-même de la race de ces porcs.

Cédric n'était pas un grand praticien dans l'art de la dissimulation, et en ce moment il aurait beaucoup gagné s'il eût pu emprunter une idée à la féconde cervelle de Wamba. Mais la nécessité, selon l'ancien proverbe, aiguise l'imagination. Il marmotta quelques mots sous son capuchon, pour dire que les hommes en question étaient des outlaws excommuniés à la fois par l'Église et par l'État.

— Eh ! pardieu ! répondit Front-de-Bœuf, tu as dit l'exacte vérité. J'avais oublié que ces drôles pouvaient détrousser un gros moine saxon tout aussi bien que s'il était né au sud de ce canal salé, là-bas. N'est-ce pas l'abbé de Saint-Yves qu'ils ont lié à un chêne et forcé de chanter la messe pendant qu'ils raflaient son argent et ses effets? Non, par Notre-Dame! cette plaisanterie a été faite par Gaultier de Middelton, un de nos compagnons d'armes. Mais c'étaient des Saxons qui ont dépouillé la chapelle de Saint-Bees de ses coupes, chandeliers et calices, n'est-il pas vrai?

— C'étaient des hommes impies, répondit Cédric.

— Sans doute, et ils ont bu le bon vin et l'ale qui étaient destinés à plus d'une de ces joyeuses veillées où vous prétendez être occupés de prières et de jeûnes; moine, tu es obligé de venger un pareil sacrilége.

— Je suis, à la vérité, contraint à la vengeance, murmura Cédric; saint Withold connaît mon cœur.

Pendant ce temps, Front-de-Bœuf le conduisait vers la poterne; ils traversèrent le pont sur une seule planche, et gagnèrent une petite barbacane ou défense extérieure qui communiquait avec la campagne par une porte bien fortifiée.

— Va-t'en donc, et, si tu remplis fidèlement ma commission et que tu reviennes ici ensuite, tu y trouveras de la chair de Saxon à meilleur marché que celle du porc chez les étaliers de Sheffield. Écoute, tu me fais l'effet d'un joyeux confesseur. Reviens ici après le combat, tu auras autant de vin de Malvoisie à boire qu'il en faudrait pour noyer tout ton monastère.

— Assurément, nous nous reverrons, répondit Cédric.

— En attendant, prends ceci, continua le Normand.

Et il glissa un besant d'or dans la main de Cédric, puis ajouta :

— Rappelle-toi que, si tu manques à ta parole, j'enlèverai ton capuchon et la peau qu'il couvre.

— Et je te donnerai pleine permission de faire l'un et l'autre, répondit Cédric en sortant de la poterne et s'avan-

çant à grandes enjambées dans la plaine, si, lorsque nous nous retrouverons, je ne mérite pas davantage.

Alors, se tournant vers le château, il jeta le besant d'or au baron et s'écria :

— Normand hypocrite! que ton argent périsse avec toi!

Front-de-Bœuf n'entendit pas ces paroles; mais l'action lui fut suspecte.

— Archer, dit-il au garde placé sur le rempart, envoie-moi une flèche au travers du froc de ce moine. Mais attends, dit-il au moment où ce serviteur bandait son arc; il faut nous fier à lui, puisque nous n'avons rien de mieux à faire. Je pense qu'il n'osera pas me trahir. Au pis aller, je pourrai traiter avec ces chiens de Saxons, qui sont ici en sûreté dans leurs chenils. Holà! Gilles le geôlier! qu'on amène devant moi Cédric de Rotherwood et l'autre manant son compagnon; je veux dire celui de Coningsburg, cet Athelsthane-là, ou bien comment le nomme-t-on? Leurs noms seuls emplissent la bouche d'un chevalier normand, et sentent pour ainsi dire le lard. Qu'on me serve un gobelet de vin, comme disait le joyeux prince Jean, afin que je me rince la bouche. Portez-le dans l'arsenal et conduisez-y les prisonniers.

Ces ordres furent exécutés, et, en entrant dans cette salle gothique où se trouvaient suspendues bien des dépouilles gagnées par sa propre valeur ou par celle de son père, il trouva un pot de vin sur la table massive de chêne, et les deux Saxons captifs, sous la garde de quatre de ses gens.

Front-de-Bœuf but à longs traits, et ensuite il s'adressa aux prisonniers. La manière dont Wamba avait tiré son bonnet sur sa figure, le changement de costume, l'obscurité de la salle et la connaissance imparfaite qu'avait le baron des traits de Cédric (celui-ci évitait les voisins normands et sortait rarement de ses propres domaines), l'empêchèrent de découvrir que le plus important de ses captifs s'était échappé.

— Vaillants Anglais! s'écria Front-de-Bouf, êtes-vous

contents de l'accueil qu'on vous a fait à Torquilston ? Savez-vous encore ce que méritent votre *surquedy* et *outrecuidance* (1) pour vous être moqués de la fête d'un prince de la maison d'Anjou? Avez-vous oublié comment vous avez reconnu l'hospitalité imméritée du loyal Jean ? Par Dieu et par saint Denis! si vous ne payez pas une riche rançon, je vous suspendrai par les pieds aux barreaux de fer de ces fenêtres, jusqu'à ce que les milans et les corbeaux aient fait de vous des squelettes! Parlez, chiens de Saxons : que m'offrez-vous pour vos misérables vies ? Que dites-vous, sire de Rotherwood ?

— Je n'offre pas une obole, moi, répondit le pauvre Wamba ; et, pour ce qui concerne ma suspension par les pieds, ma cervelle ayant été placée, dit-on, sens dessus dessous depuis que je me coiffe du béguin, si on me renverse, cela la remettra peut-être à la place qui lui convient.

— Par sainte Geneviève ! s'écria Front-de-Bœuf, qui avons-nous ici ?

Et, d'un revers de la main, il enleva le bonnet de Cédric de la tête du bouffon ; et, ouvrant son collet, il découvrit la marque fatale de la servitude, c'est-à-dire un collier d'argent autour de son cou.

— Gilles, Clément, chiens de varlets ! s'écria le Normand furieux, qui donc m'avez-vous amené ici?

— Je pense pouvoir vous le dire, dit de Bracy, qui venait d'entrer dans la salle. C'est le bouffon de Cédric, qui a livré un combat si viril à Isaac d'York sur une question de préséance.

— Je déterminerai cette question pour l'un et l'autre, dit Front-de-Bœuf. Ils seront pendus à la même potence, à moins que son maître et ce porc de Coningsburg ne veuillent bien racheter leur vie. Leur richesse est bien la moindre chose qu'ils puissent abandonner. Il faut qu'ils

(1) *Surquedy et outrecuidance*, insolence et présomption.

emmènent aussi avec eux les bandes qui assiégent le château, qu'ils renoncent à leurs priviléges prétendus, et qu'ils vivent sous nos ordres comme des serfs et des vassaux, trop heureux si, dans l'ère nouvelle qui va s'ouvrir, nous leur laissons la respiration. Allez, dit-il à deux de ses domestiques, amenez-moi ici le vrai Cédric, et, pour cette fois, j'excuserai d'autant plus votre méprise, que vous n'avez fait que prendre un fou pour un franklin saxon.

— Oui; mais, dit Wamba, Votre Excellence chevaleresque va trouver qu'il y a plus de fous que de franklins parmi nous.

— Que veut dire ce drôle? demanda Front-de-Bœuf en regardant ses domestiques, qui, lentement et à contre-cœur, avouèrent que, si ce n'était pas là Cédric, ils ne savaient ce qu'il était devenu.

— De par tous les saints du paradis! s'écria de Bracy, il se sera échappé sous les vêtements du moine.

— De par tous les diables d'enfer! rugit Front-de-Bœuf, c'était donc le porc de Rotherwood que j'ai conduit à la poterne et congédié moi-même? Et toi, continua-t-il en s'adressant à Wamba, toi dont la folie a su déjouer la sagesse d'idiots encore plus imbéciles que toi, je te donnerai les ordres sacrés, je raserai ton crâne!... Ici! qu'on lui arrache la peau de la tête, et qu'on le lance ensuite par-dessus les créneaux. La plaisanterie est donc ton métier! Ose maintenant faire le bouffon?

— Vous agissez envers moi mieux que je n'osais espérer, sire chevalier, dit en pleurnichant le pauvre Wamba, dont les habitudes bouffonnes étaient invincibles, même devant la perspective d'une mort immédiate. En me donnant le bonnet rouge dont vous parlez, d'un simple moine, vous faites un cardinal.

— Le pauvre diable, dit de Bracy, a résolu de mourir dans sa profession. Front-de-Bœuf, vous ne le tuerez pas. Donnez-le-moi pour divertir mes francs compagnons. Qu'en dis-tu, drôle? Veux-tu accepter le pardon et m'accompagner à la guerre?

— Oui, avec la permission de mon maître, dit Wamba; car, voyez-vous cela, ajouta-t-il en touchant son collier, je ne puis le quitter sans son consentement.

— Oh ! une scie normande aura bientôt coupé un collier saxon, répondit de Bracy.

— Oui, noble chevalier, dit Wamba, et ainsi dit le proverbe : « Scie normande sur le chêne anglais; joug normand sur le cou anglais; cuiller normande dans le plat anglais; l'Angleterre régie suivant le caprice des Normands. » Adieu le bonheur de l'Angleterre, tant qu'elle ne sera pas débarrassée de ces quatre fléaux.

— Tu es bien bon, en vérité, de Bracy, s'écria Front-de-Bœuf, de rester à écouter le jargon d'un fou quand notre ruine se prépare. Ne comprends-tu pas que la manière dont nous avons voulu communiquer avec nos amis du dehors a été déjouée par ce même gentilhomme bigarré dont tu te déclares le protecteur?... A quoi pouvons-nous nous attendre maintenant, si ce n'est à un assaut immédiat?

— Aux créneaux alors ! dit de Bracy. Quand m'as-tu jamais vu plus grave qu'au moment d'une bataille? Préviens le templier, là-bas, et qu'il se batte seulement à moitié aussi bien pour sa vie qu'il l'a fait pour son ordre. Gagne toi-même les murailles ; moi, je vais faire un petit effort à ma manière, et je te promets que les outlaws saxons pourraient aussi bien tenter d'escalader le ciel que de prendre d'assaut le château de Torquilston. Au surplus, si tu veux traiter avec les bandits, que n'emploies-tu la médiation de ce digne franklin qui paraît contempler avec tant de recueillement ton pot de vin? Tiens, continua-t-il en s'adressant à Athelsthane et en lui présentant une coupe pleine de vin, lave ton gosier avec cette noble liqueur, et prends des forces pour nous dire ce que tu veux faire pour obtenir ta liberté?

— Ce qu'un homme de race, répondit Athelsthane, peut faire sans déshonneur. Renvoyez-moi libre avec mes

compagnons, et je payerai une rançon de mille marcs.

— Et nous garantis-tu la retraite de cette lie de gens qui bourdonnent autour du château, contrairement à la paix de Dieu et du roi? demanda Front-de-Bœuf.

— Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour les y déterminer, et je ne doute pas que mon père Cédric ne fasse son possible pour me venir en aide.

— Nous voilà donc d'accord, dit Front-de-Bœuf. Toi et les tiens, vous serez remis en liberté, et la paix sera rétablie de part et d'autre, moyennant le payement de mille marcs d'argent. C'est une rançon légère, Saxon, et tu dois te montrer satisfait de notre modération. Mais observe bien que le traité ne comprend pas le juif Isaac.

— Ni la fille du juif Isaac, s'écria le templier, qui survint en ce moment.

— Ils n'appartiennent ni l'un ni l'autre à la troupe de ce Saxon, ajouta Front-de-Bœuf.

— Je serais indigne d'être appelé du nom de chrétien, répliqua Athelsthane, s'ils en faisaient partie. Disposez de ces mécréants à votre bon plaisir.

— La rançon ne comprend pas non plus lady Rowena, ajouta de Bracy. Il ne sera pas dit qu'on m'enlèvera une si belle prise sans me la disputer l'épée à la main.

— Notre traité ne concerne pas non plus ce misérable bouffon, reprit Front-de-Bœuf. Je prétends faire un exemple qui frappe de terreur chaque drôle qui voudrait convertir en badinage la chose sérieuse.

— Lady Rowena, répondit Athelsthane avec la plus grande fermeté, est ma fiancée, et je me laisserais écarteler par des chevaux sauvages avant de consentir à me séparer d'elle. L'esclave Wamba a aujourd'hui sauvé la vie de mon père Cédric, et je perdrai la mienne plutôt que de souffrir qu'on fasse tomber un cheveu de sa tête.

— Lady Rowena ta fiancée! la fiancée d'un vassal tel que toi! s'écria de Bracy. Saxon, tu rêves que les jours des sept royaumes sont revenus. Apprends que les princes

de la maison d'Anjou n'accordent pas leurs pupilles à des hommes d'un lignage tel que le tien.

— Mon lignage, fier Normand, répliqua Athelsthane, sort d'une source plus pure et plus ancienne que celle d'un mendiant français qui gagne sa vie en vendant le sang des voleurs qu'il a réunis sous son misérable étendard. Mes ancêtres étaient des rois forts dans la guerre et sages dans le conseil; ils nourrissaient dans leur palais plus de centaines de sujets loyaux que tu ne comptes d'individus à tes gages ; des rois dont la gloire a été chantée par les ménestrels, des rois cités dans le *Wittenagemote*, des rois dont les ossements ont été ensevelis sous les bénédictions des saints, et au-dessus des tombeaux de qui de magnifiques églises se sont élevées.

— Qu'as-tu à répondre, de Bracy ? dit Front-de-Bœuf, très-satisfait de la riposte que son compagnon venait de recevoir. Le Saxon t'a touché bel et bien.

— Bel et bien, comme peut frapper un captif, dit de Bracy avec une feinte insouciance; car celui à qui l'on a lié les mains doit avoir la langue libre. Mais ta facilité de réplique, ajouta-t-il en s'adressant à Athelsthane, n'obtiendra pas la liberté de lady Rowena.

Athelsthane, qui avait déjà fait un discours plus long qu'il n'avait l'habitude d'en faire sur un sujet si intéressant qu'il fût, ne fit pas de réponse à cette dernière insulte. D'ailleurs, la conversation fut interrompue par l'arrivée d'un valet, qui annonça qu'un moine demandait à être admis à la poterne, au nom de saint Bennet.

— Au nom de saint Bennet, le prince de ces vagabonds ! s'écria Front-de-Bœuf. Est-ce un véritable moine qui nous arrive cette fois, ou un second imposteur ? Fouillez-le, esclaves; car, si vous vous laissez tromper encore une fois, je vous ferai arracher les yeux de leur orbite et mettre à leur place des charbons ardents.

— Je supporterai toute la rigueur de votre colère, monseigneur, répondit Gilles, si celui-ci n'est pas un véritable

tonsuré. Votre écuyer Jocelyn, qui le connaît bien, vous dira que c'est le frère Ambroise, moine au service du prieur de Jorvaulx.

— Qu'on l'introduise! dit Front-de-Bœuf. Il est très-probable qu'il nous apporte des nouvelles de son joyeux maître. Il faut que le diable soit en vacances et que les prêtres soient relevés de leurs devoirs, puisqu'ils rôdent ainsi par le pays. Qu'on éloigne les prisonniers, et, quant à toi, Saxon, réfléchis à ce que tu viens d'entendre!

— Je demande, répondit Athelsthane, à être honorablement traité dans ma prison, et à y recevoir les soins et les attentions qui conviennent à mon rang et à un homme qui est en pourparlers pour sa rançon. En outre, je somme celui qui se considère comme le plus brave d'entre vous de me rendre raison de l'attentat commis contre ma liberté. Ce défi t'a déjà été apporté par ton écuyer, tu l'as reçu et tu dois y répondre; voici mon gant.

— Je ne réponds pas au cartel de mon prisonnier, repartit Front-de-Bœuf, et tu n'y répondras pas non plus, Maurice de Bracy.—Gilles, continua-t-il, suspends le gant du franklin à un de ces bois de cerf; il y restera jusqu'à ce que son maître ait reconquis sa liberté. Si alors il ose le réclamer, ou s'il soutient qu'il a été fait illégalement mon prisonnier, par le baudrier de saint Christophe! il aura à parler à un homme qui n'a jamais refusé de se mesurer avec son ennemi, soit à pied, soit à cheval, seul ou à la tête de ses vassaux.

On emmena les prisonniers saxons, et, au même moment, on introduisit le frère Ambroise, qui paraissait en proie à une grande agitation.

— Voici le vrai *Pax vobiscum*, dit Wamba en passant à côté du révérend frère. Les autres n'en étaient que la contrefaçon.

— Sainte Mère! s'écria le moine en s'adressant aux chevaliers assemblés, je suis enfin en sûreté dans une société chrétienne.

— Oui, tu es en sûreté, répliqua de Bracy ; et, quant aux chrétiens devant lesquels tu te trouves, voici le redoutable baron Reginald Front-de-Bœuf, qui a les juifs en horreur, et le bon chevalier du Temple Brian de Bois-Guilbert, dont le métier est de tuer des Sarrasins... Ce sont là de bonnes preuves de chrétienté, et je n'en connais pas de meilleures à offrir.

— Vous êtes les amis et les alliés de notre révérend père en Dieu Aymer, prieur de Jorvaulx, dit le moine, sans remarquer le ton de la réponse de de Bracy. Vous lui devez secours et protection par votre foi de chevaliers et par votre piété chrétienne. Car que dit le grand saint Augustin, dans son traité *De civitate Dei ?*

— Que dit le diable ? interrompit Front-de-Bœuf ; ou plutôt que veux-tu, sire prêtre ? Nous n'avons guère le temps d'écouter les citations tirées des saints Pères !

— *Sancta Maria !* s'écria le père Ambroise, comme ils sont prompts à la colère, ces laïques profanes ! Mais je dois vous faire connaître, braves chevaliers, que certains scélérats, assassins, sans égard pour la sainteté de Dieu et sans respect pour son Église, et sans vénération pour la bulle du saint-siége *Si quis, suadente diabolo...* (1).

— Sire moine, s'écria le templier, nous savons tout cela ou nous le devinons. Dis-nous simplement si ton maître le prieur a été fait prisonnier et entre quelles mains il se trouve ?

— Assurément, dit Ambroise, il est entre les mains des hommes de Bélial, qui infestent ces bois et qui méprisent le texte sacré : « Ne touchez point à l'oint du Seigneur, et ne faites pas de mal à mes prophètes. »

— Voici un nouvel argument pour nos épées, messires, dit Front-de-Bœuf en se tournant vers ses compagnons. Ainsi, au lieu de nous envoyer quelques secours, le prieur de Jorvaulx nous en demande. Un homme est bien secondé par ces paresseux prélats lorsqu'ils se trouvent eux-mêmes

(1) Si quelqu'un, inspiré par le démon...

dans le danger. Mais parle, moine! dis-nous une bonne fois ce que ton maître attend de nous.

— Sous votre bon plaisir, monseigneur, on a mis la main sur Sa Révérence notre pieux prieur, en dépit de la bulle que j'ai déjà citée; et les hommes de Bélial, ayant pillé ses coffres et ses sacs, l'ont dépouillé de deux cents marcs d'or pur et raffiné. Ils demandent, en outre, une forte somme avant de le laisser sortir de leurs mains infidèles. C'est pourquoi le révérend père en Dieu vous prie, comme ses meilleurs amis, de venir à son aide, soit en payant la rançon qu'on exige de lui, soit par la voie des armes, à votre discrétion.

— Que le diable emporte le prieur! s'écria Front-de-Bœuf. Il faut que ses libations du matin aient été fréquentes! Où ton maître a-t-il vu qu'un baron normand ouvrît sa bourse pour secourir un prélat dont les sacs sont dix fois plus lourds que ne peuvent l'être les siens? Et comment pourrions-nous le délivrer par la force, nous qui sommes inférieurs en nombre et qui à chaque instant attendons un assaut?

— Et voilà justement ce que j'allais vous dire, répondit le moine, mais vous êtes trop prompt et ne me donnez pas le temps. Que Dieu ait pitié de moi! Je suis vieux, et la vue de ces outlaws suffit pour troubler le cerveau d'un vieillard. Néanmoins, il est vrai qu'ils forment un camp et qu'ils élèvent un retranchement vis-à-vis des murs de ce château.

— Aux remparts! s'écria de Bracy, et voyons ce que ces rustres font au dehors.

En disant ces mots, il ouvrit une fenêtre grillée qui donnait sur une espèce de plate-forme ou balcon saillant, et, de là, il cria à ceux qui étaient dans la salle:

— Par saint Denis! les nouvelles du vieux moine sont vraies. Ils avancent des mantelets et des palisses (1), et les archers se groupent sur la lisière du bois comme un sombre nuage avant la tempête.

(1) Les mantelets étaient des défenses provisoires et locomobiles

Reginald Front-de-Bœuf, ayant regardé à son tour dans la campagne, saisit aussitôt son cor de chasse, et, après en avoir tiré un son aigu et prolongé, il ordonna à ses hommes de se rendre à leur poste sur les remparts.

— De Bracy, veille du côté de l'orient, où les murailles ont le moins d'élévation. Noble Bois-Guilbert, ton métier t'a appris l'art de l'attaque et de la défense, surveille le côté occidental. Quant à moi, je vais me rendre à la tourelle. Toutefois, ne bornez pas vos mouvements à un seul endroit, mes nobles amis. Aujourd'hui, il nous faut être partout et nous multiplier autant que possible, de manière à porter par notre présence secours et confiance partout où l'attaque sera la plus vive. Nous avons peu de bras; mais nous pourrons suppléer à notre petit nombre par l'activité et par le courage, puisque nous n'avons affaire qu'à des manants et à des vagabonds.

— Mais, nobles chevaliers, s'écria le père Ambroise, au milieu du fracas et de la confusion occasionnés par les préparatifs de la défense, n'y a-t-il personne d'entre vous qui veuille écouter le message du révérend père en Dieu Aymer, prieur de Jorvaulx. Je vous en prie, écoutez-moi, noble sire Reginald!

— Adresse tes prières au ciel, répondit le farouche Normand; car, nous qui sommes sur terre, nous n'avons pas le temps de les écouter. — Holà! Anselme, aie soin que la poix et l'huile bouillantes soient prêtes à être versées sur la tête de ces audacieux. Veille aussi à ce que les arbalétriers ne manquent pas de viretons. Qu'on arbore ma bannière portant la tête du vieux taureau. Ces bandits verront bientôt à qui ils ont affaire aujourd'hui.

— Mais, noble sire, continua le moine, persévérant dans ses efforts pour attirer l'attention de Reginald, songez à

composées de planches à l'abri desquelles les assiégeants s'avançaient pour attaquer les places fortes. — Les palisses étaient de grands boucliers qui couvraient tout le corps et dont on se servait dans la même occasion.

mon vœu d'obéissance et laissez-moi m'acquitter de la mission de mon supérieur !

— Emmenez ce bavard ! dit Front-de-Bœuf; enfermez-le dans la chapelle; il dira son rosaire jusqu'à la fin de cette échauffourée. Ce sera une chose nouvelle pour les saints de Torquilston d'entendre des *Ave* et des *Pater;* ils ne se seront pas vus à pareille fête, je crois, depuis qu'ils sont sortis de leur bloc de pierre.

— Ne blasphème pas ces respectables saints, sire Reginald, dit de Bracy; nous aurons aujourd'hui besoin de leur aide pour venir à bout de cette canaille.

— Je n'attends pas de secours de leur part, répondit Front-de-Bœuf, à moins que nous ne les lancions du haut des créneaux sur la tête des bandits. Il y a là-bas un vieux saint Christophe hors de service qui suffirait à lui seul pour écraser toute une compagnie.

Pendant cette conversation, le templier avait suivi de l'œil les dispositions des assiégeants avec plus d'attention que le brutal Front-de-Bœuf et que son étourdi compagnon.

— Par la foi de mon ordre ! s'écria-t-il, ces hommes font leurs apprêts avec plus de discipline qu'on n'aurait pu en attendre de leur part, quelle que soit la source d'où elle leur vienne. Voyez avec quelle adresse ils profitent de chaque abri que leur offrent les arbres et les buissons, pour éviter les coups de nos arbalétriers. Je ne vois parmi eux ni bannières ni étendards, et cependant je gagerais ma chaîne d'or qu'ils sont conduits par quelque noble chevalier ou gentilhomme habile dans la tactique de la guerre.

— Je l'entrevois, s'écria de Bracy; je vois flotter la crête du casque d'un chevalier et reluire son armure. Regardez cet homme de taille élevée, en cotte de mailles noire, qui s'occupe à disposer là-bas cette troupe de canailles d'yeomen. Par saint Denis ! je crois que c'est celui que nous avons surnommé le Noir fainéant, et qui t'a désarçonné, Front-de-Bœuf, dans le tournoi d'Ashby.

— Tant mieux ! répliqua Front-de-Bœuf; il vient sans

doute pour me donner ma revanche. Il faut que ce soit quelque misérable de bas lieu, pour n'avoir pas osé réclamer le prix du tournoi que le hasard lui avait fait obtenir. Je l'aurais vainement cherché là où les chevaliers et les nobles rencontrent leurs adversaires, et je suis vraiment charmé qu'il se soit montré au milieu de ces vils yeomen.

Les signes manifestes de l'approche immédiate de l'ennemi coupèrent court à la conversation.

Les chevaliers se rendirent chacun à leur poste, à la tête du petit nombre de combattants qu'ils avaient pu réunir, nombre qui n'était pas, à beaucoup près, suffisant pour défendre toute l'étendue des murailles. Ils n'en attendirent pas moins avec une froide résolution l'assaut dont ils étaient menacés.

XXVIII

Il faut que notre histoire rétrograde de quelques pages, afin d'instruire le lecteur de certains faits importants qui le mettront à même de comprendre la suite de ce véridique récit. Sa propre intelligence lui a sans doute fait soupçonner que, lorsque Ivanhoe, tombé dans la lice, semblait abandonné de tout le monde, ce furent les importunités de Rébecca qui décidèrent son père à faire transporter ce jeune et vaillant guerrier dans la maison que les juifs habitaient provisoirement dans le faubourg d'Ashby.

Il n'eût pas été difficile, en toute autre occasion, de persuader à Isaac de faire cette bonne action, car son cœur était celui d'un homme doux et humain; mais il avait aussi les préjugés et les scrupules de sa race persécutée, et c'était là ce qu'il fallait vaincre.

— Bienheureux Abraham! s'écria-t-il, c'est un brave jeune homme, et mon cœur saigne de voir le sang couler

sur son riche hoqueton brodé et sur son corselet d'étoffe précieuse ; mais l'emporter dans notre maison, ma fille ! y as-tu bien réfléchi ? C'est un chrétien, et, d'après la loi de Moïse, nous ne devons trafiquer avec l'étranger et les gentils que pour les profits de notre commerce.

— Ne parlez pas ainsi, mon cher père, répliqua Rébecca ; nous ne devons pas, à la vérité, nous mêler avec eux dans les banquets et dans les fêtes ; mais, quand il est blessé e malheureux, le gentil devient le frère du juif.

— Je voudrais savoir ce que le rabbin Jacob Ben-Tudela en dirait, répondit Isaac ; néanmoins, le brave jeune homme ne doit pas perdre tout son sang. Que Seth et Reuben le transportent donc à Ashby.

— Non, qu'on le dépose dans ma litière, dit Rébecca ; je monterai sur l'un des palefrois.

— Ce serait t'exposer aux regards indiscrets de ces chiens d'Ismaël et d'Édom, dit à voix basse Isaac, en lançant un regard de défiance sur la foule de chevaliers et d'écuyers qui les environnait.

Mais Rébecca était déjà occupée à mettre à exécution son projet charitable sans écouter les paroles de son père. Enfin Isaac, saisissant la manche de son manteau, s'écria de nouveau d'une voix troublée :

— Par la barbe d'Aaron ! qu'arrivera-t-il si ce jeune homme meurt ? S'il périt entre nos mains, ne serons-nous pas accusés de sa mort et mis en lambeaux par la multitude ?

— Il ne mourra pas, mon père ! s'écria Rébecca en se dégageant doucement de l'étreinte d'Isaac. Il ne mourra pas, à moins que nous ne l'abandonnions ; et, si nous le faisions, nous serions alors vraiment responsables de son sang envers Dieu et les hommes.

— Non, dit Isaac lâchant sa fille ; il me fait autant de peine de voir couler son sang que si chaque goutte était un besant d'or tombé de ma propre bourse. Je n'ignore pas, d'ailleurs, que les leçons de Myriam, fille du rabbin Manassès, de Byzance, dont l'âme est au ciel, t'ont rendue

habile dans l'art de guérir, et que tu connais les vertus des herbes et la force des élixirs. Par conséquent, fais ce que ton esprit te conseille. Tu es une bonne fille, une bénédiction, une couronne de gloire et un cantique de réjouissance pour moi, pour ma maison et pour le peuple de mes pères !

Toutefois les inquiétudes d'Isaac n'étaient pas mal fondées ; la généreuse bienveillance et la reconnaissance de sa fille l'exposèrent, à son retour à Ashby, aux regards profanes de Brian de Bois-Guilbert.

Le templier passa et repassa plusieurs fois à côté d'eux sur la route, fixant son regard hardi et ardent sur la belle juive, et nous avons déjà vu les conséquences de l'admiration causée par ses charmes, quand un accident la jeta au pouvoir de ce voluptueux sans principes.

Rébecca ne perdit pas de temps pour faire transporter le malade dans leur demeure provisoire, et se mit à examiner et à bander les blessures de ses propres mains. Les jeunes lecteurs de romances et de ballades romantiques se rappelleront sans peine que, dans ces siècles obscurs, comme on les appelle, les femmes étaient initiées aux mystères de la chirurgie, et que souvent le vaillant chevalier confiait le soin de ses blessures à celle dont les yeux avaient encore plus profondément blessé son cœur.

Mais les juifs des deux sexes possédaient et pratiquaient la science médicale dans toutes ses branches, et les monarques et les puissants barons du temps s'abandonnaient fréquemment aux soins de quelque personne expérimentée de cette race maudite lorsqu'ils étaient blessés ou malades.

Le secours des médecins juifs était recherché avec empressement, bien qu'il existât parmi les chrétiens un soupçon général que les rabbins juifs étaient profondément versés dans les sciences occultes, et surtout dans l'art cabalistique, qui tirait son nom et son origine des études des sages d'Israël. De leur côté, les rabbins ne désavouaient pas non plus cette connaissance des sciences surnaturelles, qui n'ajoutait rien à la haine qu'on portait à leur nation,

tandis qu'elle avait pour effet de diminuer le mépris qui se mêlait à cette malveillance.

Un magicien juif était peut-être aussi abhorré qu'un usurier juif, mais il ne pouvait être méprisé au même degré. Il est encore probable, quand on énumère les cures surprenantes qu'ils ont, dit-on, opérées, que les juifs possédaient quelques secrets dans l'art de guérir qui leur étaient particuliers, et que, avec l'esprit exclusif qui provenait de leur condition, ils avaient grand soin de cacher aux chrétiens parmi lesquels ils vivaient.

La belle Rébecca avait été soigneusement élevée dans toutes les connaissances qui convenaient à sa tribu, et son esprit actif et sagace les avait retenues, méditées et étendues au delà de ce qu'on aurait pu attendre de son âge, de son sexe et même du siècle où elle vivait.

Elle tenait ses connaissances dans l'art de guérir d'une vieille juive, Myriam, fille de l'un des plus célèbres docteurs israélites, laquelle aimait Rébecca comme son propre enfant, et qui, à ce qu'on croyait, lui avait communiqué des secrets qu'elle tenait elle-même de son savant père. Il est vrai que le sort de Myriam avait été d'être sacrifiée au fanatisme de l'époque ; mais ses secrets lui avaient survécu dans son habile pupille.

Rébecca, également distinguée par ses connaissances et par sa beauté, était universellement révérée et admirée de sa tribu, qui la regardait presque comme une de ces femmes élues dont parle l'Écriture. Son père lui-même, par un respect pour ses talents qui se mêlait involontairement à son affection sans bornes, laissait à la jeune fille plus de liberté que n'en accordaient habituellement aux personnes de son sexe les mœurs de son peuple. Il était, ainsi que nous venons de le voir, fréquemment guidé par l'opinion de sa fille, qu'il suivait même de préférence à la sienne.

Lorsque Ivanhoe fut transporté à l'habitation d'Isaac, il était encore évanoui, à cause de la grande perte de sang qu'il avait subie pendant sa lutte dans la lice.

Rébecca examina ses blessures, et, lui ayant appliqué des remèdes salutaires prescrits par son art, elle dit à son père que, si on pouvait arrêter la fièvre, qu'elle redoutait fort peu vu la perte de sang, et si le baume de Myriam conservait sa vertu, il n'y aurait rien à craindre pour la vie de son hôte, qui serait en état de partir avec eux pour York le jour suivant.

Isaac parut un peu contrarié de cette nouvelle. Sa charité aurait bien désiré s'arrêter à Ashby, où il aurait voulu laisser le chrétien blessé, pour qu'on le soignât dans la maison qu'il habitait, en assurant l'Israélite à qui elle appartenait que toutes les dépenses nécessaires lui seraient religieusement remboursées. Mais Rébecca opposa à ce plan plus d'une raison; nous n'en mentionnerons que deux, qui furent d'un grand poids auprès d'Isaac.

La première, c'est qu'elle ne voulait d'aucune manière confier la fiole de baume précieux aux mains d'une autre personne, fût-ce même à une personne de sa propre tribu, de peur que le précieux secret ne fût découvert; l'autre, c'est que ce chevalier blessé, Wilfrid d'Ivanhoe, était un favori de Richard Cœur-de-Lion, et que, dans le cas où le monarque reviendrait, Isaac, qui avait fourni à son frère Jean le trésor dont il avait eu besoin pour exécuter ses desseins de rébellion, aurait grand besoin d'un protecteur puissant auprès de Richard.

— Tout cela est bien vrai, Rébecca, dit Isaac cédant à la force des arguments; ce serait offenser le ciel que de trahir les secrets de l'honorable Myriam; car les biens que le ciel nous donne ne doivent pas être prodigués sans mesure aux autres, que ce soient des pièces d'or ou des shekels d'argent, ou les secrets mystérieux d'un savant médecin. Assurément, il faut les conserver à ceux à qui la Providence a daigné les transmettre. Et quant à celui que les Nazaréens d'Angleterre appellent Richard Cœur-de-Lion, il vaudrait certes mieux pour moi que je tombasse entre les griffes d'un lion furieux d'Idumée, qu'entre les mains de ce Ri-

chard, pour peu qu'il ait connaissance de mes trafics avec son frère. C'est pourquoi je prête l'oreille à ton conseil, et ce jeune homme nous accompagnera à York. Notre foyer sera le sien jusqu'à ce que ses blessures soient guéries. Et, si l'homme au cœur de lion revient dans ce pays, ainsi que l'annonce la rumeur publique, alors ce Wilfrid Ivanhoe sera pour moi comme un mur de défense, lorsque le courroux du roi sévira contre son frère. Et, s'il ne revient pas, ce même Wilfrid pourra néanmoins nous rembourser nos frais quand il aura gagné des trésors par la force de sa lance et de son épée, ainsi qu'il l'a fait hier et aujourd'hui; car le jeune homme est bon, il est exact dans ses échéances, et il restitue ce qu'il emprunte. Il secourt aussi l'Israélite, même l'enfant de la maison de mon père, lorsque celui-ci est entouré de bandits audacieux et des fils de Bélial.

Ce ne fut que vers la fin de la soirée qu'Ivanhoe reprit ses sens. Il se réveilla d'un sommeil agité et entrecoupé par les impressions confuses qui accompagnent toujours un long évanouissement.

Il ne put, pendant quelque temps, se rappeler exactement les circonstances qui avaient précédé sa chute dans la lice, ou s'expliquer la chaîne des événements dans lesquels il s'était trouvé engagé la veille. Aux souffrances que lui causaient ses blessures se mêlait le souvenir de coups donnés et reçus, de coursiers lancés les uns contre les autres, tantôt renversés, tantôt renversant, de cris, de cliquetis d'armes, et de tout le tumulte assourdissant d'une bataille confuse. Il fit avec succès un effort pour ouvrir le rideau de son lit, effort que sa blessure rendait douloureux.

A sa grande surprise, il se trouva dans une salle magnifiquement meublée, mais où, au lieu de chaises, il y avait des coussins; grâce à mille autres détails, les habitudes de la vie orientale dominaient tellement dans cette chambre, qu'il commença à se demander s'il n'avait pas été, pendant son sommeil, transporté une seconde fois sur la terre de Palestine. Ce doute devint presque une certitude, lorsque,

la tapisserie ayant été soulevée, une forme féminine, richement vêtue d'un costume qui participait plus du goût oriental que de celui de l'Europe, se glissa par la porte, suivie d'un domestique nègre.

Au moment où le chevalier blessé allait s'adresser à cette belle apparition, elle lui imposa silence en mettant son doigt sur ses lèvres vermeilles. Tandis que le serviteur, s'approchant de lui, se mettait à découvrir le côté d'Ivanhoe, la belle juive s'assura que le bandage était à sa place et que la blessure allait bien.

Elle remplit cet office avec une simplicité gracieuse et une dignité modeste qui, même aux temps les plus civilisés, auraient pu enlever à cette tâche tout ce qu'elle avait de répugnant pour la délicatesse d'une femme. L'idée d'une personne si jeune et si belle, occupée à soigner un malade ou à panser la blessure d'une personne d'un sexe différent disparut, pour faire place à celle d'un être bienfaisant dispensant les secours pour soulager la douleur et détourner le coup de la mort.

Rébecca donna quelques courtes instructions en langue hébraïque au vieux serviteur, et celui-ci, qui l'avait fréquemment assistée en pareille circonstance, lui obéit sans répliquer.

Les accents d'une langue inconnue, quelque discordants qu'ils pussent paraître, produisaient dans la bouche de la belle Rébecca l'effet romanesque et délicieux que l'imagination attribue aux charmes prononcés par quelque fée bienfaisante.

Ils étaient, à la vérité, inintelligibles à l'oreille: mais ils touchaient et subjuguaient le cœur par la douceur de la prononciation et les regards bienveillants qui les accompagnaient.

Sans essayer de faire aucune question, Ivanhoe les laissa silencieusement prendre les mesures qu'ils jugeaient convenables pour assurer son rétablissement; et ce ne fut que lorsqu'ils eurent terminé, et que la douce vision fut

sur le point de disparaître, qu'il céda enfin à sa curiosité.

— Douce jeune fille, dit-il en arabe, car ses voyages en Orient lui avaient rendu cette langue familière, et il pensait que cette charmante femme, ornée du turban et du cafetan, serait plus à même de comprendre cet idiome que tout autre; je vous en prie, douce damoiselle, que votre courtoisie...

Mais ici il fut interrompu par son aimable médecin, et un sourire à peine réprimé dessina deux fossettes sur un visage dont l'expression habituelle était celle de la mélancolie et de la contemplation.

— Je suis Anglaise, messire chevalier, et je parle la langue anglaise, bien que mon costume et ma race appartiennent à un autre climat.

— Noble damoiselle..., reprit de nouveau le chevalier Ivanhoe.

Et, une seconde fois, Rébecca se hâta de l'interrompre.

— Ne me donnez pas, sire chevalier, dit-elle, l'épithète de noble. Il est bon que vous sachiez tout de suite que votre servante est une pauvre juive, la fille de cet Isaac d'York pour lequel vous vous êtes tout récemment montré un bon et indulgent seigneur. Il est de son devoir, et de ceux de sa maison, de vous rendre les soins assidus que réclame impérieusement votre état actuel.

Je ne sais si la belle Rowena eût été très-satisfaite de l'espèce d'émotion avec laquelle son chevalier dévoué avait jusqu'alors contemplé les beaux traits, la taille svelte et les yeux brillants de l'aimable Rébecca, yeux dont l'éclat était ombragé, et pour ainsi dire adouci par une bordure de cils longs et soyeux, et qu'un ménestrel eût comparés à l'étoile du soir lançant ses rayons à travers un bocage de jasmins.

Mais Ivanhoe était trop bon chrétien pour conserver des sentiments de cette nature envers une juive. Rébecca avait prévu ce revirement, et c'est dans cette intention qu'elle s'était hâtée de lui faire connaître le nom et la caste de son

père. Cependant, car la belle et sage fille d'Isaac n'était pas exempte de toute faiblesse féminine, elle ne put s'empêcher de soupirer intérieurement, quand le regard d'admiration respectueuse, mêlée d'une teinte de tendresse, avec lequel jusqu'ici Ivanhoe avait contemplé sa bienfaitrice inconnue, eut fait brusquement place à des manières froides, calmes et recueillies, et qui ne trahissaient que cette reconnaissance que mérite un service rendu par une personne d'une classe inférieure. Ce n'est pas que le premier regard d'Ivanhoe eût exprimé plus que cet hommage général que la jeunesse rend toujours à la beauté ; cependant, il était mortifiant pour cette jeune fille, qui n'ignorait certainement point ses titres à cet hommage, de voir qu'un seul mot avait suffi pour faire redescendre, comme par un charme, la pauvre Rébecca dans une classe dégradée, où ce respect ne pouvait honorablement lui être rendu.

Mais, dans la douceur et la candeur de son caractère, Rébecca ne fit pas un crime à Ivanhoe de partager les préjugés de son siècle et de sa religion.

Au contraire, la belle juive, bien qu'elle sût que son malade la regardait maintenant comme une personne réprouvée, avec laquelle il était défendu d'avoir aucune relation, sauf les plus indispensables, ne cessa pas d'accorder à son malade les mêmes attentions patientes et dévouées.

Elle l'informa de la nécessité où ils se trouvaient de se rendre à York, et de la résolution de son père de l'y transporter et de le soigner dans sa propre maison, jusqu'à ce que sa santé fût rétablie.

Ivanhoe montra pour ce projet une grande répugnance, qu'il fondait sur son désir de ne point occasionner d'autre embarras à ses bienfaiteurs.

— N'y a-t-il pas, dit-il, à Ashby ou dans les environs, quelque franklin saxon, ou bien quelque fermier opulent qui se chargerait de recevoir chez lui un compatriote blessé, et de le garder jusqu'au moment où il pourrait reprendre ses armes? N'y a-t-il pas de couvent de fondation saxonne

où l'on pourrait me recevoir? Ou bien ne pourrait-on me transporter jusqu'à Burton, où je suis sûr de trouver l'hospitalité chez Waltheof, abbé de Saint-Withold, dont je suis le parent?

— Le plus misérable abri, s'écria Rébecca avec un sourire mélancolique, serait indubitablement plus convenable pour vous que la demeure d'un juif méprisé. Cependant, messire chevalier, à moins que vous ne vouliez congédier votre médecin, vous ne pouvez changer de logement. Notre peuple, vous le savez, sait guérir les blessures, bien que ne les infligeant pas; et, dans notre famille surtout, il y a des secrets qui nous ont été transmis depuis les jours de Salomon, et dont vous ressentez déjà les heureux effets. Aucun Nazaréen, je vous en demande pardon, sire chevalier, aucun médecin chrétien, entre les quatre mers de la Bretagne, ne pourrait vous mettre à même de revêtir votre corselet d'ici à un mois.

— Et combien de temps te faut-il, à toi, pour me mettre en état de le porter? demanda Ivanhoe d'un ton d'impatience.

— Huit jours, si vous daignez être patient et vous conformer à mes instructions, répliqua Rébecca.

— Par Notre-Dame! s'écria Wilfrid (et qu'elle me pardonne de la nommer en ce lieu), ce n'est pas le moment pour moi, ni pour aucun vrai chevalier, d'être alité! et, si tu accomplis ta promesse, jeune fille, je te donnerai mon casque plein de couronnes, de quelque manière que je les obtienne.

— J'accomplirai ma promesse, répondit Rébecca, et, le huitième jour, tu endosseras ton armure, si tu veux seulement m'accorder une grâce, au lieu de l'argent que tu me promets.

— Si c'est en mon pouvoir, et si c'est une chose qu'un chevalier, un vrai chrétien, puisse accorder à une personne de ta religion, répondit Ivanhoe, je t'accorderai cette grâce avec plaisir et reconnaissance.

— Eh bien, poursuivit Rébecca, c'est de croire dorénavant qu'un juif peut rendre de bons services à un chrétien, sans exiger d'autre récompense que la bénédiction du Père céleste, qui a fait le juif et le gentil.

— Ce serait un péché d'en douter, reprit Ivanhoe, et je m'en repose entièrement sur ton adresse, sans autre scrupule et sans autre interrogation, fermement convaincu que, grâce à ta science, je serai en état de porter mes armes dans huit jours. Et maintenant, mon aimable médecin, dis-moi les nouvelles du dehors. Qu'y a-t-il de nouveau chez le noble Saxon Cédric et dans sa maison? Que sait-on de la belle lady...? (Il s'interrompit, comme s'il ne pouvait pas prononcer le nom de Rowena dans la maison d'un juif.) Je veux dire de celle qui fut nommée reine du tournoi.

— Et qui fut choisie par vous, sire chevalier, pour exercer cette dignité, choix qui fut admiré autant que votre valeur, reprit Rébecca.

Le sang qu'Ivanhoe avait perdu empêcha une légère rougeur de colorer ses joues, car il sentait qu'il avait imprudemment trahi le profond intérêt qu'il portait à Rowena par ses maladroits efforts pour le cacher.

— Ce n'est pas tant d'elle que je voulais parler, dit-il, que du prince Jean, et je désirerais avoir des nouvelles de mon fidèle écuyer. Pourquoi n'est-il pas ici à me veiller?

— Permettez-moi d'user de mon autorité de médecin, répondit Rébecca, pour vous enjoindre de garder le silence et d'éviter les réflexions émouvantes, pendant que je vous informerai de ce que vous désirez savoir. Le prince Jean a suspendu le tournoi, et il est parti en toute hâte pour York, avec les nobles, les chevaliers et les prélats de son parti, après avoir réuni toutes les sommes qu'ils ont pu arracher, par de bons ou de mauvais moyens, à ceux que l'on citait comme les gens riches du pays. On dit qu'il se propose de mettre sur sa tête la couronne de son frère.

— Ce ne sera pas, du moins, sans qu'on rompe une lance pour sa défense, dit Ivanhoe en se soulevant sur sa

couche, quand il n'y aurait plus qu'un seul sujet fidèle en Angleterre! Je me battrai pour les droits de Richard avec le meilleur d'entre eux, et, s'il le faut, deux contre un.

— Mais, afin que vous puissiez le faire, dit Rébecca en lui touchant l'épaule de sa main, il faut maintenant observer mes recommandations et rester tranquille.

— C'est vrai, jeune fille, reprit Ivanhoe, et je resterai aussi tranquille que le permettront ces temps agités. Et que savez-vous de Cédric et de sa famille?

— Son intendant, répondit la juive, est venu il y a peu de temps, tout essoufflé, demander à mon père certaine somme pour prix de la laine provenant de la tonte des troupeaux de Cédric, et j'ai appris de lui que Cédric et Athelsthane de Coninsgburg avaient quitté le palais du prince Jean profondément irrités, et qu'ils étaient sur le point de retourner chez eux.

— Est-ce qu'une dame les accompagnait au banquet? demanda Wilfrid.

— Lady Rowena, dit Rébecca répondant à la question avec plus de précision qu'elle n'avait été faite, lady Rowena ne s'est pas rendue au banquet du prince; et, d'après ce que l'intendant nous a dit, elle s'est remise en route pour Rotherwood avec son tuteur Cédric; quant à votre fidèle écuyer Gurth...

— Ah! s'écria le chevalier, tu connais son nom? Mais oui, ajouta-t-il sur-le-champ, tu le connais, et ce n'est pas étonnant, car c'est de ta main, et, j'en suis convaincu maintenant, de ta généreuse bonté qu'il a reçu cent sequins, pas plus tard qu'hier.

— Ne parlons pas de cela, dit Rébecca en rougissant beaucoup; je vois combien il est facile à la langue de trahir ce que le cœur veut cacher.

— Mais cet or, s'écria Ivanhoe gravement, mon honneur est intéressé à le rendre à votre père!

— Il en sera ce que vous voudrez, dit Rébecca, quand huit jours se seront écoulés; mais ne parlez pas de cela

maintenant, ni de rien qui puisse retarder votre guérison.

— Soit, aimable fille, reprit Ivanhoe : il y aurait de l'ingratitude à transgresser tes ordres. Mais un seul mot sur le sort du pauvre Gurth, et je cesserai de te questionner.

— Il m'est pénible de vous dire, sire chevalier, répondit la juive, qu'il a été arrêté par ordre de Cédric.

Et, voyant le chagrin que cette révélation causait à Wilfrid, elle ajouta aussitôt :

— Mais l'intendant Oswald m'a dit que, si une nouvelle offense ne venait pas raviver le ressentiment de son maître contre lui, il était certain que Cédric pardonnerait à Gurth, serf fidèle, qui jouissait d'une grande faveur, et qui n'avait commis cette erreur que par l'amour qu'il portait au fils de Cédric. Il a dit en outre que, lui et ses camarades, et notamment Wamba, le bouffon, étaient résolus à laisser Gurth s'évader en route, dans le cas où la colère de Cédric contre lui ne se calmerait pas.

— Plaise à Dieu qu'ils persistent dans leur dessein ! s'écria Ivanhoe; mais il semble que je sois destiné à porter malheur à tous ceux qui m'ont témoigné de l'affection. Je suis honoré et distingué par mon roi, et tu vois que celui de ses frères qui lui doit le plus lève la main pour saisir sa couronne; mon attachement a porté malheur à la plus accomplie des femmes, et maintenant mon père, dans un accès de colère, va tuer ce pauvre serf pour le punir de son affection et de son dévouement à ma personne. Tu vois, jeune fille, à quel être infortuné tu prodigues des soins. Sois prudente, et laisse-moi partir avant que le malheur, qui s'attache à mes pas comme une meute acharnée, s'acharne également après toi.

— Non, dit Rébecca, votre faiblesse et votre souffrance, sire chevalier, vous font méconnaître les intentions du ciel. Vous avez été rendu à votre pays au moment où il a le plus besoin du soutien d'un bras fort et d'un cœur honnête, et vous avez humilié l'orgueil de vos ennemis et de ceux de votre roi quand leur arrogance était à son comble. Et, pour guérir vos blessures, ne voyez-vous pas que le ciel vous a

envoyé une main secourable et habile dans l'art des pansements, quoiqu'il l'ait choisie parmi une race méprisée de tout le monde ? Or donc, ayez bon courage, et soyez convaincu que vous êtes conservé pour faire quelque miracle que votre bras accomplira devant tout ce peuple. Adieu! Et, quand vous aurez pris la médecine que vous remettra Ruben, reposez en paix, afin d'être en état de supporter le voyage de demain.

Ivanhoe se laissa convaincre par les raisonnements de Rébecca, et obéit à ses recommandations. La boisson que Ruben lui présenta possédait des propriétés sédatives et narcotiques : elle procura au malade un sommeil profond et calme.

Le lendemain matin, son charmant docteur le trouva complétement débarrassé de toute espèce de fièvre, et en état de braver les fatigues d'un voyage.

On le plaça dans la même litière qui l'avait ramené du tournoi, et toutes les précautions furent prises pour qu'il voyageât commodément. Il n'y eut qu'un seul point sur lequel les supplications mêmes de Rébecca ne purent obtenir les soins qu'exigeait la position du voyageur blessé. Isaac, comme le riche voyageur de la dixième satire de Juvénal, avait toujours devant les yeux la crainte d'être dépouillé, parce qu'il savait qu'il serait également considéré comme bon gibier, soit par le seigneur normand allant en maraude, soit par l'outlaw saxon. Il voyagea donc à grandes journées, ne fit que de courtes haltes et des repas encore plus courts; de sorte qu'il dépassa Cédric et Athelsthane, qui l'avaient devancé de quelques heures, mais qui avaient été retardés par le repas prolongé qu'ils avaient fait au couvent de Saint-Withold.

Cependant, telle était la vertu du baume de Myriam, ou bien telle était la force de constitution d'Ivanhoe, qu'il n'éprouva de cette course précipitée aucun des inconvénients que son aimable médecin avait redoutés.

A un autre point de vue, toutefois, la précipitation du

juif dans ce voyage fut plus excessive que sage. La rapidité avec laquelle il voulait voyager amena plusieurs querelles entre lui et l'escorte qu'il avait louée pour l'accompagner comme sauvegarde. Ces hommes étaient des Saxons, et ils n'étaient nullement exempts de cet amour traditionnel pour le bien-être et la bonne chère qui distingue leur nation. A l'opposé de la situation de Shylock, ils avaient accepté cet emploi dans l'espoir d'exploiter le juif opulent et ils furent très-vexés en se trouvant trompés dans leur calcul par la rapidité que le juif voulut mettre dans son voyage. Ils se plaignirent aussi du risque que couraient leurs chevaux par suite de cette marche forcée.

Enfin il s'éleva entre Isaac et son escorte une dispute fort vive sur la quantité de vin et d'ale qu'on devait allouer à chaque repas. Aussi, lorsque l'alarme fut donnée, et que le danger qu'Isaac craignait tant fut sur le point de fondre sur lui, il se vit abandonné par les mercenaires mécontents, sur la protection desquels il avait compté, sans employer toutefois les moyens nécessaires pour s'assurer leur attachement.

C'est dans cet état déplorable que le juif, sa fille et le malade blessé furent trouvés par Cédric, et, ainsi que nous l'avons déjà raconté, qu'ils tombèrent bientôt après entre les mains de de Bracy et de ses confédérés.

On ne fit d'abord que peu d'attention à la litière, et elle aurait pu être laissée sur le chemin, sans la curiosité de de Bracy, qui l'examina, pensant qu'elle pouvait contenir l'objet de son expédition, car lady Rowena avait gardé son voile.

Mais l'étonnement de de Bracy fut au comble, quand il s'aperçut que la litière renfermait un homme blessé qui, s'imaginant être tombé au pouvoir des outlaws saxons, près desquels son nom serait une sauvegarde pour lui et ses amis, avoua franchement qu'il était Wilfrid d'Ivanhoe.

Les idées d'honneur chevaleresque, qui n'abandonnaient jamais entièrement de Bracy au milieu de ses déréglements et de sa légèreté, l'empêchèrent de faire aucun mal au che-

valier dans sa déplorable position, et lui interdirent également de divulguer ce secret à Front-de-Bœuf, qui n'aurait eu aucun scrupule de mettre à mort en toute occasion son rival, prétendant au fief d'Ivanhoe.

D'un autre côté, mettre en liberté un prétendant préféré au cœur de lady Rowena, ce que les événements du tournoi et l'exil de Wilfrid de la maison paternelle avaient rendu notoire, c'était là un effort de générosité au-dessus des forces de de Bracy. Il ne sut trouver qu'un moyen terme entre le bien et le mal, et il ordonna à deux de ses écuyers de rester auprès de la litière et de ne permettre à personne de s'en approcher. Si on les questionnait, leur maître leur avait ordonné de dire que la litière appartenait à lady Rowena, et qu'elle était momentanément occupée par un de leurs camarades blessé dans l'escarmouche.

En arrivant à Torquilston, tandis que le chevalier du Temple et le maître du château étaient absorbés chacun dans ses propres projets, l'un convoitant les trésors du juif et l'autre sa fille, les écuyers de de Bracy portèrent Ivanhoe, qui passait toujours pour un camarade blessé, dans un appartement écarté.

Cette explication fut celle qu'ils donnèrent à Front-de-Bœuf, lorsqu'il leur demanda pourquoi ils ne s'étaient pas rendus sur les créneaux au premier bruit d'alarme.

— Un camarade blessé! s'écria-t-il étonné et irrité; il n'est pas étonnant que des manants et des yeomen deviennent assez présomptueux pour assiéger nos châteaux, et que les paysans et les porchers envoient des cartels aux seigneurs, puisque des hommes d'armes sont devenus des gardes-malades, et que les francs compagnons se tiennent près du chevet de ceux qui meurent, au moment où le château va être envahi. Aux créneaux, fainéants et vilains! s'écria-t-il en élevant sa voix de stentor, de manière à faire retentir les voûtes, aux créneaux! ou je vous briserai les os avec ce gourdin.

Les hommes répondirent en rechignant qu'ils ne deman-

daient pas mieux que d'aller aux créneaux, pourvu que Front-de-Bœuf voulût les excuser auprès de leur maître, qui leur avait commandé de soigner le moribond.

— Le moribond, misérables! ajouta le baron; je vous promets que nous serons tous moribonds, si nous ne nous défendons pas courageusement jusqu'à la fin. Mais je vais relever la garde de votre scélérat de camarade! Ici, Urfried! sorcière! démon saxon! ne m'entends-tu pas? Va soigner cet homme alité, puisqu'il lui faut une nourrice, tandis que ces coquins se serviront de leurs armes. Voici des arbalètes, camarades, avec leur vindas et leurs viretons. Montez à la barbacane, et ayez soin que chaque vireton s'enfonce dans la cervelle d'un Saxon.

Les deux écuyers, comme la plupart des hommes de leur espèce, aimaient les hasards de la guerre et détestaient l'inaction; ils se rendirent joyeusement à ce poste périlleux, ainsi qu'ils en avaient reçu l'ordre, de sorte que la garde d'Ivanhoe fut confiée à Urfried ou Ulrica.

Mais celle-ci, dont la tête bouillonnait au souvenir des injures qu'elle avait subies, et dont le cœur ne rêvait que vengeance, se laissa facilement persuader qu'elle ferait bien de céder à Rébecca le soin de son malade

XXIX

L'heure du péril est aussi l'heure du dévouement. Nous sommes alors entraînés, malgré nous, par l'agitation générale de notre esprit, à trahir la vivacité de sentiments que la prudence, dans des temps plus calmes, nous fait du moins dissimuler si nous ne pouvons entièrement les étouffer. En se trouvant encore une fois près d'Ivanhoe, Rébecca fut tout étonnée de la vive émotion de plaisir qu'elle éprouvait,

bien que tout ce qui les entourait annonçât le danger et fût de nature à suggérer le désespoir. En lui tâtant le pouls et en s'informant de sa santé, sa main tremblait et ses accents troublés annonçaient un intérêt plus tendre qu'elle n'eût voulu le faire paraître, et ce ne fut que cette question indifférente d'Ivanhoe : « Est-ce vous, douce jeune fille? » qui la rappela à elle-même, et lui fit remarquer que le sentiment qu'elle éprouvait n'était pas et ne pouvait pas être partagé.

Un soupir lui échappa, mais il fut à peine perceptible, et les questions qu'elle fit au chevalier sur l'état de sa santé lui furent adressées sur le ton calme de l'amitié.

Ivanhoe lui répondit vivement que, sous le rapport de la santé, il se trouvait aussi bien et mieux encore qu'il n'aurait pu l'espérer.

— Grâce, ajouta-t-il, chère Rébecca, à tes soins habiles.

— Il m'appelle *chère Rébecca!* dit la jeune fille en elle-même; mais c'est d'un ton froid et indifférent, qui s'accorde mal avec le mot... Son cheval de bataille, son chien de chasse, lui sont plus chers que la juive méprisée.

— Mon esprit, jeune fille, continua Ivanhoe, est plus agité par l'anxiété que ne l'est mon corps par la douleur. D'après la conversation de ces hommes qui, tout à l'heure, me gardaient, j'ai appris que je suis prisonnier, et, à en juger par la voix rauque qui les a congédiés tantôt pour quelque service militaire, je suis dans le château de Front-de-Bœuf. S'il en est ainsi, quelle sera la fin de cette aventure, et comment pourrai-je secourir Rowena et mon père?

— Il ne parle ni du juif ni de la juive! se dit Rébecca. Mais quels droits avons-nous à sa sympathie? Oh! combien je suis justement punie par le ciel d'avoir permis à mes pensées de se fixer sur lui!

Après cette courte accusation portée contre elle-même, elle s'empressa de donner à Ivanhoe tous les renseignements qu'elle avait recueillis; mais ce qu'elle avait à lui apprendre se réduisait à ceci :

Que le templier Bois-Guilbert et le baron Front-de-Bœuf commandaient dans le château, et que la forteresse était cernée au dehors ; mais cernée par qui ? elle l'ignorait. Elle ajouta qu'il y avait, dans le château, un prêtre chrétien qui peut-être en savait davantage.

— Un prêtre chrétien, dis-tu ? s'écria vivement le chevalier ; amène-le ici, Rébecca, si tu le peux. Dis-lui qu'un homme malade désire profiter de ses conseils spirituels ; dis-lui tout ce que tu voudras, mais qu'il vienne ! Il faut que je fasse, il faut du moins que je tente quelque chose : et quelle détermination prendre si j'ignore ce qui se passe au dehors ?

Rébecca, pour se conformer aux désirs d'Ivanhoe, fit auprès de Cédric, pour le conduire dans la chambre du chevalier blessé, une tentative qui, ainsi que nous l'avons déjà vu, échoua par l'intervention d'Urfried, laquelle avait aussi, de son côté, été aux aguets du prétendu moine.

Rébecca revint pour communiquer à Ivanhoe le résultat de sa démarche.

Ils n'eurent pas le temps de regretter cette source d'informations ni d'imaginer un moyen d'y suppléer, car le bruit dans l'intérieur du château, bruit occasionné par les apprêts de la défense, devint plus considérable, et se changea en tumulte et en clameurs de plus en plus assourdissantes.

Les pas lourds et précipités des hommes d'armes traversant la plate-forme de la tour retentissaient dans l'escalier étroit et les corridors tortueux qui conduisaient aux diverses barbacanes et aux différents points de défense. On entendait la voix des chevaliers animant leurs soldats ou dirigeant les travaux, tandis que leurs ordres étaient étouffés par le cliquetis des armes et les cris assourdissants de ceux à qui ils s'adressaient. Quelque terrible que fussent ces bruits, rendus plus épouvantables encore par l'événement funeste qu'ils présageaient, il se mêlait cependant à leur horreur un sentiment sublime que l'âme élevée de Rébecca

pouvait apprécier, même dans ce moment de terreur. Son œil s'anima, bien que le sang eût quitté ses joues, et c'est avec un mélange de terreur et d'enthousiasme qu'elle répétait, moitié à elle-même, moitié à son compagnon, ces paroles du texte sacré : « Le carquois résonne, la lance étincelle, les boucliers s'entre-choquent, on entend le tumulte des chefs et des guerriers. »

Mais Ivanhoe était comme le coursier belliqueux dont parle ce sublime passage de l'Écriture, brûlant d'impatience et du désir de se précipiter au milieu des dangers dont ce bruit était le prélude.

— Si je pouvais seulement me traîner jusqu'à la fenêtre, dit-il, afin de voir la lutte qui va s'engager! Si j'avais seulement un arc pour lancer une flèche ou une hache d'armes pour frapper, ne fût-ce qu'un seul coup, pour notre délivrance ! Mais non... vains désirs! Je suis également sans force et sans armes.

— Ne vous tourmentez pas, noble chevalier, lui dit Rébecca, le bruit vient de cesser tout à coup. Peut-être ne livreront-ils pas la bataille.

— Tu n'y comprends rien ! reprit Wilfrid avec impatience. Ce lugubre silence annonce seulement que les hommes sont à leur poste sur les murailles et qu'ils s'attendent à une attaque prochaine. Ce que nous avons entendu jusqu'ici n'a été que le murmure éloigné de la tempête. Elle va éclater dans toute sa fureur. Si je pouvais seulement aller jusqu'à cette fenêtre !

— Noble chevalier, vous ne feriez qu'aggraver votre mal par cet effort, répliqua la belle garde-malade.

Mais, en remarquant son ardente inquiétude, elle ajouta avec fermeté :

— Je me tiendrai moi-même aux barreaux, et je vous redirai de mon mieux tout ce qui se passera.

— Gardez-vous-en bien ! s'écria Ivanhoe, gardez-vous-en bien! Chaque créneau, chaque ouverture sera bientôt un point de mire pour les archers ; un trait lancé au hasard...

— Il sera le bienvenu, murmura Rébecca.

Et, d'un pas ferme, elle monta les deux ou trois marches qui conduisaient à la fenêtre dont elle avait parlé.

— Rébecca, chère Rébecca ! s'écria le chevalier, ce ne sont pas des jeux de jeune fille ! Ne t'expose pas à être blessée ou tuée, et ne me rends pas à jamais malheureux d'en être la cause volontaire, ou, du moins, couvre-toi de ce vieux bouclier, et ne t'expose que le moins possible !

Obéissant avec une promptitude surprenante aux paroles d'Ivanhoe, et à l'abri du grand bouclier antique, qu'elle plaça contre le bas de la fenêtre, Rébecca, suffisamment garantie, pouvait apercevoir ce qui se passait hors du château, et dire à Ivanhoe les préparatifs que les assiégeants faisaient pour l'assaut. La position de cette fenêtre était particulièrement favorable à ce dessein, parce que, étant placée à l'angle du bâtiment principal, non-seulement la jeune fille voyait ce qui se passait au delà des limites de la forteresse, mais encore elle dominait les ouvrages avancés, contre lesquels il était probable que les assiégeants dirigeraient leurs premiers efforts.

C'était une fortification extérieure peu élevée et peu forte, destinée à couvrir la poterne par laquelle Front-de-Bœuf avait récemment fait sortir Cédric. Le fossé du château séparait cet ouvrage avancé du reste de la forteresse, si bien que, si elle venait à être enlevée, il était facile de couper les communications avec le bâtiment principal en retirant le pont volant.

Dans cet ouvrage avancé, on avait pratiqué une porte de sortie garnie d'une herse correspondant à la poterne du château, et le tout était entouré d'une forte palissade.

Rébecca pouvait juger, par le nombre d'hommes préposés à la défense de ce poste, que les assiégés craignaient d'être attaqués sur ce point, et, par l'accumulation des assiégeants vis-à-vis de cet ouvrage, il paraissait évident qu'on l'avait choisi comme le point le plus vulnérable de la place.

La jeune juive se hâta de faire connaître ces préparatifs à Ivanhoe, en ajoutant :

— La lisière de la forêt est bordée d'archers, bien qu'un petit nombre seulement soient sortis de son épais feuillage.

— Quelle bannière ont-ils arborée? demanda Ivanhoe.

— Je ne puis reconnaître leur insigne de guerre, répondit Rébecca.

— C'est étrange! murmura le chevalier : vouloir livrer l'assaut à un pareil château sans déployer ni drapeau ni bannière, c'est une nouveauté qui me surprend. Vois-tu ceux qui agissent comme chefs?

— Le plus remarquable est un jeune chevalier couvert d'une armure noire, dit la juive; lui seul est armé de pied en cap, et semble prendre la direction suprême sur tous ceux qui l'entourent.

— Quelle devise porte son bouclier? reprit Ivanhoe.

— Quelque chose qui ressemble à une barre de fer, et un cadenas peint en bleu sur un fond noir, dit Rébecca.

— Des chaînes et un cadenas d'azur? dit Ivanhoe. J'ignore qui peut porter cette devise; mais elle pourrait être la mienne à cette heure.... Ne pourrais-tu lire l'inscription?

— C'est à peine si je vois la devise elle-même à cette distance, répondit Rébecca; mais, lorsque le soleil frappe sur le bouclier, je vois ce que je viens de vous dire.

— Paraît-il y avoir d'autres chefs? dit le chevalier avec anxiété.

— Je ne puis remarquer d'ici personne portant de marque de distinction, dit Rébecca; mais sans doute que, de l'autre côté, le château est également assailli. Ils semblent se préparer en ce moment à s'avancer. Dieu de Sion, protége-nous! Quel terrible spectacle! Ceux qui marchent en tête portent de grands boucliers et poussent devant eux un mur fait de planches; les autres suivent, bandant leurs arcs en cheminant. Voilà qu'ils lèvent leurs arcs. Dieu de Moïse, pardonne à tes créatures!

Sa description fut tout à coup interrompue par le son aigu d'un cor; c'était le signal de l'attaque, auquel répondit sur-le-champ une fanfare de trompettes normandes partie des créneaux; ce bruit, mêlé au tintement métallique et bruyant des nacaires (sorte de timbales), ripostait par des notes de défi à la provocation de l'ennemi. Les cris poussés des deux côtés augmentèrent cet épouvantable fracas, les assaillants s'écriant : « Saint Georges pour la joyeuse Angleterre ! » et les Normands y répondant par « En avant de Bracy! Beauséant! Beauséant! Front-de-Bœuf à la rescousse ! » suivant les cris de guerre de leurs différents chefs.

Ce n'était pas toutefois par des clameurs que la lutte devait se vider, et les efforts désespérés des assaillants rencontrèrent une défense également vigoureuse de la part des assiégés. Les archers, rompus à l'exercice de l'arc par l'usage habituel de cette arme dans la forêt, décochaient leurs flèches avec tant d'adresse, d'ensemble et de précision, que partout où un défenseur découvrait la moindre partie de sa personne, il n'échappait point à leurs traits. Chaque flèche avait son but individuel ; on les lançait par vingtaines contre chaque embrasure des parapets ou contre chaque ouverture ou fenêtre où l'on voyait, où l'on soupçonnait un défenseur; cette décharge terrible, bien soutenue et drue comme la grêle, tua deux ou trois hommes de la garnison et en blessa plusieurs autres.

Mais, pleins de confiance dans leurs armures à l'épreuve, et sous l'abri que leur donnait leur position, les soldats de Front-de-Bœuf et de ses alliés firent bonne contenance, et montrèrent autant d'opiniâtreté dans la défense que l'ennemi montrait de fureur dans l'attaque. Ils répondirent donc par une décharge de leurs grandes arbalètes, de leurs arcs, de leurs frondes et autres armes. Et, comme les assaillants étaient nécessairement mal abrités, les assiégés leur causèrent infiniment plus de dommage qu'ils n'en reçurent d'eux.

Le sifflement des traits et des projectiles, de l'un et de l'autre côté, n'était interrompu que par les cris qui s'élevaient, lorsque quelque perte notable était subie par l'un des deux partis.

— Faut-il donc que je reste ici couché comme un moine fainéant, s'écria Ivanhoe, tandis que le combat, qui doit décider de ma liberté ou de ma mort, se livre par la main des autres? Regarde à la fenêtre encore une fois, aimable jeune fille; mais prends garde d'être aperçue par les archers du dehors. Regarde de nouveau, et dis-moi s'ils reviennent à l'assaut.

Rébecca, avec un courage viril, fortifiée encore par les prières qu'elle venait de faire, se porta de nouveau à la grille, s'abritant toutefois de manière à ne pas être vue du dehors.

— Que vois-tu, Rébecca? demanda encore une fois le chevalier blessé.

— Je ne vois rien, dit-elle, qu'un nuage de flèches si épais, qu'elles éblouissent mes yeux et cachent à ma vue même les archers qui les lancent.

— Cela ne peut durer, dit Ivanhoe. S'ils ne marchent pas en masse droit sur le château pour l'emporter de force, leurs flèches n'arriveront à rien et se briseront contre des murs de pierre et des remparts... Tâche de découvrir le chevalier au cadenas, belle Rébecca, et vois comment il se comporte; car tel chef, tels soldats.

— Je ne le vois pas, dit Rébecca.

— Vil poltron! s'écria Ivanhoe, lâcherait-il le gouvernail au moment où la tempête rugit le plus fort?

— Il ne le lâche pas, dit Rébecca. Je le vois à présent... Il conduit une troupe d'hommes juste au bas de la barrière extérieure de la lunette... (1). Ils abattent les pieux et les

(1) Les châteaux et villes gothiques avaient, au delà des murs extérieurs, une fortification composée de palissades, appelée barrière, qui était souvent le théâtre de combats acharnés, puisqu'il

palissades... Ils renversent les barrières à coups de hache. La grande plume noire du chef plane au-dessus de la foule comme un corbeau plane au-dessus du champ des morts... Ils ont pratiqué une brèche à la barrière... ils s'y précipitent... on les repousse... Front-de-Bœuf commande les défenseurs; sa taille gigantesque domine la multitude. Ils encombrent la brèche, et ce passage est disputé corps à corps, homme à homme. Dieu de Jacob ! c'est la rencontre de deux flots puissants, le choc de deux océans agités par des vents contraires.

Elle détourna la tête de la grille, comme si elle ne pouvait plus supporter un pareil spectacle.

— Regarde encore, Rébecca! dit Ivanhoe se méprenant sur la cause de sa retraite ; le tir doit en quelque sorte être suspendu, puisque maintenant on en est aux mains. Regarde encore! le danger est bien diminué à présent.

Rébecca regarda donc, et s'écria presque aussitôt :

— Saint prophète de la loi! Front-de-Bœuf et le chevalier Noir se mesurent ensemble sur la brèche, au milieu des rugissements de leurs soldats, qui suivent la marche de c combat. Que le ciel fasse triompher la cause de l'opprimé et du captif!

Puis elle poussa un cri aigu et s'écria :

— Il est tombé ! il est tombé!

— Qui est tombé ? s'écria Ivanhoe; pour l'amour de Notre-Dame ! dis-moi qui est tombé.

— Le chevalier Noir ! répondit Rébecca d'une voix faible.

Puis aussitôt elle s'écria de nouveau avec une joie empressée :

— Mais non, mais non ! Béni soit le Dieu des armées ! il est encore debout... il se bat comme si son bras avait la force de vingt guerriers... Son épée s'est brisée... il saisit une hache des mains d'un yeoman... il presse Front-

fallait nécessairement les enlever avant de s'approcher des murs. Beaucoup de ces vaillants faits d'armes qui ornent les pages chevaleresques de Froissard eurent lieu aux barrières des places assiégées.

de-Bœuf à coups redoublés... Le géant se courbe et chancelle comme un chêne sous la cognée du bûcheron... Il tombe ! il tombe !

— Qui ? Front-de-Bœuf ? s'écria Ivanhoe.

— Oui, Front-de-Bœuf ! dit la juive. Ses hommes reviennent à la charge, conduits par le fier templier... La réunion de leurs forces oblige le chevalier Noir à s'arrêter... Ils entraînent Front-de-Bœuf dans l'intérieur du château.

— Les assiégeants ont envahi la barrière, n'est-ce pas ? demanda Ivanhoe.

— Oui, ils s'en sont rendus maîtres, et ils serrent vivement les assiégés sur le mur extérieur. Les uns plantent des échelles, d'autres fourmillent comme des abeilles et tâchent de grimper sur les épaules les uns des autres. Et voilà des pierres, des poutres, des troncs d'arbre qu'on fait tomber sur leur tête, et, dès qu'on a emporté les blessés, de nouveaux combattants les remplacent à l'assaut. Grand Dieu ! as-tu donné aux hommes ton image pour qu'elle soit ainsi cruellement défigurée par la main de leurs frères ?

— Ne songe pas à cela, dit Ivanhoe ; ce n'est pas le moment de se livrer à de telles pensées. Quel est le parti qui cède ? qui a l'avantage ?

— Les échelles sont renversées, répliqua Rébecca en frissonnant ; les soldats gisent rampants sous elles comme des reptiles écrasés... Les assiégés ont le dessus.

— Que saint Georges nous soit en aide ! dit le chevalier. Est-ce que les traîtres yeomen fléchissent ?

— Non, s'écria Rébecca, ils se conduisent en vrais yeomen. Le chevalier Noir s'approche de la poterne avec sa lourde hache. Écoutez les coups foudroyants qu'il porte ; vous pouvez les entendre au-dessus du fracas de la bataille et des cris des soldats. On fait pleuvoir sur ce vaillant champion des pierres et des poutres ; mais il ne s'en émeut pas plus que si c'étaient des plumes ou du duvet de chardons.

— Par saint Jean-d'Acre ! s'écria Ivanhoe se dressant joyeusement sur sa couche, il me semblait qu'il n'y avait

qu'un seul homme en Angleterre capable d'un pareil fait d'armes.

— La poterne s'ébranle, continua Rébecca; elle cède, elle vole en éclats sous ses coups... Les yeomen s'élancent... Les ouvrages extérieurs sont emportés par eux... Dieu ! ils précipitent les défenseurs du haut des remparts dans le fossé. O hommes ! si vous êtes véritablement des hommes, épargnez ceux qui ne peuvent plus se défendre !

— Et le pont, le pont qui communique avec le château, sont-ils également maîtres de ce passage ? s'écria Ivanhoe.

— Non, dit Rébecca, le templier a détruit les planches sur lesquelles on passait. Bien peu de défenseurs sont rentrés avec lui dans le château. Les cris et les hurlements que vous entendez expliquent le sort des autres. Hélas ! je vois qu'il est encore plus pénible de regarder la victoire que de suivre la bataille.

— Que font-ils maintenant, jeune fille ? demanda Ivanhoe. Regarde encore, regarde de nouveau. Ce n'est pas le moment de s'apitoyer à la vue du sang.

— C'est fini pour l'instant, répondit Rébecca. Nos amis accumulent leurs forces dans les ouvrages extérieurs, dont ils se sont emparés, et ils y sont si bien à l'abri des traits de l'ennemi, que la garnison ne leur lance que quelques viretons de loin en loin, comme s'ils voulaient plutôt les inquiéter que leur faire un mal réel.

— Nos amis, dit Wilfrid, n'abandonneront certainement pas une entreprise si glorieusement commencée et si heureusement poursuivie. Oh ! non, je me fie au bon chevalier dont la hache d'armes a brisé les nœuds de chêne et les barres de fer... C'est étrange, murmura-t-il de nouveau, qu'il y ait ici des hommes doués de tant de courage et de tant d'audace ! Des chaînes et un cadenas sur un fond noir, qu'est-ce que cela peut signifier ? Ne vois-tu rien encore qui puisse faire reconnaître le chevalier Noir ?

— Non, rien, répondit la juive; toute son armure est noire comme l'aile de la corneille nocturne, et je n'aperçois

aucun indice qui puisse le désigner davantage. Mais, l'ayant vu une fois déployer sa force dans la bataille, il me semble que je le reconnaîtrais entre mille guerriers. Il s'élance au combat comme s'il allait s'asseoir à un banquet. Il y a en lui plus que la force du corps ; on dirait que toute l'âme, toute l'énergie du champion s'épanchent à chaque coup qu'il porte à ses ennemis. Que Dieu lui pardonne le sang qu'il a versé! C'est un spectacle bien terrible, mais sublime, de contempler ce bras et de voir comment le cœur d'un seul homme peut triompher d'une armée entière.

— Rébecca, reprit Ivanhoe, tu viens de peindre un héros. Certainement les assaillants ne prennent un peu de repos que pour réparer leurs forces, ou pour se procurer les moyens de franchir le fossé. Sous un chef tel que ce chevalier, il n'y a point de lâches frayeurs, point de froides hésitations ; ils n'abandonneront pas une vaillante entreprise, puisque les obstacles qui la rendent si pénible la rendent aussi glorieuse. Par l'honneur de ma maison ! par le nom éclatant de la dame de mes pensées ! je consentirais à souffrir dix ans de captivité pour combattre un jour à côté de ce bon chevalier, en faveur d'une cause aussi juste.

— Hélas ! dit Rébecca en se retirant de la fenêtre et en s'approchant du lit du chevalier blessé, ce désir ardent de gloire, cette lutte et ces murmures contre votre faiblesse actuelle, tout cela ne peut que retarder votre guérison. Comment songer à faire des blessures avant que la vôtre soit fermée?

— Rébecca, dit-il, tu ignores combien il est amer, pour un homme nourri dans les principes de la chevalerie, de rester inactif comme un prêtre ou comme une femme pendant qu'on accomplit autour de lui des actions d'éclat. L'amour du combat est la nourriture dont nous vivons; la poussière de la mêlée est notre atmosphère ; nous ne vivons, nous ne désirons vivre longtemps que vainqueurs et renommés. Telles sont, jeune fille, les lois de la chevalerie,

que nous avons jurées et auxquelles nous sacrifions tout ce qui nous est cher.

— Hélas! dit la belle juive, et qu'est-ce que cela, noble chevalier, sinon un sacrifice au démon de l'orgueil, une offrande au père de Moloch? Que vous reste-t-il pour prix de tout le sang que vous avez répandu, de toutes les fatigues et de toutes les douleurs que vous avez endurées, de toutes les larmes que vos triomphes ont fait couler, lorsque la mort vient briser la lance du fort et arrêter l'essor de son cheval de bataille?

— Ce qui reste? s'écria Ivanhoe. La gloire, jeune fille, la gloire qui dore notre sépulcre et embaume un souvenir.

— La gloire! répondit Rébecca. Hélas! est-ce que la cotte de mailles rouillée, qui reste suspendue au-dessus de la tombe sombre et poudreuse du guerrier, est-ce que les caractères effacés de l'inscription que le moine ignorant ne lit qu'avec peine au pèlerin curieux, sont des récompenses suffisantes pour le sacrifice de toutes les affections douces, pour une vie passée misérablement à faire des misérables? La rude poésie d'une bande errante peut-elle vous faire sacrifier l'amour du foyer, la tendre amitié, le repos et le bonheur, pour devenir le héros de ces ballades que les ménestrels vagabonds chantent à des manants ivres, buvant leur ale du soir?

— Par l'âme d'Hereward! s'écria le chevalier avec impatience, tu parles, jeune fille, de ce que tu ignores. Tu éteindrais la pure lumière de la chevalerie, qui seule distingue les nobles des vilains, le chevalier du manant et du sauvage; qui nous fait mettre la vie bien au-dessous de notre honneur; qui nous fait vaincre la douleur, la fatigue et la souffrance, et qui nous enseigne à ne craindre d'autre mal que la défaite! Tu n'es pas chrétienne, Rébecca, et tu ne connais pas ces sentiments élevés qui gonflent le sein d'une noble jeune fille quand son amant a fait quelque action d'éclat qui sanctionne sa flamme... La chevalerie! sais-tu, jeune fille, que c'est l'aliment des affections

pures et grandes, le soutien des opprimés, le redresseur des torts et le frein de la puissance des tyrans? Sans elle, la noblesse ne serait qu'un vain nom, et c'est dans sa lance, dans son épée que la liberté trouve son plus sûr appui.

— Je suis, à la vérité, dit Rébecca, issue d'une race qui a montré du courage dans la défense de son propre pays, mais qui, même lorsqu'elle était encore comptée parmi les nations, n'a fait la guerre que sur l'ordre de Dieu ou pour repousser l'oppression. Mais Juda ne se réveille plus au son de la trompette, et ses enfants répudiés ne sont plus que les victimes passives de la tyrannie civile et militaire... Vous avez raison, messire chevalier, jusqu'à ce que le Dieu de Jacob suscite du milieu de son peuple un autre Gédéon ou un nouveau Macchabée, il sied mal à la jeune juive de parler de batailles et de guerres.

La généreuse jeune fille termina son discours d'une voix chagrine, qui exprimait profondément sa conviction de la décadence de sa race; réflexion rendue encore plus amère pour elle par l'idée qu'Ivanhoe la considérait comme n'ayant pas le droit d'intervenir dans une question d'honneur ou d'exprimer des sentiments nobles et généreux.

— Oh! qu'il le connaît peu, ce cœur, se dit-elle, s'il croit que la lâcheté ou la bassesse d'âme doivent nécessairement l'habiter, parce que j'ai blâmé la chevalerie fantasque des Nazaréens! Plût au ciel que le sacrifice de mon propre sang, versé goutte à goutte, pût racheter la captivité de Juda! Plût à Dieu que, par ce sacrifice, je pusse rendre la liberté à mon père et à ce jeune homme, mon bienfaiteur, et briser leurs chaînes! Le fier chrétien verrait alors si la fille du peuple élu de Dieu ne saurait pas affronter la mort avec autant de courage que la plus fière des jeunes filles nazaréennes, glorieuse de descendre de quelque chef des hordes barbares du Nord.

Puis elle tourna les yeux vers la couche du chevalier blessé.

— Il dort, dit-elle ; la nature, épuisée par les souffrances du corps et de l'esprit, par la perte du sang et par l'effet de tant de commotions diverses, profite du premier moment de calme pour s'affaisser dans le sommeil. Hélas ! est-ce un crime de le regarder, peut-être pour la dernière fois ? Il est possible que, dans quelques instants, ses beaux traits ne soient plus animés de cette ardeur vaillante qui ne les abandonne jamais, même dans le sommeil, lorsque, les narines gonflées, la bouche ouverte, les yeux fixes et injectés de sang, ce fier et noble chevalier sera peut-être foulé aux pieds par le dernier varlet de ce château maudit, et ne bougera plus même quand le talon sera levé sur sa tête ! Et mon père ? O mon père ! le mal habite avec ta fille, puisque tes cheveux gris sont oubliés pour la blonde chevelure du jeune homme ! Que sais-je si tous ces maux ne sont pas les précurseurs de la colère de Jéhovah contre la dénaturée qui songe à la captivité d'un étranger plutôt qu'à celle de son père ; qui oublie la désolation de Juda pour s'occuper de la beauté d'un gentil et d'un inconnu ? Ah ! j'arracherai cette faiblesse de mon cœur, dût chaque fibre en saigner !

Alors elle s'enveloppa complétement de son voile, et s'assit à quelque distance du lit du chevalier blessé, en lui tournant le dos, fortifiant, ou du moins essayant de fortifier son âme non-seulement contre les dangers imminents qui la menaçaient du dehors, mais aussi contre les sentiments intérieurs qui assaillaient son cœur malgré elle.

XXX

Dans l'intervalle de repos qui suivit les premiers succès des assiégeants, tandis qu'un parti se disposait à poursuivre

son avantage et que l'autre multipliait ses moyens de défense, le templier et de Bracy tinrent à la hâte un conseil dans la salle du château.

— Où est Front-de-Bœuf? demanda ce dernier, qui avait dirigé la défense de la forteresse de l'autre côté du château. On dit qu'il a été tué!

— Il vit, répondit froidement le templier, il vit encore; mais, aurait-il la tête de taureau qu'il porte sur ses armes et dix plaques de fer par-dessus pour le protéger, il lui aurait fallu fléchir sous le dernier coup de hache qu'il a reçu. Encore quelques heures, et Front-de-Bœuf aura rejoint ses ancêtres. C'est un membre puissant à retrancher du parti du prince Jean.

— Et une bonne acquisition pour le royaume de Satan, dit de Bracy. Voilà ce qui arrive quand on se moque des saints et des anges, et qu'on ordonne de jeter leurs statues du haut des murs sur la tête de ses ennemis.

— Tais-toi! tu es un sot, dit le templier; ta superstition ne vaut pas mieux que l'impiété de Front-de-Bœuf: aucun de vous n'est en état de donner la raison de sa croyance ou de son incrédulité.

— *Benedicite,* messire templier! répliqua de Bracy; je vous prie de garder plus de mesure dans vos paroles, quand il vous plaît de parler de moi. Par la mère du Christ! je suis meilleur chrétien que vous et que votre confrérie; car il court le bruit, assez fondé, que le très-saint ordre du Temple de Sion nourrit bon nombre d'hérétiques dans son sein, et que Brian de Bois-Guibert en fait partie.

— Ne fais pas attention à ces rumeurs, répliqua froidement le templier, et songeons à la défense du château. Comment se sont comportés ces vils yeomen, de ton côté?

— Comme des démons incarnés! s'écria de Bracy; ils sont arrivés en fourmilière tout contre les murs, conduits, comme je le pense, par ce drôle qui a gagné le prix de l'arc; car j'ai reconnu son cor et son baudrier. Voilà la politique tant vantée de Fitzurze, qui encourage ces inso-

lents à se révolter contre nous! Si je n'eusse porté une armure à l'épreuve, ce scélérat m'eût abattu avec aussi peu de remords que si j'eusse été un chevreuil dans la saison des chasses. Il a su atteindre tous les joints de mon armure du fer de ses flèches, qui ont frappé mes côtes avec aussi peu de miséricorde que si mes os étaient de fer. Sans la cotte de mailles espagnole que je portais par-dessous ma cuirasse, j'étais expédié tout de bon.

— Mais tu as tenu ferme dans ton poste, dit le templier, tandis que, de notre côté, nous avons perdu la barbacane extérieure.

— Voilà une perte sérieuse, dit de Bracy; ces coquins vont y trouver un abri pour attaquer le château de plus près, et ils pourront, si on ne les surveille attentivement, gagner quelque coin négligé, et pénétrer jusqu'à nous. Nos hommes ne sont pas assez nombreux pour défendre tous les côtés à la fois, et ils se plaignent de ce qu'ils ne peuvent se montrer nulle part sans devenir le point de mire d'une grêle de flèches. Front-de-Bœuf se meurt; nous n'avons plus de secours à attendre de sa tête énorme et de sa force brutale. Il me semble donc, sire Brian, que nous devons faire de nécessité vertu, et traiter avec ces rustres en leur rendant nos prisonniers?

— Comment! s'écria le templier, rendre nos prisonniers, et devenir à la fois un objet de ridicule et d'exécration? Oh! les illustres guerriers qui ont eu juste assez d'audace pour se rendre maîtres, dans une attaque nocturne, d'une troupe de voyageurs sans défense, mais qui n'ont pu se maintenir dans un château contre une bande d'outlaws vagabonds, conduite par des porchers, par des bouffons, par le rebut du genre humain!... Fi du conseil, Maurice de Bracy! les ruines de ce château enseveliront mon corps et ma honte avant que je consente à une capitulation si vile et si déshonorante.

— Rendons-nous alors aux murs, dit de Bracy avec nonchalance; jamais il n'a existé d'homme, soit Turc, soit tem-

plier, qui fit moins de cas de la vie que moi; mais je crois qu'il n'y a pas de honte à regretter de ne pas avoir ici quelque vingtaine de mes vaillants francs compagnons. O mes braves lances! si vous saviez seulement dans quelle passe se trouve aujourd'hui votre capitaine, comme je verrais bientôt flotter ma bannière en tête de la masse serrée de vos piques, et avec quelle vitesse cette canaille de manants lâcherait pied à votre approche!

— Appelle de tes souhaits qui tu voudras, s'écria le templier, mais défendons-nous comme nous le pouvons avec les soldats qui nous restent. Ce sont pour la plupart des hommes de Front-de-Bœuf, détestés par les Anglais pour des milliers d'actes d'insolence et de tyrannie.

— Tant mieux! dit de Bracy, ces grossiers esclaves se défendront jusqu'à la dernière goutte de leur sang, plutôt que de s'exposer à la vengeance des rustres qui nous attaquent. A l'œuvre donc, Brian de Bois-Guilbert! et, mort ou vivant, vous verrez aujourd'hui Maurice de Bracy se comporter en gentilhomme de haute valeur et de noble lignage!

— Aux murailles! aux murailles! s'écria le templier.

Et tous deux montèrent sur les remparts, afin de tenter pour la défense de la place tout ce que l'adresse pouvait inspirer, tout ce que le courage pouvait accomplir.

Ils reconnurent aisément que le point le plus menacé était celui qui faisait face à la fortification avancée dont les assaillants s'étaient rendus maîtres. Le château, à la vérité, était séparé de cette barbacane par le fossé, et il n'était pas possible aux assiégeants d'attaquer la poterne du fort, située en face de celle de la redoute. Mais le templier et de Bracy pensèrent tous deux que les assiégeants, s'ils étaient conduits avec autant d'habileté qu'à l'attaque précédente, s'efforceraient, par un assaut formidable, d'attirer principalement sur ce point l'attention des défenseurs de la place, pendant qu'ils chercheraient à surprendre quelque autre point moins bien gardé. Pour se mettre en garde contre cette ruse, le nombre des défenseurs étant, comme on sait,

fort restreint, les chevaliers placèrent de distance en distance, sur les murailles, des sentinelles communiquant les unes avec les autres, en leur enjoignant de donner l'alarme à la moindre apparence de danger.

En attendant, il fut résolu que de Bracy se chargerait de défendre la poterne, et que le templier garderait près de lui une vingtaine d'hommes, comme corps de réserve, et avec lesquels il serait prêt à se porter sur tous les points qui pourraient être soudainement menacés. La perte de la barbacane avait eu encore ce fâcheux resultat, que, malgré la hauteur supérieure des murs du château, les assiégés ne pouvaient voir, de ces murs, avec la même sûreté de coup d'œil les opérations de l'ennemi; car un taillis clairsemé s'avançait si près de la porte de sortie de cet ouvrage, que les assiégeants pouvaient y introduire les forces qu'il leur plaisait, non-seulement sans danger, mais sans même être aperçus des assiégés. Dans la complète incertitude du point sur lequel l'orage allait éclater, de Bracy et son compagnon furent obligés de pourvoir à tous les événements possibles, et leurs partisans, quelque braves qu'ils fussent, éprouvèrent cet abattement et cette inquiétude que doivent ressentir des hommes entourés d'ennemis qui peuvent choisir à leur gré le moment et le genre d'attaque.

Pendant ce temps-là, le seigneur du château gisait sur un lit, en proie à la douleur physique et à une agonie morale. Il n'avait pas la ressource ordinaire des dévots de cette époque superstitieuse, dont la plupart expiaient, par des largesses faites aux églises, les crimes dont ils s'étaient rendus coupables, amortissant de cette manière leurs terreurs par l'idée de l'expiation et du pardon; et, bien que le calme obtenu ainsi ne ressemblât pas plus à la tranquillité d'âme qui suit le repentir sincère que la lourdeur stupéfiante de l'opium ne ressemble au sommeil sain et naturel, c'était toujours un état d'esprit préférable aux agonies du remords ravivé.

Mais, de tous les vices de Front-de-Bœuf, homme dur et

cupide, l'avarice était le vice prédominant, et il aimait mieux braver l'Église et les prêtres, que d'acheter de leurs mains le pardon et l'absolution au prix de ses richesses et de ses manoirs.

Le templier, qui était un impie d'une autre trempe, n'avait pas caractérisé avec justesse son associé, en disant que Front-de-Bœuf n'aurait pu assigner aucune cause à son incrédulité et à son mépris pour la foi générale; car le baron aurait allégué que l'Église vendait ses indulgences trop cher, et que la liberté spirituelle qu'elle mettait en vente ne pouvait être achetée que, comme celle du commandant en chef de Jérusalem, avec une forte somme; et Front-de-Bœuf aimait mieux contester la vertu du remède que de payer les frais du médecin.

Mais le moment était arrivé où la terre et tous ses trésors allaient s'évanouir devant ses yeux, et où le cœur de granit du sauvage baron allait enfin connaître l'épouvante, alors que ses regards plongeaient sur le sombre abîme de la vie future. La fièvre qui brûlait son sang ajoutait à l'impatience et à l'agonie de son esprit, et son lit de mort offrait le spectacle d'une lutte horrible entre les sensations de terreur qui s'éveillaient pour la première fois en lui et des passions invétérées qui cherchaient encore à les écarter.

C'était un marasme horrible auquel on ne pourrait trouver d'équivalent que dans ces régions affreuses où l'on rencontre les plaintes sans espérance, les remords sans repentir, le sentiment redoutable d'une douleur présente, et une certitude que cette agonie n'aura ni fin ni soulagement.

— Où sont ces chiens de prêtres maintenant, hurla le baron, qui ont estimé si haut leurs momeries spirituelles? Où sont ces carmes déchaussés pour lesquels le vieux Front-de-Bœuf a fondé le couvent de Sainte-Anne, dépouillant son héritier de maints bons arpents de prairies et de maints champs et closeries? Où sont-ils maintenant, ces chiens avides? Ils se vautrent dans l'ale, j'en suis sûr, ou grimacent leurs jongleries au chevet du lit de quelque paysan

avare. Moi l'héritier de leur fondateur, moi pour qui ils sont tenus de prier par leurs statuts de fondation, moi, monstres ingrats qu'ils sont! ils me laissent mourir comme le chien vagabond et traqué, sans me confesser ni m'administrer. Dites au templier de venir ici. Il est prêtre, lui, et pourra faire quelque chose. Mais non; autant vaudrait me confesser au diable qu'à Brian de Bois-Guilbert, qui n'a souci ni du ciel ni de l'enfer! J'ai entendu des vieillards parler de prières, de prières faites par soi-même; ceux-là n'ont pas besoin de courtiser ou de suborner de faux prêtres... Mais je n'ose...

— Reginald Front-de-Bœuf, dit une voix cassée et aiguë à côté de son lit, vit-il donc pour dire qu'il existe quelque chose qu'il n'ose faire?

La conscience bourrelée et les nerfs ébranlés, Front-de-Bœuf crut entendre, dans cette étrange interruption de son monologue, la voix de l'un de ces démons qui, suivant les idées superstitieuses de l'époque, hantaient les lits des mourants pour distraire leurs pensées et les détourner des méditations qui intéressaient leur salut éternel. Il frissonna, et ses membres se couvrirent d'une sueur froide; mais, rappelant presque aussitôt son courage habituel, il s'écria :

— Qui est là? Qui es-tu? Qui ose répéter mes paroles d'un ton semblable au croassement du corbeau nocturne? Parais devant ma couche, afin que je te voie!

— Je suis ton mauvais ange, Reginald Front-de-Bœuf, répliqua la voix.

— Prends une forme qui te rende visible à mes yeux, dit le chevalier mourant, et ne crois pas que ta vue puisse m'intimider. Par la prison éternelle! si je pouvais seulement lutter avec les horribles images qui planent autour de moi, ainsi que je l'ai fait avec les dangers de la terre, ni le ciel ni l'enfer ne diraient que j'ai refusé le combat.

— Pense à tes crimes, Reginald Front-de-Bœuf! reprit la voix presque surnaturelle; pense à ta rébellion, à tes ra-

pines, à tes meurtres! Qui a poussé le licencieux prince Jean à se révolter contre les cheveux blancs de son père, contre son généreux frère?

— Qui que tu sois, furie, prêtre ou démon, répondit Front-de-Bœuf, tu mens par la gorge! Ce n'est pas moi seul qui ai poussé le prince à la révolte; nous étions cinquante chevaliers et barons, la fleur des comtés des provinces centrales, les hommes les plus braves qui aient jamais mis une lance en arrêt. Dois-je répondre des fautes de tous? Esprit infernal, je te défie! Retire-toi, et n'approche plus de ma couche; si tu es un être mortel, laisse-moi mourir en paix, et, si tu es un démon, ton heure n'est pas encore venue.

— Tu ne mourras pas en paix, répéta la voix; même à ton lit de mort, tu te représenteras tes meurtres, les gémissements qui ont retenti dans ce château et le sang qui en rougit encore les murs.

— Tu ne pourras m'intimider par de vains mots, répondit Front-de-Bœuf avec un rire horrible. Le juif infidèle, c'était œuvre pie aux yeux du ciel de le traiter comme je l'ai fait; sinon pourquoi canoniserait-on des hommes qui ont trempé leurs mains dans le sang des Sarrasins? Les porcs saxons que j'ai tués étaient les ennemis de mon pays, de ma race et de mon seigneur lige. Oh! tu vois qu'il n'y a pas de défaut à mon armure. As-tu fini? es-tu réduit au silence?

— Non, parricide vil et impur, répliqua la voix; pense à ton père, pense à sa mort! pense à cette salle de festin inondée de son sang, de ce sang répandu par la main d'un fils!

— Ah! répondit le baron après une longue pause, si tu sais cela, tu es en effet l'esprit du mal, et, comme le disent les moines, tu as l'omniscience. Je croyais ce secret enseveli dans mon propre sein et dans celui d'une femme, l'instigatrice, la complice de mon crime. Va, laisse-moi, démon! va chercher la sorcière saxonne Ulrica, qui seule a pu te

dire ce dont elle et moi avons été seuls témoins. Va, te dis-je, vers elle, qui a lavé les blessures et redressé le cadavre, qui a su donner à l'homme assassiné l'apparence d'un homme mort naturellement et suivant les lois de la création. Va la trouver : elle a été ma tentatrice, ma vile provocatrice, et la récompense encore plus vile de l'action; qu'elle subisse comme moi les tortures qui préludent à l'enfer !

— Elle les ressent déjà! s'écria Ulrica en ouvrant les rideaux et en se montrant devant le lit de Front-de-Bœuf. Depuis longtemps, elle a bu à cette coupe; mais elle la trouve moins amère en voyant que tu la partages. Ne grince pas les dents, Front-de-Bœuf; ne roule pas ainsi les yeux, ne ferme pas le poing et ne le lève pas vers moi d'un air menaçant!... La main qui aurait pu, comme celle de ton célèbre aïeul, qui le premier reçut le nom que tu portes, briser d'un seul coup le crâne d'un taureau de la montagne, est maintenant, comme la mienne, énervée et impuissante.

— Vile sorcière! détestable scélérate! hideuse orfraie! s'écria Front-de-Bœuf, c'est donc toi qui viens jouir de la vue de mon désespoir, qui viens faire entendre tes cris de joie sur les ruines qui sont ton ouvrage?...

— Oui, Réginald Front-de-Bœuf, répondit-elle, c'est Ulrica, c'est la fille de Torquil Wolfganger que tu as assassiné, c'est la sœur de ses fils massacrés, c'est elle qui vient redemander, à toi et à la maison de ton père, son père et ses parents, son nom et son honneur, tout ce que la main des Front-de-Bœuf lui a fait perdre! Pense aux outrages que j'ai reçus, Front-de-Bœuf, et réponds-moi si je ne dis pas vrai. Tu as été mon âme damnée; je dois être la tienne, et mes malédictions t'accompagneront jusqu'à ton dernier soupir.

— Détestable furie! hurla Front-de-Bœuf, tu ne seras pas témoin de ce moment! Holà! Gilles, Clément, Eustache, Saint-Maur, Étienne, saisissez cette damnée sorcière,

et lancez-la la tête en bas du haut des remparts! Elle nous a livrés aux Saxons! Holà! Saint-Maur, Clément! Scélérats, traîtres, me répondrez-vous?

— Appelle-les encore, vaillant baron, continua la sorcière avec un sourire d'affreuse ironie; appelle tes vassaux autour de toi, condamne ceux qui tardent aux étrivières et au cachot; mais sache, puissant capitaine, reprit-elle en changeant subitement de ton, que tu n'as ni réponse, ni secours, ni obéissance à attendre d'eux... Écoute ces bruits horribles, car le tumulte de l'assaut et de la défense retentissait de rechef dans tout le château; ces cris de guerre annoncent la chute de ta maison; l'édifice de la puissance des Front-de-Bœuf, cimenté par le sang, s'ébranle jusque dans ses fondements devant les ennemis qu'il a le plus méprisés. Le Saxon, Réginald, le Saxon attaque tes murailles. Pourquoi restes-tu couché comme un paysan perclus, tandis que le Saxon emporte d'assaut ta forteresse?

— Ciel et enfer! vociféra le chevalier blessé. Oh! encore quelques instants de force, que je puisse me traîner jusqu'à la mêlée et y trouver une mort digne d'un homme de mon rang!

— N'y pense pas, vaillant guerrier! dit Ulrica; tu ne mourras pas de la mort du soldat; tu périras comme le renard dans sa tanière, lorsque les paysans ont mis le feu à la paille humide.

— Tu mens, affreuse mégère!... s'écria Front-de-Bœuf. Mes gens se comportent bravement, mes murailles sont fortes et élevées, et mes deux amis ne craindraient pas une armée entière de Saxons, quand elle aurait pour chefs Hengist et Horsa. Le cri de guerre du templier et des francs compagnons se fait entendre au-dessus du combat, et, sur mon honneur! le feu de joie que nous allumerons pour célébrer notre victoire consumera jusqu'à tes os; je vivrai assez pour savoir que tu es passée des feux terrestres dans ceux de l'enfer, qui n'a jamais vomi sur la terre un démon plus malfaisant que toi.

— Conserve cette espérance jusqu'à ce qu'elle se réalise, répondit Ulrica avec un soupir infernal ; mais non, ajouta-t-elle en s'interrompant, tu connaîtras dès à présent le sort que ni ton pouvoir, ni ta force, ni ton courage ne peuvent conjurer, et ce sort, ce sont ces faibles mains qui l'ont préparé. Ne remarques-tu pas cette vapeur suffocante et sans issue qui déjà tournoie en spirales noires autour de cette chambre? Crois-tu que ce soient seulement tes yeux qui s'obscurcissent et ta respiration qui devient difficile? Non, Front-de-Bœuf, il y a une autre cause. Tu n'as pas oublié l'amas de combustibles accumulés sous cet appartement?

— Femme, s'écria le chevalier avec fureur, tu n'y as pas mis le feu?... Mais si, par le ciel! tu l'as fait, et le château est livré aux flammes!

— Du moins, elles ne tarderont pas à s'élever dans les airs, répondit Ulrica avec un calme effrayant, et un signal va avertir les assiégeants de presser vivement ceux qui chercheraient à les éteindre. Adieu, Front-de-Bœuf; puissent Mista, Skogula et Zernebock, les dieux des anciens Saxons, les démons, ainsi que les prêtres d'aujourd'hui les appellent, te servir de consolateurs autour de ton lit de mort, car Ulrica t'abandonne! Mais sache, si toutefois cela peut te consoler, qu'Ulrica va partir en même temps que toi pour le rivage obscur; elle sera la compagne de ton châtiment comme elle a été celle de ton crime. Et maintenant, parricide, adieu! adieu pour jamais! Puisse chaque pierre de cette voûte trouver une langue pour répéter cette flétrissure à ton oreille!

En disant ces mots, elle quitta la chambre, et Front-de-Bœuf entendit le grincement de la clef massive. La Saxonne fermait la porte à double tour et lui enlevait ainsi toute chance d'évasion.

Dans son extrême agonie, il appela à son aide ses domestiques et ses alliés.

— Étienne! Saint-Maur! Clément! Gilles! je brûle ici sans secours!... A l'aide! à l'aide! Brave Bois-Guil-

bert, vaillant de Bracy! c'est Front-de-Bœuf qui appelle!... Traîtres écuyers, c'est votre maître! c'est votre allié, votre frère d'armes, chevaliers parjures et infidèles! Que toutes les malédictions dues aux traîtres descendent sur vos têtes coupables! Est-ce que vous me laisserez périr aussi misérablement? Ils ne m'entendent pas, ils ne peuvent pas m'entendre... ma voix se perd dans le fracas de la bataille... la fumée devient de plus en plus épaisse... la flamme atteint déjà le dessous de ce plancher! Oh! un souffle d'air, fût-ce au prix d'une mort immédiate!

Dans la folle frénésie de son désespoir, le malheureux mêlait ses cris à ceux des combattants; puis il proférait des malédictions sur lui, sur le genre humain, contre le ciel même.

— La flamme rougeâtre perce la fumée épaisse, s'écria-t-il; le démon marche vers moi sous la bannière de son propre élément. Arrière, esprit malfaisant! je ne vais pas avec toi sans mes compagnons! Tout ce qui est dans ces murs t'appartient. Penses-tu que Front-de-Bœuf s'en aille tout seul? Non; le templier infidèle, le luxurieux de Bracy, Ulrica, la vile prostituée, l'abominable meurtrière, les hommes d'armes qui m'ont aidé dans mes entreprises, les chiens saxons et les juifs damnés qui sont mes prisonniers, tous, tous doivent me suivre! Jamais plus joyeuse confrérie n'aura pris le chemin des sombres lieux... Ah! ah! ah! ah!...

Et, dans son délire, il poussa des éclats de rire qui firent résonner la voûte.

— Qui rit ici? s'écria Front-de-Bœuf d'une voix altérée, car le bruit du combat n'empêcha pas l'écho de son rire forcené de revenir frapper son oreille; qui rit ici? Est-ce toi, Ulrica? Parle, parle, furie lascive, et je te pardonne; car il n'y a que toi ou le démon de l'enfer lui-même qui puisse rire dans un pareil moment! Arrière! arrière!

Mais ce serait une impiété de nous arrêter plus longtemps auprès du lit de mort du blasphémateur et du parricide.

XXXI

Quoique Cédric n'eût pas une grande confiance en Ulrica, il n'oublia pas de faire part de ce qu'elle lui avait dit au chevalier Noir et à Locksley. Ceux-ci furent charmés d'apprendre qu'ils avaient dans la place un ami qui pourrait, au moment critique, faciliter leur entrée dans le fort.

Ils tombèrent donc facilement d'accord avec le Saxon qu'un assaut, quels que fussent les désavantages qu'il présentait, devait être tenté comme le seul moyen de délivrer les prisonniers qui se trouvaient au pouvoir du cruel Front-de-Bœuf.

— Le sang royal d'Alfred est en danger ! s'écria Cédric.

— L'honneur d'une noble dame est en péril ! dit le chevalier Noir.

— Et, par le saint Christophe dont l'image est sur mon baudrier, ajouta le brave yeoman, n'y aurait-il d'autre motif que la sûreté de ce pauvre varlet, de ce fidèle Wamba, je risquerais un de mes membres plutôt que de laisser toucher à un cheveu de sa tête.

— Et moi de même ! s'écria le moine. Oui, messire, je crois bien qu'un fou (je veux dire, voyez-vous, un fou qui se conduit avec tant d'adresse et de présence d'esprit, et dont la compagnie ferait paraître un verre de vin aussi bon et aussi agréable qu'une tranche du meilleur jambon), je dis donc, mes frères, qu'un tel fou ne manquera jamais d'un sage clerc qui prie ou se batte pour lui dans un cas épineux, tant que je pourrai dire une messe ou manier une pertuisane.

En parlant ainsi, il fit tourner sa lourde hallebarde par-dessus sa tête, avec autant de facilité que l'eût fait un berger avec sa houlette.

— C'est vrai, pieux clerc, reprit le chevalier Noir, vrai comme si saint Dunstan lui-même l'avait dit; et maintenant, brave Locksley, ne serait-il pas bien que le noble Cédric se chargeât de diriger l'assaut?

— Non, sur ma foi! répondit Cédric, je n'ai jamais étudié l'art d'attaquer ou de défendre les repaires du pouvoir tyrannique que les Normands ont élevés dans ce malheureux pays. Je combattrai au premier rang; mais mes honnêtes voisins savent bien que je ne suis pas un soldat habile dans les règles de la guerre, ni dans l'attaque des forteresses.

— Puisqu'il en est ainsi, noble Cédric, dit Locksley, je veux bien prendre sur moi la direction des archers, et je consens que vous me pendiez au chêne qui nous sert de cible si nous permettons aux défenseurs de se montrer sur les murailles sans être percés d'autant de traits qu'il y a de gousses d'ail dans un jambon le jour de Noël.

— Bien parlé, hardi yeoman! répondit le chevalier Noir; et, si l'on me juge digne de prendre un commandement, et qu'il se trouve ici quelques soldats disposés à suivre un véritable Anglais, car je puis assurément me donner ce titre, je suis prêt à employer pour votre cause mon expérience, à les conduire à l'attaque de ces murailles.

Les rôles ainsi distribués entre les chefs, on livra le premier assaut, dont le lecteur a déjà vu le résultat.

Après la prise de la barbacane, le chevalier Noir envoya à Locksley la nouvelle de cet heureux événement, lui recommandant en même temps de surveiller attentivement le château, afin d'empêcher les défenseurs de réunir leurs forces pour faire une sortie soudaine et de se remettre en possession de l'ouvrage avancé qu'ils avaient perdu.

Le chevalier désirait vivement éviter d'être attaqué, sachant bien que les hommes qu'il conduisait, étant des volontaires non exercés, imparfaitement armés et peu habitués à la discipline, auraient, dans une attaque soudaine, un grand désavantage en face des vieux soldats des chevaliers

normands : ces vétérans étaient pourvus d'armes offensives et défensives, et, pour résister à l'ardeur et à la grande énergie des assiégeants, ils avaient ce sang-froid qui provient d'une discipline parfaite et de l'usage habituel des armes.

Le chevalier employa l'intervalle des deux attaques à faire construire une espèce de pont flottant, ou long radeau, au moyen duquel il espérait traverser le fossé, en dépit des efforts de l'ennemi. Ce fut un travail de quelque durée; mais les chefs le regrettèrent d'autant moins, qu'il donnait à Ulrica le temps d'exécuter son plan de diversion en leur faveur, quel qu'il pût être.

Quand ce radeau fut terminé, le chevalier Noir s'adressa ainsi aux assiégeants :

— Nous ne gagnons rien à rester ici, mes amis; le soleil se couche à l'occident, et j'ai sur les bras une affaire qui ne me permettra pas de rester avec vous un jour de plus; et puis ce sera un miracle si les cavaliers n'arrivent pas d'York au secours des assiégés : il nous faut donc accomplir promptement notre dessein. Qu'un de vous aille dire à Locksley de faire une décharge de flèches de l'autre côté du château, et de se porter en avant comme pour monter à l'assaut. Quant à vous, mes vaillants Anglais, tenez-vous près de moi et préparez-vous à lancer le radeau sur le fossé, dès que la poterne de notre côté sera ouverte. Suivez-moi hardiment dans ce passage, et aidez-moi à enfoncer cette porte de sortie pratiquée dans la grande muraille du château; que ceux d'entre vous qui répugneraient à ce service ou qui ne sont pas suffisamment armés pour le faire garnissent le sommet de la barbacane. Tirez les cordes de votre arc jusqu'à vos oreilles, et abattez de vos traits tous ceux qui paraîtront sur le rempart. Noble Cédric, veux-tu prendre le commandement de ceux qui resteront ici?

— Non, ma foi! par l'âme d'Hereward! s'écria le Saxon, je ne me pique pas de conduire les autres; mais que la postérité me maudisse dans ma tombe, si je ne suis pas un

des premiers à te suivre partout où tu iras. Cette querelle est la mienne, et il est convenable que je sois en tête des combattants.

— Cependant, réfléchis, noble Saxon, dit le chevalier : tu n'as ni haubert, ni corselet, ni rien que ce léger heaume, un bouclier et une épée.

— Tant mieux ! répondit Cédric, je serai plus leste pour escalader ces murs, et pardonne-moi cette vanterie, sire chevalier, tu verras aujourd'hui un Saxon se présenter au combat, la poitrine découverte, aussi hardiment que l'ait jamais fait un Normand revêtu de son corselet d'acier.

— Eh bien donc, au nom de Dieu ! dit le chevalier, ouvrez la porte et lancez le radeau !

Le passage qui conduisait de la muraille intérieure de la barbacane au fossé, et qui correspondait à une poterne faite dans le mur du château, s'ouvrit brusquement ; le pont volant fut lancé, et bientôt il flotta sur les eaux, s'étendant entre le château et l'ouvrage avancé, et formant un passage glissant et dangereux pour deux hommes de front.

Sentant toute l'importance d'une attaque prompte, le chevalier Noir, suivi de près par Cédric, s'élança sur le pont et gagna la rive opposée. Armé de sa hache, il assaillit la poterne à coups redoublés, protégé en partie contre les traits et les pierres lancés des remparts par les décombres du premier pont-levis, que le templier avait démoli en abandonnant la barbacane, laissant le contre-poids encore fixé à la partie supérieure de l'entrée.

Les compagnons du chevalier n'avaient pas d'abri semblable. Deux d'entre eux furent à l'instant tués par des virêtons, quelques-uns tombèrent dans le fossé, les autres se retirèrent précipitamment dans la redoute.

La situation dans laquelle se trouvaient le chevalier Noir et Cédric était devenue vraiment dangereuse, et elle l'eût été davantage encore si les archers restés dans la barbacane n'eussent tiré constamment sur tous les hommes d'armes qui se montraient sur les remparts, distrayant ainsi leur

attention, et offrant, par là, un répit à leurs chefs contre la grêle d'armes de jet qui les auraient exterminés.

Mais leur position n'en était pas moins extrêmement périlleuse, et elle s'aggravait à chaque instant.

— Honte à vous tous! s'écria de Bracy aux soldats qui l'entouraient; vous vous donnez le titre d'archers et vous laissez ces deux chiens maintenir leur poste sous les murs du château! Jetez bas les pierres de couronnement du rempart, si vous ne pouvez mieux faire. Vite, des pioches et des leviers! poussez cette grande corniche!

Et il indiqua une pierre énorme qui se projetait en dehors du parapet.

En ce moment, les assiégeants virent flotter un drapeau rouge sur l'angle de la tourelle qu'Ulrica avait désignée à Cédric.

Le brave yeoman Locksley fut le premier qui l'aperçut, et il gagna en toute hâte l'ouvrage avancé, impatient d'assister à l'assaut.

— Saint-Georges! s'écria-t-il, le joyeux saint Georges pour l'Angleterre! A la charge, hardis yeomen! laisserez-vous le bon chevalier et le noble Cédric attaquer seuls cette poterne? En avant donc, moine enragé, et montre-nous que tu sais combattre pour ton rosaire! Et vous, braves yeomen, en avant! le château est à nous, nous avons des amis dans l'intérieur; voyez ce drapeau, c'est le signal convenu! Torquilston est à nous; songez à l'honneur, songez au butin; encore un effort et la place est à nous!

En même temps, il banda son bon arc, et traversa d'un trait la poitrine d'un des hommes d'armes qui, sous la direction de de Bracy, travaillaient à détacher un fragment du couronnement pour le précipiter sur la tête de Cédric et du chevalier Noir. Un second soldat saisit la pince de fer des mains du mourant, et déjà il avait ébranlé la corniche, quand une flèche l'atteignit à la tête et le renversa mort dans le fossé. Les hommes d'armes furent frappés de crainte; nulle armure ne semblait à l'épreuve du tir de ce terrible archer.

— Reculerez-vous, lâches ?... cria de Bracy. Montjoie et saint Denis ! donnez-moi ce levier.

Et, saisissant l'épieu, il attaqua à son tour la corniche ébranlée. Elle était de taille, si on l'eût précipitée, non-seulement à détruire le reste du pont-levis, mais encore à engloutir le grossier plancher sur lequel le chevalier Noir et Cédric avaient traversé le fossé.

Tous virent le danger, et les plus audacieux, jusqu'au vaillant moine lui-même, hésitèrent à mettre le pied sur le pont volant. Trois fois Locksley lança son trait sur de Bracy, et trois fois la flèche rebondit sur l'impénétrable armure du chevalier normand.

— Maudite soit ta cotte de mailles espagnole ! s'écria Locksley; si elle eût été fabriquée par un forgeron anglais, ces flèches l'eussent traversée aussi aisément qu'une cotte de soie ou de toile.

Puis il se mit à crier de toutes ses forces :

— Camarades, amis, noble Cédric, arrière ! une pierre énorme va tomber !

Son avertissement ne fut pas entendu, car le bruit retentissant que le chevalier Noir faisait en frappant sur la poterne eût absorbé le son de vingt trompettes de guerre.

En ce moment, le fidèle Gurth s'élança sur le radeau pour avertir Cédric du danger qui le menaçait, ou pour le partager avec lui. Mais son avis fût arrivé trop tard, la corniche massive était déjà ébranlée, et de Bracy, qui redoublait d'efforts, était sur le point d'accomplir son dessein, lorsque la voix du templier retentit à son oreille.

— Tout est perdu, de Bracy, le château est en feu !

— Tu es fou de parler ainsi, répliqua le chevalier.

— Les flammes ont enveloppé le côté de l'occident, reprit le templier; je me suis vainement efforcé de l'éteindre.

Brian de Bois-Guilbert donnait ce terrible avis avec le sang-froid qui faisait le fond de son caractère; mais il ne fut pas reçu aussi tranquillement par son compagnon étonné.

— Saints du paradis ! s'écria de Bracy, qu'allons-nous

devenir? Je fais vœu d'offrir à saint Nicolas-de Limoges un chandelier d'or pur...

— Épargne tes vœux, répondit le chevalier, et écoute-moi. Descends avec tes hommes comme pour opérer une sortie, ouvre la poterne toute grande, il n'y a là que deux hommes qui aient passé le radeau, rejette-les dans le fossé, et cours à ta barbacane. Je vais faire une sortie par l'entrée principale, et j'attaquerai la lunette du côté opposé ; si nous pouvons regagner ce poste, sois sûr que nous nous y maintiendrons jusqu'à ce que nous soyons secourus, ou du moins jusqu'à ce qu'on nous accorde une capitulation honorable.

— J'approuve cette idée, s'écria de Bracy ; je remplirai fidèlement le rôle que tu me destines. Templier, tu ne m'abandonneras pas ?

— Foi de chevalier, non! répondit Brian de Bois-Guilbert; mais, au nom du ciel, hâte-toi!

De Bracy s'empressa de réunir ses hommes, et se précipita vers la poterne, qu'il fit ouvrir à l'instant.

A peine cela fut-il fait, que, par une force surhumaine, le chevalier Noir se fraya un chemin ; malgré les efforts de de Bracy et de ses hommes, il pénétra dans l'intérieur. Deux des plus avancés tombèrent aussitôt sous ses coups ; les autres reculèrent en dépit des efforts que faisait de Bracy pour les retenir.

— Chiens! s'écria de Bracy, souffrirez-vous que deux hommes s'emparent de notre seule voie de salut ?

— C'est le diable! dit un vieux vétéran tout en reculant devant les coups de leur noir antagoniste.

— Et quand ce serait le diable, reprit de Bracy, reculerez-vous devant lui jusque dans la gueule de l'enfer? Le château brûle derrière nous, infâmes poltrons! que le désespoir vous donne du courage, ou faites-moi place ; je veux me mesurer avec ce redoutable champion.

De Bracy soutint en cette rencontre la renommée qu'il s'était acquise dans les guerres civiles de cette terrible époque.

Le couloir voûté dans lequel la poterne donnait entrée,

et où ces deux redoutables champions combattaient maintenant corps à corps, retentissait des coups furieux qu'ils se portaient, de Bracy avec son épée, et le chevalier Noir avec sa hache gigantesque. Enfin le Normand reçut un coup dont la violence fut en partie amortie par son bouclier, car, sans cela, de Bracy ne s'en fût jamais relevé, mais qui néanmoins descendit sur son cimier avec une telle violence, qu'il tomba de tout son long sur le sol.

— Rends-toi, de Bracy! dit le chevalier Noir en se penchant sur lui et présentant aux barres de sa visière le fatal poignard avec lequel les chevaliers achevaient leurs ennemis abattus, et que l'on appelait le poignard de miséricorde. Rends-toi, Maurice de Bracy, secouru ou non secouru, sinon tu es un homme mort.

— Je ne veux pas me rendre, répliqua de Bracy d'une voix faible, à un vainqueur inconnu; dis-moi ton nom ou dispose de ma vie; il ne sera jamais dit que Maurice de Bracy a été le prisonnier d'un rustre sans nom.

Le chevalier dit quelques mots à l'oreille du vaincu.

— Je me rends; secouru ou non secouru, je suis votre prisonnier, répondit le Normand en faisant succéder à un ton d'opiniâtreté fière et résolue celui d'une soumission forcée mais respectueuse.

— Rends-toi à la barbacane, dit le vainqueur d'un ton d'autorité, et attends-y mes ordres.

— Permettez-moi d'abord de vous apprendre, dit de Bracy, ce qu'il vous importe de savoir. Wilfrid d'Ivanhoe est ici blessé et prisonnier; il périra dans l'incendie s'il n'est secouru à l'instant.

— Wilfrid d'Ivanhoe! s'écria le chevalier Noir, prisonnier et en danger de périr! La vie de tous les habitants du château me répondra de la sienne. Où est-il? où est son cachot?

— Montez par cet escalier tournant, dit de Bracy; il conduit à l'appartement qu'il occupe. Voulez-vous m'accepter pour guide? ajouta-t-il d'une voix soumise.

— Non, va attendre mes ordres dans la redoute; je ne me fie pas à toi, de Bracy, ajouta le chevalier Noir.

Pendant ce combat et le court dialogue qui l'avait suivi, Cédric, à la tête d'un corps de combattants qui avaient traversé le pont dès qu'ils avaient vu s'ouvrir la poterne, et parmi lesquels se faisait remarquer le moine, poursuivait les soldats abattus et désespérés de de Bracy; les uns demandaient grâce, les autres tentaient une vaine résistance; mais la plus grande partie cherchait un refuge dans la grande cour du château. De Bracy se releva de terre et jeta sur son vainqueur un regard humilié.

— Il ne se fie pas à moi, répéta-t-il; mais ai-je mérité sa confiance?

Alors il ramassa son épée, ôta son casque en signe de soumission, se rendit à la barbacane et remit son épée à Locksley, qu'il rencontra sur son chemin.

Le feu augmentant de violence, les progrès en devinrent visibles dans la salle où Wilfrid reposait sous la garde attentive de la juive Rébecca. Il avait été réveillé de son court sommeil par le bruit de la bataille; et Rébecca, à son instante prière, s'était de nouveau placée à la fenêtre pour suivre et lui raconter le résultat de l'attaque. Pendant quelque temps, la vue des combattants lui fut interceptée par l'accroissement d'une fumée étouffante qui tourbillonnait dans l'appartement. Les cris « De l'eau! de l'eau! » qui dominaient même le fracas de la bataille, leur firent comprendre le nouveau danger qui les menaçait.

— Le château est en feu, dit Rébecca, il brûle! Que faire pour nous sauver?

— Fuyez, Rébecca! mettez votre vie en sûreté, dit Ivanhoe, car nul secours humain ne peut sauver la mienne.

— Je ne fuirai pas, répondit Rébecca; nous serons sauvés ou nous périrons ensemble! Et cependant, grand Dieu! mon père! mon père! quel sera son destin?

En ce moment, la porte de la salle s'ouvrit, et le templier se présenta. Son aspect était effrayant: son armure dorée

était brisée et couverte de sang, et les plumes qui surmontaient son casque étaient en partie arrachées ou à demi brûlées.

— Je t'ai donc trouvée, dit-il à Rébecca; tu vas voir que je tiendrai ma promesse de partager avec toi ma bonne ou ma mauvaise fortune. Il ne reste plus qu'une voie de salut, je me suis frayé un chemin à travers mille dangers pour te l'indiquer; lève-toi et suis-moi à l'instant (1).

— Seule, répondit Rébecca, je ne veux pas te suivre. Si tu es né d'une femme, s'il y a en toi seulement un peu de charité humaine, si ton cœur n'est pas aussi dur que ta cuirasse, sauve mon vieux père, sauve ce chevalier blessé!

— Un chevalier, répondit le templier avec son calme caractéristique, un chevalier, Rébecca, doit savoir supporter la mort, qu'elle se présente à lui sous la forme de l'épée ou sous celle de la flamme; et qui se soucie du sort d'un juif?

— Sauvage guerrier, reprit Rébecca, je périrai plutôt dans les flammes que d'accepter la vie de tes mains.

— Tu n'auras pas à choisir, Rébecca; une fois, tu l'as emporté sur moi, mais jamais aucun mortel ne m'a bravé deux fois.

En disant ces mots, il saisit dans ses bras la jeune fille terrifiée, qui remplissait l'air de ses cris, et l'emporta hors de la chambre malgré ses lamentations, et sans avoir égard aux menaces et au défi qu'Ivanhoe fulminait contre lui.

— Chien du Temple! opprobre de ton ordre! laisse cette jeune fille! Traître de Bois-Guilbert, c'est Ivanhoe qui te l'ordonne. Scélérat! je répandrai tout le sang de ton cœur!

— Sans tes cris, Wilfrid, je ne t'aurais jamais trouvé,

(1) L'auteur a quelque soupçon que ce passage est imité de l'apparition de Philidaspès devant la divine Mandane, quand la cité de Babylone est en feu et qu'il lui propose de l'enlever à travers les flammes. Mais ce larcin, si c'en est un, serait un peu trop sévèrement puni par la pénitence d'avoir à rechercher le passage original dans les interminables volumes du *Grand Cyrus*.

dit le chevalier Noir, qui, en ce moment, entrait dans la chambre.

— Si tu es un véritable chevalier, dit Wilfrid, ne pense pas à moi; suis ce ravisseur, sauve lady Rowena, sauve le noble Cédric.

— Chacun aura son tour, répondit le chevalier au cadenas; mais à toi, d'abord!

Et, s'emparant d'Ivanhoe, il l'emporta avec autant d'aisance que le templier avait enlevé Rébecca, s'élança avec lui vers la poterne, et, là, ayant confié son fardeau aux soins de deux yeomen, il rentra dans le château pour aider à sauver les autres prisonniers.

Une des tours était déjà la proie des flammes, qui s'élançaient avec fureur par toutes les fenêtres et les meurtrières. Mais, dans les autres parties de l'édifice, la grande épaisseur des murs et des voûtes résistait au progrès des flammes, et la fureur de l'homme l'emportait sur la fureur du terrible élément. Les vainqueurs poursuivaient, de chambre en chambre, les défenseurs du château, assouvissant dans leur sang la vengeance qui, depuis si longtemps, les animait contre les soldats du tyran Front-de-Bœuf.

La plupart des assiégés résistèrent jusqu'au dernier moment; peu d'entre eux demandèrent quartier, nul ne l'obtint.

L'air était rempli des gémissements et du cliquetis des armes, les planchers ruisselaient du sang des malheureux qui expiraient dans des transports de rage.

Au milieu de cette scène de désordre, Cédric s'élança à la recherche de Rowena, tandis que le fidèle Gurth le suivait de près à travers la mêlée, négligeant son propre salut et détournant les coups que l'on portait à son maître. Le noble Saxon fut assez heureux pour gagner l'appartement de sa pupille, au moment où elle venait d'abandonner tout espoir, et tenait avec angoisse un crucifix sur son sein, s'attendant à une mort immédiate.

Il la confia à Gurth pour la conduire en sûreté jusqu'à la

barbacane, dont la route était maintenant débarrassée d'ennemis, et encore à l'abri des flammes.

Ce premier devoir accompli, le loyal Cédric se hâta de courir à la recherche de son ami Athelsthane, décidé à tous les sacrifices personnels pour sauver le dernier rejeton de la royauté saxonne. Mais, avant que Cédric fût parvenu jusqu'à l'antique salle dans laquelle il avait été lui-même retenu captif, le génie inventif de Wamba avait trouvé moyen de s'échapper avec son compagnon d'infortune. Lorsque le bruit et le tumulte annoncèrent qu'on était au plus fort du combat, le bouffon se mit à crier de toute la force de ses poumons :

— Saint Georges et le dragon ! le bon saint Georges pour la joyeuse Angleterre! Le château est à nous!

Et, pour rendre ses cris encore plus terribles, il heurtait l'une contre l'autre des armures rouillées qu'il avait trouvées éparses dans la salle.

La sentinelle qu'on avait placée dans l'antichambre et dont l'esprit était déjà ébranlé par la terreur, en entendant le bruit fait par Wamba, fut saisie d'épouvante, et, sans songer à fermer la porte de la salle, courut dire au templier que l'ennemi avait pénétré dans les appartements du château.

Pendant ce temps, les prisonniers, dont rien n'arrêtait la fuite, s'échappèrent par l'antichambre, et, de là, gagnèrent la cour du château, qui était en ce moment le théâtre d'une dernière lutte.

Là se trouvait le fier templier, monté sur son coursier et entouré de plusieurs soldats de la garnison tant à pied qu'à cheval, qui avaient réuni leurs efforts à ceux de ce chef renommé, afin d'assurer la dernière chance de retraite qui leur restât.

Par son ordre, le pont-levis avait été abaissé; mais le passage en était barré par l'ennemi; car les archers qui, jusque-là, avaient seulement surveillé le château de ce côté, n'eurent pas plus tôt vu les flammes éclater et le pont se

baisser, qu'ils se portèrent en foule sur ce point, aussi bien pour mettre obstacle à la fuite de la garnison que pour assurer leur part du butin avant que le château fût brûlé. D'un autre côté, une partie des assiégeants entrés par la poterne se portaient en ce moment vers la grande cour et attaquaient avec furie le reste des défenseurs, qui se trouvaient ainsi assaillis de deux côtés à la fois.

Animés par le désespoir et soutenus par l'exemple de leur chef indomptable, cette poignée de soldats se défendit avec la plus grande valeur; bien armés d'ailleurs, ils réussirent plus d'une fois à repousser les assaillants, quoiqu'ils leur fussent très-inférieurs en nombre.

Rébecca, placée à cheval devant un des esclaves sarrasins du templier, était au centre de ce petit groupe, et Bois-Guilbert, malgré la confusion de cette lutte sanglante, veillait avec le plus grand soin à sa sûreté. Il revenait souvent près d'elle, et, négligeant sa propre défense, lui faisait un rempart de son bouclier triangulaire à plaques d'acier; puis, par un mouvement rapide, il s'élançait en proférant son cri de guerre, assommait les plus avancés des assaillants, et presque aussitôt reparaissait à la bride du cheval de la juive.

Athelsthane, comme le lecteur le sait, était nonchalant, mais non dépourvu de courage; en voyant la femme voilée que le templier protégeait avec tant de sollicitude, il ne douta point que ce ne fût Rowena, que le chevalier voulait enlever, malgré toute la résistance qu'on pourrait lui opposer.

— Par l'âme de saint Édouard! s'écria-t-il, je l'arracherai à cet orgueilleux chevalier, et il mourra de ma main!

— Prenez garde à ce que vous allez faire, s'écria Wamba; main trop prompte prend une grenouille pour un poisson. Par ma marotte! ce n'est point là lady Rowena. Voyez seulement ces longues tresses noires; oui-da! si vous ne savez pas distinguer le noir du blanc, vous pouvez y aller; mais, moi, je ne vous suivrai pas. Je ne veux pas ris-

quer mes os sans savoir pour qui; et vous qui êtes sans armure encore! Réfléchissez donc! un bonnet de soie ne saurait arrêter une lame d'acier. Si l'entêté veut aller à l'eau, il faut bien qu'il se mouille. *Deus vobiscum!* très-vaillant Athelsthane, ajouta-t-il en dernier lieu, lâchant la tunique du Saxon, qu'il avait tenue jusque-là.

Saisir une masse d'armes que venait de laisser tomber la main d'un mourant, s'élancer sur la troupe du templier, et, frappant avec une grande rapidité à droite et à gauche, renversant à chaque coup un guerrier, ce fut, pour la force herculéenne d'Athelsthane, animé alors d'une fureur peu commune, l'ouvrage d'un seul instant. Il se trouva bientôt à deux pas de Bois-Guilbert, qu'il défia de sa voix la plus forte.

— Détourne-toi, mécréant de templier! laisse en liberté celle que tu es indigne de toucher; détourne-toi, membre d'une bande de brigands, d'assassins et d'hypocrites!

— Chien! s'écria le templier en grinçant des dents, je t'apprendrai à blasphémer le saint ordre du Temple de Sion.

En disant ces mots, il fit faire demi-volte à son cheval, et se dressa sur les étriers de manière à profiter de tout l'avantage de sa position, et il assena un coup terrible sur la tête d'Athelsthane.

Wamba avait eu raison de dire qu'un bonnet de soie ne garantissait pas d'une lame d'acier. L'arme du templier était si bien affilée, qu'elle trancha comme si c'eût été une branche de saule, le manche fort et ferré de la masse d'armes que l'infortuné Saxon avait levée pour parer le coup, et, descendant sur sa tête, étendit le géant aux pieds de son ennemi.

— Beauséant! Beauséant! s'écria Bois-Guilbert d'une voix de tonnerre; périssent ainsi tous les détracteurs des chevaliers du Temple!

Profitant de la terreur que la chute d'Athelsthane avait répandue parmi les Saxons, il cria à haute voix :

— Que ceux qui veulent se sauver me suivent!

Puis il poussa son cheval vers le pont-levis, et dispersa les archers qui voulaient en intercepter le passage.

Il fut suivi par ses Sarrasins, et cinq ou six hommes d'armes à cheval. La retraite du templier fut rendue périlleuse par la quantité de flèches dirigées contre lui et sa petite troupe; mais cela ne l'empêcha pas de gagner au galop la barbacane, dont, selon son premier projet, il jugeait possible que de Bracy fût encore resté maître.

— De Bracy! de Bracy! s'écria-t-il en approchant, es-tu là?

— Je suis ici, répondit de Bracy, mais prisonnier.

— Puis-je te secourir?

— Non, répliqua de Bracy, je me suis rendu, secouru ou non secouru, et je veux garder ma parole. Sauve-toi, les éperviers sont lâchés! mets la mer entre l'Angleterre et toi. Je ne puis t'en dire davantage.

— Eh bien, dit le templier, puisque tu veux rester là, souviens-toi que j'ai dégagé ma parole. Que les éperviers soient où bon leur semble, peu m'importe! je crois que les murs de la commanderie de Templestowe m'offriront contre eux un abri suffisant, et le héron pourra braver leurs serres.

A ces mots, il partit au galop suivi de ses hommes.

Ceux des défenseurs du château qui n'avaient pu se procurer des chevaux, continuèrent, après le départ du templier, une lutte désespérée, moins dans l'espoir de se sauver que de vendre chèrement leur vie.

Le feu s'était rapidement étendu dans toutes les parties du château, lorsque celle qui avait allumé l'incendie parut au sommet d'une tour, costumée comme une des anciennes furies de la mythologie scandinave, et hurlant des chants de guerre qu'avaient l'habitude d'entonner sur les champs de bataille les scaldes des Saxons encore païens. Sa longue chevelure grise tombait en désordre de sa tête découverte. Les délices enivrantes d'une vengeance satisfaite brillaient

dans ses yeux, égarés par la folie. Elle brandissait la quenouille qu'elle tenait à la main; comme si elle eût été une des fatales sœurs qui filent et tranchent le cours des destinées humaines.

La tradition a conservé quelques-unes des strophes sauvages de l'hymne barbare qu'elle chantait avec une sorte de frénésie au milieu de cette scène de feu et de carnage (1) :

I

Aiguisez le brillant acier,
Fils du dragon blanc;
Allume la torche,
Fille d'Hengist!
L'acier ne brille pas pour découper les viandes du banquet;
Il est d'une trempe ferme et dure, il est bien aiguisé.
La torche n'est pas destinée à la chambre nuptiale·
Sa flamme sulfureuse a des éclairs bleuâtres.
Aiguisez l'acier, les corbeaux croassent;
Allumez la torche, Zernebock rugit;
Aiguisez l'acier, fils du dragon;
Allume la torche, fille d'Hengist.

II

Le noir nuage est descendu jusque sur le château du thane;
L'aigle crie; il est en croupe sur le nuage.

(1) L'antiquaire comprendra sans peine qu'on a voulu imiter dans ces vers la poésie antique des scaldes, les ménestrels des anciens Scandinaves, cette race si heureusement dépeinte par le poëte lauréat :

Sévères à punir et opiniâtres à souffrir;
Qui sourirent à la mort.

La poésie des Anglo-Saxons, dans les temps plus civilisés qui suivirent leur conversion, fut d'un caractère différent et plus doux; mais, dans les circonstances où se trouve Ulrica, on peut naturellement supposer qu'elle revienne aux accents sauvages qui avaient animé ses ancêtres au temps du paganisme et de leur indomptable férocité.

Ne crie pas, sombre cavalier du sombre nuage,
Ton festin se prépare.
Les vierges de Walhala regardent ce qui se passe;
La race d'Hengist va leur envoyer des hôtes.
Secouez vos tresses noires, vierges de Walhala!
Et frappez en signe de joie vos tambours retentissants;
Bien des pas orgueilleux iront frapper à vos demeures,
Bien des têtes couronnées d'un casque!

III

Le soir s'assied triste sur le château du thane,
Les noirs nuages s'amoncellent alentour;
Bientôt ils seront aussi rouges que le sang d'un preux.
Le destructeur des forêts dressera vers eux sa rouge crête,
Celui qui en brillant consume les palais
Et qui développe sa bannière embrasée,
Rouge, vaste et sombre,
Au-dessus de la lutte des vaillants:
Sa joie est dans le cliquetis des épées et des boucliers rompus;
Il aime à lécher le sang fumant qui s'échappe des blessures.

IV

Tous doivent périr!
L'épée fend les casques,
La robuste armure est transpercée par la lance,
Le feu dévore le palais des princes,
Les machines renversent les défenseurs du camp.
Tout doit périr!
La race d'Hengist a disparu,
Le nom d'Horsa a disparu.
Ne reculez donc pas devant votre destin, fils de l'épée;
Que vos épées boivent le sang comme si c'était du vin;
Repaissez-vous dans ce festin de carnage,
A la lueur de vos palais embrasés!
Que vos épées ne faiblissent pas tant que votre sang coulera;
N'épargnez personne par crainte ou par pitié,
Car la vengeance n'a qu'une heure.
La haine la plus invétérée doit s'éteindre,
Et moi aussi, je dois disparaître.

Déjà les flammes gigantesques avaient surmonté tous les

obstacles et s'élevaient dans le crépuscule, semblables à un fanal immense qui éclairait au loin le pays environnant. Chaque tour s'affaissait l'une après l'autre, ainsi que les toitures avec leurs poutres en flammes, et les combattants furent enfin contraints d'abandonner la grande cour. Les vaincus, dont il restait un très-petit nombre, se dispersèrent et s'enfuirent dans la forêt voisine. Les vainqueurs, rassemblés en bandes nombreuses, regardèrent, avec un étonnement mêlé de crainte, les flammes qui projetaient sur leurs armes un reflet d'un rouge foncé.

La forme fantastique et sauvage de la saxonne Ulrica resta visible pendant longtemps sur le point élevé qu'elle avait choisi, agitant ses bras dans l'espace avec une exaltation furieuse, comme si elle se fût sentie la reine de l'incendie qu'elle avait allumé.

Enfin, dans un écroulement terrible, toute la tour s'effondra, et elle périt dans les flammes qui avaient consumé son tyran.

Un long silence d'horreur régna parmi les spectateurs de cette épouvantable scène, et, pendant plusieurs minutes, ils n'agitèrent leurs mains que pour faire le signe de la croix.

La voix de Locksley se fit alors entendre :

— Réjouissez-vous, yeomen : la tanière des tyrans n'existe plus ! Que chacun de vous aille déposer son butin au lieu ordinaire de nos rendez-vous, sous le grand chêne de l'Arc, dans le Hart-Hill-Walk ; c'est là qu'à la pointe du jour nous ferons un juste partage entre nos compagnons et nos dignes alliés du produit de ce grand acte de vengeance.

XXXII

Le jour commençait à poindre sur les clairières de la forêt, chaque feuille rayonnait d'une perle de rosée, la biche conduisait son faon de l'abri des hautes bruyères jusqu'aux endroits plus découverts du bois, et le chasseur n'y était pas encore à l'affût du cerf majestueux marchant à la tête de sa jeune famille.

Les outlaws étaient tous assemblés autour du chêne de l'Arc, dans le Hart-Hill-Walk, où ils avaient passé la nuit à se remettre des fatigues du siége, les uns en recourant au vin, les autres au sommeil, beaucoup en faisant le récit des événements du jour et en calculant le prix du monceau de butin que la victoire avait mis à la disposition de leur chef.

Les dépouilles, en effet, étaient très-considérables; car, bien que le feu eût beaucoup détruit, une grande quantité de vaisselle d'or et d'argent, de riches armures et de magnifiques vêtements avaient été sauvés par les efforts des intrépides outlaws, insensibles à tous les dangers lorsque de pareilles dépouilles étaient leur récompense.

Telle était cependant la rigueur de leurs lois, que pas un d'entre eux n'avait osé s'approprier la moindre partie du butin; tout fut entassé en un seul monceau pour que le chef en fît lui-même la distribution.

Le lieu du rendez-vous était un vieux chêne; mais ce n'était pas le même arbre sous lequel Locksley avait précédemment conduit Gurth et Wamba. Cet arbre était situé au centre d'un amphithéâtre boisé, à un demi-mille du château détruit de Torquilston.

Ce fut là que Locksley prit place sur un trône de gazon,

construit sous les branches touffues du chêne gigantesque, et tous ses compagnons forestiers se groupèrent autour de lui. Il assigna au chevalier Noir une place à sa droite et fit asseoir Cédric à sa gauche.

— Pardonnez-moi ma liberté, nobles sires, leur dit-il, mais, dans ces clairières, je suis roi; elles forment mon royaume, et mes rudes sujets, que vous voyez, respecteraient peu mon pouvoir, si, dans mes domaines, je cédais la préséance à qui que ce fût. Maintenant, archers, qui a vu notre chapelain? où est notre joyeux ermite? Une messe commence bien la journée.

Personne n'avait vu le clerc de Copmanhurst.

— Dieu nous protége! dit le chef des outlaws, j'espère que ce joyeux prêtre n'aura été retenu que par l'attrait de la bouteille. Quelqu'un l'aurait-il vu depuis la prise du château?

— Moi! s'écria le meunier; je l'ai vu rôdant autour de la porte d'un cellier, et jurant par tous les saints du calendrier qu'il saurait le goût du vin de Gascogne de Front-de-Bœuf.

— Alors, fassent les saints qu'il n'ait pas vidé trop de bouteilles et qu'il n'ait pas été enseveli sous les décombres du château! Va, meunier, prends avec toi assez d'hommes, fouille la place où tu l'as vu la dernière fois, jette l'eau du fossé sur les ruines brûlantes: je les retournerais pierre à pierre pour retrouver mon brave chapelain.

Le grand nombre d'archers qui se précipitèrent pour accomplir ce devoir, au moment où la distribution du butin allait avoir lieu, prouva combien la troupe avait à cœur la sûreté de son père spirituel.

— En attendant, continuons notre affaire, dit Locksley; car, lorsque cette action audacieuse aura été ébruitée, les bandes de de Bracy, de Malvoisin, et des autres alliés de Front-de-Bœuf se mettront en marche contre nous, et nous ferons bien, pour notre sécurité, de nous éloigner d'ici. — Noble Cédric, continua-t-il en se tournant vers le Saxon, nous

avons partagé ce butin en deux portions égales ; choisis celle qui te convient pour la distribuer parmi ceux de tes vassaux qui nous ont secondés dans cette entreprise.

— Brave yeoman, répondit Cédric, mon cœur est chargé de tristesse; le noble Athelsthane de Coningsburg, le dernier descendant du saint Confesseur, n'est plus ! Avec lui, nos espérances sont perdues sans retour ; l'étincelle qui vient de s'éteindre dans son sang ne peut être rallumée par aucun effort humain. Mes gens, sauf le petit nombre qui m'entoure en ce moment, n'attendent que ma présence pour transporter ses restes honorés à leur dernière demeure. Lady Rowena désire retourner à Rothervood, et il faut qu'elle soit escortée par une force suffisante. J'aurais donc déjà quitté ces lieux, si je n'avais attendu, non le partage du butin, car, s'il plaît à Dieu et à saint Withold, ni moi ni aucun des miens, nous ne toucherons la valeur d'un penny ; si je n'avais attendu pour te faire mes remercîments, à toi et à tes braves yeomen, d'avoir sauvé la vie et l'honneur à ma noble pupille.

— Non, non, dit le chef outlaw, nous n'avons fait tout au plus que la moitié de la besogne; prends dans ce butin ce qu'il faut pour récompenser tes voisins et tes serviteurs.

— Je suis assez riche pour les récompenser de mes propres biens, répondit Cédric.

— Et quelques-uns d'entre eux, dit Wamba, ont été assez sages pour se récompenser eux-mêmes. Tous ne sont pas partis les mains vides, nous ne portons pas tous la marotte.

— Ils en étaient les maîtres, dit Locksley; nos lois ne sont obligatoires que pour nous-mêmes.

— Mais, toi, mon pauvre varlet, dit Cédric en se retournant pour embrasser le bouffon, comment pourrai-je te récompenser, toi qui n'as pas craint d'affronter les chaînes et la mort pour te mettre à ma place ? Tous m'abandonnaient et le pauvre fou resta seul fidèle.

Une larme brilla dans l'œil du vieux thane tandis qu'il parlait, marque de sympathie que la mort même d'Athels-

thane ne lui avait pas arrachée ; mais il y avait, dans l'attachement à moitié instinctif de son bouffon, quelque chose qui secouait sa nature d'une manière plus énergique que la douleur même.

— Eh! mais, dit le bouffon en s'arrachant aux étreintes de son maître, si vous payez mon service avec l'eau de vos yeux, il faudra que le bouffon pleure de compagnie, et alors que deviendront ses fonctions ? Tenez, mon oncle, si vous voulez vraiment me faire plaisir, je vous prie de pardonner à mon camarade Gurth, qui a dérobé une semaine à votre service pour la donner à votre fils.

— Lui pardonner ?... s'écria Cédric. Non-seulement je lui pardonne, mais encore je le récompense. Agenouille-toi, Gurth.

Le porcher fut en un instant aux pieds de son maître.

— *Theow and esne* (ni serf ni esclave) tu n'es plus, reprit Cédric le touchant d'une baguette ; *folk free sacless* (homme libre et dans la loi) tu es, dans la ville et hors de la ville, dans les champs comme hors de la forêt. Je te fais don de quarante arpents de terre dans mes domaines de Walbrugham, que je cède, pour moi et les miens, à toi et aux tiens, à jamais et pour toujours ; et que la malédiction du ciel descende sur la tête de celui qui révoquerait ce don !

Ravi d'être sorti de servage, enchanté de se trouver homme libre et propriétaire, Gurth sauta sur ses pieds et bondit deux fois presqu'à la hauteur de sa tête.

— Un forgeron et une lime ! cria-t-il, pour enlever ce collier du cou d'un homme libre. Mon noble maître, votre don a doublé ma force, et je me battrai pour vous avec un double courage ; il y a un cœur libre dans ma poitrine. Je me sens tout changé et tout change pour moi. Ah ! Fangs, ajouta-t-il te voilà (car le fidèle animal, en voyant son maître ainsi transporté, s'était mis à sauter sur lui pour lui exprimer sa sympathie); connais-tu encore ton maître ?

— Oui, dit Wamba, Fangs et moi, nous te connaissons encore, Gurth, quoique nous portions toujours le collier ;

c'est toi qui sans doute nous oublieras bientôt et t'oublieras toi-même.

— Je m'oublierai en effet moi-même avant de t'oublier, bon camarade, répondit Gurth, et, si la liberté te convenait, Wamba, ton maître te la donnerait.

— Non, non, dit Wamba, je ne te porterai jamais envie, frère Gurth; le serf reste assis au coin du feu pendant que l'homme franc est obligé d'aller à la guerre. Que dit Oldhelm de Malmesbury : « Mieux vaut un fou dans un festin qu'un sage dans une escarmouche. »

Un piétinement de chevaux se fit alors entendre, et lady Rowena parut, entourée de plusieurs cavaliers et d'une troupe encore plus nombreuse de fantassins, agitant leurs piques et faisant résonner leurs haches en signe de joie pour sa délivrance.

La belle Saxonne elle-même, richement vêtue et montée sur un palefroi d'un brun foncé, avait repris toute la distinction de ses manières. Une pâleur inaccoutumée révélait seule ce qu'elle avait souffert; son front délicat, quoique assombri encore, paraissait animé à la fois par une pensée d'espérance et par un sentiment de gratitude. On lui avait appris qu'Ivanhoe vivait et qu'Athelsthane était mort. La première nouvelle avait rempli son cœur du plus sincère ravissement, et, si la seconde ne l'avait pas profondément affligée, on peut lui pardonner en songeant que, par là, elle se voyait affranchie de la seule contradiction que lui eût jamais fait éprouver son tuteur Cédric.

Lorsque Rowena dirigea son cheval vers le trône de Locksley, le vaillant yeoman et tous ses archers se levèrent pour la recevoir, comme par un instinct naturel de courtoisie; le sang afflua à ses joues lorsque, saluant de la main et inclinant la tête si bas que ses belles tresses pendantes se mêlèrent pour un moment à la crinière flottante de son palefroi, elle exprima en peu de mots, mais en termes flatteurs, sa reconnaissance envers Locksley et ses autres libérateurs.

— Que Dieu vous bénisse, hommes braves! ajouta-t-elle, que Dieu et Notre-Dame vous bénissent et vous récompensent de vous être si vaillamment exposés pour la cause des opprimés! Si jamais quelqu'un de vous a faim, souvenez-vous que Rowena peut le nourrir; si vous avez soif, qu'elle a maints muids de vin et d'ale brune; et, si les Normands vous expulsent de ces forêts, Rowena a aussi des forêts où ses vaillants défenseurs pourront errer en pleine liberté sans qu'aucun garde vienne jamais leur demander quelle flèche a abattu le daim.

— Bien des grâces, noble lady! répondit Locksley; je vous remercie pour mes compagnons et pour moi; mais c'est déjà une récompense que de vous avoir sauvée; nous qui errons sous la feuillée, nous avons plus d'une chose à nous reprocher, mais la délivrance de lady Rowena sera peut-être admise là-haut comme expiation.

Rowena, les ayant salués de nouveau, se disposait à prendre congé d'eux; mais, s'étant arrêtée un instant pendant que Cédric, qui devait l'accompagner, faisait aussi ses adieux, elle se trouva inopinément près du prisonnier de Bracy.

Il était debout sous un arbre, absorbé dans une profonde rêverie, les bras croisés sur sa poitrine, et Rowena espérait pouvoir passer devant lui inaperçue; mais il leva les yeux, et, à la vue de la noble Saxonne, le rouge de la honte lui monta au visage; un instant il demeura irrésolu; puis, s'avançant vers elle, il saisit les rênes de son palefroi et plia un genou en terre.

— Lady Rowena daignera-t-elle jeter les yeux sur un chevalier captif, sur un soldat déshonoré?

— Messire chevalier, répondit Rowena, dans des entreprises telles que les vôtres, le déshonneur se trouve dans le succès et non dans la défaite.

— Le triomphe, madame, doit adoucir le cœur, répondit de Bracy. Que j'apprenne seulement que lady Rowena pardonne la violence occasionnée par une passion funeste,

et elle verra bientôt que de Bracy sait la servir plus noblement.

— Comme chrétienne, je vous pardonne, sire chevalier, dit Rowena.

— Ce qui signifie, insinua Wamba, qu'elle ne lui pardonne pas du tout.

— Mais, continua Rowena, je ne pourrai jamais oublier les malheurs et la désolation qui sont résultés de votre folie.

— Lâche la bride du cheval de cette dame! s'écria Cédric en accourant vers eux. Par le soleil qui nous éclaire! sans la honte qui me retient, je te clouerais en terre avec mon javelot; mais sois bien assuré, Maurice de Bracy, que tu porteras la peine de la part que tu as prise à cette infâme action.

— Il menace sans danger, celui qui menace un prisonnier, dit de Bracy; mais quand un Saxon connut-il jamais un sentiment de courtoisie!

Puis, se retirant de quelques pas en arrière, il laissa passer Rowena.

Cédric, avant de s'éloigner, témoigna sa reconnaissance particulière au chevalier Noir, et le pria vivement de les accompagner à Rotherwood.

— Je sais, dit-il, que vous autres, chevaliers errants, vous aimez à porter votre fortune au bout de votre lance, et que vous ne vous souciez guère des terres ni des biens; mais la guerre est une maîtresse inconstante, et, même pour le champion dont le métier est d'errer çà et là, un foyer est quelquefois désirable. Tu en as un dans les salles de Rotherwood, noble chevalier. Cédric est assez riche pour réparer les torts de la fortune, et tout ce qu'il possède est à la disposition de son libérateur. Viens donc à Rotherwood, non comme un hôte étranger, mais comme un fils ou comme un frère.

— Cédric m'a déjà rendu riche, répondit le chevalier: il m'a appris à connaître le prix de la valeur saxonne. J'irai certainement à Rotherwood, brave Saxon, j'irai avant peu;

mais, en ce moment, des affaires pressantes et importantes m'éloignent de ta demeure. Au surplus, quand j'y viendrai, il se peut que je te demande un sacrifice qui mette ta générosité à l'épreuve.

— Il est accordé d'avance, s'écria Cédric en frappant de sa main ouverte sur la paume gantelée du chevalier Noir; il est accordé d'avance, dût-il exiger la moitié de ma fortune!

— N'engage pas ta parole si légèrement, reprit le chevalier au cadenas; cependant, j'espère bien obtenir le don que je demanderai. En attendant, adieu!

— Il me reste à te dire, ajouta le Saxon, que, pendant les funérailles du noble Athelsthane, je résiderai dans les murs de son château de Coningsburg. Il sera ouvert à tous ceux qui voudront prendre part au banquet mortuaire, et je parle au nom de la noble Édith, mère du malheureux prince... Le château de Coningsburg ne sera jamais fermé à celui qui s'est efforcé si courageusement, quoique sans succès, de délivrer son fils du fer et du joug des Normands.

— Oui, sire, s'écria Wamba, qui avait repris son poste auprès de son maître, il y aura là un grand festin. C'est dommage que le noble Athelsthane ne puisse assister au banquet de ses funérailles; mais, continua le bouffon en levant gravement les yeux vers le ciel, il soupe ce soir dans le paradis, et, sans doute, il y fait honneur à la bonne chère.

— Tais-toi et va-t'en! dit Cédric, dont la colère, à cette plaisanterie inopportune, fut tempérée par le souvenir des services récents de Wamba.

Rowena salua gracieusement le chevalier au cadenas en signe d'adieu; le Saxon invoqua pour lui la bénédiction de Dieu; puis il se mit en route à travers une large clairière de la forêt.

A peine les avait-on perdus de vue, qu'un cortége se montra tout à coup dans le bois vert, fit lentement le tour

de l'amphithéâtre champêtre, et suivit la même direction que Rowena et sa suite.

C'étaient les moines d'un couvent voisin, qui, dans l'espérance de la généreuse donation, ou *soul-scat*, que Cédric avait promise, suivaient d'un pas lugubre et mesuré, et en chantant des hymnes, le catafalque où le corps d'Athelsthane avait été placé, et que des vassaux portaient sur leurs épaules au château de Coningsburg, où il devait être déposé dans le tombeau d'Hengist, dont le défunt terminait la longue descendance.

Un grand nombre de ses vassaux s'étaient réunis à la nouvelle de sa mort, et suivaient la bière avec toutes les marques au moins extérieures de l'abattement et de la douleur.

Les outlaws se levèrent une seconde fois, et spontanément rendirent à la mort le même hommage qu'ils venaient de rendre à la jeunesse et à la beauté. Le chant solennel et le pas lugubre des prêtres rappelèrent à leur souvenir ceux de leurs camarades qui avaient succombé dans le combat de la veille. Mais ces souvenirs sont fugitifs chez ceux qui mènent une vie d'aventures et de périls, et, avant que le son de ce chant funèbre eût cessé de se faire entendre, les outlaws s'étaient remis à la distribution du butin.

— Vaillant champion, dit Locksley au chevalier Noir, toi, sans le grand cœur et le bras fort duquel notre entreprise eût entièrement échoué, te plairait-il de prendre dans cette masse de dépouilles ce qui te conviendra le mieux, afin de rappeler à ton souvenir le chêne de l'Arc?

— J'accepte ton offre aussi franchement qu'elle est faite, répliqua le chevalier, et je te demande la permission de disposer de sir Maurice de Bracy selon mon bon plaisir.

— Il t'appartient, reprit Locksley, et bien lui en prend; sans cela, l'oppresseur eût orné la plus haute branche de ce chêne, avec autant de ses francs compagnons que nous en aurions pu rassembler, et que nous aurions suspendus autour de lui aussi pressés que des glands; mais il est ton

prisonnier, et sa vie est en sûreté, eût-il même tué mon père!

— De Bracy, dit alors le chevalier, tu es libre, tu peux partir; celui dont tu es le prisonnier dédaigne une basse vengeance du passé; mais prends garde à l'avenir, il pourrait te devenir funeste! Maurice de Bracy, je te le répète, *prends garde!*

De Bracy s'inclina profondément sans répondre, et il allait se retirer quand les yeomen firent pleuvoir sur lui une grêle de malédictions et de sarcasmes.

Le fier chevalier s'arrêta tout à coup, se retourna vers eux, et, se redressant de toute sa hauteur en croisant les bras, il s'écria :

— Silence, ô chiens glapissants! vous qui aboyez sur le cerf, mais qui n'oseriez l'approcher quand il est aux abois; de Bracy méprise vos injures, comme il dédaignait vos éloges. Allez vous blottir derrière vos broussailles et dans vos souterrains, bandits hors la loi! Vous devriez garder le silence quand quelque chose de chevaleresque ou de noble se dit, fût-ce à une lieue de vos tanières.

Ce défi maladroit aurait valu à de Bracy une volée de flèches, sans l'intervention prompte et impérative du chef des outlaws.

Pendant ce temps, le chevalier saisit un cheval par la bride, car plusieurs de ceux qu'on avait pris dans les écuries de Front-de-Bœuf, et qui formaient une partie précieuse du butin, étaient à paître aux alentours, couverts encore de leurs harnais. Il se jeta en selle et s'enfonça au galop dans le bois.

Lorsque la confusion causée par cet incident se fut un peu apaisée, le chef des outlaws détacha de son cou le cor de chasse et le baudrier qu'il avait récemment gagnés au tir d'Ashby.

— Noble guerrier, dit-il au chevalier Noir, si vous ne dédaignez pas d'accepter ce cor de chasse, qu'un yeoman anglais a porté sur lui, je vous prie de garder celui-ci en souvenir de votre vaillante conduite; et, si jamais, comme il

peut arriver au plus brave chevalier, vous vous trouviez rudement serré dans quelque forêt entre le Trent et le Tees, sonnez trois mots (1) ainsi : *Wa-sa-hoa !* et il se pourra faire que vous trouviez des auxiliaires et du secours.

Il souffla alors dans le cor, et répéta à plusieurs reprises l'appel qu'il venait de faire, pour graver dans la mémoire du chevalier les sons qu'il indiquait.

— Grand merci de ton cadeau, brave yeoman, dit le chelier Noir ; dans un danger pressant, je ne demanderai jamais un meilleur soutien que toi et tes braves archers.

Puis, à son tour, il emboucha le cor et fit retentir la forêt des mêmes sons d'appel.

— Bien et clairement sonné! dit le yeoman ; ma foi, je veux être damné si tu ne connais pas aussi bien le métier des forêts que celui de la guerre ; je parie que tu as été dans ton temps un rude abatteur de daims... Camarades, continua-t-il en s'adressant aux archers, souvenez-vous de ces trois mots ; c'est l'appel du chevalier au cadenas, et celui qui l'entendrait, et qui ne se hâterait pas de courir à son aide, serait fustigé avec la corde de son propre arc, et chassé de notre compagnie.

— Vive notre chef ! s'écrièrent les yeomen, et vive le chevalier noir au cadenas ! Puisse-t-il nous fournir bientôt l'occasion de lui prouver combien nous désirons lui être utiles!

Locksley procéda alors à la distribution des dépouilles, et s'en acquitta avec la plus louable impartialité. La dixième partie du butin fut mise de côté pour l'Église et pour de pieux usages ; une portion fut ensuite consignée à une espèce de trésor public ; une troisième partie fut assignée aux veuves et aux enfants de ceux qui avaient péri, ou bien à faire dire des messes pour l'âme de ceux qui ne laissaient pas de famille après eux. Le reste fut partagé entre les outlaws, selon le rang et le mérite de chacun, et le

(1) Les notes du cor de chasse étaient autrefois appelées *mots*, et on les rend, dans les anciens traités de chasse, par des paroles écrites et non par des notes musicales. W. S.

jugement du chef sur toutes les questions douteuses qui se présentèrent fut rendu avec beaucoup de sagacité, et reçu avec une soumission parfaite.

Le chevalier Noir ne fut pas médiocrement surpris de voir que des hommes vivant ainsi en rébellion contre les lois de la société se gouvernassent entre eux d'une manière si régulière et si équitable, et tout ce qu'il observa ajouta encore à la bonne opinion qu'il avait conçue de la justice et du bon sens de leur capitaine.

Lorsque chacun eut pris la part de butin qui lui était dévolue, et tandis que le trésorier, aidé de quatre vigoureux yeomen, se mettait en devoir de transporter en lieu sûr ce qui appartenait à la société, la portion réservée à l'Église était restée sans maître.

— Je voudrais, dit le chef, avoir des nouvelles de notre joyeux chapelain; jamais il ne s'est absenté au moment de bénir un festin ou de partager des dépouilles, et c'est à lui de prendre soin de cette dîme de notre heureuse expédition. Peut-être ces fonctions ont-elles servi à couvrir quelques-unes de ses irrégularités canoniques; j'ai, d'ailleurs, non loin d'ici, un saint frère de son ordre, qui est notre prisonnier, et je voudrais que le moine fût ici pour m'aider à le traiter d'une manière convenable; mais je crains fort de ne plus revoir notre belliqueux chapelain.

— J'en serais très-fâché, dit le chevalier au cadenas, car je lui suis redevable de la joyeuse hospitalité d'une nuit passée dans sa cellule. Rendons-nous aux ruines du château, peut-être aurons-nous là plus promptement de ses nouvelles.

Tandis qu'il parlait ainsi, une grande clameur parmi les yeomen annonça l'arrivée de celui pour lequel ils craignaient, et on n'en put douter en entendant la voix de stentor du moine, longtemps avant l'apparition du replet personnage.

— Place, joyeux camarades, s'écria-t-il, place à votre père spirituel et à son prisonnier! Acclamez encore une fois notre bienvenue. Je viens, noble capitaine, comme un aigle, avec ma proie dans mes griffes.

Puis, se frayant un chemin à travers le cercle, au milieu du rire de tous les assistants, il apparut d'un air de majestueux triomphe, tenant d'une main sa lourde pertuisane, et de l'autre une corde dont une extrémité était attachée au cou du malheureux Isaac d'York, qui, courbé sous le chagrin et la terreur, se laissait traîner par le prêtre victorieux, criant à pleins poumons :

— Où est Allan-a-Dale, pour composer en mon honneur une ballade ou une chanson? Par saint Hermangild! ce mauvais ménestrel est toujours absent quand il se présente une occasion de célébrer la valeur.

— Brave ermite, dit le capitaine, je vois que, quoiqu'il soit de bonne heure, tu as assisté ce matin à une messe humide; mais, au nom de saint Nicolas! quel gibier nous amènes-tu là?

— Un captif dû à ma lance et à mon épée, répliqua le clerc de Copmanhurst; je devrais plutôt dire à mon arc et à ma hallebarde, et cependant je l'ai délivré, par mes saintes instructions, d'une captivité plus sérieuse. Parle, juif, ne t'ai-je pas racheté des griffes de Satan? Ne t'ai-je pas enseigné ton *Credo*, ton *Pater* et ton *Ave Maria?* N'ai-je pas passé la nuit entière à boire à ta conversion et à t'expliquer les mystères?

— Pour l'amour du ciel! s'écria le pauvre juif, personne ne me tirera-t-il des mains de ce fou... je veux dire de ce saint homme?

— Que dis-tu là, juif? s'écria le moine avec un regard menaçant. Est-ce que tu te rétractes? Réfléchis; car, si tu retombes dans ton infidélité, bien que tu ne sois pas aussi tendre qu'un cochon de lait... plût à Dieu que j'en eusse un pour mon déjeuner!... tu n'es pas assez coriace pour ne pas être rôti. Reste fidèle, Isaac; répète avec moi ton *Ave Maria.*

— Allons, point de profanations, prêtre enragé! dit Locksley; dis-nous plutôt où tu as trouvé ton prisonnier.

— Par saint Dunstan! répondit le moine, je l'ai trouvé

où je cherchais meilleure marchandise. J'étais descendu dans les caves pour voir ce qu'on en pouvait sauver; car, quoique une coupe de vin chaud avec des épices soit une boisson nocturne digne d'un empereur, il me semblait qu'il y aurait gaspillage à en faire tant chauffer à la fois. J'avais saisi un petit baril des Canaries, et je me disposais à appeler à mon aide quelques-uns de ces drôles de paresseux, qu'il faut toujours chercher lorsqu'il y a une bonne œuvre à faire, quand j'avisai une porte assez solide. «Ah! ah! pensai-je, c'est là sans doute que sont les vins de choix, et le coquin de sommelier, dérangé dans ses occupations, a laissé la clef sur la porte.» J'entrai donc, et tout ce que je trouvai fut un amas de chaînes rouillées et ce chien de juif, qui se rendit aussitôt mon prisonnier, secouru ou non secouru. Je n'avais eu que le temps de me rafraîchir, avec ce mécréant, d'une coupe petillante de vin des Canaries, et j'allais emmener ma capture, quand tout à coup un bruit terrible se fit entendre, les briques d'une tour extérieure descendirent et barrèrent le passage; que le diable enlève ceux qui ne l'ont pas faite plus solide! Le fracas d'une tour croulante fut suivi du fracas d'une autre chute. Je perdis tout espoir de la vie, et, considérant que ce serait un déshonneur pour un homme de ma profession de quitter ce monde dans la société d'un juif, je levai ma hallebarde pour lui casser la tête; mais j'eus pitié de ses cheveux gris, et je pensai qu'il valait mieux déposer ma pertuisane et me servir, pour tenter sa conversion, de mes armes spirituelles; et, en effet, par la bénédiction de saint Dunstan, la semence est tombée dans un bon terrain; seulement, je me sens la tête fatiguée de lui avoir expliqué nos saints mystères pendant toute la nuit, cela à peu près à jeun (car on ne saurait compter les quelques gorgées de vin des Canaries dont je me rafraîchissais de temps à autre le gosier). Ma tête est assez étourdie, je l'avoue. Guilbert et Wibbald savent très-bien dans quel état ils m'ont trouvé, tout à fait épuisé.

— Nous pouvons rendre témoignage, dit Guilbert, que, lorsque nous avons eu déblayé les ruines, dégagé l'escalier du donjon, avec le secours de saint Dunstan, nous avons trouvé le baril des Canaries à moitié vide, le juif à moitié mort, et le père plus d'à moitié *épuisé*, comme il dit.

— Vous êtes des drôles, vous mentez ! répliqua le moine offensé ; c'est vous et vos compagnons gloutons qui avez vidé le baril des Canaries, en l'appelant votre coup du matin. Je veux être païen si je ne le destinais pas pour l'usage de notre capitaine! Mais, au surplus, qu'importe! le juif est converti, et il comprend tout ce que je lui ai dit presque aussi bien, sinon tout à fait aussi bien que moi-même.

— Juif, demanda le capitaine, est-ce vrai? As-tu abjuré ta croyance?

— Puissé-je trouver miséricorde à vos yeux, répondit le juif, comme il est vrai que je n'ai pas compris un mot de tout ce que ce révérend prélat m'a dit pendant cette terrible nuit. Hélas! j'étais tellement troublé par les angoisses de la crainte et de la douleur, que, si notre vénérable père Abraham lui-même fût venu m'exhorter, il m'aurait trouvé sourd à sa voix.

— Tu mens, juif, tu le sais bien, dit le moine, je ne veux te rappeler qu'un seul mot de notre conférence : tu as promis de donner tous tes biens à notre saint ordre.

— Que tous les patriarches me soient en aide, mes bons seigneurs! dit Isaac encore plus alarmé qu'auparavant, aucune parole de ce genre n'est sortie de ma bouche. Hélas! je suis un pauvre vieillard réduit à la misère. Je viens peut-être de perdre ma fille unique. Ayez pitié de moi et laissez-moi partir!

— Non pas, s'écria le moine ; si tu rétractes des vœux faits en faveur de la sainte Église, il faut que tu fasses pénitence.

Et, levant sa lourde hallebarde, il allait en appliquer rudement le manche sur les épaules du juif, lorsque le cheva-

lier Noir l'arrêta; ce qui attira sur lui la colère du fougueux ermite.

— Par saint Thomas de Kent! dit-il, si je m'y mets, sire Fainéant, je t'apprendrai, malgré ton habit de fer, à te mêler de tes propres affaires.

— Ne te fâche pas contre moi, dit le chevalier; tu sais que je suis ton ami juré et ton camarade.

— Je ne sais rien de tout cela, répondit le moine, et je te défie comme un intrus vantard.

— Mais, dit le chevalier, qui semblait prendre plaisir à provoquer son hôte de l'avant-veille, as-tu oublié comment, par amour pour moi (car je ne dis rien de la tentation de la cruche et du pâté), tu as rompu ton vœu de jeûne et de veille?

— En vérité, dit le père en serrant son poing énorme, je vais t'octroyer un horion (1).

— Je n'accepte pas de pareils présents, dit le chevalier; je me contenterai de prendre ton soufflet comme un prêt, mais je te le rendrai avec des intérêts tels que jamais ton prisonnier le juif n'en a extorqué dans son trafic.

— C'est ce dont je veux avoir la preuve à l'instant même, dit le moine.

— Holà! s'écria le capitaine, que fais-tu donc, prêtre enragé? Une querelle sous notre grand chêne!

(1) L'échange d'un coup de poing avec le prêtre pétulant n'est pas entièrement contraire au caractère de Richard Ier, s'il faut en croire les romans. Dans un de ces livres très-curieux, ayant trait à ses aventures dans la terre sainte et à son retour de ces contrées lointaines, on rapporte qu'il eut une affaire de pugilat à peu près dans le même genre pendant sa captivité en Allemagne. Son adversaire était le fils du principal geôlier, qui avait eu l'imprudence de lui porter un défi pour cet échange de coups de poing. Le roi s'avança comme un homme ferme, et reçut un coup qui l'ébranla. Par compensation, et ayant à l'avance enduit sa main de cire, pratique inconnue, je crois, aux experts modernes de la boxe, il rendit le coup sur l'oreille avec tant d'usure, qu'il tua sur place son adversaire. (*Voyez*, dans les extraits des romans anglais d'Ellis, celui de *Cœur-de-Lion*.)

— Ce n'est pas une querelle, reprit le chevalier, ce n'est qu'un échange amical de courtoisie. Moine, frappe si tu l'oses, je supporterai ton coup si tu consens à supporter le mien.

— Tu as l'avantage avec ce pot de fer sur la tête, dit le moine, mais voici pour toi. Tu vas tomber, fusses-tu Goliath avec son casque d'airain.

Le frère mit à nu jusqu'au coude son bras musculeux, et, employant toute sa force, il porta au chevalier un coup de poing qui aurait pu assommer un bœuf.

Mais son adversaire resta ferme comme un roc. Un cri immense éclata parmi tous les yeomen rassemblés; car le coup de poing du clerc était passé chez eux en proverbe, et il y en avait peu d'entre eux qui, au sérieux ou en plaisanterie, n'eussent eu l'occasion d'en connaître la vigueur.

— Maintenant, prêtre, dit le chevalier en ôtant son gantelet, ma tête a un avantage, mon bras n'en aura pas. Tiens-toi ferme, comme un homme de cœur.

— *Genam meam dedi vapulatori*, j'ai donné ma joue au souffleteur, dit le prêtre; si tu as la force de me faire broncher, mon drôle, je te donnerai pour rien la rançon du juif.

Ainsi parla le prêtre athlétique, en prenant de son côté un air de grand défi. Mais quel est l'homme qui peut lutter contre sa destinée? Le coup de poing du chevalier fut donné avec tant de force et de si bon cœur, que le moine roula sur l'herbe, au grand étonnement de tous les spectateurs; mais il se releva sans montrer ni confusion ni colère.

— Frère, dit-il au chevalier, tu aurais dû user de ta force avec plus de ménagement. J'aurais bredouillé la messe si tu m'avais brisé la mâchoire, car celui-là chante mal qui n'a pas toutes ses dents. Néanmoins, voici ma main en témoignage amical que je ne veux plus échanger de coups de poing avec toi, ayant perdu mon pari. Trêve à toute inimitié! mettons le juif à rançon, puisque le léopard ne change pas de peau et qu'il persiste à rester juif.

— Le prêtre gaillard, dit Clément, a perdu la moitié de sa confiance dans la conversion du juif, depuis qu'il a reçu un bon coup sur les oreilles.

— Chut, rustre!... Que parles-tu de conversion? dit le moine. N'y a-t-il donc plus de respect ici? N'y a-t-il plus que des maîtres et point de serviteurs? Je dis, drôle, que j'étais un peu fatigué quand j'ai reçu le horion du bon chevalier; sans quoi, j'eusse tenu bon. Mais, si tu en rabâches un mot de plus, je t'apprendrai que je donne toujours autant que je reçois.

— Silence, tous! cria le capitaine; et toi, juif, songe à ta rançon. Je n'ai pas besoin de te dire que ta race passe pour maudite dans toutes les communautés chrétiennes, et, crois-moi, nous ne pouvons tolérer ta présence parmi nous. Réfléchis donc à l'offre que tu veux faire, pendant que je vais interroger un autre prisonnier.

— A-t-on pris un grand nombre de soldats de Front-de-Bœuf? demanda le chevalier Noir.

— Pas un d'assez notable pour être rançonné, répondit le capitaine. Il y en avait quelques-uns de bas étage, que nous avons congédiés pour qu'ils se cherchent un nouveau maître; nous avions assez fait pour la vengeance et pour le profit; toute la troupe ne valait pas un quart d'écu; mais le prisonnier dont je parle est une tout autre prise. C'est un joyeux moine chevauchant pour aller rendre visite à sa belle, à en juger par le harnachement de son cheval, et par ses beaux habits. Voici venir le digne prélat, aussi pimpant qu'un courtisan.

Et l'on vit paraître devant le trône du chef des archers notre ancien ami le prieur de Jorvaulx.

XXXIII

Les traits de l'abbé captif et ses manières offraient un mélange fantasque d'orgueil blessé, de fatuité chiffonnée et de terreur évidente.

— Eh bien, qu'est-ce donc, mes maîtres, dit-il d'un ton de voix où l'on reconnaissait ces diverses émotions, que signifie une telle conduite? Êtes-vous des Turcs, êtes-vous des chrétiens, vous qui traitez ainsi un homme d'Église? Savez-vous ce que c'est que de *manus imponere in servos Domini* (1)? Vous avez pillé tous mes coffres, déchiré ma chape de dentelles brodées, qui était digne d'un cardinal. Tout autre à ma place aurait déjà eu recours à son *excommunico vos* (2); mais je suis clément, et, si vous me rendez mes palefrois, si vous relâchez mes frères, que vous restituiez mes coffres, si vous vous hâtez d'envoyer une centaine de couronnes pour être dépensées en messes au maître-autel de l'abbaye de Jorvaulx, et que vous fassiez vœu de ne pas manger de venaison jusqu'à la Pentecôte prochaine, il pourra se faire que vous ne m'entendiez plus parler de cette folle espièglerie.

— Révérend père, dit le chef des outlaws, j'apprends avec peine que vous avez subi, de la part de mes hommes, un traitement qui mérite vos réprimandes paternelles.

— Un traitement! répéta le prêtre enhardi par le ton doucereux du capitaine forestier; ce traitement ne conviendrait pas à un chien de bonne race, bien moins à un chrétien, à plus forte raison à un prêtre, et par-dessus tout au prieur

(1) Mettre la main sur les serviteurs de Dieu.
(2) Je vous excommunie.

de la sainte communauté de Jorvaulx. Voici un ménestrel ivre et profane, qu'on appelle Allan-a-Dale, *nebulo quidam*, qui m'a menacé d'un châtiment corporel, bien plus, de la mort même, si je ne payais pas quatre cents couronnes de rançon en sus de tous les trésors qu'il m'a déjà dérobés, des chaînes d'or et des bagues d'une valeur inconnue, sans compter ce qui a été brisé et gâté par des mains grossières, entre autres ma boîte à poudre et mes fers à friser en argent.

— Il est impossible qu'Allan-a-Dale ait traité de la sorte un homme de votre importance, répondit le capitaine.

— C'est pourtant aussi vrai que l'Évangile de saint Nicodème, répondit le prieur. Il a juré, avec maints affreux serments de votre pays du Nord, qu'il me suspendrait à l'arbre le plus élevé de la forêt.

— A-t-il vraiment dit cela? reprit Locksley. En ce cas, mon révérend père, je vous conseille de vous rendre à ses instances; car Allan-a-Dale est homme à tenir sa parole quand il l'a ainsi engagée (1).

— Vous voulez plaisanter, dit le prieur interdit en s'efforçant de rire, et j'aime de tout mon cœur les bonnes plaisanteries... Ah! ah! ah! Mais, quand la gaieté a duré toute la nuit, il faut redevenir grave le matin.

— Et je suis aussi grave qu'un père confesseur, répliqua l'outlaw. Il faut que vous payiez une grosse rançon, sire prieur, ou bien votre couvent devra faire une nouvelle élection, car on ne vous y reverra plus.

— Êtes-vous chrétiens, demanda le prieur, vous qui tenez ce langage à un membre du clergé?

— Chrétiens! oui certes, nous le sommes, et, qui plus est, nous avons un prêtre parmi nous, répondit l'outlaw. Que

(1) On rapporte qu'un commissaire a reçu une consolation semblable de la part d'un certain général en chef à qui il était venu se plaindre qu'un officier général avait employé envers lui une menace du genre de celle d'Allan-a-Dale.

notre jovial chapelain vienne ici, il expliquera au révérend père les textes qui se rapportent au cas actuel.

Le frère, à moitié ivre, s'était affublé d'un froc de moine passé par-dessus son habit vert, et, appelant à son aide tous les lambeaux d'érudition qu'il avait appris par cœur dans sa jeunesse :

— Saint père, dit-il, *Deus faciat salvam Benignitatem Vestram* : vous êtes le bienvenu dans la forêt.

— Quelle est cette momerie profane? s'écria le prieur. Ami, si tu appartiens réellement à l'Église, tu ferais mieux de m'indiquer un moyen de sortir des mains de ces hommes que de faire devant moi des contorsions et des grimaces comme un baladin.

— Vraiment! révérend père, dit le moine, je ne connais qu'une voie de salut pour toi : c'est aujourd'hui chez nous la fête de saint André, et nous prélevons nos dîmes.

— Mais vous ne les prélevez pas sur l'Église, j'espère, mon bon père? dit le prieur.

— Sur le clergé comme sur les laïques, répondit le moine; et, par conséquent, sire prélat, *facite vobis amicos de Mammone iniquitatis*, faites-vous des amis du Mammon d'iniquité, c'est la seule amitié qui puisse vous tirer d'affaire.

— J'aime de tout mon cœur les bons forestiers, dit le prieur en adoucissant sa voix; allons, ne soyez pas trop exigeants envers moi; je m'entends aussi aux exercices de la chasse et je sais sonner du cor clairement et bravement, et crier à faire retentir la forêt de mes airs de hallali. Allons, il ne faut pas agir trop sévèrement avec moi.

— Donnez-lui un cor, s'écria Locksley; nous allons juger de l'adresse dont il se vante.

Le prieur Aymer prit le cor et sonna une fanfare. Le capitaine secoua la tête :

— Sire prieur, dit-il, tu nous souffles une note joviale, mais cela ne saurait t'acquitter. Nous ne pouvons consentir, comme le dit la légende du bouclier d'un bon chevalier, à t'élargir pour un coup de vent. Tu es de ceux qui, par les

nouvelles grâces françaises et les tra li ra, déplacent les anciennes notes du cor anglais. Prieur, ta fanfare du rappel a augmenté ta rançon de cinquante couronnes; car tu as corrompu la simplicité et la vigueur des vieux sons de vénerie.

— Mon ami, répondit aigrement l'abbé, tu es difficile en vénerie; mais, je t'en prie, sois plus équitable dans l'affaire de ma rançon. En un mot, puisqu'il faut, pour une fois, que je tienne la chandelle du diable, quelle somme dois-je payer pour pouvoir parcourir Watling-street sans avoir cinquante hommes à mes trousses ?

— Ne serait-il pas convenable, dit à demi-voix le lieutenant de la bande à l'oreille du capitaine, que la rançon du prieur fût fixée par le juif, et celle du juif par le prieur ?

— Tu es un fou gaillard, dit le capitaine, mais ton idée est superbe. Allons, juif, avance; regarde ce saint père Aymer, prieur de la riche abbaye de Jorvaulx, et dis-nous à quelle rançon nous devons l'imposer. Je garantis que tu connais les revenus de son couvent.

— Oh! assurément, répondit Isaac; j'ai trafiqué avec les bons pères, et je leur ai acheté du froment, de l'orge, des fruits de la terre et de grandes quantités de laine. Ah! c'est une riche abbaye; on y fait bonne chère, et ils boivent les meilleurs vins, ces bons pères de Jorvaulx. Ah! si un pauvre proscrit comme moi avait une pareille maison en perspective et de pareils revenus annuels et mensuels, je donnerais beaucoup d'or et d'argent pour me racheter de la captivité.

— Chien de juif! s'écria le prieur, personne ne sait mieux que ton maudit individu que notre sainte maison de Dieu s'est endettée pour l'achèvement de notre chœur...

— Et pour l'approvisionnement de vos caves, l'année dernière, en vins de Gascogne, interrompit le juif; mais c'est peu de chose, cela.

— Entendez-vous ce chien d'infidèle! s'écria le prélat; il voudrait faire croire que notre sainte communauté s'est

endettée pour l'acquisition des vins que nous avons obtenu la licence de boire, *propter necessitatem, ad frigus depellendum* (1). Le vilain circoncis blasphème la sainte Église, et des chrétiens peuvent l'entendre sans le punir !

— Tout cela est inutile à l'affaire, dit le chef. Isaac, dis-nous quelle somme il peut payer sans lui enlever cuir et cheveux.

— Une somme de six cents couronnes, dit Isaac, et le bon prieur n'en sera pas moins douillettement assis dans sa stalle.

— Six cents couronnes, dit gravement le chef, soit, je m'en contenterai; tu as bien parlé, Isaac. Six cents couronnes, c'est mon jugement, sire prieur.

— Un jugement ! un jugement ! crièrent les archers. Salomon n'en eût pas rendu un meilleur.

— Tu as entendu ta condamnation, prieur, dit le capitaine.

— Vous êtes fous, mes maîtres, reprit celui-ci. Où trouverai-je une pareille somme ? Même en vendant jusqu'au ciboire et aux chandeliers de l'autel de Jorvaulx, je pourrais à peine réunir la moitié de la somme, et il sera nécessaire pour cela que j'aille moi-même à Jorvaulx. Vous garderez mes deux prêtres en otage.

— Ce ne serait là qu'un dépôt illusoire, dit l'outlaw; nous te garderons ici, prieur, et nous les enverrons chercher ta rançon. Tu ne manqueras, en attendant leur retour, ni d'une coupe de vin ni d'une tranche de venaison, et, si tu aimes la vénerie, tu verras des chasses telles que tes voisins du Nord n'en connaissent pas.

— Ou bien, si cela vous plaît, reprit Isaac, voulant se concilier les bonnes grâces des outlaws, je puis envoyer à York chercher les six cents couronnes, à prendre sur certaine somme déposée entre mes mains, pourvu que le révérend prieur veuille bien m'en donner quittance à valoir.

(1) Par nécessité, et pour chasser le froid.

— Il te donnera tout ce que tu voudras, Isaac, dit le capitaine, et tu nous compteras la rançon du prieur en même temps que la tienne.

— La mienne! dit le juif. O vaillants forestiers! je suis un homme ruiné et désespéré; un bâton de mendiant serait tout ce qui me resterait si je vous payais seulement cinquante couronnes.

— Le prieur en jugera, reprit le capitaine. Qu'en dites-vous, révérend prélat? le juif peut-il payer une bonne rançon?

— S'il peut payer une rançon! répondit le prieur; n'est-il pas Isaac d'York, dont les richesses suffiraient pour racheter de la captivité les dix tribus d'Israël qui furent emmenées en servitude dans l'Assyrie? Je le connais peu moi-même; mais notre sommelier et notre trésorier ont fait beaucoup d'affaires avec lui, et, selon les on dit, sa maison d'York est si pleine d'or et d'argent, que cela fait honte à voir dans un pays chrétien. Tous les cœurs fidèles gémissent que ces sangsues rongeuses soient autorisées à dévorer les entrailles de l'État et de la sainte Église elle-même par leur vile avarice et par leurs extorsions.

— Un moment, prieur, dit le juif, calmez votre colère; je prie Votre Révérence de se souvenir que je ne force personne à accepter mon argent; mais, lorsque les clercs et les laïques, les princes et les prieurs, les chevaliers et les prêtres viennent frapper à la porte d'Isaac, ce n'est pas avec ces expressions malhonnêtes qu'ils sollicitent ses shekels; alors c'est:

» — Ami Isaac, voulez-vous nous obliger dans cette circonstance? Je serai exact au jour du remboursement. Que Dieu nous traite selon nos œuvres!

» Ou bien:

» — Bon Isaac, si jamais vous avez rendu service à votre prochain, montrez-vous notre ami dans cette occurrence.

» Et, quand le jour arrive et que je réclame mon bien alors qu'entends-je, si ce n'est:

» — Juif damné! que la malédiction de l'Égypte soit sur ta tribu!

» Toutes les invectives qui peuvent ameuter la sauvage et grossière populace contre les pauvres étrangers.

— Prieur, dit le capitaine, tout juif qu'il est, il a dit vrai cette fois. C'est donc à toi de fixer sa rançon, ainsi qu'il a fixé la tienne, sans d'autres mauvais propos.

— Personne, si ce n'est un *latro famosus* (1), paroles dont je vous donnerai une autre fois l'interprétation, ajouta le prieur, personne n'eût placé un prélat chrétien sur le même banc qu'un juif non baptisé; mais, puisque vous exigez que je taxe la rançon de ce pendard, je vous dirai franchement que vous vous feriez du tort à vous-mêmes si vous receviez de lui un penny de moins que mille couronnes.

— C'est mon jugement! mon jugement! s'écria le chef des outlaws.

— C'est un jugement! un bon jugement! répétèrent les archers; le chrétien a fait preuve d'un grand savoir-vivre, il s'est conduit avec non moins de générosité que le juif.

— Dieu de mes pères, venez à mon aide! s'écria le juif. Voulez-vous écraser une créature ruinée? Je suis aujourd'hui sans enfant : m'enlèverez-vous tout moyen d'existence?

— Tu auras moins de charge si tu es sans enfant, dit Aymer.

— Hélas! monseigneur, répliqua Isaac, votre loi ne vous permet pas de savoir combien l'enfant de notre sang est enlacé dans les fibres de notre cœur. O Rébecca, fille de ma bien-aimée Rachel! si chaque feuille de cet arbre était un sequin, que chacun de ces sequins m'appartînt, je donnerais de bon cœur toute cette masse de richesses pour savoir si tu vis et si tu as échappé aux mains du Nazaréen.

— Est-ce que ta fille n'avait pas les cheveux noirs? de-

(1) Fameux voleur.

manda un des outlaws, et ne portait-elle pas un voile de laine fine brodé d'argent?

— Oui, oui, s'écria le vieillard tremblant d'impatience comme il l'était auparavant de crainte. Que la bénédiction de Jacob t'accompagne! Peux-tu m'apprendre ce qu'elle est devenue?

— C'était donc elle, continua le yeoman, qui était enlevée par le fier templier quand il a traversé nos rangs, hier au soir. J'avais bandé mon arc pour lui envoyer une flèche; mais je l'ai épargné à cause de la jeune fille, que mon trait aurait pu atteindre.

— Oh! répondit le juif, plût à Dieu que tu eusses tiré, lors même que ta flèche lui eût percé le sein! Plutôt la tombe de ses pères que la couche déshonorante du libertin et féroce templier! Ichabod! la gloire de ma maison s'est éteinte!

— Mes amis, dit le chef en regardant autour de lui, ce vieillard n'est qu'un juif, néanmoins sa douleur me touche. Comporte-toi franchement avec nous, Isaac: dis-moi, le payement d'une rançon de mille couronnes te laissera-t-il tout à fait sans ressources?

Isaac, rappelé tout à coup à la pensée de ses biens terrestres, dont l'amour, par la force d'une habitude invétérée, balançait même son affection paternelle, pâlit, balbutia, et ne put nier qu'il lui resterait encore quelque petite chose.

— Eh bien, quand même il te resterait quelque chose, dit l'outlaw, nous ne voulons pas y regarder de trop près. Tu pourrais aussi bien espérer d'arracher ton enfant des griffes de ce Brian de Bois-Guilbert sans payer rançon que de percer un cerf royal avec une flèche sans pointe; tu nous donneras la même rançon que le prieur Aymer, ou plutôt cent couronnes de moins; et, afin que cette perte ne pèse pas sur notre honnête confrérie, je prends pour mon compte le sacrifice de ces cent couronnes. De cette manière, nous éviterons le péché de taxer un marchand juif à un

prix aussi élevé qu'un prélat chrétien, et il te restera cinq cents couronnes pour traiter de la rançon de ta fille. Les templiers aiment l'éclat des shekels d'argent autant que celui de deux beaux yeux noirs. Hâte-toi de faire sonner tes couronnes à l'oreille de Bois-Guilbert, avant qu'il ait fait pis ; tu le trouveras, à ce que m'ont dit nos éclaireurs, à la prochaine commanderie de son ordre. M'approuvez-vous, mes joyeux compagnons ?

Les yeomen exprimèrent, comme de coutume, leur assentiment à l'avis de leur chef, et Isaac, soulagé de la moitié de ses craintes en apprenant que sa fille vivait et qu'elle pourrait être rachetée, se jeta aux pieds du généreux outlaw, et, frottant sa barbe contre ses brodequins, il cherchait à baiser le pan de sa casaque verte.

Le capitaine se recula pour se dégager de l'étreinte du juif, non sans quelques marques de mépris.

— Allons, malepeste ! relève-toi, vieillard ; je suis Anglais et je n'aime pas ces prosternations avilissantes de l'Orient. Agenouille-toi devant Dieu et non devant un pauvre pécheur comme moi.

— Oui, juif, interrompit le prieur Aymer, agenouille-toi devant Dieu, représenté par le fidèle serviteur de ses autels ; et qui sait si, par ton sincère repentir et des donations convenables à l'autel de saint Robert, tu n'obtiendras pas grâce pour toi et pour ta fille Rébecca ? Je m'intéresse à cette jeune fille, car elle a la figure belle et agréable ; je l'ai vue à la joute d'Ashby. Brian de Bois-Guilbert est un homme sur qui j'ai quelque influence ; songe donc à mériter mon appui auprès de lui.

— Hélas ! hélas ! s'écria le juif, de tous côtés les spoliateurs se lèvent contre moi ; je suis donné en pâture aux Assyriens et aux enfants de l'Égypte.

— Et quel autre lot ta race maudite a-t-elle mérité ? répondit le prieur. Que dit la sainte Écriture ? *Verbum Domini projecerunt, et sapientia est nulla in eis;* ils ont rejeté la parole de Dieu, et la sagesse n'habite pas chez eux ; *Pro-*

pterea dabo mulieres eorum exteris; je donnerai leurs femmes aux étrangers (c'est, dans le cas actuel, aux templiers), *et thesauros eorum hæredibus alienis;* et leurs trésors passeront en d'autres mains (comme, dans le cas présent, à ces honnêtes forestiers).

Isaac poussa un profond soupir, se tordit les mains, et retomba dans son état de désolation et de désespoir. Mais le chef des yeomen le prit à part :

— Réfléchis bien, Isaac, lui dit-il, à la façon dont tu vas agir en cette circonstance. Je te conseille de te faire un ami de ce prêtre; il est aussi vain qu'il est cupide, et il lui faut beaucoup d'argent pour subvenir à ses profusions. Tu peux facilement satisfaire son avarice, car ne pense pas que je sois la dupe de ta prétendue pauvreté; je connais même, Isaac, jusqu'au coffre-fort en fer où tu entasses tes sacs d'argent; bien plus, ne connais-je pas la grande pierre qui est sous le pommier, dans ton jardin, à York, et qui couvre un petit escalier par où l'on descend dans un caveau voûté?

Le juif devint pâle comme un mort.

— Mais ne crains rien de moi, continua le yeoman; car nous sommes de vieilles connaissances. Ne te rappelles-tu pas le yeoman malade que ta jolie fille Rébecca racheta des fers à York, et qu'elle recueillit dans ta maison jusqu'à ce que sa santé fût rétablie, et à qui tu donnas, en le congédiant, une pièce d'argent? Tout usurier que tu es, tu n'as jamais placé tes écus à meilleur intérêt que ne l'a été ce pauvre marc d'argent; car il t'a valu aujourd'hui cinq cents couronnes.

— Tu es donc celui qu'on appelle Richard Bande-l'Arc, dit Isaac; il me semblait bien que le son de ta voix ne m'était pas inconnu.

— Oui, je suis Bande-l'Arc, dit le capitaine, je suis Locksley, et j'ai encore un autre nom.

— Mais tu es dans l'erreur, dit Isaac, mon brave Bande-l'Arc, relativement à ce caveau voûté; je prends le Ciel à

témoin qu'il n'y a là que quelques marchandises que je te donnerais avec joie : cent yards de drap vert de Lincoln pour faire des pourpoints à tes hommes, une centaine de bâtons d'if d'Espagne pour faire des arcs, et une centaine de cordes d'arc en soie, fortes, rondes et bien égales. Je te les enverrai par amitié, honnête Richard! si tu veux bien ne pas parler du caveau qui se trouve sous le pommier, mon brave Richard!

— Je serai muet comme un loir, dit le capitaine, et sois persuadé que je suis affligé du malheur de ta fille; mais je n'y puis rien, les lances des templiers sont trop fortes en rase campagne pour mes archers; ils nous disperseraient comme poussière. Si seulement j'avais été informé de l'enlèvement de Rébecca, j'aurais pu faire quelque chose; mais à présent il faut que tu agisses de politique. Allons, veux-tu que je traite pour toi avec le prieur?

— Au nom de Dieu! si tu le peux, mon brave Richard, aide-moi à recouvrer la fille de mon cœur, dit le juif.

— Ne viens pas te jeter à la traverse de mes efforts avec ta funeste avarice, dit le capitaine, et je traiterai avec lui à ton avantage.

Alors l'outlaw s'éloigna du juif, qui néanmoins le suivit comme son ombre.

— Prieur Aymer, dit le capitaine, viens avec moi sous cet arbre. On dit que tu aimes le vin et les sourires des dames plus qu'il ne sied à ton ordre, sire prêtre; mais cela ne me regarde pas. J'ai ouï dire aussi que tu aimes une couple de bons chiens et un cheval rapide, et il peut se faire que, aimant des choses aussi coûteuses, tu ne détestes pas un bourse pleine d'or; d'un autre côté, je n'ai jamais appri que tu te fusses montré cruel ou oppresseur. Or, voici Isaac qui consent à te donner le moyen de fournir à tes plaisirs et à tes passe-temps; il te remettra un sac de cent marcs d'argent, si ton intervention auprès de ton ami le templier lui fait obtenir la liberté de sa fille.

— Libre et pure comme elle m'a été enlevée, dit le juif; sans cela, point de marché.

— Chut, Isaac! reprit l'outlaw, ou j'abandonne ta cause. Que dis-tu de cette proposition, prieur Aymer?

— La chose est assez embarrassante, fit observer le prieur; car, si, d'une part, je fais une bonne action, d'un autre côté, c'est à l'avantage d'un juif, et ceci est contre ma conscience; cependant, si l'Israélite veut servir l'Église en me donnant quelque chose de plus pour la construction de notre dortoir, je prendrai sur ma conscience de le servir au sujet de sa fille.

— Ce n'est pas une vingtaine de marcs pour construire le dortoir..., dit le capitaine, — tais-toi, Isaac... — ou des chandeliers d'argent pour l'autel, qui nous empêcheront de conclure l'affaire.

— Mais, mon bon Richard Bande-l'Arc..., s'écria Isaac cherchant à intervenir.

— Mon bon juif, mon bon animal, mon bon ver de terre! s'écria le yeoman en perdant patience, si tu continues de cette sorte à mettre des objections sordides dans la balance avec la vie et l'honneur de ta fille, de par le Ciel! je te jure qu'avant trois jours, je t'aurai dépouillé de ton dernier penny.

Isaac baissa la tête et garda le silence.

— Mais quelle garantie aurai-je pour tout ce que vous me promettez? demanda le prieur.

— Quand Isaac reviendra après avoir réussi par votre médiation, dit l'outlaw, je jure, par saint Hubert! que, s'il ne vous payait pas la somme en bon argent, il aurait un tel compte à me rendre, que mieux vaudrait pour lui qu'il l'eût payée vingt fois.

— Eh bien, donc, juif, dit Aymer, puisqu'il faut absolument que je me mêle de cette affaire, prête-moi tes tablettes. Mais attends... plutôt que de me servir de ta plume, j'aimerais mieux jeûner pendant vingt-quatre heures; mais où en trouver une autre?

— Si tes saints scrupules peuvent condescendre à l'emploi des tablettes du juif, je me charge de trouver la plume, dit le yeoman.

Et, bandant son arc, il envoya une flèche à une oie sauvage qui planait au-dessus de leur tête, avant-garde d'une phalange de ses compagnes qui se dirigeaient vers les marais lointains et solitaires de Holderness; l'oiseau s'abattit en tournoyant, transpercé par la flèche.

— La ! révérend prieur, s'écria le capitaine, voilà assez de plumes pour en fournir à tous les moines de Jorvaulx pendant cent ans, à moins qu'ils ne se mettent à écrire des chroniques.

Le prieur s'assit et rédigea à son aise une épître à Brian de Bois-Guilbert, et, ayant soigneusement scellé les tablettes, il les donna au juif en lui disant :

— Ceci sera ton sauf-conduit près de la commanderie de Templestowe, et je pense que cette lettre contribuera à te faire rendre ta fille; de ton côté, demande-la avec des manières convenables; car, sache-le bien, le bon chevalier de Bois-Guilbert appartient à un ordre qui ne fait rien pour rien.

— Maintenant, prieur, s'écria le capitaine, je ne te retiendrai ici que le temps de donner au juif une quittance pour les cinq cents couronnes auxquelles sa rançon est taxée. Je l'accepte pour banquier; mais, si j'apprends qu'on ait fait la moindre difficulté de lui tenir compte de cette somme payée par lui, que la sainte Vierge m'abandonne si je ne brûle pas le monastère, dussé-je être pendu dix ans plus tôt !

Avec bien moins de bonne grâce qu'il n'avait rédigé la lettre à Bois-Guilbert, le prieur écrivit une quittance déchargeant Isaac d'York de cinq cents couronnes à lui avancées pour l'acquit de sa rançon, et il promit sur sa foi de lui tenir fidèlement compte de cette somme.

— Et maintenant, dit le prieur Aymer, je vous demanderai de me faire la restitution de mes mules et de mes

palefrois, et la mise en liberté des révérends pères qui m'accompagnent, et de me remettre les bagues, les bijoux et les riches vêtements dont j'ai été dépouillé, puisque ma rançon est acquittée.

— Quant à vos frères, prieur, répliqua Locksley, ils seront élargis sur-le-champ, car il serait injuste de les retenir; quant à vos chevaux et à vos mules, ils vous seront également rendus avec une somme suffisante pour gagner York; car il serait cruel de vous priver des moyens de voyager. Mais, en ce qui concerne les bagues, les bijoux, les chaînes et autres objets semblables, il faut que vous compreniez que nous sommes des hommes de trop de conscience pour laisser à un homme aussi vénérable, mort comme vous devez l'être aux vanités de ce monde, la forte tentation de violer les règles de son ordre en portant des bagues, des chaînes et autres objets mondains.

— Songez à ce que vous faites, mes maîtres, répondit le prieur, avant de porter les mains sur le patrimoine de l'Église; ces choses sont *inter res sacras* (1), et je ne sais ce qui pourrait s'ensuivre si elles étaient souillées par des mains profanes.

— Soyez tranquille à cet égard-là, révérend prieur, dit l'ermite de Copmanhurst, c'est moi qui me chargerai de ce soin.

— Ami ou frère, répondit le prieur, fort peu satisfait de cette manière de résoudre ses scrupules, si tu as réellement reçu les ordres religieux, je te prie de réfléchir au compte que tu auras à rendre à ton supérieur pour la part que tu as prise à ce qui s'est passé aujourd'hui.

— Ami prieur, répliqua l'ermite, il faut que vous sachiez que j'appartiens à un petit diocèse dont je suis en même temps l'évêque, et que je me soucie aussi peu de celui de York que de l'abbé de Jorvaulx et de tout son couvent.

— Tu es absolument hors de la voie, dit le prieur; tu

(1) Au nombre des choses sacrées.

es un de ces hommes désordonnés qui, se revêtant du caractère sacré sans autorisation, profanent les rites du culte et mettent en péril les âmes de ceux qui se fient à leurs conseils, *lapides pro pane condonantes eis;* leur donnant des pierres au lieu de pain, comme dit la Vulgate.

— Non; dit le frère, si ma cervelle s'était rompue au latin, elle n'eût pas tenu bon si longtemps. Je maintiens que c'est un acte légitime que de soulager un tas de prêtres arrogants comme toi de leurs bijoux, de leurs vains oripeaux.

— Tu es un *hedge-priest* (1), dit le prieur en colère, *Excommunicabo vos,* je vous frapperai d'excommunication.

— Tu ressembles bien plus que moi à un voleur et à un hérétique, dit le moine également irrité; je ne veux pas

(1) Il est curieux d'observer que, dans tous les états de la société, une sorte de consolation spirituelle reste aux membres de la communauté, quoique ceux qui la composent se trouvent réunis pour des objets tout à fait opposés à la religion. Une bande de mendiants a son *patrice,* et les bandits des Apennins ont parmi eux des hommes qui remplissent les fonctions de moines et de prêtres, qui les confessent et leur disent la messe. Il va sans dire que ces révérends personnages sont obligés, dans une pareille société, d'assortir leurs manières et leurs mœurs à l'esprit de la communauté dans laquelle ils vivent, et que, si, de temps en temps, ils obtiennent une sorte de respect pour les dons spirituels qu'on leur attribue, ils sont généralement chargés de ridicule, parce que leur caractère est en désaccord avec tout ce qui les entoure.

De là sont venus le prêtre belliqueux dans la vieille comédie de sir John Oldcastle, et le célèbre frère de la bande de Robin Hood. De tels caractères n'étaient pas tous imaginaires. Il existe un monitoire de l'évêque de Durham contre des clercs irréguliers de cette catégorie qui avaient l'habitude de s'associer avec les brigands des frontières, et qui profanaient les plus saints offices des fonctions ecclésiastiques en les célébrant pour le bien des voleurs, des brigands et des assassins, au milieu des ruines et dans les cavernes, sans égard pour les formes canoniques, avec des ornements déchirés et salis, et en tronquant les rites d'une façon tout à fait inconvenante.

qu'on m'insulte devant mes ouailles, ainsi que tu n'as pas honte de le faire, bien que je doive être pour toi un frère révérend. *Ossa ejus perfringam*, je briserai tes os, comme dit la Vulgate.

— Holà! cria le capitaine, des frères révérends peuvent-ils en venir aux injures? Restez en paix, fous de moines! Sire prieur, si tu n'es pas en parfait état de grâce, ne provoque pas davantage le frère, et toi, ermite, laisse le révérend père s'en aller en paix comme un homme qui a payé sa rançon.

Les yeomen séparèrent les prêtres irrités, qui continuaient à élever la voix, s'apostrophant l'un l'autre en mauvais latin, que le prieur débitait plus couramment et l'ermite avec plus de véhémence; enfin l'abbé revint assez à lui pour sentir qu'il compromettait sa dignité en ergotant ainsi avec un prêtre de l'espèce du chapelain des outlaws, et, sa suite étant venue le rejoindre, il se mit en route avec beaucoup moins de pompe et dans un état bien plus apostolique, quant aux dehors mondains, que lorsqu'il était arrivé.

Il ne restait plus qu'à demander au juif quelque garantie pour la rançon qu'il avait à payer pour le compte de l'abbé, ainsi que pour le sien. Il donna, en conséquence, un ordre scellé de son cachet, adressé à un frère de sa tribu à York, le chargeant de payer au porteur la somme de mille couronnes et de lui délivrer certaines marchandises qui se trouvaient spécifiées dans la note.

— Mon frère Sheva, ajouta-t-il avec un profond gémissement, a la clef de mes magasins.

— Et celle du caveau voûté? demanda Locksley à voix basse.

— Non, non, à Dieu ne plaise! s'écria Isaac; maudite soit l'heure qui t'a fait connaître ce secret!

— Il est en sûreté avec moi, répondit le capitaine, aussi vrai que ce chiffon de papier vaut la somme qui y est mentionnée. Mais qu'y a-t-il, Isaac? es-tu mort? es-tu anéanti?

le payement de mille couronnes te fait-il oublier le danger de ta fille ?

Le juif se dressa sur ses pieds.

— Non, bon Richard, non, dit-il, je pars à l'instant ; adieu, toi que je ne puis appeler honnête, mais dont je n'ose ni ne veux dire du mal.

Toutefois, avant le départ d'Isaac, le chef des outlaws lui donna ce dernier avis :

— Sois libéral dans tes offres, Isaac, et n'épargne pas ta bourse pour l'amour de ta fille ; crois-moi, l'or que tes lésineries t'empêcheront de donner dans l'intérêt de son sort te causera autant d'angoisses dans l'avenir que si on te le versait fondu dans le gosier.

Isaac poussa un profond gémissement, et partit accompagné de deux gigantesques forestiers, qui devaient lui servir à la fois de guides et de protecteurs à travers la forêt.

Le chevalier Noir, qui avait suivi avec beaucoup d'intérêt ces divers incidents, prit alors congé des outlaws ; mais il ne put s'empêcher d'exprimer son étonnement de voir tant de règles administratives parmi des gens privés de la protection des lois et qui en avaient secoué le joug.

— Le bon fruit, messire chevalier, dit le yeoman, croît quelquefois sur un mauvais arbre, et des temps mauvais ne produisent pas toujours un mal sans mélange. Au nombre de ceux qui sont entraînés dans cet état d'insubordination, il y en a sans doute beaucoup qui veulent apporter quelque modération jusque dans leur licence, et d'autres peut-être qui regrettent d'être forcés de poursuivre un pareil métier.

— Et, si je ne me trompe, je parle maintenant à un de ces derniers, dit le chevalier Noir.

— Sire chevalier, reprit l'outlaw, chacun de nous deux a son secret. Vous êtes libre de vous former un jugement sur moi, et, moi, je puis faire des conjectures à votre égard, bien que le trait de chacun de nous n'atteigne peut-être pas le

but; mais, comme je n'ai pas cherché à pénétrer votre secret, ne vous offensez pas de ce que je garde le mien.

— Je vous demande pardon, brave outlaw, répliqua le chevalier, votre reproche est juste; mais il se pourra que nous nous rencontrions par la suite avec moins de mystere de part et d'autre. En attendant, nous nous quittons amis, n'est-ce pas ?

— Voici ma main, s'écria Locksley, et j'ose dire la main d'un loyal Anglais, bien que, pour le moment, elle soit celle d'un outlaw.

— Et voici la mienne, répondit le chevalier, et je la tiens honorée d'être serrée par la vôtre; car celui qui fait le bien, ayant le pouvoir illimité de faire le mal, mérite nos louanges, non-seulement pour le bien qu'il accomplit, mais encore pour le mal qu'il s'abstient de faire. Adieu, vaillant outlaw !

Ainsi se séparèrent ces deux loyaux amis; et le chevalier au cadenas, montant sur son grand cheval de guerre, se dirigea vers l'issue de la forêt.

XXXIV

Il y avait une grande fête au château d'York, où le prince Jean avait invité les nobles, les prélats et les chefs sur l'assistance desquels il comptait pour la réussite de ses projets ambitieux à l'endroit du trône de son frère.

Waldemar Fitzurze, son agent politique, homme habile, les travaillait tous en secret, et cherchait à leur inspirer le degré de courage qui leur était nécessaire pour déclarer ouvertement leurs sentiments. Mais leur entreprise était retardée par l'absence de plusieurs des principaux membres de la confédération. Le courage inflexible et audacieux,

bien que brutal, de Front-de-Bœuf, l'énergique vivacité et le maintien résolu de de Bracy, la sagacité, l'expérience martiale et la valeur renommée de Brian de Bois-Guilbert, étaient des éléments importants pour le succès de leur conspiration. Mais, tout en maudissant en secret leur absence dont ils ne pouvaient concevoir le motif, ni Jean ni son ministre n'osaient agir sans eux.

Isaac le juif semblait aussi s'être évanoui, et avec lui l'espoir de certaines sommes d'argent formant les subsides pour lesquels le prince Jean avait fait un traité avec cet Israélite et ses frères.

Or, dans une situation si critique, le manque d'argent pouvait jeter dans de grands embarras.

Ce fut dans la matinée qui suivit la chute de Torquilston qu'une rumeur confuse commença à se répandre dans la ville d'York, disant que de Bracy et Bois-Guilbert, avec leur allié Front-de-Bœuf, avaient été pris ou tués.

Waldemar en apporta la nouvelle au prince Jean, ajoutant qu'il craignait qu'elle ne fût vraie, d'autant plus qu'ils étaient partis avec une suite peu nombreuse, dans le dessein d'attaquer le Saxon Cédric et son cortége. En toute autre occasion, le prince eût regardé cet acte de violence comme une bonne plaisanterie; mais, en ce moment, il traversait ses plans et il nuisait à ses projets; il s'emporta contre les coupables, parla de lois enfreintes, de perturbation de l'ordre public et de violation de la propriété privée, d'un ton qui aurait convenu au grand Alfred.

— Maraudeurs effrénés ! s'écria-t-il, si jamais je deviens roi d'Angleterre, je pendrai ces pillards aux ponts-levis de leurs propres châteaux.

— Mais, pour devenir roi d'Angleterre, dit froidement son Achitophel, il est nécessaire, non-seulement que Votre Grâce supporte le pillage de ces maraudeurs effrénés, mais encore qu'elle leur accorde sa protection, en dépit de son zèle fort louable pour le maintien des lois qu'ils ont l'habitude d'enfreindre. Nous serions dans une belle position si

ces rustres de Saxons avaient réalisé l'idée de Votre Grâce, en convertissant en gibets ces ponts-levis féodaux! et cet audacieux Cédric me paraît un homme à l'esprit duquel une telle imagination peut se présenter. Votre Grâce sait combien il serait dangereux de faire un mouvement sans Front-de-Bœuf, de Bracy et le templier, et cependant nous nous sommes trop avancés pour pouvoir reculer sans péril.

Le prince Jean se frappa le front avec impatience, puis il se mit à arpenter l'appartement.

— Les traîtres! dit-il, les misérables traîtres! m'abandonner dans une crise pareille!

— Dites plutôt les étourdis à la tête écervelée, s'écria Waldemar, qui s'amusent à des folies quand des affaires si urgentes pèsent sur nos bras!

— Que faut-il faire? demanda le prince en s'arrêtant court devant Waldemar.

— Je ne crois pas que nous puissions faire autre chose que ce que j'ai ordonné, répondit le conseiller. Je ne suis pas venu déplorer ce malheur avec Votre Grâce sans m'être efforcé d'y trouver un remède.

— Tu es toujours mon bon ange, Waldemar, s'écria le prince, et, avec un chancelier tel que toi dans mes conseils, le règne de Jean deviendra célèbre dans nos annales. Mais quelles sont les mesures que tu as prises?

— J'ai ordonné à Louis Winkelbrand, le lieutenant de de Bracy, de faire sonner le boute-selle, de déployer sa bannière et de se rendre immédiatement au château de Front-de-Bœuf, afin de faire tout ce qui sera possible pour secourir nos amis.

La figure du prince Jean rougit de colère, comme celle d'un enfant gâté qui croit avoir reçu un affront.

— Par la face de Dieu! dit-il, Waldemar Fitzurze, tu as pris là beaucoup sur toi; tu es par trop présomptueux de faire sonner de la trompette ou lever la bannière, dans une ville où nous nous trouvons, sans commandement exprès.

— Je demande pardon à Votre Grâce, dit Fitzurze tout

en maudissant intérieurement la sotte vanité de son maître; mais, comme le temps pressait et que la perte de quelques minutes pouvait nous devenir fatale, j'ai cru devoir prendre cela sur moi en une occurrence qui importe si fort aux intérêts de Votre Grâce.

— Tu es pardonné, Fitzurze, reprit le prince gravement. L'intention excuse ta folle témérité. Mais qui nous arrive ici? Par la croix! c'est de Bracy lui-même, et il vient à nous dans un étrange équipage.

C'était véritablement de Bracy, couvert de la tête aux pieds de boue et de poussière, et le visage enflammé par la rapidité de sa course. Son armure portait tous les indices d'un combat récent. Elle était brisée et souillée de sang depuis le cimier jusqu'à l'éperon. Il ôta son casque, le plaça sur la table, et resta un moment à reprendre haleine.

— De Bracy, s'écria le prince Jean, que signifie tout ceci? Parle, je te l'ordonne! Les Saxons sont-ils révoltés?

— Parle, de Bracy! dit Fitzurze presque en même temps que son maître. Tu avais coutume d'être un homme. Où est le templier? où est Front-de-Bœuf?

— Le templier est en fuite, répondit de Bracy; Front-de-Bœuf, vous ne le verrez plus. Il a trouvé une tombe de feu sous les poutres embrasées de son propre château, et je crois que je suis seul échappé au désastre pour vous en apporter la nouvelle.

— Cette nouvelle nous glace d'effroi, dit Waldemar; elle est en effet bien désastreuse!

— Je ne vous ai pas encore appris la plus mauvaise de ces nouvelles, répondit de Bracy.

Et, s'approchant du prince Jean, il continua d'un ton lent et solennel:

— Richard est en Angleterre. Je l'ai vu et je lui ai parlé.

Le prince Jean devint pâle, chancela et saisit pour se soutenir le dossier d'un banc de chêne, semblable à un homme frappé inopinément d'une flèche meurtrière.

— Tu es fou, de Bracy, dit Fitzurze, cela ne peut être.

— C'est pourtant la vérité, répliqua de Bracy. J'ai été son prisonnier et je lui ai parlé.

— Tu as parlé à Richard Plantagenet, dis-tu ? reprit Fitzurze.

— A Richard Plantagenet, répliqua de Bracy, à Richard Cœur-de-Lion, à Richard d'Angleterre !

— Tu as été son prisonnier ? continua Waldemar ; il est donc à la tête d'une force militaire ?

— Non. Quelques yeomen hors la loi se trouvaient auprès de lui, et ceux-ci ne le connaissaient pas. Je lui ai entendu dire qu'il était sur le point de se séparer d'eux. Il ne s'est joint à leur bande que pour les assister dans le siége de Torquilston.

— Oui, dit Fitzurze, c'est un trait digne de Richard, d'un véritable chevalier errant à la recherche des aventures, se fiant à la force de son bras, comme un nouveau Guy ou un sir Bewis (1), tandis qu'il néglige les affaires de son royaume et le soin de sa propre sûreté. Et que comptes-tu faire, de Bracy ?

— Moi ? répondit le malheureux Normand. J'ai offert à Richard le service de mes lances, et il les a refusées ; je vais les conduire à Hull, m'emparer d'un vaisseau et m'embarquer pour la Flandre ; grâce à ce temps d'agitation, un homme d'action trouve toujours de l'emploi. Et toi, Waldemar, veux-tu prendre la lance et l'épée ? mettras-tu de côté tes intrigues politiques, et viendras-tu partager le sort que Dieu nous enverra ?

— Je suis trop vieux, Maurice ; et j'ai une fille, répondit Waldemar.

— Donne-la-moi, Fitzurze, et je la ferai honorer selon son rang, avec le secours de ma lance.

— Non, non, répondit Fitzurze, je me réfugierai dans la sainte église de Saint-Pierre. L'archevêque m'a juré foi et amitié.

(1) Champions fameux dans les ballades populaires d'Angleterre.

Pendant ce discours, le prince Jean était peu à peu sorti de la stupeur dans laquelle l'avait plongé cette nouvelle inattendue, et il avait écouté avec attention la conversation de ses deux courtisans.

— Ils se détachent de moi, pensa-t-il; ils ne tiennent pas plus à ma personne qu'une feuille desséchée ne tient à la branche quand la brise d'automne souffle sur elle. Enfer et démons! ne puis-je trouver de ressources en moi-même, quand ces lâches me délaissent?

Il s'arrêta, et une expression diabolique vint animer le rire contraint par lequel il interrompit leur conversation.

— Ah! ah! ah! mes bons seigneurs! dit-il, par l'auréole de Notre-Dame! je vous croyais des hommes sages, des hommes hardis, des hommes d'un esprit prompt, et cependant vous abandonnez richesses, honneurs, plaisirs, et vous renoncez à la noble partie où vous êtes engagés, au moment même où un coup hardi peut vous la faire gagner,

— Je ne vous comprends pas, dit de Bracy. Dès que la nouvelle du retour de Richard se sera répandue, nous le verrons à la tête d'une armée, et, pour nous, tout sera fini. Je vous conseille, monseigneur, ou de vous réfugier en France, ou de recourir à la protection de la reine mère.

— Ce n'est pas pour moi que je crains, repartit le prince Jean avec hauteur. Pour ma sûreté personnelle, il ne m'en coûterait qu'un mot à dire à mon frère. Mais, quoique vous soyez si prompts à m'abandonner, de Bracy, et vous aussi, Waldemar Fitzurze, je ne verrais pas avec plaisir vos têtes se dessécher là-bas sur la porte de Clifford (1). Penses-tu, Waldemar, que l'astucieux archevêque ne te laisserait pas enlever des marches mêmes de l'autel, s'il faisait par là la paix avec le roi Richard? Et toi, de Bracy, oublies-tu que Robert d'Estouteville se trouve avec toutes ses forces entre toi et la ville de Hull, et que le comte d'Essex rassemble les siennes? Même avant le retour de Richard, nous avions

(1) Nom d'une des portes de la ville d'York.

quelque raison de craindre ces levées. Penses-tu qu'on puisse avoir à présent quelques doutes sur le parti que prendront leurs chefs? Crois bien que d'Estouteville seul est assez puissant pour jeter dans l'Humber toutes tes compagnies franches.

Waldemar Fitzurze et de Bracy se regardèrent l'un l'autre d'un air déconcerté.

— Il n'y a qu'une voie de salut pour nous sauver tous, ajouta le prince, et son front devint sombre comme la nuit. L'objet de notre terreur voyage seul, il faut marcher à sa rencontre.

— Ce ne sera pas moi, reprit vivement de Bracy. J'ai été son prisonnier, et il a eu compassion de moi; je ne toucherai pas à une plume de son cimier.

— Qui parle de le toucher, répondit le prince Jean avec un rire sinistre. Le drôle va dire tout à l'heure que je lui ai donné l'ordre de tuer mon frère! Non, une prison vaut mieux. Et qu'importe que ce soit en Bretagne ou en Autriche? Les choses seront seulement au point où elles en étaient. Quand nous avons commencé notre entreprise, elle était fondée sur l'espérance que Richard resterait captif en Allemagne; eh bien, notre oncle Robert ne mourut-il pas détenu au château de Cardiff?

— Il est vrai, répondit Waldemar; mais votre aïeul Henri était un peu plus solidement assis sur son trône que ne l'est Votre Grâce. Moi, je dis que la meilleure prison est celle que creuse le fossoyeur. Il n'y a pas de donjon qui vaille le caveau d'une église. J'ai dit ma pensée.

— Que ce soit une prison ou une tombe, reprit de Bracy, je m'en lave les mains.

— Lâche! s'écria le prince courroucé, voudrais-tu nous trahir?

— Je n'ai jamais trahi personne, dit de Bracy avec hauteur, et l'épithète de lâche ne doit point m'être adressée.

— Paix! sire chevalier, dit Waldemar. Et vous, mon-

seigneur, pardonnez aux scrupules du vaillant de Bracy; j'espère que bientôt il les aura surmontés.

— Ceci est au-dessus de votre éloquence, Fitzurze, répondit le chevalier.

— Mon bon Maurice, ajouta le rusé politique, ne te cabre pas, comme un cheval effrayé, sans examiner du moins l'objet de ta terreur. Hier encore, ton plus grand désir était de rencontrer ce Richard face à face dans la bataille. Je te l'ai entendu dire cent fois?

— Oui, répliqua de Bracy; mais c'était, comme tu dis, face à face, sur un champ de bataille. Tu ne m'as jamais entendu émettre la pensée de l'assaillir quand il serait seul et dans une forêt.

— Tu n'es pas un bon chevalier, si un tel scrupule t'arrête, dit Waldemar. Est-ce sur des champs de bataille que Lancelot du Lac et sir Tristam ont acquis leur renom? Ne fut-ce pas plutôt en attaquant de gigantesques chevaliers sous l'ombrage de forêts sombres et inconnues?

— Oui; mais je te garantis, reprit de Bracy, que ni Tristam ni Lancelot n'eussent été de pair seul à seul avec Richard Plantagenet, et je ne crois pas que ce fût dans leurs habitudes de se mettre à la tête d'une compagnie pour aller attaquer un homme seul.

— Tu es fou, de Bracy, dit Waldemar. Que te proposons-nous donc, à toi capitaine salarié et engagé des compagnies franches, et dont l'épée est au service du prince Jean? On te montre l'ennemi, et tu fais des objections quand la fortune de ton maître, celle de tes amis, la tienne, et la vie et l'honneur de chacun de nous sont en jeu.

— Je te dis, répondit de Bracy d'un air déterminé, qu'il m'a donné la vie. Il est vrai qu'il m'a éloigné de sa présence et qu'il a refusé mon hommage; par conséquent, je ne lui dois ni amitié ni allégeance; mais je ne veux pas lever la main contre lui.

— Cela n'est pas nécessaire, dit Waldemar; envoie Louis Winkelbrand et une vingtaine de tes lances.

— Tu as assez de coquins à ta disposition pour remplir cet exploit. Pas un de mes hommes n'y prendra part.

— Tu es bien opiniâtre, de Bracy, dit le prince Jean. Veux-tu donc m'abandonner après tant de protestations de zèle et de dévouement?

— Je n'en ai pas l'intention, répliqua le chevalier. Je vous soutiendrai en tout ce qui convient à un chevalier, soit dans les lices, soit dans la mêlée; mais ces expédients de grand chemin ne font point partie de mes devoirs.

— Approche Waldemar, dit le prince Jean; ne suis-je pas un prince malheureux? Mon père, le roi Henri, avait des serviteurs fidèles; il n'eut qu'un mot à dire et se vit débarrassé d'un prêtre factieux, et le sang de Thomas Becket, tout saint qu'il était, rougit les marches de son propre autel. Tracy, Morville, Briton (1), braves et loyaux sujets, votre courage entreprenant est éteint comme votre nom! et, quoique Réginald Fitzurze ait laissé un fils, ce fils a dérogé de la fidélité et du courage de son père.

— Il a hérité de l'une et de l'autre, s'écria Waldemar Fitzurze; et, puisque nous ne pouvons mieux faire, je prendrai sur moi la conduite de cette périlleuse entreprise. Cependant, mon père paya cher le titre d'ami zélé, et les preuves de fidélité qu'il donna à Henri étaient bien loin d'égaler la tâche que je vais entreprendre; car j'aimerais mieux attaquer tous les saints du calendrier que de lever ma lance contre Richard Cœur-de-Lion. De Bracy, je te confie le devoir de ranimer les esprits vacillants, et de protéger la personne du prince Jean; si tu reçois des nouvelles telles que j'ai l'espoir de t'en envoyer, notre entreprise aura bientôt changé d'aspect. — Page, ajouta-t-il, cours chez moi, et préviens mon écuyer qu'il ait à tenir mes armes prêtes.

(1) Reginald Fitzurze, William de Tracy, Hugh de Morville et Richard Briton furent les gentilshommes de la maison de Henri II qui, excités par quelques violentes expressions échappées à leur souverain, tuèrent le célèbre Thomas Becket.

Dis à Stéphen Wetheral, à Broad Thoresby et aux trois lances de Spyinglaw de venir me trouver sur-le-champ; que le chef des éclaireurs, Hugh Bardon, se tienne prêt à recevoir mes ordres. Adieu, mon prince, jusqu'à un temps meilleur.

En disant ces mots, il sortit de l'appartement.

— Il part pour arrêter mon frère, dit le prince Jean à de Bracy, avec aussi peu de remords que s'il ne se fût agi que de la liberté d'un franklin saxon. J'espère qu'il suivra nos ordres et qu'il aura pour la personne de notre cher frère Richard tout le respect convenable.

De Bracy ne répondit que par un sourire.

— Par l'auréole de Notre-Dame! s'écria le prince Jean, nos ordres à cet égard ont été formels, quoique peut-être tu ne les aies pas entendus, les ayant donnés à l'écart, dans l'embrasure de la fenêtre. Nos recommandations de respecter la vie de Richard ont été très-claires et très-positives, et malheur à la tête de Waldemar s'il les transgresse !

— Je ferais bien alors de me rendre chez lui, dit de Bracy, et de lui réitérer plus positivement le désir de Votre Grâce; car, puisque cette instruction a complétement échappé à mon oreille, il se pourrait qu'elle ne fût pas parvenue non plus à celle de Waldemar.

— Non, non, dit le prince Jean avec impatience, je te promets qu'il m'a entendu; d'ailleurs, j'ai d'autres occupations à te confier. Viens, Maurice, laisse-moi m'appuyer sur ton épaule.

Ils firent un tour par la salle dans cette attitude familière, et le prince Jean, avec un air de la plus intime confidence, ajouta :

— Que penses-tu de ce Waldemar Fitzurze, mon cher de Bracy? Il s'attend à être notre chancelier; certainement, nous ferons plus d'une réflexion avant de donner un emploi de si haute importance à un homme qui montre évidemment combien peu il respecte notre sang, par son empressement à se charger de cette entreprise contre Richard.

Tu penses, j'en suis certain, que tu as perdu quelque peu de nos bonnes grâces en ayant refusé si hardiment cette tâche désagréable; mais non, Maurice, je t'honore davantage pour ta vertueuse résistance. Il est des choses qu'il nous importe de voir exécutées, mais dont nous ne pouvons ni aimer ni honorer l'exécuteur, et certains refus de nous servir placent haut dans notre estime ceux qui ont eu le courage de le faire. L'arrestation de mon malheureux frère n'offre pas un aussi bon titre à la haute dignité de chancelier que ton refus chevaleresque et courageux au bâton de grand maréchal. Songes-y, de Bracy, et commence dès aujourd'hui à en remplir les fonctions.

— Tyran inconstant, murmura de Bracy en s'éloignant du prince, malheur à ceux qui se fient à toi! Ton chancelier, vraiment! celui qui aura la garde de ta conscience n'aura pas, je le pense, une tâche difficile; mais grand maréchal d'Angleterre! ceci, ajouta-t-il en étendant son bras comme pour saisir le bâton du commandement, et se donnant une démarche plus hautaine dans l'antichambre, ceci est, en effet, un prix qui vaut qu'on le dispute.

De Bracy eut à peine quitté l'appartement, que le prince Jean appela.

— Dites à Hugh Bardon, le chef des éclaireurs, de venir ici dès qu'il aura parlé à Waldemar Fitzurze.

Le chef des batteurs d'estrade arriva après un court délai, que Jean avait employé à arpenter la salle d'un pas égal et agité.

— Bardon, lui dit-il, que t'a demandé Waldemar?

— Deux hommes résolus, connaissant parfaitement les landes du Nord, et habiles à suivre les pas de l'homme et du cheval.

— Et tu les lui as donnés?

— Votre Grâce peut s'en rapporter à moi, répondit le maître des éclaireurs : l'un d'eux vient du Hexhamshire, il est habitué à suivre la piste des voleurs du Tynedale et du Teviotdale, comme le limier suit la trace du daim blessé;

l'autre, né dans le Yorkshire, a souvent fait vibrer la corde de son arc dans la forêt joyeuse de Sherwood; il connaît toutes les clairières et tous les vallons, tous les taillis et tous les grands bois entre York et Richemont.

— C'est bien, dit le prince. Waldemar part-il avec eux?

— A l'instant même, dit Bardon.

— Quelle suite prend-il avec lui? demanda Jean nonchalamment.

— Le trapu Thoresby, homme d'une hardiesse à toute épreuve; Wetheral, que sa cruauté a fait surnommer Étienne Cœur-d'Acier, et trois hommes d'armes venus du Nord, qui faisaient partie de la bande de Ralph Middleton, et qu'on appelle les braves de Spyinglaw.

— C'est bien, répondit le prince Jean.

Puis, après un moment de silence, il ajouta:

— Bardon, il est essentiel pour notre service que tu surveilles de près Maurice de Bracy, de manière pourtant qu'il ne s'en aperçoive pas; tu me feras connaître de temps en temps ses démarches, les gens qu'il voit, et ce qu'il se propose de faire. N'y manque pas, car tu en seras responsable.

Hugh Bardon fit un salut respectueux et se retira.

— Si Maurice me trahit, ainsi que sa conduite me le fait craindre, j'aurai sa tête, quand même Richard frapperait aux portes d'York.

XXXV

Revenons maintenant à Isaac d'York.

Monté sur une mule, présent de l'outlaw, et accompagné des deux yeomen destinés à lui servir de guides et à le protéger, le juif était parti pour la commanderie de Templestowe, afin de négocier la rançon de sa fille.

La commanderie n'était située qu'à une journée de marche du château en ruine de Torquilston, et le juif avait l'espoir d'y arriver avant la nuit. En conséquence, ayant congédié ses guides au sortir du bois, et les ayant gratifiés d'une pièce d'argent, il se mit à presser sa marche avec toute la diligence que lui permettaient ses précédentes fatigues; mais les forces lui manquèrent tout à fait à environ quatre milles de la demeure des templiers. Il ressentit des douleurs aiguës dans tous les membres, douleurs que les angoisses de son esprit rendaient plus vives encore, et il fut contraint de s'arrêter à un petit bourg où demeurait un rabbin juif de sa tribu, expert en médecine, et dont il était bien connu.

Nathan Ben-Israël accueillit son compatriote souffrant avec cette bonté que la loi prescrivait, et que les juifs exerçaient les uns envers les autres. Il insista pour qu'Isaac prît du repos, et employa ses remèdes les plus efficaces pour ralentir le progrès de la fièvre que la terreur, la fatigue, les mauvais traitements et le chagrin avaient attirée au pauvre juif.

Le lendemain, quand Isaac se disposa à se lever et à continuer sa route, Nathan s'opposa à son dessein, non-seulement comme hôte, mais encore comme médecin.

— Cela pourrait vous coûter la vie, disait-il.

Mais Isaac répondit :

— Il y va pour moi plus que de la vie à accomplir mon voyage à Templestowe.

— A Templestowe! s'écria son hôte avec surprise.

Il lui tâta le pouls une seconde fois, puis il murmura en lui-même :

— Sa fièvre s'est calmée, cependant sa raison semble l'abandonner.

— Et pourquoi n'irais-je pas à Templestowe? répondit le malade. J'en conviens avec toi, Nathan, là habitent des hommes pour qui les enfants méprisés de la terre promise sont un objet de rebut et d'abomination. Cependant tu n'ignores pas que les affaires pressantes du commerce nous

poussent quelquefois parmi ces soldats nazaréens altérés de sang, et que nous visitons les commanderies des templiers aussi bien que celles des hospitaliers, ainsi qu'on les nomme.

— Je sais tout cela, répondit Nathan; mais, toi, ignores-tu que Lucas de Beaumanoir, le chef de leur ordre, ou, comme ils l'appellent, le grand maître de l'ordre, est en ce moment à Templestowe?

— Je l'ignorais, dit Isaac; les dernières lettres de nos frères de Paris annoncent qu'il était dans cette capitale, implorant de Philippe des secours contre le sultan Saladin.

— Il est arrivé en Angleterre sans que ses frères l'attendissent, dit Ben-Israël, et il vient parmi eux plein de courroux et le bras étendu pour les corriger et les châtier. Il est enflammé de colère contre ceux qui ont violé leurs vœux, et la crainte de ces fils de Bélial est grande. Tu dois avoir entendu parler de lui.

— Il est bien connu, dit Isaac; les gentils représentent ce Lucas de Beaumanoir comme un homme zélé pour tout ce qui touche la gloire nazaréenne, et nos frères l'ont nommé le destructeur des Sarrasins, et le tyran des enfants de la promesse.

— Et ils l'ont bien nommé, reprit le médecin; les autres templiers se laissent détourner du devoir par le plaisir, ou corrompre et suborner par l'or et l'argent; mais Beaumanoir est un homme d'une autre trempe. Il hait la sensualité, il méprise la richesse, et brûle de gagner ce qu'ils appellent la couronne du martyre. Puisse le Dieu de Jacob la lui envoyer promptement, à lui et à eux tous. Cet homme orgueilleux fait surtout peser sa main sur les enfants de Juda, comme David fit peser la sienne sur Edom, regardant l'assassinat d'un juif comme une offrande aussi agréable à Dieu que celui d'un Sarrasin. Il a vomi des faussetés contre les vertus de nos médicaments, comme si c'étaient des inventions de Satan. Que la main du Seigneur le châtie!

— A tout prix, s'écria Isaac, il faut que je me présente à

Templestowe, sa colère dût-elle s'enflammer comme une fournaise sept fois chauffée.

Alors il fit connaître à Nathan le motif de son voyage. Celui-ci lui témoigna sa sympathie, et, selon la coutume de son peuple, en déchirant ses vêtements, et en s'écriant :

— Ah! pauvre fille! ah! pauvre fille !... Hélas ! qu'est devenue la beauté de Sion! Hélas! Israël est captif!

— Tu vois, reprit Isaac, que je ne puis rester; la présence de ce Lucas de Beaumanoir, leur chef, pourra peut-être détourner Brian de Bois-Guilbert du mal qu'il médite, et peut-être me rendra-t-il ma fille chérie Rébecca.

— Eh bien, pars, dit Nathan Ben-Israël; mais sois prudent, car la sagesse préserva Daniel dans la fosse aux lions, et elle pourra également t'être utile et réaliser les désirs de ton cœur. Cependant, si tu le peux, évite la présence du grand maître; car sa plus grande satisfaction, du matin au soir, c'est de traiter notre peuple avec mépris. Peut-être que, si tu pouvais parler en particulier à Bois-Guilbert, tu réussirais mieux avec lui; car on dit que ces maudits Nazaréens ne sont pas tous d'accord entre eux dans la commanderie. Que Dieu confonde leurs projets et les couvre de honte ! Mais, je t'en conjure, frère, reviens ici, comme tu reviendrais à la maison de ton père, pour m'instruire du résultat de ta démarche. J'espère que tu ramèneras avec toi Rébecca, cette digne élève de la sage Myriam, dont les gentils ont calomnié les cures médicales en les attribuant à la sorcellerie.

Isaac prit congé de son ami, et, après une course d'une heure à cheval, il se trouva devant la commanderie de Templestowe.

Cet établissement des templiers était situé au milieu des belles prairies et des pâturages dont la dévotion du dernier commandeur avait gratifié leur ordre. Il était vaste et bien fortifié, précaution qui ne fut jamais négligée par ces chevaliers, et que les troubles d'Angleterre rendaient surtout nécessaire. Deux hallebardiers vêtus de noir gardaient le

pont-levis, tandis que d'autres, portant aussi ce triste uniforme, se promenaient sur les remparts d'un pas lugubre, ressemblant plutôt à des spectres qu'à des soldats. Les officiers subalternes de l'ordre portaient le même costume noir, depuis que l'usage des vêtements blancs, pareils à ceux des chevaliers et des écuyers, avait été usurpé, dans les montagnes de la Palestine, par une congrégation de faux frères se disant templiers et jetant par leurs brigandages un grand déshonneur sur l'ordre. De temps en temps, on voyait un chevalier traverser la cour, enveloppé de son grand manteau blanc, la tête penchée sur la poitrine, et les bras croisés. Quand ils se rencontraient par hasard dans la cour, ils passaient les uns devant les autres, se faisant un salut lent, solennel et muet; car telle était la règle de l'ordre, suivant cette maxime des textes sacrés : « Ce n'est pas le moyen d'éviter le péché que de parler beaucoup; la vie et la mort sont au pouvoir de la langue. » En un mot, la rigueur ascétique de la discipline du Temple, qui depuis si longtemps avait fait place à la licence et au libertinage, semblait tout à coup revivre à Templestowe, sous l'œil rigide de Lucas de Beaumanoir.

Isaac s'arrêta devant la porte pour réfléchir aux moyens de se procurer l'entrée du château, et à la manière d'être favorablement écouté; car il n'ignorait pas que, pour sa race malheureuse, le fanatisme de l'ordre n'était pas moins dangereux que la luxure effrénée, et que sa religion deviendrait le prétexte de la haine et de la persécution, dans ce cas, aussi bien que sa richesse l'exposait, dans l'autre, aux extorsions d'une rapacité implacable.

En ce moment, Lucas de Beaumanoir se promenait dans un petit jardin appartenant à la commanderie, faisant partie de la fortification extérieure; il avait une triste et confidentielle conversation avec un frère de son ordre qu'il avait amené de la Palestine.

Le grand maître était un homme d'un âge avancé, comme le prouvaient sa longue barbe blanche et ses sourcils déjà

grisonnants. Ces sourcils, néanmoins, ombrageaient des yeux dont les années n'avaient pu éteindre le feu. Guerrier redoutable, bigot ascétique, ses traits maigres et sévères conservaient l'expression farouche du soldat, et ils étaient également remarquables par la maigreur, fruit de l'abstinence, et par l'orgueil religieux du dévot satisfait de lui-même. Cependant, malgré toute la sévérité de son aspect, on découvrait en Lucas de Beaumanoir quelque chose d'imposant et de noble, qui, sans doute, était dû aux fonctions que sa haute dignité l'appelait à remplir auprès des monarques et des princes, et à l'exercice habituel de l'autorité suprême sur les chevaliers vaillants et aristocratiques rangés sous la règle de l'ordre. Sa taille était élevée, et sa prestance, que l'âge et la fatigue avaient respectée, était droite et majestueuse. Son manteau blanc était d'un modèle régulier et sévère, et coupé selon la règle même de saint Bernard. Il était fait de ce qu'on appelait alors drap de bure, et collait exactement sur sa taille, laissant voir, cousue sur l'épaule gauche, la croix à huit branches en drap rouge, particulière à cet ordre. Ni vair ni hermine n'ornaient ce vêtement; mais, en raison de son âge, le grand maître portait un pourpoint doublé et bordé de peau douce d'agneau, la laine en dehors, ainsi que la règle le permettait; et c'était tout ce qu'elle autorisait en fait de fourrure, qui, à cette époque, était un objet de toilette du plus grand luxe. Il tenait à la main ce singulier *abacus*, ou bâton de commandement, avec lequel on représente souvent les templiers. Ce bâton avait à son extrémité supérieure une plaque circulaire sur laquelle était gravée la croix de l'ordre entourée d'un cercle, ou *orle*, comme disaient les hérauts.

Le chevalier qui accompagnait ce grand personnage portait à peu près le même costume que lui; mais l'extrême déférence qu'il montrait envers son supérieur faisait voir qu'aucune autre égalité n'existait entre eux. Le commandeur, car tel était son rang, ne marchait pas de front avec le grand maître, mais un peu en arrière, pas

assez loin cependant pour que Beaumanoir fût obligé de tourner la tête en lui parlant.

— Conrad, disait le grand maître, cher compagnon de mes combats et de mes fatigues, ton cœur fidèle est le seul où je puisse déposer mes chagrins. A toi seul je puis dire combien de fois, depuis mon arrivée dans ce royaume, j'ai désiré mourir et reposer avec les justes. Il n'y a pas dans toute l'Angleterre un seul objet sur lequel mes yeux aient pu se reposer avec plaisir, hormis les tombeaux de nos frères situés sous les voûtes massives de l'église du Temple, dans son orgueilleuse capitale. « O vaillant Robert de Ros! me suis-je écrié en moi-même en contemplant ces braves soldats de la croix gisant sculptés sur leurs sépultures, ô excellent Guillaume de Mareschal! ouvrez vos cellules de marbre et laissez partager votre repos à un frère fatigué, qui aimerait mieux avoir à combattre cent mille païens que d'être témoin de la décadence de notre ordre sacré! »

— Il n'est que trop vrai, répondit Conrad Montfichet; il n'est que trop vrai, et les déréglements de nos frères d'Angleterre sont encore plus graves que ceux de nos frères de France.

— Parce qu'ils sont plus riches, répondit le grand maître. Pardonne un peu de vanité, mon cher frère. Tu sais la vie que j'ai menée, observant religieusement tous les statuts de mon ordre, luttant contre les démons visibles et invisibles, terrassant le lion mugissant qui cherche qui il pourra dévorer, et le faisant en bon chevalier et en prêtre dévot partout où je l'ai rencontré, ainsi que nous l'a prescrit le bienheureux Bernard dans le XLV[e] chapitre de nos règlements, *ut leo semper feriatur* (1). Mais, par le saint Temple, par le

(1) Dans les ordonnances des chevaliers du Temple, cette phrase se trouve sous plusieurs formes, et se rencontre dans presque tous les chapitres, comme si c'était le mot d'ordre de la confrérie; cela peut expliquer peut-être pourquoi il revient si souvent dans la bouche du grand maître.

zèle qui a dévoré ma substance et ma vie, qui a consumé jusqu'à mes nerfs et à la moelle même de mes os! par ce Temple sacré, je te jure que, excepté toi et un petit nombre de mes frères qui conservent encore l'ancienne austérité de notre ordre, je n'en vois aucun digne de ce saint nom! Que disent nos statuts? et comment nos frères les observent-ils? Ils ne devraient porter aucun ornement mondain, ni panache sur leur casque, ni éperons d'or, ni brides dorées, et cependant, qui se pare plus splendidement que ces pauvres soldats du Temple? Par nos statuts, il leur est défendu de se servir d'un oiseau pour prendre un autre oiseau, de chasser à l'arc ou à l'arbalète, de sonner du cor ou de poursuivre le gibier à cheval. Mais, aujourd'hui, la chasse, la fauconnerie, la vénerie, la pêche, qui est plus enclin à toutes ces folles vanités que les templiers? Il leur est défendu de lire d'autres livres que ceux que leur supérieur autorise, ou d'écouter aucune lecture si ce n'est celle des saintes Écritures pendant les heures des repas; mais voilà que leurs oreilles sont ouvertes à tous les ménestrels vagabonds, et que leurs yeux étudient leurs vaines romances! Il leur a été enjoint d'extirper la magie et l'hérésie, et voilà qu'on les accuse d'étudier les secrets cabalistiques des juifs et la magie païenne des Sarrasins! On leur a prescrit la frugalité dans les repas, l'usage de la viande seulement trois fois par semaine, parce que l'abus de cette nourriture engendre une corruption honteuse du corps, et voici que leurs tables plient sous le poids d'une nourriture délicate et recherchée! L'eau pure devait être leur seule boisson, et maintenant tout homme qui veut passer pour un joyeux compagnon se vante de boire comme un templier! Ce jardin même, tout rempli qu'il est de plantes précieuses et d'arbres curieux transplantés des climats de l'Orient, conviendrait mieux au harem d'un émir infidèle qu'à un couvent où des moines chrétiens ne devraient cultiver que de modestes légumes. Encore, mon cher Conrad, si le relâchement de la discipline

s'arrêtait là! Tu le sais, on nous a défendu de recevoir ces femmes dévotes qui, dans l'origine, étaient agrégées comme sœurs de notre ordre, parce que, dit le XLVIe chapitre, « le vieil ennemi, par le moyen de la fréquentation de la femme, a su détourner bien des âmes du bon chemin du paradis.» Bien plus, le dernier chapitre, qui est, pour ainsi dire, la clef de voûte que notre vénérable fondateur a placée comme couronnement de sa doctrine pure et immaculée, nous défend de donner même à nos sœurs et à nos mères le baiser d'affection, *ut omnium mulierum fugiantur oscula*. Mais, j'ai honte de le dire, j'ai honte d'y penser, la corruption nous a inondés comme un déluge. Les âmes de nos chastes fondateurs, celles de Hugh de Payen, de Godefroi de Saint-Omer et de ces sept saints qui se sont réunis les premiers pour le service du Temple sont troublées même dans les joies célestes du paradis. Je les ai vus, Conrad, dans mes visions de la nuit; leurs yeux sacrés versaient des larmes sur les péchés et les folies de leurs frères, et sur leur luxe honteux et leur libertinage effréné.

» — Beaumanoir, m'ont-ils dit, tu dors; réveille-toi! Il y a une flétrissure qui souille le sanctuaire du Temple, flétrissure profonde et avilissante comme celle que laissent les sillons de la lèpre sur les murs des maisons infectées des enfants de l'Égypte (1). Les soldats de la croix, qui devaient fuir le regard de la femme comme l'œil du basilic, vivent publiquement dans le péché, non pas seulement avec les filles de leur propre culte, mais avec les filles maudites des païens et des juifs, plus maudits encore. Beaumanoir, tu dors, lève-toi et venge-nous! Tue les pécheurs, hommes et femmes!

» La vision s'est envolée, Conrad; mais, en me réveillant, j'entendais encore le froissement des cottes de mailles, et je voyais onduler les manteaux blancs de nos saints. Oui, je veux obéir à leur commandement, je veux purifier le sanc-

(1) Voyez le XIIIe chapitre du *Lévitique*. W. S.

tuaire du Temple, et les pierres impures et pestiférées, je les arracherai et les jetterai loin de l'édifice.

— Songes-y bien, cependant, révérend père, dit Montfichet, cette flétrissure s'est invétérée par le temps et l'habitude. Que ta réforme soit prudente comme elle est sage et juste.

— Non, Montfichet, répondit le vieillard, il faut qu'elle soit rapide et radicale. Notre ordre touche à une crise funeste. La sobriété, le dévouement et la piété de nos prédécesseurs nous avaient gagné de puissants amis; notre présomption, notre richesse et notre luxure nous ont suscité de formidables ennemis. Il faudra que nous nous dépouillions de ces richesses, qui offrent une tentation aux princes; il faudra humilier cet orgueil qui les offense; il faudra refréner cette licence de mœurs, qui est un scandale pour toute la chrétienté. Rappelle-toi mes paroles: l'ordre du Temple, sans cette réforme, sera complétement détruit, et la place même qu'il occupait ne sera plus connue des nations que comme une ruine.

— Que Dieu détourne de nous une pareille calamité! s'écria le commandeur.

— *Amen!* répondit le grand maître d'un ton solennel. Mais il faut nous efforcer de mériter son secours. Je te dis, Conrad, que ni les puissances célestes, ni les puissances terrestres, ne peuvent supporter plus longtemps la perversité de cette génération. Mes informations sont positives: le terrain sur lequel notre édifice est bâti est déjà miné, et chaque pierre que nous ajoutons au monument de notre grandeur ne fera que l'entraîner plus tôt dans l'abîme. Il faut retourner sur nos pas, et nous montrer les champions fidèles de la croix, en lui sacrifiant non-seulement notre sang et notre vie, non-seulement nos voluptés et nos vices, mais même notre bien-être, notre aisance et nos affections naturelles. Enfin, nous devons agir comme des hommes convaincus que bien des plaisirs, légitimes pour les autres, sont criminels pour les soldats du Temple.

En ce moment, un écuyer, vêtu d'un manteau noir râpé (car, dans cet ordre sacré, les aspirants, pendant leur noviciat, portaient les vieux vêtements des chevaliers), entra dans le jardin, et, s'inclinant profondément devant le grand maître, garda le silence, n'osant prendre sur lui de s'acquitter de la commission avant d'y être autorisé.

— N'est-il pas plus convenable, dit le grand maître, de voir ce Damien, vêtu d'habits qui respirent l'humilité chrétienne, se tenant dans un silence révérencieux devant son supérieur, que de le voir dans le costume qu'il portait il n'y a que deux jours, alors que le vaniteux s'était affublé d'un habit de couleur et babillait avec autant d'insolence et d'orgueil qu'un fat.— Parle, Damien, nous te le permettons. De quoi s'agit-il?

— Un juif s'est présenté à la porte, révérend père, dit l'écuyer. Il désire parler au frère Brian de Bois-Guilbert.

— Tu as bien fait de m'en donner connaissance, dit le grand maître. En notre présence, un commandeur n'est qu'un simple membre de notre ordre, et doit marcher non pas selon sa volonté, mais selon celle de son maître, conformément au texte : « Il m'a entendu, et il m'a obéi. » Il nous importe surtout de connaître la conduite de ce Bois-Guilbert, continua-t-il en se retournant vers son compagnon.

— La renommée le proclame brave et vaillant chevalier, reprit Conrad.

— La renommée ne se trompe pas, continua le grand maître. Il n'y a que pour la valeur que nous n'ayons pas dégénéré; mais le frère Brian est entré dans notre ordre par caprice et désappointement, entraîné, je n'en doute pas, à prononcer nos vœux et à renoncer au monde, non par la sincérité d'une vocation sincère, mais comme un homme qu'un mécontentement léger aurait poussé vers la pénitence. Depuis, il s'est toujours montré agitateur actif et dangereux raisonneur, chef enfin de tous ceux qui discutent notre autorité, oubliant que la règle est tracée au grand maître par le symbole du bâton et de la verge : le bâton

pour soutenir le faible, et la verge pour châtier le coupable. — Damien, continua-t-il, amène le juif en notre présence.

L'écuyer se retira en saluant profondément, et revint au bout de quelques minutes, suivi d'Isaac d'York.

Jamais esclave conduit devant un prince puissant n'approcha du siége de son juge avec plus de respect et de terreur que le juif en s'approchant du grand maître. Quand il fut arrivé à une distance de trois pas, Beaumanoir lui fit signe avec son bâton de ne pas avancer davantage. Le juif s'agenouilla sur le sol, qu'il baisa en signe de respect; puis, se levant, il se tint devant les deux templiers, les mains croisées sur sa poitrine, la tête penchée sur son sein, avec toute la soumission d'un esclave d'Orient.

— Damien, dit le grand maître, retire-toi; que quelques gardes se tiennent prêts à répondre à notre appel, et que personne n'entre dans le jardin avant que nous l'ayons quitté.

L'écuyer salua et se retira en s'inclinant.

— Juif, continua le hautain vieillard, écoute-moi : il ne sied pas à notre dignité d'avoir avec toi un long entretien, et nous ne prodiguons à personne ni nos paroles ni notre temps; sois donc succinct dans les réponses aux questions que je vais te poser, et que tes paroles soient sincères; car, si ta langue cherche à me tromper, je te la ferai arracher.

Le juif se disposait à répondre; mais le grand maître poursuivit :

— Tais-toi, infidèle! pas un mot en notre présence, si ce n'est pour répondre à nos questions. Quelle est l'affaire pendante entre toi et notre frère Brian de Bois-Guilbert?

Isaac soupira de terreur et d'incertitude : raconter son histoire, n'était-ce pas être une cause de scandale pour l'ordre? Cependant, s'il ne la racontait pas, quel espoir pouvait-il conserver encore d'obtenir la liberté de sa fille? Beaumanoir vit son appréhension mortelle et daigna le rassurer.

— Ne crains rien, lui dit-il, pour ta misérable personne,

juif, pourvu que tu agisses avec droiture. Je te demande de nouveau de me dire quelle affaire te conduit vers Brian de Bois-Guilbert?

— Je suis porteur d'une lettre, balbutia le juif, sous le bon plaisir de Votre révérente Valeur, pour ce bon chevalier, de la part d'Aymer, prieur de l'abbaye de Jorvaulx.

— Ne te disais-je pas que nous vivions dans un temps pervers, Conrad? demanda le grand maître. Un prieur de l'ordre de Cîteaux envoie une lettre à un soldat du Temple, et ne peut trouver de messager plus convenable qu'un juif infidèle! — Donne-moi cette lettre.

Isaac, d'une main tremblante, ouvrit les plis de son bonnet arménien, où il avait déposé la lettre du prieur pour plus de sûreté; il allait s'approcher, la main tendue et le corps penché pour la mettre à portée de son sinistre interrogateur.

— Arrière, chien! s'écria le grand maître; je ne touche les mécréants qu'avec mon épée. Conrad, prends la lettre du juif, et donne-la-moi.

Beaumanoir, ayant reçu la lettre des mains de Montfichet, en examina l'enveloppe avec soin; puis il se mit à délier les fils qui l'entouraient.

— Révérend père, dit Conrad en l'arrêtant quoique avec beaucoup de déférence, est-ce que vous romprez le cachet?

— Et pourquoi non? dit Beaumanoir en fronçant le sourcil; n'est-il pas écrit au XLIIe chapitre, *De lectione litterarum*, qu'un templier ne recevra pas de lettre, fût-ce même de son père, sans en donner communication au grand maître, et sans la lire en sa présence?

Alors il parcourut la lettre à la hâte, avec une expression de surprise et d'horreur; il la relut ensuite plus lentement; puis, l'offrant à Conrad d'une main et la frappant légèrement de l'autre, il s'écria:

— Voilà de singulières choses qu'un chrétien écrit à un chrétien, et tous deux sont membres, et membres distingués de corporations religieuses! O Christ! ajouta-t-il avec

solennité et en levant les yeux au ciel, quand viendras-tu avec les vanneurs pour séparer l'ivraie du bon grain?

Montfichet prit la lettre de son supérieur et allait la parcourir.

— Lis-la tout haut, Conrad, dit le grand maître, et toi, juif, sois bien attentif; car nous te questionnerons relativement à cette lettre.

Conrad lut la lettre, qui était conçue en ces termes:

« Aymer, par la divine grâce, prieur de la maison de Cîteaux de Sainte-Marie de Jorvaulx, à sire Brian de Bois-Guilbert, chevalier du saint ordre du Temple, souhaite joie et santé, accompagnées de tous les dons et faveurs du roi Bacchus et de dame Vénus.

» Quant à nous, cher frère, nous sommes captif entre les mains d'hommes proscrits, sans loi ni religion, qui n'ont pas craint de retenir notre personne et de nous mettre à rançon; par eux, nous avons appris tout à la fois le funeste destin de Front-de-Bœuf, et ta fuite avec cette belle sorcière juive dont les yeux noirs t'ont ensorcelé. Nous nous réjouissons beaucoup de te savoir en sûreté; néanmoins, nous te prions d'être sur tes gardes relativement à cette nouvelle magicienne d'Endor, car nous avons appris secrètement que votre grand maître, qui ne donnerait pas un fétu de toutes les joues roses et de tous les yeux noirs du monde, arrive de Normandie pour mettre des bornes à votre vie joyeuse et faire cesser vos infractions à la règle. Or, nous te prions cordialement de prendre garde, et de veiller, comme dit le saint texte, *inveniantur vigilitantes*. Le juif opulent, père de ta Rébecca, Isaac d'York, m'ayant demandé une lettre de recommandation, nous lui avons donné celle-ci; nous te conseillons ardemment et te supplions d'accepter la rançon qu'il doit t'offrir pour la demoiselle; car il peut te donner de quoi acheter cinquante jeunes filles à des conditions plus sûres. J'espère bien en avoir ma part quand nous festoierons ensemble, en vrais frères, sans oublier la

coupe; car le texte ne dit-il pas : *Vinum lætificat cor hominis*, et encore : *Rex delectabitur pulchritudine tuâ?*

» Jusqu'à cette joyeuse rencontre, nous te disons adieu.

» Donné dans un antre de brigands, vers l'heure des matines.

» AYMER, *Pr. S.-M. Jorvolaensis.*

» *P.-S.* — En vérité, ta chaîne d'or n'est pas restée longtemps en ma possession; elle servira maintenant à suspendre, autour du cou d'un outlaw voleur de daims, le sifflet avec lequel il appelle ses chiens. »

— Qu'en dis-tu, Conrad? demanda le grand maître. Une caverne de voleurs, c'est un séjour très-convenable pour un pareil abbé! Il ne faut plus s'étonner si la main de Dieu s'appesantit sur nous; si, dans la terre sainte, nous perdons ville à ville, et si nous reculons pied à pied devant les infidèles, quand nous avons des ecclésiastiques tels que ce prieur Aymer. Mais que veut-il dire par cette nouvelle magicienne d'Endor? demanda-t-il à demi-voix à son confident.

Conrad connaissait mieux que son supérieur, grâce peut-être à la pratique, le jargon de la galanterie. Il expliqua le passage qui embarrassait le grand maître; il lui dit que c'était une sorte de langage employé par des hommes mondains, à l'égard des femmes qu'ils aimaient d'amour; mais cette explication ne satisfit pas l'austère Beaumanoir.

— Il y en a plus que tu ne devines, Conrad, reprit le grand maître; la simplicité de ton cœur ne peut sonder ce profond abîme de méchanceté. Cette Rébecca d'York est une élève de cette Myriam dont tu as entendu parler; tu vas voir que le juif ne tardera pas à en convenir lui-même.

Puis, se tournant vers Isaac, il lui dit à haute voix :

— Ta fille est donc la prisonnière de Brian de Bois-Guilbert?

— Oui, révérend père, balbutia le juif Isaac; et tout ce qu'un pauvre homme peut offrir pour sa rançon...

— Tais-toi, interrompit le grand maître. Ta fille a pratiqué l'art de guérir, n'est-ce pas?

— Oui, gracieux seigneur, répondit le juif avec plus de confiance; et chevaliers et paysans, nobles et vassaux, peuvent tous bénir ce don heureux que le ciel a daigné lui accorder. Bien des gens peuvent témoigner qu'elle les a rétablis par son art, quand tout autre remède humain avait échoué; mais la bénédiction du Dieu de Jacob était sur elle.

Beaumanoir se tourna vers Montfichet avec un sourire amer.

— Vois, mon frère, dit-il, les ruses de l'ennemi qui nous dévore! Voilà les amorces avec lesquelles il pêche les âmes! Il donne un court espace de vie sur la terre en échange du bonheur éternel. Notre règle sainte dit vrai: *Semper percutiatur leo devorans;* frappons le lion, frappons le destructeur! s'écria-t-il en brandissant son abacus mystique, comme pour défier les puissances des ténèbres. Ta fille opère des guérisons, je n'en doute pas, dit-il en s'adressant encore au juif, au moyen de paroles magiques, d'amulettes enchantées et autres mystères cabalistiques?

— Non, révérend et brave chevalier, répondit Isaac; c'est principalement à l'aide d'un baume d'une vertu merveilleuse.

— De qui tient-elle son secret? demanda Beaumanoir.

— Il lui a été transmis, répondit Isaac, par Myriam, une sage matrone de notre tribu.

— Ah! juif imposteur! n'est-ce pas cette même sorcière Myriam dont les abominables maléfices sont connus de toute la chrétienté? s'écria le grand maître en faisant le signe de la croix. Son corps fut brûlé sur les bûchers et ses cendres furent jetées aux quatre vents. Puisse-t-il m'en arriver autant, à moi et à tous les membres de l'ordre, si je ne traite pas de même et plus sévèrement encore son élève. Je lui apprendrai à jeter des sorts sur les soldats du Temple. Allez, Damien, jetez ce juif à la porte; tuez-le s'il fait ré-

sistance. Quant à sa fille, nous agirons envers elle comme la loi chrétienne et nos devoirs spéciaux nous en donnent le droit.

Le pauvre Isaac fut entraîné et expulsé de la commanderie; ni ses supplications, ni ses offres même ne furent écoutées. Il ne vit rien de mieux à faire que de retourner à la maison du rabbin, pour prendre ses conseils dans cette affreuse position; car, jusqu'alors, il avait craint pour l'honneur de sa fille, et maintenant il devait trembler pour sa vie. De son côté, le grand maître ordonna que l'on fît venir devant lui le commandeur de Templestowe.

XXXVI

Albert de Malvoisin, président ou, en langage de l'ordre, précepteur de l'établissement de Templestowe, était le frère de ce Philippe de Malvoisin dont nous avons déjà parlé plusieurs fois dans le cours de cette histoire, et, ainsi que ce baron, il était étroitement lié avec Brian de Bois-Guilbert.

Parmi les hommes dissolus et sans principes déjà trop nombreux dans l'ordre du Temple, on pouvait distinguer Albert; mais différant en cela de l'audacieux Bois-Guilbert, qu'il savait étendre sur son ambition le voile de l'hypocrisie, et remplacer son manque de religion par une apparence de fanatisme superstitieux.

Lors même que l'arrivée du grand maître n'eût pas été si soudaine et si inattendue, il n'y aurait rien eu à Templestowe qui eût décelé un relâchement de discipline, et même, quoique pris à l'improviste et jusqu'à un certain point découvert, Albert de Malvoisin écoutait avec tant de respect et de contrition apparente les réprimandes de son supérieur, il mettait un tel empressement à réformer tout ce qui avait

encouru sa censure, en un mot, il réussissait si bien à donner un aspect de dévotion ascétique à une société adonnée à la licence et au plaisir, que Lucas de Beaumanoir commença à concevoir une opinion plus élevée des mœurs du commandeur que celle qu'il en avait eue au premier moment.

Mais les sentiments favorables du grand maître furent considérablement altérés quand il apprit qu'Albert avait reçu dans une maison religieuse une juive captive, et, ce qui était à craindre, la maîtresse d'un chevalier de l'ordre. Quand Albert se présenta devant lui, Beaumanoir le regarda avec sévérité.

—J'apprends, dit-il, que, dans cette maison, consacrée à Dieu et au saint ordre du Temple, une femme juive a été amenée par un frère en religion, et vous avez souffert qu'elle y fût introduite, sire commandeur?

Albert de Malvoisin resta confus et interdit; car la malheureuse Rébecca avait été enfermée dans une partie du bâtiment reculée et secrète, et toutes les précautions avaient été prises pour y dissimuler sa présence. Il lut dans les regards de Beaumanoir sa ruine, ainsi que celle de Bois-Guilbert, s'il ne trouvait quelque moyen de détourner l'orage.

— Pourquoi gardez-vous le silence? continua le grand maître.

— M'est-il permis de répondre? demanda le précepteur d'un ton de voix empreint de la plus grande humilité, bien que, par cette question, il n'eût voulu que gagner un instant pour mettre de l'ordre dans ses idées.

— Parlez, je vous le permets, dit le grand maître. Parlez, et dites-moi si vous connaissez le chapitre de nos règles: *De commilitionibus Templi, in sancta Civitate, qui cum miserrimis mulieribus versantur, propter oblectationem carnis?*

— Assurément, très-révérend père, reprit le précepteur, je n'ai pu atteindre à cet office dans notre ordre sans connaître une de ses défenses les plus sérieuses.

— D'où vient donc, je le demande encore une fois, que tu aies souffert qu'un de nos frères introduisît ici une maî-

tresse, et qui, plus est, une sorcière juive, pour la souillure de cette demeure?

— Une sorcière juive! s'écria Albert de Malvoisin. Que les bons anges veillent sur nous!

— Oui, mon frère, une sorcière juive, dit le grand maître sévèrement, je l'ai dit. Ose nier que cette Rébecca, la fille de ce vil usurier Isaac d'York, et l'élève de cette sorcière impure Myriam, soit en cet instant... quelle honte de le penser et de le dire! soit logée dans l'enceinte de cette préceptorerie qui t'est confiée!

— Votre Sagesse, mon révérend père, répondit le précepteur, a effacé les ténèbres de mon intelligence. Aussi étais-je grandement étonné qu'un si bon chevalier que Brian de Bois-Guilbert semblât si follement subjugué par les charmes de cette femme, que je n'ai reçue dans cette maison que pour être à même de mettre un obstacle à leur intimité toujours croissante, qui, sans cela, eût pu être cimentée aux dépens du salut de notre vaillant frère en religion.

— Rien ne s'est donc encore passé entre eux? demanda le grand maître.

— Quoi! sous ce toit? reprit le précepteur en se signant. Que sainte Madeleine et les onze mille vierges nous en préservent! Non! si j'ai péché en la recevant ici, ç'a été dans la trompeuse pensée que je pourrais ainsi arrêter le funeste entraînement de notre frère pour cette juive, entraînement qui me semblait si étrange et si fatal, que je ne pouvais l'attribuer qu'à un léger déréglement de l'esprit, plus digne encore de pitié que de blâme. Mais, puisque Votre révérente Sagesse a découvert que cette coupable juive est une sorcière, peut-être ceci peut-il expliquer la cause de cet étrange attachement.

— Cela l'explique, dit Beaumanoir. Voyez, mon frère Conrad, le danger de céder aux premiers artifices, aux premières fascinations de Satan! Nous arrêtons nos regards sur une femme seulement pour satisfaire le plaisir des yeux

et pour contempler ce que les hommes appellent la beauté, et le vieil ennemi, le lion dévorant, obtient par là un avantage sur nous, pour compléter, par charmes et par talismans, une œuvre qui n'a été commencée que par l'oisiveté et la folie. Il peut se faire que notre frère Bois-Guilbert mérite en ceci plutôt la pitié que le châtiment, plutôt le soutien du bâton que les coups de la verge, et que nos avertissements et nos prières puissent le faire revenir de sa faiblesse et le rendre à ses frères.

— Il serait bien dommage, dit Conrad Montfichet, que l'ordre des templiers fît le sacrifice d'une de ses meilleures lances lorsque la sainte communauté doit réclamer le secours de tous ses fils. Ce Brian de Bois-Guilbert a tué de sa propre main plus de trois cents Sarrasins.

— Le sang de ces chiens maudits, dit le grand maître, sera une offrande agréable et douce aux saints et aux anges qu'ils méprisent et qu'ils blasphèment, et dont le secours nous aidera à rompre les charmes et les sortiléges où notre frère se trouve enlacé comme dans un filet. Il rompra les liens de cette Dalila, comme Samson a rompu les deux cordes neuves avec lesquelles les Philistins l'avaient attaché, et il taillera en pièces des monceaux d'infidèles. Quant à cette vile sorcière qui a jeté ses sortiléges sur un frère du saint Temple, assurément elle sera mise à mort.

— Mais les lois de l'Angleterre, dit le précepteur, qui, bien que charmé que le ressentiment du grand maître, ainsi heureusement détourné de Bois-Guilbert et de lui-même, eût pris une autre direction, commençait maintenant à craindre qu'il ne fût porté trop loin.

— Les lois de l'Angleterre, interrompit Beaumanoir, permettent et enjoignent à chaque juge de rendre la justice dans les limites de sa juridiction. Le moindre baron peut arrêter, juger et condamner une sorcière trouvée sur ses domaines. Ce pouvoir sera-t-il contesté au grand maître du Temple dans la préceptorerie de son ordre? Non. Nous jugerons et condamnerons. La sorcière ne souillera plus la

terre, et la vertu de ses sortiléges finira avec elle. Commandeur, faites préparer la grande salle du château pour le jugement de la sorcière.

Albert de Malvoisin salua et se retira.

Ce n'était pas, comme on doit bien le penser, pour exécuter les ordres du grand maître, mais pour chercher Bois-Guilbert et s'entendre avec lui sur les suites probables de cette affaire qu'Albert se retira avec tant d'empressement. Il trouva le templier dans un transport de colère causé par un nouveau refus qu'il venait d'essuyer de la part de la belle juive.

— L'insensée! criait-il, l'ingrate! mépriser celui qui, au milieu du sang et des flammes, a sauvé sa vie au péril de la sienne! Par le ciel! Malvoisin, je suis resté là jusqu'à ce que les planchers et les poutres s'écroulassent autour de moi. J'étais devenu le but d'une centaine de flèches, qui résonnaient sur mon armure comme la grêle sur les vitres d'une croisée, et je ne me servais de mon bouclier que pour la défendre. Voilà ce que j'ai souffert pour elle; et maintenant cette fille opiniâtre me reproche de ne pas l'avoir laissée périr; elle me refuse non-seulement la plus légère preuve de sa reconnaissance, mais encore la moindre espérance que jamais elle consentira à m'écouter. Le diable, qui a créé l'opiniâtreté pour son sexe, en a concentré toute la force dans sa seule personne!

— Je crois, répondit le précepteur, que le diable vous possède l'un et l'autre. Combien de fois vous ai-je recommandé la prudence, sinon la chasteté? Ne vous ai-je pas dit que vous trouveriez assez de demoiselles chrétiennes, qui regarderaient comme un péché de refuser à un si brave chevalier *le don d'amoureuse merci*; et, malgré mon avis, vous donnez votre affection à une juive obstinée et volontaire. Par la messe! je crois que le vieux Lucas de Beaumanoir a bien deviné juste, quand il affirme qu'elle a jeté un charme sur vous.

— Lucas de Beaumanoir! s'écria Bois-Guilbert d'un ton

de reproche; sont-ce là vos précautions, Malvoisin? Tu as donc souffert que le vieux radoteur apprît la présence de Rébecca dans la préceptorerie?

— Comment aurais-je pu l'empêcher? demanda le précepteur. Je n'ai rien négligé pour lui cacher ce secret; mais il a été trahi; par qui? c'est ce que le diable seul peut dire. Cependant j'ai arrangé la chose avec autant d'adresse que possible; vous êtes sauvé, si vous renoncez à Rébecca. On vous plaint comme la victime d'une illusion magique; quant à elle, c'est une sorcière, elle doit mourir comme telle.

— Elle ne mourra pas, je le jure par le ciel! reprit Bois-Guilbert.

— Par le ciel! elle mourra, car il le faut, dit Malvoisin. Ni vous, ni moi, ni personne ne pourrait la sauver. Lucas de Beaumanoir a décidé que la mort de la juive serait une offrande suffisante pour expier toutes les fautes amoureuses des chevaliers du Temple; et vous savez qu'il a non-seulement le pouvoir, mais la volonté d'exécuter un dessein si raisonnable et si pieux.

— Les siècles futurs croiront-ils jamais qu'un fanatisme si stupide ait jamais existé! s'écria Bois-Guilbert arpentant la chambre à grands pas.

— Je ne sais ce qu'ils pourront croire, reprit doucement Malvoisin; mais je sais bien que, de notre temps, le clergé et les laïques, au nombre de quatre-vingt-dix-neuf sur cent, crieront *amen* à la sentence du grand maître.

— Albert, tu es mon ami, n'est-ce pas? s'écria Bois-Guilbert; tu te prêteras à sa fuite, et je la transporterai en quelque endroit plus sûr et plus secret que cette maison.

— Je ne le puis, quand même je le voudrais, répondit le précepteur; cet établissement est rempli de serviteurs du grand maître et de gens qui lui sont dévoués; et, pour être franc avec vous, mon frère, je ne m'embarquerais pas volontiers dans cette affaire, alors même que j'aurais l'espoir de réussir. J'ai déjà assez risqué pour l'amour de vous. Je ne veux pas encourir la sentence de la dégradation, ni

même perdre mon office pour l'amour d'une poupée juive. Et vous, si vous voulez suivre mon conseil, vous abandonnerez cette chasse frivole pour lâcher votre faucon sur une autre proie. Songez, Bois-Guilbert, que votre rang actuel, vos honneurs futurs, tout enfin dépend de votre place dans l'ordre. Si vous persistez follement dans votre folle passion pour Rébecca, vous donnerez à Beaumanoir le pouvoir de vous bannir, et il ne le laissera pas échapper. Il est jaloux du bâton de commandement qu'il tient dans sa main tremblante, et il sait bien que votre poing vigoureux est là pour l'étreindre. N'en doutez pas, il sera votre ruine, si vous lui fournissez un aussi bon prétexte que la protection dont vous couvririez une sorcière juive. Laissez-lui le champ libre en cette occasion, car vous ne pouvez l'emporter sur lui; quand le bâton sera dans vos mains, vous pourrez caresser ou brûler les filles de Judée selon votre bon plaisir.

— Malvoisin, répondit Bois-Guilbert, ce sang-froid est celui d'un...

—D'un ami, dit le précepteur se hâtant de remplir la lacune dans laquelle Bois-Guilbert aurait placé un mot beaucoup moins doux. Oui, j'ai le sang-froid d'un ami, et, par conséquent, je suis plus propre à vous donner un bon conseil; je vous dis encore une fois que vous ne pouvez sauver Rébecca; vous ne pourrez que vous perdre avec elle; hâtez-vous d'aller trouver le grand maître, jetez-vous à ses pieds, et dites-lui...

— Ce n'est pas à ses pieds, par le ciel! c'est à la barbe du radoteur que je dirai...

— Dites-lui donc à sa barbe, reprit froidement Malvoisin, que vous aimez cette juive captive jusqu'à la folie; et plus vous vous étendrez sur votre passion, plus il se hâtera de la terminer par la mort de la belle enchanteresse; et vous, pris en flagrant délit par l'aveu d'un crime contraire à votre serment, vous ne pourrez pas espérer l'appui de vos frères, et serez obligé peut-être de renoncer à tous les rêves brillants de l'ambition et du pouvoir, pour aller lever

une lance mercenaire dans quelques mesquines querelles entre la Flandre et la Bourgogne.

— Vous dites la vérité, Malvoisin, reprit Brian de Bois-Guilbert après un instant de réflexion. Je ne veux pas donner à ce vieux fanatique un avantage sur moi. Quant à Rébecca, elle n'a pas mérité de ma part que je risque mon sang et mon honneur pour elle. Je l'abandonne. Oui, je la livre à son destin; à moins que...

— Ne modifiez pas cette résolution si sage et si indispensable, reprit Malvoisin; les femmes ne sont que des jouets qui servent à amuser nos heures de plaisir. L'ambition est l'occupation sérieuse de la vie. Périssent mille poupées aussi fragiles que cette juive, plutôt que de voir votre pied viril s'arrêter dans la brillante carrière qui s'étend devant vous! Pour le moment, séparons-nous; car il ne faut pas qu'on nous voie conférer ensemble. Je vais faire disposer la salle pour le jugement.

— Quoi! si promptement? s'écria Bois-Guilbert.

— Oui, répondit le précepteur, un procès n'est pas long lorsque le juge a prononcé d'avance la sentence.

— Rébecca, se dit Bois-Guilbert, lorsqu'il se trouva seul, tu vas sans doute me coûter cher; pourrais-je t'abandonner à ton sort, comme le recommande ce froid et souple hypocrite? Je ferai un effort pour te sauver; mais malheur à toi si tu te montres encore ingrate! Car, si j'essuie de nouveaux dédains, ma vengeance égalera mon amour. Il ne faut pas que Bois-Guilbert expose au hasard sa vie et son honneur, si le mépris et les reproches sont sa seule récompense.

A peine le précepteur eut-il donné les ordres nécessaires, qu'il fut rejoint par Conrad Montfichet, qui l'informa de la résolution du grand-maître de mettre la juive en jugement sans délai, pour cause de sorcellerie.

— Tout cela me semble un rêve, dit le précepteur; nous avons assez de médecins juifs qui font des cures merveilleuses sans qu'on les regarde comme sorciers.

— Le grand maître pense autrement, reprit Montfichet; et, Albert, pour te parler franchement, sorcière ou non, il vaut mieux que cette misérable fille meure que de voir Bois-Guilbert perdu pour l'ordre des templiers, ou l'ordre divisé par des dissensions intestines. Tu connais son rang élevé, sa renommée à la guerre; tu connais le zèle et le dévouement qu'il inspire à un grand nombre de nos frères; mais rien de tout cela n'aurait d'influence sur le grand maître, s'il fallait considérer Brian comme le complice et non la victime de cette juive. Réunirait-elle dans sa personne les âmes des douze tribus, il vaut mieux qu'elle périsse seule que d'entraîner dans sa ruine Brian de Bois-Guilbert.

— Je viens de l'engager à faire le sacrifice de cette jeune fille, ajouta Malvoisin; mais je ne sais si les preuves sont assez fortes pour condamner Rébecca comme sorcière? Est-ce que le grand maître ne reviendra pas sur son dessein, quand il ne trouvera que d'aussi faibles preuves?

— Il faut leur donner plus de force, Albert, répliqua Montfichet; il faut leur donner plus de force; me comprends-tu?

— Je te comprends, dit le précepteur, et je n'hésite pas à agir pour le bien et pour la dignité de l'ordre; mais nous avons bien peu de temps pour trouver les instruments convenables.

— Malvoisin, il *faut* les trouver, dit Conrad, et ce sera un immense avantage pour l'ordre et pour toi. Ce Templestowe n'est qu'une pauvre préceptorerie, celle de Maison-Dieu a deux fois sa valeur; tu connais mon influence sur notre vieux chef. Si tu trouves ceux qui peuvent mener cette affaire à bien, tu seras précepteur de Maison-Dieu, dans le fertile pays de Kent. Qu'en dis-tu?

— Parmi les gens de la suite de Bois-Guilbert, répondit Malvoisin, il y a deux hommes que je connais bien : ils ont été les serviteurs de mon frère Philippe de Malvoisin, et, en le quittant, ils sont entrés au service de Front-de-Bœuf.

Il peut se faire qu'ils sachent quelque chose des sorcelleries de cette femme.

— Va les chercher à l'instant... Ah! écoute, si un ou deux besants d'or peuvent aider leur mémoire, offre-les-leur.

—Pour un sequin, ils jureront que la mère qui les a nourris était une sorcière, répondit le précepteur.

—Va donc, reprit Montfichet; à midi, cette affaire commence. Je n'ai jamais vu notre chef s'occuper de préparatifs avec plus d'empressement depuis qu'il a condamné au poteau Hamel Alfagi, musulman converti, qui était retombé dans la foi de Mahomet.

L'énorme cloche du château venait de sonner midi, lorsque Rébecca entendit un piétinement sur l'escalier dérobé conduisant à la chambre qui lui servait de prison.

Ce bruit annonçait l'arrivée de plusieurs personnes, et elle ressentit un peu de joie de cette circonstance, car elle était plus effrayée des visites solitaires du violent et féroce Bois-Guilbert que de tout autre mal qui pût lui arriver.

La porte de sa chambre s'ouvrit. Conrad et le précepteur Malvoisin entrèrent, suivis de quatre gardes vêtus de noir et armés de hallebardes.

— Fille d'une race maudite, dit le précepteur, lève-toi et suis-nous!

— Où m'allez-vous conduire? demanda Rébecca.

— Juive, répondit Conrad, ce n'est pas à toi de questionner, mais d'obéir; sache, néanmoins, que tu vas être conduite devant le tribunal du grand maître de notre saint ordre, où tu auras à répondre de tes crimes.

— Que le Dieu d'Abraham soit loué! s'écria Rébecca en croisant ses mains avec dévotion. Le nom d'un juge, bien qu'il soit l'ennemi de mon peuple, est pour moi comme le nom d'un protecteur. Je vous suis de grand cœur; permettez-moi seulement de m'envelopper de mon voile.

Ils descendirent l'escalier d'un pas lent et solennel, tra-

versèrent une longue galerie, et, par deux portes battantes placées à l'extrémité, ils entrèrent dans la grande salle où le grand maître avait pour l'occasion établi sa cour de justice.

La partie basse de ce vaste appartement était remplie d'écuyers et de yeomen qui firent place, non sans difficulté, à Rébecca, accompagnée du précepteur et de Montfichet, et suivie de la garde des hallebardiers; et elle marcha droit à la place qui lui était réservée.

Comme elle passait à travers la foule les bras croisés et la tête penchée, un chiffon de papier fut glissé dans sa main; elle le reçut presque sans s'en apercevoir, et elle continua de le tenir sans en examiner le contenu. La certitude qu'elle possédait quelques amis dans cette assemblée auguste lui donna le courage de regarder autour d'elle et d'examiner les personnes parmi lesquelles elle avait été conduite. Elle porta donc ses regards sur la scène que nous allons tâcher de décrire dans le chapitre suivant.

XXXVII

Le tribunal érigé pour le jugement de l'innocente et malheureuse Rébecca occupait le dais ou la partie élevée de l'extrémité supérieure de la grande salle, espèce de plate-forme que nous avons déjà décrite, comme la place d'honneur réservée aux habitants ou aux convives les plus distingués d'un château du temps de Richard.

Sur un siége élevé, directement en face de l'accusée, était assis le grand maître du Temple, couvert de son grand manteau blanc et tenant à la main le bâton mystique où était gravé le symbole de l'ordre. A ses pieds se trouvait une table occupée par deux écrivains, chapelains de l'or-

dre, dont le devoir était de rédiger un rapport formel des événements du jour.

Les vêtements noirs, les têtes tonsurées, les regards austères de ces ecclésiastiques offraient un grand contraste avec l'apparence guerrière des chevaliers siégeant au tribunal, soit qu'ils demeurassent dans la préceptorerie ou qu'ils y vinssent pour y assister le grand maître.

Les précepteurs, dont quatre étaient présents, occupaient des siéges plus bas et placés en arrière de celui de leur supérieur, et les simples chevaliers, qui ne jouissaient pas d'un rang aussi élevé dans l'ordre, étaient assis sur des bancs encore plus bas, et qui étaient à la même distance des précepteurs que ceux-ci l'étaient du grand maître.

Derrière eux, mais toujours sur le dais ou estrade de la salle, se tenaient les écuyers de l'ordre, vêtus aussi d'habits blancs, mais d'une étoffe plus grossière.

Toute l'assemblée offrait l'aspect de la gravité la plus profonde, et, sur la figure des chevaliers, on remarquait les signes de l'audace militaire en même temps que l'air solennel qui convenait à des hommes religieux, et qu'ils ne pouvaient manquer de prendre en présence de leur grand maître.

Le reste de la salle, c'est-à-dire la partie inférieure, était remplie de gardes armés de pertuisanes, et de tous ceux que la curiosité avait amenés là pour voir en même temps un grand maître et une sorcière juive.

La majeure partie de ces personnages inférieurs étaient à un degré quelconque attachés à l'ordre, et, en conséquence, se distinguaient par leur costume noir. Mais l'entrée, cependant, n'avait pas été refusée aux paysans des cantons voisins; car Beaumanoir avait pris à cœur de donner la plus grande publicité au spectacle édifiant de la justice qu'il administrait. Ses grands yeux bleus semblaient se dilater à mesure qu'il regardait autour de l'assemblée, et sa contenance paraissait exaltée par la dignité consciencieuse et le mérite imaginaire du rôle qu'il allait remplir.

Un psaume, qu'il accompagnait lui-même d'une voix grave et onctueuse, et que l'âge n'avait pas affaiblie, commença la procédure du jour; les mots sacramentels : *Venite, exultemus Domino*, si souvent chantés par les templiers au moment d'attaquer leurs ennemis terrestres, furent jugés par Lucas convenables pour célébrer le triomphe prochain qu'il allait remporter sur les puissances des ténèbres. Les sons graves et prolongés, dans lesquels s'unissaient en chœur cent voix masculines habituées à ces chants, montèrent jusqu'à la voûte de la salle et se déroulèrent sous ses arceaux, avec le bruit terrible et solennel des eaux puissantes qui se heurtent dans un lit profond.

Lorsque les chants eurent cessé, le grand maître promena lentement ses regards sur le cercle qui l'entourait, et s'aperçut que le siége d'un des précepteurs était vacant.

Brian de Bois-Guilbert, qui devait l'occuper, avait quitté sa place et se tenait debout à l'extrémité de l'un des bancs destinés aux compagnons du chevalier du Temple ; d'une main, il étendait son long manteau de manière en quelque sorte à cacher sa figure, tandis que, de l'autre, il tenait son épée, avec la pointe de laquelle, quoiqu'elle ne fût pas sortie du fourreau, il traçait lentement des caractères sur le parquet en chêne.

— Le malheureux ! dit le grand maître après avoir - gardé Brian d'un air de compassion. Tu vois, Conrad, quel effet ce spectacle imposant produit sur lui. Le regard léger de la femme aidée par le prince des puissances infernales peut-il réduire à cet état un brave et digne chevalier ! Tu le vois, il n'ose nous regarder, il n'ose envisager Rébecca; qui sait par quelle impulsion de la part de son tourmenteur sa main trace ces lignes cabalistiques sur le parquet ! Il se peut que notre vie soit ainsi menacée; mais nous méprisons ce vil ennemi et nous le défions. *Semper leo percutiatur !*

Ces observations furent communiquées à voix basse, par Beaumanoir, à son homme de confiance Conrad Montfichet.

Puis il éleva la voix, et, s'adressant à l'assemblée :

— Révérends et vaillants hommes, chevaliers, précepteurs et compagnons du saint ordre, mes freres et mes enfants ; vous aussi, nobles et pieux écuyers qui aspirez à porter cette sainte croix ; et vous aussi, frères chrétiens de tous les États, sachez que ce n'est pas le manque de pouvoir en notre personne qui nous a déterminé à réunir la congrégation ; car, quelle que soit notre infériorité personnelle, nous avons reçu, avec ce bâton, le plein pouvoir de juger et de prononcer dans tout ce qui concerne le bien-être de ce saint ordre. Le bienheureux saint Bernard, dans la règle de notre ordre chevaleresque et religieux, a dit, dans le LIXe chapitre (1), que les frères ne seraient réunis en conseil que par la volonté et l'ordre exprès du grand maître, nous laissant la liberté, ainsi qu'aux dignes pères qui nous ont précédés dans cet office, d'apprécier la nécessité aussi bien que le temps et le lieu d'une convocation, soit partielle, soit générale, de l'ordre réuni en chapitre. Ainsi, dans tous les chapitres de cette sorte, il est de notre devoir d'écouter les avis de nos frères et de nous prononcer selon notre bon plaisir ; mais, quand le loup affamé attaque le troupeau et emporte une des brebis, c'est le devoir du bon pasteur de réunir ses compagnons, afin que, avec leurs arcs et leurs frondes, ils puissent attaquer l'envahisseur, selon notre règle bien connue qu'il faut toujours assommer le lion. Nous avons donc sommé de comparaître devant nous une femme juive, du nom de Rébecca, fille d'Isaac d'York, femme infâme pour ses sortiléges et ses sorcelleries, au moyen desquels elle a égaré les sens et perverti la raison, non d'un simple manant, mais d'un chevalier ; non d'un simple chevalier, mais d'un chevalier consacré à la défense du saint Temple ; non d'un chevalier

(1) Il faut encore renvoyer le lecteur aux règles de la pauvre confrérie militaire du Temple, qui se trouve dans les œuvres de saint-Bernard. W. S.

compagnon, mais d'un précepteur de notre ordre, le premier en honneur comme en dignité. Notre frère Brian de Bois-Guilbert nous est bien connu, ainsi qu'à tous ceux qui m'entendent, comme un véritable et zélé champion de la croix, dont le bras a fait des prodiges de valeur dans la terre sainte et a purifié les saints lieux par le sang des infidèles dont la présence les souillait. La réputation de sagacité et de prudence de notre frère n'est pas moindre parmi nous que celle que lui ont value sa valeur et son savoir; de telle sorte que les chevaliers, tant des contrées de l'Orient que du pays de l'Occident, ont cité le nom de Bois-Guilbert comme celui d'un homme que l'on peut admettre au concours pour l'héritage de ce bâton, quand il plaira au ciel de nous décharger de ce fardeau. Si nous apprenions que cet homme, si honoré et si honorable, se dépouillant tout à coup de tout respect pour son caractère, ses vœux, ses frères et ses espérances, a rapproché de lui une fille juive; qu'il a erré dans cette société lubrique, et parcouru dans cette compagnie impure des lieux solitaires; a défendu sa personne au mépris même de sa propre vie, et enfin, poussé l'aveuglement et la folie jusqu'à l'introduire dans une de nos préceptoreries, que pourrions-nous dire, si ce n'est que le noble chevalier était possédé par quelque démon malin ou influencé par quelque sortilége sinistre? Si nous pouvions supposer qu'il en fût autrement, croyez, mes frères, que ni le rang, ni la valeur, ni la haute réputation, ni aucune considération terrestre ne pourraient nous empêcher d'appeler sur lui le châtiment, afin que l'iniquité soit écartée, selon le texte *Auferte malum à vobis;* car ils sont à la fois nombreux et atroces, ces actes de transgression contre la règle de notre ordre béni qui composent cette histoire lamentable : 1° Il a marché, selon sa propre volonté, contrairement au chapitre XXXIII : *Quod nullus juxta propriam voluntatem incedat;* 2° il a été en communication avec une personne excommuniée, chap. LVII : *Ut fratres non participent cum excommunicatis,* et, par conséquent,

il s'est attiré une part de l'*anathema maranatha ;* 3° il a eu commerce avec des femmes étrangères, contrairement au chapitre *Ut fratres non conversentur cum extraneis mulieribus ;* 4° il n'a pas évité, de plus, nous devons croire qu'il a sollicité le baiser de la femme, par lequel, selon la dernière règle de notre ordre renommé, *ut fugiantur oscula,* les soldats de la croix sont conduits au piége. Pour des fautes si odieuses et si multipliées, Brian de Bois-Guilbert serait retranché et expulsé de notre congrégation, en serait-il même l'œil droit et la main droite.

Le grand maître s'arrêta ; un sourd bourdonnement parcourut l'assemblée. Quelques-uns des plus jeunes frères, qui avaient souri aux statuts de *Osculis fugiendis,* reprirent une gravité convenable et attendirent avec inquiétude ce que le grand maître allait ajouter.

— Voilà, dit-il, à la vérité, quel serait le grand châtiment d'un chevalier du Temple qui aurait péché volontairement contre les règles de son ordre dans ces matières importantes ; mais, si, au moyen de charmes et de sortiléges, Satan a étendu son pouvoir sur le chevalier, peut-être parce que ses regards se seront arrêtés avec trop de complaisance sur la beauté d'une jeune fille, nous avons alors plutôt à plaindre qu'à châtier sa faute ; et, tout en lui imposant une pénitence qui puisse le purifier de son iniquité, nous tournons le tranchant aigu de notre indignation sur le maudit instrument qui a failli entraîner sa perte absolue. Avancez donc et portez témoignage, vous qui avez connaissance de ces déplorables faits, afin que nous puissions voir si notre justice peut être apaisée par la punition de cette femme infidèle, ou si nous devons, avec un cœur navré, procéder à des mesures plus rigoureuses contre notre frère.

Plusieurs témoins furent appelés pour prouver les périls auxquels Bois-Guilbert s'était exposé en cherchant à sauver Rébecca du château enflammé, et la manière dont il l'avait ensuite protégée au péril de ses jours.

Ils donnèrent ces détails avec toute l'exagération à laquelle se livrent en général les esprits vulgaires, lorsqu'ils ont été fortement impressionnés par quelque événement extraordinaire, et leur penchant naturel pour le merveilleux se trouva stimulé par l'air de satisfaction avec lequel l'éminent personnage qui présidait l'assemblée écoutait leur récit.

De cette manière, les dangers que Bois-Guilbert avait affrontés, assez grands déjà par eux-mêmes, devinrent merveilleux dans leur narration. Le dévouement du chevalier, pour la défense de Rébecca, fut exagéré au delà de toutes les limites, non-seulement de la prudence, mais encore du zèle chevaleresque le plus frénétique; et sa déférence pour tout ce qu'elle disait, quoiqu'elle lui adressât souvent des paroles pleines de reproche, fut représentée comme ayant été poussée à un excès qui, dans un homme altier et impérieux, semblait presque surnaturel.

Le précepteur de Templestowe fut ensuite sommé de déposer de quelle manière Bois-Guilbert et la juive étaient arrivés à la préceptorerie; la déposition de Malvoisin fut faite avec beaucoup d'adresse; mais, tout en s'étudiant à ménager les sentiments de Bois-Guilbert, il laissait échapper de temps en temps des insinuations qui paraissaient faire supposer qu'il avait agi sous l'empire d'une aliénation mentale passagère, tant il semblait amoureux de la jeune fille dont il était accompagné. Avec des soupirs de contrition, le précepteur avoua le repentir dont il était pénétré pour avoir ouvert les portes de la préceptorerie à Rébecca et à son amant.

— Mais, ajouta-t-il en terminant, ma confession a été faite à notre très-révérend père le grand maître; il sait que mes intentions étaient pures, bien que ma conduite puisse avoir été irrégulière. Je me soumettrai donc avec joie à toute pénitence qu'il jugera à propos de m'imposer.

— Tu as bien parlé, frère Albert, dit Beaumanoir; tes intentions étaient pures, puisque tu as cru par là pouvoir

arrêter ton frère égaré dans la carrière de la perdition où le précipitait sa folie. Mais ta conduite a été blâmable, comme celle d'un homme qui, pour arrêter un coursier fougueux, s'attacherait à l'étrier au lieu de le saisir par la bride, se nuirait à lui-même sans réussir dans son projet. Treize *Pater Noster* sont prescrits par notre pieux fondateur pour les matines et neuf pour les vêpres; tu en réciteras le double. Les templiers ont la permission de manger de la chair trois fois par semaine; tu jeûneras pendant les sept jours. Continue ce régime pendant six semaines, et ta pénitence sera accomplie.

Avec les dehors hypocrites de la plus profonde soumission, le précepteur de Templestowe s'inclina jusqu'à terre devant son supérieur, et reprit sa place.

— Ne serait-il pas bon, mes frères, demanda le grand maître, d'examiner un peu la vie passée et les actions de cette femme, en vue surtout de nous assurer si elle n'a jamais fait usage de charmes magiques et de sortiléges, puisque les témoignages que nous venons d'entendre pourraient nous porter à croire que, dans cette malheureuse affaire, notre frère a été entraîné par des agaceries et des illusions infernales?

Hermann de Goodalricke était le quatrième précepteur présent à la séance; les trois autres étaient Conrad, Malvoisin et Bois-Guilbert lui-même.

Hermann était un ancien guerrier dont la figure était labourée de cicatrices, de balafres, suite des blessures que lui avait faites le sabre des musulmans. Cet homme avait un rang élevé, et jouissait d'une grande considération parmi ses frères. Il se leva et salua le grand maître, qui, à l'instant, lui accorda la permission de parler.

— Très-révérend père, dit-il, je voudrais savoir, de notre vaillant frère Brian de Bois-Guilbert lui-même, ce qu'il a à répondre à ces accusations prodigieuses, et de quel œil il voit maintenant ses malheureuses rélations avec cette jeune juive?

— Brian de Bois-Guilbert, dit le grand maître, tu as entendu la question de notre frère Goodalricke; je t'ordonne d'y répondre.

Bois-Guilbert, s'entendant interpeller par le grand maître, tourna la tête vers lui, et garda le silence.

— Il est possédé par quelque diable muet, reprit le grand maître; retire-toi, Satan! retire-toi, esprit malin!... Parle, Brian de Bois-Guilbert, je t'en conjure par ce symbole de notre ordre sacré.

Bois-Guilbert fit un effort sur lui-même pour cacher le mépris et l'indignation qui l'animaient, et dont il sentait que la manifestation n'aurait pu que lui être nuisible.

— Brian de Bois-Guilbert, dit-il enfin, ne répond pas, très-révérend père, à des accusations aussi vagues et aussi imaginaires. Si son honneur est attaqué, il le défendra de son corps et de cette épée, qui a combattu pour la chrétienté.

— Nous te pardonnons, frère Brian, reprit le grand maître, quoique te vanter ainsi devant nous de tes actions guerrières, soit un acte d'orgueil et une nouvelle faute que nous attribuons à l'ennemi qui s'est emparé de toi. Cependant, nous te pardonnons, parce que nous jugeons que tu parles moins d'après ton propre mouvement que sous l'impulsion de celui que, avec la permission du ciel, nous subjuguerons et chasserons de notre assemblée.

Un regard de dédain brilla dans les yeux noirs et orgueilleux de Bois-Guilbert; mais il ne répondit rien.

— Et maintenant, reprit le grand maître, puisque la question de notre frère Goodalricke n'a reçu qu'une réponse si peu satisfaisante, continuons notre enquête, mes frères, et, avec le secours et l'appui de notre patron, nous fouillerons jusqu'au fond de cette iniquité mystérieuse. En attendant, que ceux qui savent quelque chose sur la vie et sur les actions de cette femme juive comparaissent devant nous.

Il se fit un mouvement dans la partie basse de la salle, et,

le grand maître en ayant demandé la cause, on lui répondit qu'il y avait dans la foule un homme perclus, auquel la prisonnière avait rendu l'usage complet de ses membres au moyen d'un baume miraculeux.

Un pauvre paysan, de nation saxonne, fut en quelque sorte traîné jusqu'à la barre, tremblant de frayeur d'avoir encouru quelque châtiment pour le crime qu'il avait commis en se faisant guérir de la paralysie par une jeune fille juive. Il n'était pas, à la vérité, absolument guéri, car il s'avança appuyé sur deux béquilles pour faire sa déposition.

Ce ne fut pas sans une grande répugnance et sans verser beaucoup de larmes qu'il fit sa déposition; mais il avoua pourtant que, deux ans auparavant, résidant à York et y travaillant, pour le riche juif Isaac, de son métier de menuisier, il avait été tout à coup attaqué d'une paralysie qui l'avait cloué dans son lit jusqu'à ce que des remèdes appliqués selon les prescriptions de Rébecca, et principalement un baume excitant et qui sentait l'épice, lui eussent rendu en quelque sorte l'usage de ses membres.

De plus, ajouta-t-il, Rébecca lui avait donné un pot de cet onguent précieux, et l'avait gratifié, en outre, d'une pièce de monnaie pour l'aider à revenir chez son père, près de Templestowe.

—Et, s'il plaît à Votre Grandeur, ajouta l'homme, je ne puis croire que la jeune fille ait voulu me nuire, bien qu'elle ait le malheur d'être juive ; car, au moment même d'employer son remède, je disais un *Pater* et un *Credo*, et jamais le médicament n'a moins bien opéré.

— Silence, esclave! s'écria le grand maître, et retire-toi. Il convient bien à des brutes telles que toi de venir vanter des remèdes infernaux et de louer leurs bras à une race exécrée. Je te dis que le démon a l'art d'imposer des maladies, dans le seul dessein de les faire disparaître, afin de mettre en crédit quelque genre de cure diabolique. As-tu cet onguent dont tu parles?

Le manant, fouillant dans son sac d'une main tremblante, en retira une petite boîte, sur le couvercle de laquelle étaient gravés quelques caractères hébreux, preuve certaine, pour la plupart des spectateurs, qu'elle sortait de la pharmacie du diable.

Après avoir fait le signe de la croix, Beaumanoir prit la boîte dans sa main, et, comme les langues orientales lui étaient familières, il lut facilement cette inscription gravée sur le couvercle :

LE LION DE LA TRIBU DE JUDA A VAINCU.

— Singulière puissance de Satan! s'écria le grand maître, qui peut changer les saintes Écritures en blasphème, et faire un poison de ce qui doit être notre nourriture journalière! N'y a-t-il aucun médecin qui puisse nous dire quels sont les ingrédients qui composent cet onguent mystique?

Deux praticiens (comme ils s'en donnaient le titre), l'un moine et l'autre barbier, s'avancèrent et avouèrent qu'ils ne connaissaient rien à la composition de cet onguent, si ce n'est qu'il exhalait une odeur de myrrhe et de camphre, qu'ils prirent pour des herbes orientales. Mais, avec cette malignité qu'inspire leur profession contre ceux qui y obtiennent des succès sans y être légalement agrégés, ils donnèrent à entendre que ce remède devait nécessairement provenir d'une pharmacopée magique et illicite, puisque eux, versés dans toutes les branches de l'art de guérir, en tant qu'elles étaient compatibles avec la conscience d'un chrétien, ils ne le connaissaient pas.

Lorsque cette discussion médicale fut terminée, le paysan saxon demanda humblement qu'on lui restituât le remède qui lui avait été si salutaire; mais, à cette requête, le grand maître le regarda sévèrement :

— Quel est ton nom, drôle? dit-il au perclus.

— Higg, fils de Snell, répondit le paysan.

— Eh bien! Higg, fils de Snell, reprit le grand maître,

apprends qu'il vaut mieux rester paralytique que de devoir le bienfait de sa guérison au secours de mécréants qui tiennent du démon le pouvoir de dire : « Lève-toi et marche ! » Apprends qu'il vaut mieux dépouiller les infidèles de leur trésor par la force que d'accepter les dons de leur bienveillance, ou de les servir pour un salaire... Retire-toi, et fais comme j'ai dit.

— Hélas! répondit le paysan, si Votre Grandeur ne s'offense pas de l'observation, cette leçon vient trop tard pour moi, car je ne suis qu'un homme impotent; mais je dirai à mes deux frères, qui sont au service de Nathan Ben-Samuel le Riche, que Votre Seigneurie a dit qu'il est plus légitime de le voler que de le servir fidèlement.

— Qu'on fasse retirer ce misérable bavard! s'écria Beaumanoir, qui n'était pas préparé à réfuter cette application pratique de sa maxime générale.

Higg, fils de Snell, rentra dans la foule; mais, s'intéressant au destin de sa bienfaitrice, il resta dans la salle, au risque d'attirer de nouveau le regard de ce juge sévère dont la vue le glaçait d'effroi.

En ce moment, le grand maître ordonna à Rébecca de lever son voile.

Ouvrant alors la bouche pour la première fois, elle répondit doucement et avec dignité :

— Ce n'est pas la coutume des filles de mon peuple de se découvrir le visage lorsqu'elles se trouvent seules dans une assemblée étrangère.

Les tons suaves de sa voix, et la douceur de sa réponse, éveillèrent dans l'auditoire un sentiment de pitié et de sympathie. Mais Beaumanoir, qui regardait comme un acte de vertu de réprimer tout sentiment d'humanité qui eût pu s'interposer entre lui et son devoir imaginaire, répéta ses ordres. Les gardes allaient donc écarter le voile de Rébecca, lorsqu'elle se leva, et, s'adressant au grand maître et aux chevaliers qui l'entouraient :

— Pour l'amour de vos filles!... s'écria-t-elle. Hélas! j'ou-

bliais que vous n'avez point de filles! Mais, par le souvenir de vos mères, pour l'amour de vos sœurs et au nom de la décence! ne souffrez pas que je sois maltraitée en votre présence, et dépouillée de mon voile par la main grossière de ces hommes. Je vous obéirai, ajouta-t-elle avec une expression de tristesse qui attendrit presque le cœur de Beaumanoir lui-même; vous êtes un peuple religieux; à votre commandement, je découvrirai devant vous les traits d'une malheureuse jeune fille.

Elle retira son voile et laissa voir un visage où la dignité le disputait à la timide modestie; son extrême beauté excita un murmure d'étonnement, et les plus jeunes chevaliers, se regardant les uns les autres, se dirent, dans le langage muet des yeux, que ses attraits étaient le meilleur sortilége qu'elle eût pu employer pour gagner le cœur de Bois-Guilbert. Mais Higg, fils de Snell, éprouva plus profondément que tous les autres l'effet que produisit la figure de sa bienfaitrice.

— Laissez-moi sortir! dit-il aux gardes qui se tenaient aux portes de la salle; laissez-moi sortir! Si je la regardais encore une fois, je mourrais; car, moi aussi, j'ai contribué à sa perte.

— Paix, pauvre homme! dit Rébecca après avoir entendu son exclamation; tu n'as pu me nuire en disant la vérité, et tu ne peux me secourir par tes plaintes et tes lamentations. Paix, je t'en prie! retire-toi et mets-toi en sûreté.

Higg allait être expulsé par les gardes, qui craignaient que sa douleur bruyante n'attirât sur eux les reproches et sur lui le châtiment; mais il promit de garder le silence, et on lui permit de rester.

Les deux hommes d'armes avec lesquels Albert Malvoisin avait eu besoin de s'entendre pour concerter leur déposition furent sommés de comparaître. Quoiqu'ils fussent l'un et l'autre des scélérats endurcis, la vue de la captive et sa beauté radieuse parurent les interdire un instant; mais

un regard expressif du précepteur de Templestowe les rendit à leur insensibilité bourrue, et ils déposèrent, avec une précision qui aurait paru suspecte à des juges plus impartiaux, des faits tout à fait faux ou au moins insignifiants et des plus naturels, mais qui se produisirent escortés du soupçon par la manière exagérée dont ils étaient racontés, et par les commentaires sinistres dont ils étaient accompagnés.

Les détails de leur déposition eussent été, de nos jours, divisés en deux classes, savoir : celle qui était insignifiante, et celle qui était physiquement impossible. Mais, dans ces temps d'ignorance et de superstition, ces accusations étaient facilement admises comme des preuves de culpabilité. On aurait rangé, dans la première, ce qu'ils dirent, qu'on entendait Rébecca se parler à elle-même dans une langue inconnue; que les chansons qu'elle chantait parfois étaient d'une douceur singulière qui charmait les oreilles et faisait battre le cœur; qu'en se parlant quelquefois à elle-même, elle semblait attendre une réponse; que ses vêtements étaient d'une forme étrange et mystique, tout à fait différents de ceux que portaient les femmes honnêtes; qu'elle avait des bagues où étaient gravées des devises cabalistiques, et que des caractères inconnus étaient brodés sur son voile.

Toutes ces circonstances, si simples et si insignifiantes, furent écoutées gravement et comme autant de preuves, ou du moins comme fournissant matière à de forts soupçons que Rébecca entretenait une correspondance illicite avec des êtres mystérieux.

Vint ensuite un témoignage non moins équivoque, que la crédulité du plus grand nombre des assistants recueillit avec avidité, tout incroyable qu'il était.

Un des soldats l'avait vue opérer une cure merveilleuse sur un homme blessé, qu'ils avaient conduit avec eux au château de Torquilston; elle avait, dit-il, fait certains signes sur sa blessure en prononçant des mots mystérieux,

lesquels, Dieu soit loué! il n'avait pas compris; après quoi, le fer d'un trait d'arbalète était de lui-même sorti de la plaie, le sang s'était arrêté, la blessure s'était fermée, et, au bout d'un quart d'heure, on avait vu le blessé marcher sur les remparts, aidant le témoin à manœuvrer une mangonelle (machine à lancer de grosses pierres).

Cette histoire était probablement basée sur le fait que Rébecca avait soigné Ivanhoe blessé pendant leur séjour au château de Torquilston. La véracité de ce témoin était d'autant plus difficile à mettre en doute, que, voulant produire une preuve incontestable pour soutenir sa déposition verbale, il tira de sa poche le fer même de l'arbalète, qui, selon son récit, avait été miraculeusement extrait de la blessure; et, comme le fer pesait une once pour le moins, cela confirma complétement l'allégation, si prodigieuse qu'elle parût.

Son camarade avait été témoin, d'un créneau voisin, de la scène qui avait eu lieu entre Rébecca et Bois-Guibert, lorsque la juive avait été sur le point de se précipiter du haut de la tour. Pour ne le céder en rien à son camarade, ce drôle prétendit qu'il avait vu Rébecca se *percher* sur le parapet de la tour, sous la forme d'un cygne blanc de lait, et, sous cette forme, voltiger trois fois autour du château de Torquilston, puis se replacer sur la tour et reprendre la forme d'une femme. Il n'aurait pas fallu la moitié de cet imposant témoignage pour convaincre de sorcellerie une vieille femme pauvre et laide, quand bien même elle n'eût pas été juive. Réunie à cette circonstance fatale, la masse de preuves devenait trop accablante pour que la jeunesse de Rébecca et sa beauté exquise pussent produire quelque impression en sa faveur.

Le grand maître avait recueilli les suffrages et demandait à Rébecca d'un ton solennel ce qu'elle avait à dire contre la sentence de condamnation qu'il allait prononcer.

— Invoquer votre pitié, répondit la belle juive, d'une voix que l'émotion faisait trembler, serait, je le sens bien,

aussi inutile qu'avilissant; vous dire que soulager les malades et les blessés d'une religion autre que la mienne ne peut déplaire au fondateur reconnu de nos deux croyances, ne me servirait pas davantage: vous assurer que beaucoup de choses que ces hommes (puisse le ciel leur pardonner!) ont rapportées contre moi sont impossibles, ne me profiterait nullement, puisque vous croyez à leur possibilité, et je gagnerais encore moins à vous expliquer que mon costume, mon langage et mes manières sont ceux de mon peuple; j'allais dire de mon pays, mais, hélas! nous n'avons pas de pays, et je ne veux pas même non plus me justifier aux dépens de mon oppresseur, qui est là et qui écoute les fictions calomnieuses qui paraissent convertir le tyran en victime. Que Dieu juge entre lui et moi! et j'aimerais mieux me soumettre dix fois à la mort que vous me préparez, plutôt que d'écouter volontairement les propositions que cet homme de Bélial m'a forcée d'entendre, moi, sans ami, sans défense et sa prisonnière. Mais il est de votre foi, et sa plus légère affirmation l'emporte sur les protestations les plus solennelles de la malheureuse juive. Je ne veux donc pas rejeter sur lui l'accusation portée contre moi. Mais c'est à lui-même, — oui, Brian de Bois-Guilbert, à toi-même — que j'en appelle; ces accusations ne sont-elles pas fausses? ne sont-elles pas aussi monstrueuses et aussi calomnieuses qu'elles sont ridicules?

Elle s'arrêta un moment; tous les yeux se tournèrent vers Bois-Guilbert; il garda le silence.

— Parle, reprit-elle, si tu es homme, si tu es chrétien; parle, je t'en conjure, par l'habit que tu portes, par le nom que tu as reçu de tes aïeux, par la chevalerie dont tu te glorifies, par l'honneur de ta mère, par la tombe et les ossements de ton père! dis-le, je t'en conjure, ces choses sont-elles vraies?

— Réponds-lui, mon frère, dit le grand maître, si l'ennemi contre lequel tu luttes veut t'en donner la force.

Dans le fait, Bois-Guilbert paraissait agité par des pas-

sions opposées qui bouleversaient ses traits, et ce fut d'une voix très-sourde qu'à la fin il répliqua en regardant Rébecca :

— Le papier ! le papier !

— Enfin, reprit Beaumanoir, voici un témoignage véritable ! La victime de ces sorcelleries ne peut que nommer le papier fatal sur lequel sans doute est tracé le charme qui la condamne au silence.

Mais Rébecca comprit d'une autre manière les mots arrachés pour ainsi dire à Bois-Guilbert, et, jetant un coup d'œil sur le petit parchemin qu'elle continuait à tenir, elle y lut en caractères arabes :

« Demandez un champion. »

Les rumeurs diverses qui parcoururent l'assemblée à l'étrange réponse de Bois-Guilbert fournirent à Rébecca le loisir de lire, puis de déchirer le billet sans être observée.

Dès que le silence se fut rétabli, le grand maître dit :

— Rébecca, tu ne peux retirer aucun avantage du témoignage de ce malheureux chevalier, sur lequel, comme nous nous en apercevons trop bien, l'ennemi est encore tout-puissant. As-tu quelque chose de plus à dire ?

— Il me reste encore une chance de salut, dit Rébecca, même selon l'esprit de vos lois féroces ; ma vie a été misérable, surtout depuis quelque temps ; mais je ne veux pas sacrifier le don de Dieu tant qu'il m'offre le moyen de le défendre : je nie la vérité de votre accusation, j'affirme que je suis innocente. Je réclame le privilége du jugement par les armes, où je serais représentée par mon champion.

— Qui donc, Rébecca, répliqua le grand maître, mettra sa lance en arrêt pour une sorcière ? qui sera le champion d'une juive ?

— Dieu m'enverra un champion, reprit Rébecca ; il est impossible que, dans la noble Angleterre, dans ce pays hospitalier, généreux et libre, où tant de chevaliers sont disposés à risquer leur vie pour l'honneur, il ne se trouve

pas un homme qui veuille combattre pour la justice; mais il suffit que je réclame l'épreuve des armes : voici mon gage!

Elle retira de sa main un de ses gants brodés, et le jeta devant le grand maître avec un mélange de simplicité et de noblesse qui excita un mouvement général de surprise et d'admiration.

XXXVIII

Lucas de Beaumanoir lui-même fut touché de la manière pleine de noblesse dont Rébecca venait de faire ce dernier appel.

Cet homme n'était naturellement ni dur ni cruel; mais, ayant toujours été étranger aux passions mondaines, et dominé par le sentiment du devoir le plus rigide, son âme s'était endurcie par la vie ascétique qu'il menait, par la puissance suprême dont il jouissait, et par l'obligation qu'il s'imposait de subjuguer les infidèles et d'extirper l'hérésie. Ses traits se détendirent, et leur sévérité habituelle se radoucit à la vue de la belle créature qui se tenait devant lui, seule, sans ami, et se défendait elle-même avec tant de fermeté et de courage. Il se signa deux fois comme un homme qui se méfie de l'amollissement inaccoutumé d'un cœur qui, en de telles occasions, ressemblait en dureté à l'acier de son épée.

— Jeune fille, dit-il enfin, si la compassion que je ressens pour toi est produite par quelque artifice de ton art pernicieux, ta faute est grande. Mais j'aime mieux la regarder comme un sentiment naturel à mon cœur, qui gémit de voir une créature si gracieuse devenir un vase de perdition. Repens-toi, ma fille, avoue tes sorcelleries, aban-

donne ta fausse religion; embrasse ce saint emblème, et tu pourras encore être heureuse en ce monde et dans l'autre. Placée dans quelque maison religieuse de l'ordre le plus austère, tu auras le temps de prier et de faire une pénitence convenable, et jamais ce repentir ne te coûtera un regret; reçois la vie à ces conditions. Qu'a jamais fait pour toi la loi de Moïse, que tu veuilles mourir pour elle?

— C'est la loi de mes pères, répondit Rébecca; elle leur a été donnée au milieu des foudres de la tempête, sur le mont Sinaï, dans la nue et dans le feu. Vous le croyez vous-même, si vous êtes chrétien; seulement, vous prétendez qu'elle n'est plus pratiquée; mais ceux qui me l'ont enseignée ne m'ont jamais appris qu'elle fût révoquée.

— Qu'on fasse avancer notre chapelain, reprit Beaumanoir, et qu'il explique à cette infidèle opiniâtre...

— Pardonnez-moi, dit Rébecca avec douceur, si je vous interromps; je ne suis qu'une jeune fille incapable d'argumenter sur les vérités de ma religion, mais je saurai mourir pour elle, si telle est la volonté de Dieu. Souffrez que je sollicite une réponse à la demande que j'ai faite d'un champion.

— Donnez-moi son gant, dit Beaumanoir. Voilà, en vérité, continua-t-il en regardant le tissu léger, voilà un gage bien fragile pour une demande aussi terrible que celle d'un combat à outrance. Vois-tu, Rébecca, autant ce gant mince et délicat diffère de nos lourds gantelets de fer, autant ta cause est au-dessous de celle du Temple; car c'est notre ordre que tu as défié.

— Mettez mon innocence dans le plateau, reprit Rébecca, et le gant de soie l'emportera sur le gant de fer.

— Tu persistes donc dans ton refus à confesser tes crimes, et tu maintiens le cartel hardi que tu as porté?

— J'y persiste, seigneur, répondit la juive.

— Qu'il soit donc fait ainsi, au nom du ciel! reprit le grand maître, et que Dieu défende le bon droit!

— *Amen!* répondirent les précepteurs placés autour du

grand maître, et le mot fut répété solennellement par toute l'assistance.

— Mes frères, dit Beaumanoir, vous savez que nous aurions pu refuser à cette femme la faveur de l'épreuve par le combat ; mais, bien qu'elle soit juive et infidèle, elle est aussi étrangère et sans protecteur, et à Dieu ne plaise qu'elle ait réclamé de nous sans l'avoir obtenue la protection de nos lois tutélaires. Nous sommes, d'ailleurs, chevaliers et soldats aussi bien que prêtres, et ce serait pour nous une honte de refuser, sous aucun prétexte, un combat qui nous est offert. Voici donc, mes frères, l'état de l'affaire. Rébecca, fille d'Isaac d'York, est accusée, sur maintes circonstances plus que suspectes, d'avoir employé des sorcelleries contre la personne d'un noble chevalier de notre ordre sacré, et elle réclame le combat pour prouver son innocence. A qui, mes frères révérends, êtes-vous d'avis que nous délivrions le gage du combat, le désignant en même temps pour notre champion sur le champ clos?

— A Brian de Bois-Guilbert, que la cause intéresse principalement, dit le précepteur de Goodalricke, et qui toutefois sait mieux que personne où est la vérité dans cette affaire.

— Mais, s'écria le grand maître, si notre frère Brian est sous l'influence d'un charme ou d'un sortilége? Nous faisons cette observation seulement par prudence, car il n'y a personne au bras duquel nous puissions confier avec plus d'assurance cette cause, ou toute autre plus importante.

— Mon révérend père, répondit le précepteur de Goodalricke, il n'y a pas de charme qui puisse affecter le champion qui s'offre à combattre pour le jugement de Dieu.

— Tu parles bien, mon frère, dit le grand maître. Albert de Malvoisin, donne le gage de bataille à Brian de Bois-Guilbert. Nous te chargeons, mon frère, continua-t-il en s'adressant à Bois-Guilbert, de te battre vaillamment, et nous ne doutons pas que la bonne cause ne triomphe. Et toi, Ré-

becca, fais attention. Nous t'accordons trois jours, à compter d'aujourd'hui, pour trouver un champion.

— C'est un délai bien court, répondit Rébecca, pour qu'une étrangère, qui est d'une foi différente, puisse trouver un homme qui veuille combattre pour sa cause et hasarder sa vie et son honneur contre un chevalier qui a la réputation d'un soldat à toute épreuve.

— Nous ne pouvons le prolonger, reprit le grand maître; il faut que le combat se livre en notre présence, et plusieurs raisons importantes nous obligent à partir le quatrième jour.

— Que la volonté de Dieu soit faite! répondit Rébecca; je me fie à celui à qui, pour me sauver, un instant peut suffire aussi bien que tout un siècle.

— Tu as bien parlé, jeune fille, s'écria le grand maître; mais nous savons qui peut prendre l'apparence d'un ange de lumière. Il ne reste qu'à désigner la place du combat et de l'exécution, s'il y a lieu. Où est le précepteur de cette maison?

Albert de Malvoisin, tenant toujours le gant de Rébecca à la main, parlait à Bois-Guilbert très-vivement, mais à voix basse.

— Eh quoi! s'écria le grand maître, il ne veut pas recevoir le gage?

— Il le recevra. Il l'a reçu, très-révérend père, reprit Malvoisin en glissant le gant sous son manteau; et, quant au lieu du combat, je regarde comme le plus convenable la lice de Saint-Georges, appartenant à cette préceptorerie, et dont nous nous servons pour nos exercices militaires.

— Fort bien, dit le grand maître. Rébecca, c'est en ce champ clos que tu devras présenter ton champion, et, si personne ne se présente, ou si ton champion succombe dans le jugement de Dieu, tu mourras de la mort d'une sorcière: telle est notre sentence. Que notre jugement soit inscrit sur nos registres et lu à haute voix, afin que personne ne puisse prétexter cause d'ignorance.

Un des chapelains qui servaient de commis au chapitre, grossoya immédiatement cet ordre dans un gros volume qui contenait les procès-verbaux des chevaliers du Temple, lorsqu'ils étaient en séance solennelle; puis, quand il eut fini d'écrire, un autre lut à haute voix la sentence du grand maître, qui, traduite du français-normand, était conçue en ces termes:

« Rébecca, juive, fille d'Isaac d'York, ayant été accusée de sorcellerie, de séduction et autres manœuvres damnables, dirigées sur un chevalier du très-saint ordre du Temple de Sion, a nié cette accusation et dit que le témoignage délivré contre elle en ce jour est faux, méchant et déloyal; et allègue que, par légitime *essoine* (1) de sa personne, comme étant incapable de combattre dans sa propre cause, elle offre de soutenir son dire, représentée par un champion qui fera loyalement son devoir avec telles armes que choisira le porteur du gage de bataille, et cela à ses risques et périls.

» Elle a donné son gage, et le gage ayant été remis au noble seigneur et chevalier Brian de Bois-Guilbert du saint ordre du Temple de Sion, celui-ci a reçu la mission d'engager le combat comme défenseur de son ordre et de lui-même, comme ayant été injurié et endommagé par les manœuvres et les artifices de la demanderesse.

» C'est pourquoi le très-révérend père et puissant seigneur Lucas, marquis de Beaumanoir, a permis ledit cartel et le remplacement de la demanderesse, et a assigné le troisième jour pour ledit combat, l'endroit désigné étant l'enclos appelé la lice de Saint-Georges, près de la préceptorerie de Templestowe; et le grand maître ordonne que la demanderesse y comparaisse par son champion sous peine de mort, comme personne convaincue de sortilége ou séduction; et aussi arrête que le défendant comparaisse, sous

(1) Ce mot signifie exemption, excuse, et ici il se rapporte au privilége de l'appelante de comparoir par son champion au lieu et place d'elle-même, à raison de son sexe.

peine d'être tenu pour lâche et condamné par défaut; et le noble seigneur et très-révérend père a voulu que le combat ait lieu en sa propre présence, et selon l'usage en pareil cas, et que Dieu aide la bonne cause! »

— *Amen!* dit le grand maître.

Et le mot fut répété par tous les assistants.

Rébecca ne dit rien, mais elle leva les yeux vers le ciel, et, croisant les mains, elle resta dans cette attitude pendant plus d'une minute. Puis elle rappela modestement au grand maître qu'il devait lui être accordé quelque facilité de communiquer librement avec ses amis pour pouvoir leur faire connaître sa position et se procurer, si la chose était possible, un champion qui embrassât sa cause.

— La demande est juste et légale, répondit le grand maître. Choisis un messager de confiance, et il communiquera librement avec toi dans ta prison.

— Y a-t-il ici quelqu'un, s'écria Rébecca, qui, soit par amour pour une bonne cause, ou pour une riche récompense, veuille se charger de rendre service à une personne malheureuse?

Nul ne répondit; car personne ne jugeait sans danger, en présence du grand maître, de témoigner de l'intérêt à la prisonnière calomniée, dans la crainte d'être soupçonné d'un penchant vers le judaïsme. Bien moins encore un sentiment de compassion ou l'appât d'une récompense put maîtriser cette crainte. Rébecca resta quelques instants dans une inquiétude mortelle.

— Est-il possible, s'écria-t-elle enfin, que ce soit dans ce pays d'Angleterre que je me voie privée de la faible chance de salut qui me reste, faute d'un acte de charité qu'on ne refuserait pas au plus grand criminel!

Enfin Higg, fils de Snell, répliqua:

— Je ne suis qu'un malheureux impotent; mais, si j'ai encore un peu l'usage de mes membres, c'est à son assistance charitable que je le dois. Je ferai ta commission, ajouta-t-il se tournant vers Rébecca, aussi bien qu'il me

sera possible. Plût à Dieu que mes membres fussent assez alertes pour réparer le mal qu'a fait ma langue; hélas! quand j'ai loué ta charité, je ne me doutais guère que je t'exposais au péril.

— Dieu, dit Rébecca, est le dispensateur de tout; il peut mettre fin à la captivité de Juda, même en employant l'instrument le plus faible. Pour exécuter ses messages, le limaçon est un messager aussi rapide que le faucon. Cherche Isaac d'York; voici de quoi payer ton cheval; donne-lui cet écrit. Je ne sais pas si c'est un esprit céleste qui m'inspire, mais j'ai l'assurance que je ne mourrai pas de cette mort et qu'un champion se présentera pour moi. Adieu! ma vie ou ma mort dépend de ta promptitude.

Le paysan prit le billet, qui ne contenait que quelques lignes en langue hébraïque.

Plusieurs des assistants voulaient le dissuader de toucher à un document si suspect; mais Higg avait résolu de servir sa bienfaitrice.

— Elle m'a sauvé le corps, dit-il, et je suis convaincu qu'elle ne veut pas mettre mon âme en péril. Je m'en vais, ajouta-t-il, emprunter le bon cheval de Buthan, mon voisin, et je serai à York aussi promptement que le pourront homme et bête.

Par un heureux hasard, il n'eut pas besoin d'aller si loin, car, à un quart de mille de la porte de la préceptorerie, il fit la rencontre de deux cavaliers, qu'à leurs habits et leurs grands bonnets jaunes il reconnut pour juifs. En s'approchant davantage, s'aperçut que l'un d'eux était son ancien maître, Isaac d'York. L'autre cavalier était le rabbin Ben Samuel; et tous deux, à la nouvelle que le grand maître avait réuni un chapitre pour le jugement d'une sorcière, s'étaient rapprochés de la préceptorerie autant qu'ils l'avaient osé.

— Frère Ben Samuel, disait Isaac, mon âme est troublée, et je ne sais pourquoi. Cette accusation de nécromancie est trop souvent mise en usage pour ne pas couvrir de mauvais desseins contre notre race.

— Prends courage, mon frère, dit le médecin; tu peux traiter avec les Nazaréens et acheter par là toute immunité: l'intérêt gouverne les esprits sauvages de ces hommes impies comme, dit-on, le sceau du puissant Salomon commandait aux mauvais génies. Mais quel est ce pauvre diable qui vient vers nous sur des béquilles et qui cherche, il me semble, à nous parler? Ami, continua le médecin en s'adressant à Higg, fils de Snell, je ne te refuse pas le secours de mon art; mais je ne donne pas un liard à ceux qui demandent l'aumône sur la grande route. Fi donc! As-tu la paralysie dans les jambes? Alors, que tes mains travaillent pour te procurer l'existence; car, bien que tu sois incapable de servir de courrier, de berger ou de soldat, ou même de te mettre au service d'un maître impatient, il te reste encore d'autres métiers pour t'occuper. Qu'as-tu donc, mon frère? dit-il interrompant sa harangue pour regarder Isaac, qui, ayant jeté un regard sur le billet que lui présentait Higg, laissa échapper un profond gémissement, glissa de sa mule comme un homme qui se meurt et resta quelques instants sans connaissance.

Le rabbin, alarmé, sauta à bas de sa monture, et employa avec empressement les remèdes que son art lui suggérait pour rappeler son compagnon à la vie. Il avait même sorti de sa poche une lancette et allait le saigner, quand le juif se ranima tout à coup; mais ce ne fut que pour jeter son bonnet loin de lui et répandre de la poussière sur ses cheveux gris. Le médecin attribua d'abord cet accès subit de violente émotion à une aberration d'esprit, et, revenant à son premier dessein, il disposait de nouveau ses instruments; mais Isaac le convainquit bientôt de son erreur.

— Fille de ma douleur, s'écria-t-il, on aurait dû te nommer Benoni et non Rébecca! Puisse ma mort précéder la tienne, de peur que, dans l'amertume de mon cœur, je ne maudisse Dieu et ne perde mon âme!

— Frère, dit le rabbin très-étonné, est-ce à toi, fils d'Is-

raël, de proférer de semblables paroles? J'espère que l'enfant de ta maison vit encore?

— Elle vit, reprit Isaac; mais c'est comme Daniel, qui fut appelé Belteshazzar (Balthazar) quand il fut jeté dans la fosse aux lions. Elle est captive parmi ces hommes de Bélial, et ils vont exercer leur cruauté sur elle, sans pitié pour sa jeunesse et pour sa beauté. Oh! elle était comme une couronne de palmes vertes sur mes cheveux blancs; et on la verra se flétrir dans une nuit comme le fruit de Jonas! Enfant de ma vieillesse, enfant de mon amour, ô Rébecca, fille de ma Rachel, les ténèbres de la mort t'environnent!

— Mais lis le billet, reprit le rabbin; peut-être trouverons-nous encore une voie de délivrance.

— Lis toi-même, répondit Isaac, car mes yeux sont obscurcis par les larmes.

Le médecin lut les mots suivants dans la langue israélite:

« A Isaac, fils d'Adonikam, que les gentils appellent Isaac d'York.

» Que la paix et la bénédiction de la promesse se répandent sur toi!

» Mon père, je suis pour ainsi dire condamnée à mourir pour un crime que mon âme ne connaît pas, c'est-à-dire pour le crime de sorcellerie. Si on peut trouver un homme courageux qui veuille combattre pour ma cause avec l'épée et la lance, dans la lice de Templestowe, à trois jours d'ici, peut-être que le Dieu de nos pères lui donnera la force de défendre l'innocente qui n'a que ce secours dans son malheur. Mais, si on ne peut le trouver, que nos vierges d'Israël pleurent sur moi comme sur une de leurs compagnes qui n'existe plus, comme sur la biche frappée par le chasseur, comme sur la fleur abattue par la faux du moissonneur.

» Voyez donc ce que vous pouvez faire et où vous pouvez trouver quelque secours. Il y a bien un guerrier nazaréen qui prendrait les armes pour me défendre; c'est Wilfrid, fils de Cédric, que les gentiis appellent Ivanhoe; mais

peut-être qu'il ne peut pas encore soutenir le poids de son armure. Néanmoins, fais-lui savoir ce qui se passe, mon père ; car il est considéré parmi les hommes puissants de son peuple, et, comme il a été notre compagnon dans le malheur, il trouvera peut-être quelqu'un qui combattra pour ma cause. Et dis-lui, dis à Wilfrid, fils de Cédric, que, soit que Rébecca vive ou soit que Rébecca meure, elle est entièrement innocente du crime dont on l'accuse. Et si c'est la volonté de Dieu que tu sois privé de ta fille, ne reste pas plus longtemps sur cette terre de carnage et de cruauté. Pars pour Cordoue, où ton frère habite en sûreté à l'ombre du trône de Boabdil le Sarrasin ; car les cruautés exercées par les Mores contre la race de Jacob sont moins sanglantes que celles des Nazaréens d'Angleterre. »

Isaac écouta avec assez de calme la lecture de cette lettre; puis il recommença ses cris et ses lamentations, déchirant ses vêtements, couvrant sa tête de poussière, et s'écriant :

— Ma fille ! ma fille ! chair de ma chair, os de mes os !

— Reprends courage, lui dit le rabbin, car cette douleur est inutile. Redresse-toi, et va chercher ce Wilfrid, fils de Cédric ; qui sait s'il ne pourra te secourir de son conseil ou de son bras ! car ce jeune homme est aimé de Richard, que les Nazaréens nomment Cœur-de-Lion, et la nouvelle se répand qu'il est de retour dans son royaume. Peut-être pourra-t-il obtenir de lui une lettre et son sceau défendant à ces hommes de sang, qui déshonorent le Temple auquel ils empruntent leur nom, de mettre à exécution leur jugement inique.

— Je le chercherai, reprit Isaac ; car c'est un bon jeune homme, qui sympathise avec les exilés de Jacob ; mais il ne peut supporter son armure, et quel autre chrétien voudra prendre les armes pour les opprimés de Sion ?

— Il me semble, dit le rabbin, que tu parles comme un homme qui ne connaît pas les gentils. Avec de l'or, tu achèteras leur valeur, comme avec de l'or tu achèteras ta

propre sécurité. Aie bon courage, et mets-toi en route pour découvrir ce Wilfrid d'Ivanhoe; j'agirai aussi de mon côté, car ce serait un grand péché de t'abandonner dans cette calamité. Je vais me rendre à York, où un grand nombre de guerriers et d'hommes forts se sont réunis, et sois certain que j'y trouverai quelqu'un qui combattra pour toi; car l'or est leur Dieu, et ces hommes sont toujours prêts à engager leur vie pour de l'or, aussi bien que pour des terres. Mon frère, tu ne manqueras pas d'accomplir les promesses que je pourrai faire en ton nom?

— Assurément, mon frère, répondit Isaac, et béni soit le ciel qui m'a envoyé un consolateur dans ma misère! Cependant n'accède pas tout de suite à leur demande; car la qualité reconnue de ce peuple maudit est de commencer par exiger des livres et de finir par accepter des onces. Au surplus, fais comme tu voudras, car cette affaire me bouleverse l'esprit; et à quoi me servirait mon or si l'enfant de mon amour était arrachée de mes bras?

— Adieu, dit le médecin, et que les désirs de ton cœur soient exaucés!

Ils s'embrassèrent, et chacun d'eux prit la route qu'il devait suivre. Le paysan perclus demeura quelque temps à les suivre des yeux.

— Ces chiens de juifs, s'écria-t-il enfin, ils ne font pas plus d'attention à moi que si j'étais un esclave ou un Turc! Ils auraient bien pu me jeter un sequin ou deux! Je n'étais pas obligé de leur apporter ce billet, au risque d'être ensorcelé, comme beaucoup de gens me l'ont dit. Et que m'importe la pièce d'or que la jeune fille m'a donnée si je suis réprimandé par le prêtre le jour de Pâques, et si je dois lui donner deux fois autant pour me mettre bien avec lui, et, par-dessus le marché, si je suis appelé pendant toute ma vie « le courrier des juifs, » comme cela pourra bien m'arriver. Je crois que j'ai été véritablement ensorcelé quand je me suis approché de cette fille! Mais il en a toujours été ainsi pour tous ceux qui se sont approchés d'elle. Per-

sonne ne peut rien lui refuser, et encore à présent je donnerais de grand cœur ma boutique et mes outils pour lui sauver la vie.

XXXIX

Au crépuscule du jour qui suivit celui où fut prononcé le jugement de Rébecca, si on peut nommer jugement cet acte inique, un léger coup se fit entendre à la porte de la chambre qui lui servait de prison. Absorbée par la prière du soir que sa religion recommande, elle y prêta peu d'attention; après sa prière, elle chanta une hymne que nous nous sommes hasardé à traduire ainsi :

« Lorsque Israël, aimé du Seigneur, sortit de la terre d'esclavage, le Dieu de ses pères marcha devant lui, guide redoutable, environné de vapeurs et de flammes. Pendant le jour, la colonne de feu glissait lentement au-dessus des nations étonnées; pendant la nuit, les sables empourprés de l'Arabie reflétaient son éclat imposant.

» L'hymne d'actions de grâces s'élevait au ciel; à la voix des chœurs se joignaient les sons éclatants des tambourins et des trompettes, et les filles de Sion mêlaient leurs saints cantiques aux accents du lévite et du guerrier. Nul prodige aujourd'hui ne vient confondre nos ennemis. Israël abandonné erre au loin solitaire. Nos pères méconnurent tes voies, ô mon Dieu! et tu les as livrés aux méchants.

» Mais tu es toujours présent, quoique maintenant invisible; quand brilleront des jours prospères, que ton souvenir soit pour nous un voile protecteur contre un éclat décevant; et, quand d'une nuit orageuse les ténèbres descendront sur le chemin de Juda, sois lent à frapper, ô flambeau qui resplendis et qui consumes!

» Nous avons laissé nos harpes près des fleuves de Babylone, jouet des tyrans, mépris des gentils. L'encens ne brûle plus sur nos autels; nos harpes, nos tambourins et nos trompettes sont muets. Mais tu as dit : « Le sang des » boucs, la chair des béliers n'auront pas de prix à mes yeux, » un cœur contrit, une humble pensée, voilà l'offrande que » j'aime. »

Quand les derniers sons de l'hymne pieuse de Rébecca eurent cessé de se faire entendre, on heurta de nouveau légèrement à la porte.

— Entrez, dit-elle, si vous êtes ami; et, si vous êtes un ennemi, je ne puis vous refuser l'entrée.

— Je serai un ami ou un ennemi, Rébecca, dit Brian de Bois-Guilbert en entrant dans la chambre, selon ce qui adviendra de notre entretien.

Alarmée à la vue de cet homme, dont elle considérait la passion effrénée comme la cause de tous ses malheurs, Rébecca se recula d'un air surpris plutôt que craintif, dans l'angle le plus éloigné de l'appartement; elle semblait vouloir fuir aussi loin que possible, mais déterminée à se défendre avec courage quand la retraite deviendrait impossible. Elle se redressa et prit une attitude, non de défiance, mais de résolution; on voyait qu'elle ne défiait pas l'attaque, mais qu'une fois commencée, elle était sérieusement résolue à la repousser.

— Vous n'avez aucun sujet de me craindre, Rébecca, dit le templier, ou, s'il faut que j'appuie sur cette expression, vous n'avez *maintenant* nul sujet de me craindre.

— Je ne vous crains pas, sire chevalier, répondit Rébecca; mais sa voix entrecoupée semblait contredire ce qu'il y avait d'héroïque dans ses paroles. J'ai mis en Dieu toute ma confiance, et il est le maître de m'accorder son secours.

— Vous n'en avez pas besoin contre moi, reprit gravement Bois-Guilbert. Mes tentatives passées étaient folles; elles ne sont plus à redouter. A portée de votre voix sont des gardes sur lesquels je n'ai aucune autorité. Ils sont là

pour vous conduire à la mort, Rébecca, et cependant ils ne vous laisseraient pas insulter, même par moi, si mon délire me poussait jusque-là.

— Que le ciel en soit loué ! s'écria la juive; la mort est la moindre de mes craintes dans cette tanière du crime.

— Sans doute, répliqua le templier, l'idée de la mort est reçue sans répugnance lorsque la voie qui y conduit est courte et directe. Un coup de lance ou d'épée pour moi, pour vous une chute du haut d'une tour élevée ou la pointe d'une dague tranchante n'auraient rien qui nous effrayât, en comparaison de ce que vous et moi regarderions comme le déshonneur. Écoutez-moi ; il se peut bien que mes idées d'honneur, Rébecca, ne soient pas moins imaginaires que les vôtres; mais tous deux nous saurions également mourir pour elles.

— Malheureux ! dit la juive, êtes-vous donc contraint à exposer votre vie pour des principes dont votre sain jugement ne reconnaît pas la force ? Assurément, c'est donner un trésor pour ce qui ne peut se convertir en pain ; mais ne croyez pas qu'il en soit ainsi de moi. Votre résolution peut varier au gré des vagues agitées et capricieuses de l'opinion humaine ; la mienne est ancrée sur le rocher immuable des siècles.

— Silence, jeune fille ! reprit le templier, de pareils discours sont maintenant hors de saison. Vous êtes condamnée à mourir, non d'une mort soudaine et facile, telle que la misère la choisit et que le désespoir la recherche, mais d'une mort lente, terrible, accompagnée de cruelles tortures réservées à ce qu'une superstition infernale appelle votre crime.

— Et à qui, si tel est mon destin, à qui le devrais-je ? répondit Rébecca; n'est-ce pas à celui-là seul dont l'égoïsme brutal m'a traînée ici, et qui maintenant, dans un but que j'ignore, cherche à m'épouvanter en me faisant l'horrible tableau du sort misérable auquel il m'a exposée ?

— Ne croyez pas, dit le templier, que je vous aie livrée

volontairement; je vous garantirais aujourd'hui encore de tout danger avec autant d'empressement que j'en ai mis à vous couvrir de mon bouclier contre les traits qu'on nous lançait dans la cour du château de Torquilston.

— Si votre dessein avait été d'accorder une protection honorable à une malheureuse fille, reprit la juive, je vous devrais de la reconnaissance; au lieu de cela, vous avez tant de fois cherché à vous'en faire un mérite, que je vous dirai que, connaissant vos sentiments pour moi, j'aurais mieux aimé perdre la vie que de me trouver entre vos mains.

— Trêve de reproches, Rébecca, répondit Bois-Guilbert. J'ai aussi mes chagrins, et je ne puis souffrir que vous cherchiez à les aggraver encore.

— Quel est donc votre dessein, sire chevalier? demanda la juive; faites-moi connaître en peu de mots si vous avez quelque autre but que de contempler la misère que vous avez causée. Hâtez-vous de m'en instruire et de me laisser à moi-même. Le passage de la vie à l'éternité est court mais terrible; il ne me reste que bien peu d'instants pour me préparer à la mort.

— Je m'aperçois, Rébecca, dit Bois-Guilbert, que vous persistez à m'accuser de malheurs que je voudrais avoir pu prévenir.

— Sire chevalier, répliqua Rébecca, je voudrais vous épargner mes reproches; mais n'est-il pas évident que je ne dois la mort qu'à votre passion criminelle?

— Vous êtes dans l'erreur, vous vous trompez, s'écria le templier avec emportement, si vous m'imputez un mal que je n'ai pu ni prévoir ni empêcher. Pouvais-je deviner l'arrivée inattendue de ce radoteur, que quelques éclairs de valeur fanatique et les louanges données par des sots aux souffrances d'un anachorète ont élevé pour le moment bien au-dessus de ses mérites, au-dessus du sens commun, de moi et de cent autres chevaliers du Temple? Et cependant, loin de partager ses opinions et ses actions fantasques, nous

repoussons tous ces sots préjugés pour penser et pour sentir comme il convient à des hommes libres.

— Cependant, reprit Rébecca, vous étiez assis parmi mes juges. Et, moi dont l'innocence vous est bien connue, vous m'avez condamnée aussi bien que vos collègues ; et, si j'ai bien compris, c'est vous-même qui devez soutenir la justice de cet arrêt les armes à la main et assurer mon châtiment.

—Patience, jeune fille, répliqua le templier : il n'y a pas de peuple qui sache aussi bien que vos tribus se soumettre au temps, et diriger son vaisseau de manière à tirer parti même des vents contraires.

— Regrettée soit l'heure, dit Rébecca, qui apprit cet art à la maison d'Israël ! Mais l'adversité fait plier le cœur comme le feu assouplit l'acier rebelle, et ceux qui ne sont plus leurs propres maîtres et qui ont cessé d'être les habitants d'un État libre et indépendant sont obligés de s'humilier devant des étrangers. C'est une malédiction qui pèse sur nous, chevalier, malédiction méritée sans doute par nos propres méfaits et ceux de nos pères. Mais vous, vous qui vous glorifiez de la liberté comme d'un droit d'aînesse, combien votre disgrâce est plus grande, lorsque vous vous avilissez au point d'agir contrairement à vos convictions, pour vous soumettre à des préjugés que vous ne partagez pas !

— Vos paroles sont amères, Rébecca, dit Bois-Guilbert en arpentant la chambre d'un air d'impatience ; mais je ne suis pas venu ici pour lutter de reproches avec vous. Sachez bien que Bois-Guilbert ne plie devant aucun homme vivant, quoique des circonstances puissent l'obliger pour un temps à changer ses plans ; sa volonté est le torrent qui descend des montagnes : on peut, il est vrai, en détourner le cours, mais il faut qu'il se rende à l'Océan. D'où pensez-vous que soit venu cet écrit qui vous a conseillé de demander un champion, si ce n'est de Bois-Guilbert ? Quel autre que lui aurait pu prendre à vous le même intérêt ?

— Un court répit qui éloigne de quelques heures une mort inévitable, s'écria Rébecca, est-ce là tout ce que vous avez pu faire pour une femme sur la tête de laquelle vous avez accumulé tant de douleurs, et que vous avez conduite aux portes du tombeau?

— Non, jeune fille, reprit Bois-Guilbert, ce n'est pas tout ce que je m'étais proposé. Sans l'intervention maudite de ce radoteur fanatique et de ce sot de Goodalricke, qui, dans son excès de zèle, affecte de penser et de juger selon les règles ordinaires de l'humanité, le rôle de champion défenseur était dévolu, non à un précepteur, mais à un compagnon de l'ordre. C'est alors que moi-même, tel était mon dessein, au premier son de la trompette, j'apparaissais dans la lice comme votre champion, sous le déguisement d'un chevalier errant qui cherche des aventures pour illustrer son bouclier et sa lance, et alors Beaumanoir aurait pu faire choix, non pas d'un, mais de deux ou trois de mes confrères, et il n'en est pas un que je n'eusse démonté à la première rencontre. C'est ainsi, Rébecca, que votre innocence eût été reconnue, et c'est à votre reconnaissance que je me serais fié pour me récompenser de ma victoire.

—Chevalier, reprit Rébecca, tout cela n'est que fanfaronnade et vain exposé de ce que vous auriez fait si vous n'aviez jugé convenable d'agir autrement. Vous avez reçu mon gant, et il faudra que mon champion, si une fille aussi délaissée peut en trouver un, croise sa lance contre la vôtre. Et cependant vous voudriez encore prendre le masque d'un ami et d'un protecteur!

— Oui, votre ami et votre protecteur, dit gravement le templier; mais faites attention à quel risque je m'expose, ou plutôt à quelle certitude de déshonneur, et ne me blâmez pas si je fais mes conditions avant de sacrifier tout ce que jusqu'ici j'avais eu de plus cher, afin de sauver la vie d'une juive.

— Parlez, répondit Rébecca; je ne vous comprends pas.

— Eh bien, reprit Bois-Guilbert, je parlerai avec autant

de franchise que jamais le fit une pénitente crédule à son père spirituel, au confessionnal. Rébecca, si je ne me montre pas dans cette lice, je perds ma renommée et mon rang; je perds ce qui est le souffle de ma vie, l'estime de mes frères et l'espoir d'être un jour investi de la puissante autorité dont jouit maintenant ce vieux Lucas de Beaumanoir, et dont je ferais un tout autre emploi. Tel est le sort qui m'attend, sort inévitable, si je ne parais en armes contre votre cause. Maudit soit ce Goodalricke, qui m'a pris dans un tel piége! et deux fois maudit soit cet Albert de Malvoisin, qui m'a empêché de jeter votre gant à la face du radoteur superstitieux qui avait écouté de si absurdes accusations contre une créature dont l'âme est aussi élevée que sa figure est intéressante et belle!

— A quoi bon maintenant ces flatteries extravagantes? demanda Rébecca. Votre choix est fait, et vous avez préféré répandre le sang d'une femme innocente plutôt que de mettre en péril votre rang élevé et vos espérances terrestres. A quoi bon tous vos calculs à cette heure? Votre choix est irrévocablement fait.

— Non, répondit le chevalier; mon choix n'est pas fait; de plus, ce choix dépend de vous-même. Si je me montre dans la lice, il faut que je soutienne l'honneur de mon nom, et, dans ce cas, que vous ayez ou non un champion, vous mourrez par le feu; car nul chevalier vivant n'a combattu avec moi à chances égales ou avec avantage, si ce n'est Richard Cœur-de-Lion et son ami Ivanhoe. Vous savez qu'Ivanhoe est hors d'état de supporter son armure, et que Richard est captif sur une terre étrangère. Si je parais, vous devez mourir, alors même que vos charmes exciteraient quelque jeune téméraire à prendre votre défense.

— A quoi bon me répéter cela si souvent? demanda la juive.

— Parce qu'il est important que vous vous accoutumiez à regarder votre sort sous toutes ses faces, répliqua Bois-Guilbert.

— Eh bien donc, retournez la tapisserie, reprit Rébecca, et montrez-moi le côté opposé.

— Si je me présente dans la fatale lice, reprit le templier, vous mourrez d'une mort lente et cruelle, dans ces tourments qu'on prétend réservés aux coupables après leur mort; mais, si je ne m'y présente pas, je suis un chevalier dégradé et déshonoré, accusé de sorcellerie et de communion avec les infidèles. Le nom illustre que je porte, et auquel j'ai su donner le plus grand éclat, devient un titre de honte et de reproche; je perds ma renommée, mon honneur et même la perspective d'une grandeur que les empereurs ont peine à atteindre; je sacrifie une puissante ambition; je détruis des desseins qui me portaient aussi haut que les montagnes qui ont servi, suivant les païens, à escalader le ciel. Et cependant, Rébecca, ajouta-t-il se jetant a ses pieds, cette grandeur, je suis prêt à la sacrifier, cette renommée, j'y renonce, cette puissance, je l'abdique, aujourd'hui même que je la sens presque entre mes mains, si vous voulez seulement me dire: « Bois-Guilbert, sois mon amant. »

— Ne songez pas à de pareilles frivolités, chevalier, répondit Rébecca; mais allez trouver le régent, la reine mère, le prince Jean: ils ne pourront, pour l'honneur de la couronne d'Angleterre, laisser exécuter le jugement de votre grand maître. De cette manière, vous m'aurez protégée sans faire de sacrifice ou sans exiger de moi une récompense impossible.

— Je n'ai rien à démêler avec eux, continua-t-il en saisissant le bas de sa robe; c'est à vous seule que je m'adresse; et qu'y a-t-il qui puisse servir de contre-poids à votre décision? Songez-y bien; quand je serais un démon, je serais encore préférable au trépas, et c'est le trépas qui est mon rival.

— Je ne suis pas dans une situation d'esprit à examiner tout cela, répondit la juive craignant de provoquer le fougueux chevalier, et cependant bien résolue à ne plus lui laisser le moindre espoir. Soyez homme! soyez chrétien! Si

votre foi vous recommande vraiment cette miséricorde, que vos paroles plutôt que vos actions attestent, sauvez-moi de cette mort affreuse sans demander une récompense qui transformerait votre grandeur d'âme en un vil marché.

— Non, Rébecca, s'écria le fier templier se redressant, vous ne m'en imposerez pas ainsi! Si je renonce à ma renommée actuelle et à mon ambition pour l'avenir, j'y renoncerai par amour pour vous, et vous serez la compagne de ma fuite. Écoutez-moi, Rébecca, continua-t-il en radoucissant de nouveau sa voix; l'Angleterre, l'Europe ne sont pas tout l'univers; il y a des sphères qui nous sont ouvertes, assez vastes même pour mon ambition. Nous irons en Palestine, où est Conrad, marquis de Montferrat, mon ami, ami aussi dépourvu que moi de ces scrupules extravagants qui entravent l'indépendance de notre raison. Nous nous liguerons avec Saladin, plutôt que de supporter le dédain de ces fanatiques que nous méprisons. Je formerai de nouveaux plans, continua-t-il en arpentant de nouveau la chambre à pas précipités; l'Europe entendra retentir le pas sonore de l'homme qu'elle aura chassé de son sein! Les millions de croisés qu'elle envoie au carnage ne peuvent faire autant pour la défense de la Palestine; les sabres de milliers de Sarrasins ne peuvent s'ouvrir une voie aussi large dans cette terre pour laquelle les peuples luttent entre eux que le feront la valeur et la politique de Bois-Guilbert et de ses frères, qui, en dépit de ce vieux bigot, me resteront fidèles dans le bien comme dans le mal. Tu seras reine, Rébecca. Sur le mont Carmel, nous élèverons le trône que mon bras aura conquis pour toi, et j'échangerai contre un sceptre le bâton de commandement que j'ai si longtemps désiré,

— C'est un rêve, reprit Rébecca, un rêve frivole de la nuit; mais, quand ce serait une réalité, ma résolution n'en serait pas moins ferme. Il me suffit de vous dire que jamais je ne partagerai cette puissance avec vous. Je ne tiens pas si peu aux liens de ma nation et à ma foi religieuse que je

puisse estimer l'homme qui consentirait à se parjurer et à répudier les devoirs de l'ordre dont il est membre, afin de pouvoir satisfaire une passion désordonnée pour la fille d'un autre peuple. Ne mettez pas un prix à ma délivrance, sire chevalier. Ne vendez pas une action généreuse; protégez l'opprimée par esprit de charité et non pas par un sentiment d'égoïsme. Courez au pied du trône d'Angleterre; Richard écoutera mon appel contre ces hommes sanglants.

— Jamais, Rébecca! s'écria le templier fièrement; si je renonce à mon ordre, ce sera pour toi seule. L'ambition me restera si tu repousses mon amour; je n'aurai pas tout à regretter à la fois. Baisser la tête devant Richard? demander une grâce à ce cœur orgueilleux? Jamais, Rébecca, jamais je ne mettrai dans ma personne l'ordre du Temple à ses pieds! Je puis abandonner mon ordre, mais je ne veux ni le dégrader ni le trahir.

— Que Dieu me vienne en aide, alors, s'écria Rébecca, puisque le secours de l'homme est impossible à espérer!

— C'est la vérité, reprit le templier; car, toute orgueilleuse que tu es, tu as trouvé en moi ton égal. Si j'entre dans la lice la lance en arrêt, ne pense pas qu'aucune considération humaine puisse m'empêcher de déployer ma force, et songe alors à ton destin : mourir de la mort effroyable du dernier des criminels, être consumée dans un bûcher en flammes, être rendue aux éléments dont nos corps sont si mystérieusement composés. Il ne restera pas un atome de ce corps gracieux pour que nous puissions dire : « C'est ici que fut la vie et le mouvement! » Rébecca, ce n'est pas au cœur de la femme à soutenir un pareil tableau. Tu te rendras à mes prières.

— Bois-Guilbert, répondit la juive, tu ne connais pas le cœur des femmes; jusqu'ici, tu n'en as jamais connu d'autres que celles qui ont perdu tes meilleurs sentiments; je te dis, orgueilleux templier, que, dans les plus sanglantes batailles, tu n'as jamais déployé plus de courage que n'en ont montré les femmes dévouées à la souffrance par l'af-

fection ou par le devoir. Je suis moi-même une femme délicatement élevée, faible, craintive et épouvantée de la douleur; cependant, quand nous entrerons dans les lices fatales, vous pour combattre et moi pour souffrir, je suis fermement convaincue que mon courage s'élèvera plus haut que le vôtre. Adieu! je n'échangerai plus avec vous de paroles inutiles; le temps qui reste sur cette terre à la fille de Jacob doit être autrement employé. Il faut qu'elle cherche le consolateur qui cache son visage à son peuple, mais qui ouvre toujours l'oreille aux cris de ceux qui l'implorent avec sincérité et confiance.

— Eh quoi! faut-il donc nous séparer ainsi! s'écria le templier après un moment de silence. Plût au ciel que nous ne nous fussions jamais rencontrés, ou que tu eusses été noble de naissance, et de religion chrétienne! Juste ciel! quand je te regarde et que je songe où nous devons encore nous rencontrer, je me laisse aller au désir d'être un fils de ta nation dégradée, de ne connaître que les lingots et les shekels au lieu de la lance et du bouclier, la tête courbée devant le dernier des seigneurs, et n'ayant le regard terrible que pour le débiteur qui ne pourrait me payer. Oui, Rébecca, je voudrais être juif, pour vivre près de toi et pour échapper à l'horrible part que je dois prendre à ta mort.

— Vous venez de peindre le juif, reprit Rébecca, tel que l'a fait la persécution de ceux qui vous ressemblent. Le ciel, dans sa colère, l'a chassé de son pays; mais l'industrie lui a ouvert le seul chemin à l'opulence et au pouvoir que l'oppression n'ait pu lui fermer. Lisez l'histoire passée du peuple de Dieu, et dites-moi si ceux par qui Jéhovah a fait tant de miracles parmi les nations étaient alors un peuple d'avares et d'usuriers? Sachez aussi, orgueilleux chevalier, que nous comptons parmi nous des noms glorieux près desquels la noblesse du Nord est comme l'humble courge comparée au cèdre; des noms qui remontent à ces temps radieux où la présence divine faisait trembler le siége de

la miséricorde entre les chérubins. La splendeur de ces noms illustres ne tire son origine d'aucun prince terrestre, mais de cette voix auguste qui a ordonné à leurs pères de s'approcher de la vision céleste. Tels étaient les princes de la maison de Jacob.

La figure de Rébecca brillait d'un feu divin, tandis qu'elle exaltait ainsi l'ancienne gloire de sa race; mais elle pâlit en ajoutant avec un soupir :

— Tels étaient les princes de Juda, mais tels ils ne sont plus ! Ils sont foulés aux pieds comme le gazon fauché et mêlé avec la fange des grandes routes. Et cependant il s'en trouve encore parmi eux qui ne démentent en rien leur illustre origine, et telle sera la fille d'Isaac, fils d'Adonikam. Adieu ! je n'envie pas vos honneurs achetés au prix du sang; je n'envie pas vos ancêtres barbares, ces païens du Nord; je n'envie pas votre foi, qui est constamment dans votre bouche, mais jamais dans votre cœur ni dans vos actions.

— De par le ciel! il y a un sort sur moi, s'écria Bois-Guilbert, et je suis presque tenté de croire que cet imbécile de Beaumanoir a dit la vérité ! Il y a quelque chose de surnaturel dans la répugnance que j'éprouve à me séparer de toi, charmante fille, ajouta-t-il en se rapprochant d'elle d'un air respectueux, si jeune, si belle, si indifférente à la mort, et cependant condamnée à mourir dans les tortures et l'infamie ! Qui pourrait ne pas déplorer ton sort ? Les larmes que ces paupières n'avaient pas senties depuis vingt ans inondent mes yeux lorsque je te contemple. Mais c'en est fait, rien ne peut maintenant te sauver la vie. Toi et moi, nous ne sommes que les instruments aveugles d'une fatalité irrésistible qui nous entraîne comme deux vaisseaux poussés l'un vers l'autre par la tempête, qui se heurtent, se brisent et périssent. Pardonne-moi du moins, et séparons-nous comme se séparent des amis. J'ai vainement essayé de fléchir ta résolution, et la mienne est inébranlable comme un arrêt du destin.

— C'est ainsi, reprit Rébecca, que les hommes rejettent sur le destin les suites de leurs passions et de leurs fautes. N'importe! je vous pardonne, Bois-Guilbert, bien que vous soyez l'auteur de ma mort prématurée. Votre esprit était élevé et capable de nobles choses; mais c'est le jardin du paresseux : les mauvaises herbes l'ont envahi et y ont étouffé la belle fleur si vitale et si salutaire.

— Oui, répondit le templier, je suis tel que tu m'as dépeint : ignorant, indomptable et fier; mais c'est ce qui m'a élevé parmi une foule de sots et de bigots et m'a fait atteindre le caractère éminent qui me place au-dessus d'eux. J'ai été depuis mon berceau un enfant des combats, ambitieux dans mes vues, d'une constance inflexible à les poursuivre. Tel je serai toujours : fier, inflexible et constant, et le monde en verra des preuves! Mais me pardonnes-tu, Rébecca?

— Aussi volontiers que jamais victime ait pardonné à son bourreau.

— Adieu donc! dit le templier.

Et il se précipita hors del'appartement.

Le précepteur Albert attendait impatiemment dans une chambre voisine le retour de Bois-Guilbert.

— Tu as tardé longtemps! s'écria-t-il; j'étais comme étendu sur un lit de fer rouge. Si le grand maître ou son espion Conrad étaient venus ici, j'aurais payé cher ma complaisance. Mais qu'as-tu, mon frère? Ton pas chancelle, ton front est aussi sombre que la nuit. Es-tu bien portant, Bois-Guilbert?

— Oui, répondit le templier, aussi bien que le misérable qui est condamné à mourir dans une heure. Mais non, je ne suis pas à moitié aussi bien; car il y a des gens qui dans cet état déposent la vie comme un vêtement usé. Par le ciel! Malvoisin, cette fille m'a presque désarmé. Je suis presque résolu d'aller trouver le grand maître, d'abjurer l'ordre à sa barbe et de refuser de remplir le rôle brutal que sa tyrannie m'impose.

— Tu es fou, répondit Malvoisin; tu ne pourras que te perdre sans avoir une seule chance de sauver la vie à cette juive qui paraît t'être si précieuse. Beaumanoir nommera un autre templier pour te remplacer, et l'accusée périra aussi sûrement que si tu avais accepté le devoir qui t'était prescrit.

— C'est faux! Je prendrai les armes pour sa défense, répondit le templier avec orgueil; et, si je le fais, je pense, Malvoisin, que tu ne connais personne dans l'ordre capable de garder la selle sous la pointe de ma lance.

— Soit! Mais tu oublies, dit le prudent conseiller, que tu n'auras ni le loisir ni l'occasion d'exécuter ce projet insensé. Va trouver Lucas de Beaumanoir, et dis-lui que tu as renoncé à ton vœu d'obéissance, tu verras combien d'heures de liberté te laissera le vieux despote. De telles paroles seront à peine sorties de tes lèvres, que tu seras jeté à cent pieds sous terre, dans le donjon de la préceptorerie, en attendant que tu sois jugé comme chevalier apostat. Ou bien, s'il persiste à te croire possédé, tu auras en partage la paille, les chaînes et les ténèbres dans quelque couvent éloigné, tu seras étourdi d'exorcismes et trempé d'eau bénite afin de chasser le malin esprit qui te domine. Tu dois paraître dans la lice, Brian; sans quoi, tu es un homme perdu et déshonoré.

— Je fuirai sans parler au grand maître, s'écria Bois-Guilbert; je gagnerai quelque pays lointain où la folie et le fanatisme n'aient pas encore pénétré. Pas une goutte de sang de cette intéressante créature ne sera répandu de mon aveu.

— Tu ne peux plus fuir! s'écria le précepteur; tes emportements ont excité les soupçons, et on ne te permettra pas de sortir de la préceptorerie. Va en faire l'essai. Présente-toi à la porte de sortie, ordonne que le pont soit baissé, et vois quelle réponse tu recevras. Tu parais surpris et offensé; mais n'est-ce pas ce qui pouvait être fait de mieux pour toi? Supposons que tu parviennes à prendre la fuite.

Que s'ensuivrait-il, sinon ta dégradation de chevalier, le déshonneur de tes ancêtres et la perte de ton rang? Songes-y, mon ami, où tes vieux compagnons d'armes cacheront-ils leur front quand Brian de Bois-Guilbert, la meilleure lance des templiers, aura été proclamé lâche et félon au milieu des huées du peuple assemblé? Quel deuil pour la cour de France! Avec quelle joie l'altier Richard apprendrait la nouvelle que le chevalier qui a osé lui résister en Palestine, et qui a presque obscurci sa renommée, a sacrifié son nom et son honneur pour une juive qu'il n'a pas même sauvée par ce sacrifice.

— Malvoisin, dit le chevalier, je te remercie, tu viens de toucher la corde qui fait vibrer mon cœur le plus aisément! Advienne que pourra! On n'accolera jamais les épithètes de félon et de déloyal au nom de Bois-Guilbert. Plût à Dieu que Richard ou quelqu'un de ses favoris anglais si vantés parût dans ces lices! Mais elles resteront vides, personne ne voudra risquer de rompre une lance pour une fille innocente et abandonnée!

— Tant mieux pour toi s'il en est ainsi, reprit le précepteur; si aucun champion ne se présente, ce ne sera pas par toi que la malheureuse fille mourra, mais par la sentence du grand maître, qui seul sera répréhensible, et qui se fera gloire de cet événement comme d'une action louable et digne d'admiration.

— C'est vrai, répondit Bois-Guilbert; si aucun champion ne se présente, je ne suis plus qu'une partie du spectacle, à cheval il est vrai dans les lices, mais n'ayant aucune part à ce qui devra suivre.

— Pas la moindre, continua Malvoisin, pas plus que l'image de saint Georges, quand elle fait partie d'une procession.

— Eh bien, je reprends ma résolution, répliqua l'orgueilleux templier. Elle m'a méprisé, repoussé, outragé; pourquoi lui sacrifierais-je l'estime dont je jouis dans l'opinion de mes confrères? Malvoisin, j'apparaîtrai dans la lice.

A ces mots, il sortit de l'appartement, suivi du précepteur, qui voulait le surveiller et le fortifier dans sa résolution; car il prenait un vif intérêt à la renommée de Bois-Guilbert. Il s'attendait bien à faire son profit de la promotion du chevalier à la dignité suprême de l'ordre, sans compter l'avancement dont Montfichet lui avait donné l'espoir, sous la condition qu'il contribuerait à la condamnation de la malheureuse Rébecca. Cependant, quoiqu'en combattant les sentiments de compassion auxquels son ami était près de céder, il eut sur lui tout l'avantage que possède un caractère astucieux, posé et égoïste, sur un homme agité par des passions violentes et opposées. Il fallut tout l'artifice de Malvoisin pour maintenir Bois-Guilbert dans le parti qu'il venait de prendre. Il fut obligé de le garder de près pour l'empêcher de renouveler ses projets de fuite, et pour intercepter toute communication entre le grand maître et lui, de peur qu'il ne s'ensuivît un éclat scandaleux. Il fut encore obligé de réitérer de temps en temps tous les arguments dont il s'était servi pour prouver que, en se présentant comme champion dans cette occasion, Bois-Guilbert suivait la seule voie par laquelle il pût se sauver de la dégradation et de la honte sans influer en aucune manière sur le destin de Rébecca.

XL

Quand le chevalier Noir, car il faut reprendre la suite de ses aventures, eut quitté le *Trysting-tree* (1) du généreux outlaw, il se rendit à une maison religieuse des environs, appelée le monastère de Saint-Botolph, où Ivanhoe blessé

(1) Arbre du rendez-vous.

avait été transporté après la prise du château, sous la conduite du fidèle Gurth et du magnanime Wamba. Il n'est pas nécessaire, quant à présent, de dire ce qui se passa dans l'intervalle entre Wilfrid et son libérateur; il nous suffit de dire que, après une longue et grave conférence, des courriers furent dépêchés par le prieur dans plusieurs directions; que, le lendemain matin, le chevalier Noir se disposa à se remettre en route, accompagné du bouffon Wamba, qui devait lui servir de guide.

— Nous nous retrouverons, dit-il à Ivanhoe, à Coningsburg, au château d'Athelsthane, puisque c'est là que ton père Cédric se propose de tenir le banquet funèbre pour son noble parent. Je désire voir réunis tes amis saxons, sire Wilfrid, afin de les connaître mieux que je ne l'ai fait jusqu'à présent; tu m'y rejoindras, et je prendrai sur moi la tâche de te réconcilier avec ton père.

Ce disant, il fit des adieux affectueux à Ivanhoe, qui exprima le désir le plus ardent de suivre son libérateur. Mais le chevalier Noir ne voulut point y consentir.

— Repose-toi aujourd'hui; à peine auras-tu assez de force pour te mettre en route demain. Je ne veux d'autre guide que le fidèle Wamba, qui jouera près de moi le rôle de prêtre ou de bouffon, selon l'humeur où je me trouverai.

— Moi, dit Wamba, je vous suivrai de tout mon cœur. Je suis curieux de voir le banquet des funérailles d'Athelsthane; car, si ce banquet n'est pas complet, il sortira de la tombe pour gronder le cuisinier, le maître d'hôtel et l'échanson, et ce serait un spectacle digne d'être vu. Je me reposerai toujours, messire chevalier, sur Votre Valeur pour faire mes excuses auprès de mon maître Cédric, dans le cas où mon esprit me ferait défaut.

— Et comment voudrais-tu, sire bouffon, que ma valeur réussît, lorsque ton esprit reste en route? Réponds à cette question, dit le chevalier.

— L'esprit, sire chevalier, répliqua le bouffon, peut faire beaucoup. C'est un drôle vif, intelligent, qui voit le côté

faible de son voisin, et qui sait bien se mettre à l'abri du vent lorsque les passions soufflent avec violence Mais la valeur est une gaillarde qui renverse tout devant elle ; qui rame contre le vent et contre la marée et va droit au but. Ainsi donc, digne et bon chevalier, tandis que je profiterai du beau temps qui donne un caractère débonnaire à mon maître et seigneur, je m'en rapporterai à vous pour venir à mon aide en cas de tempête.

— Sire chevalier du Cadenas, puisque c'est votre bon plaisir de vous appeler ainsi, dit Ivanhoe, je crains que vous n'ayez choisi un sot jaseur et importun pour vous servir de guide. Mais il connaît tous les sentiers de la forêt aussi bien que le meilleur chasseur qui la fréquente ; et le pauvre fou, comme vous avez pu le voir, est fidèle comme l'acier.

— Eh mais ! s'écria le chevalier, s'il a l'intelligence de me montrer ma route, je ne lui en voudrai pas de chercher à l'égayer. Porte-toi bien, gentil Wilfrid ; je te conseille de ne pas essayer de te mettre en route avant demain au plus tôt.

A ces mots, il présenta sa main à Ivanhoe, qui la pressa sur ses lèvres ; puis il prit congé du prieur, monta à cheval, et sortit du monastère avec Wamba pour son compagnon. Ivanhoe les suivit des yeux jusqu'à ce qu'ils eussent disparu sous les ombres de la forêt environnante, puis il rentra dans le couvent.

Mais on venait à peine de chanter matines, qu'il fit demander à voir le prieur. Le vieillard accourut en toute hâte et s'enquit anxieusement de l'état de sa santé.

— Elle est meilleure, répondit le convalescent, que ma plus douce espérance n'aurait pu le prévoir ; il faut ou que ma blessure ait été plus légère que l'effusion du sang ne me le fait supposer, ou que ce baume ait produit une guérison miraculeuse. Il me semble que je pourrais revêtir mon corselet, et c'est à ma grande joie ; car dans mon esprit surgissent des pensées qui ne me permettent pas de rester ici dans une plus longue oisiveté.

— Que les saints nous préservent, répondit le prieur, de voir le fils du saxon Cédric quitter notre couvent avant que ses blessures soient parfaitement cicatrisées ! Ce serait la honte de notre monastère, si je le permettais.

— Et, de mon côté, je n'aurais aucun désir de quitter votre toit hospitalier, mon vénérable père, ajouta Ivanhoe, si je ne me sentais en état de supporter les fatigues du voyage, et si je n'étais forcé de me mettre en route sur-le-champ.

— Et qui peut nécessiter un départ aussi prompt? demanda le prieur.

— N'avez-vous jamais, révérend père, répondit le chevalier, senti comme une appréhension d'un malheur prochain et dont vous cherchiez vainement à vous expliquer la cause? Votre esprit, comme un paysage que le soleil éclaire, ne s'est-il jamais voilé tout à coup d'obscurs nuages, précurseurs d'une tempête prochaine? et ne pensez-vous pas que ces pressentiments de l'âme méritent notre attention comme des avis qui proviennent de nos anges tutélaires?

— Je ne puis nier, répondit le prieur, que de pareilles choses ne soient arrivées et qu'elles ne viennent du ciel ; mais, en ce cas, ces inspirations avaient un but utile et évident. Mais, toi, blessé comme tu l'es, à quoi te servirait de suivre les pas de celui que tu ne pourrais secourir, dans le cas où il serait attaqué?

— Prieur, dit Ivanhoe, tu te trompes; je suis assez fort pour échanger un coup de lance avec quiconque me défierait à un tel jeu. Mais, quand il en serait autrement, ne saurais-je pas lui venir en aide dans son danger par d'autres moyens que la force des armes? Il n'est que trop certain que les Saxons n'aiment pas la race normande; et qui sait ce qui peut arriver, s'il se présente parmi eux quand leurs cœurs sont irrités par la mort d'Athelsthane, et leurs têtes échauffées par les excès auxquels ils vont s'abandonner? Je regarde son arrivée au milieu d'eux, dans un tel moment, comme très-dangereuse, et je suis résolu à par-

tager ou à détourner le péril ; c'est pourquoi je te demanderai de me procurer quelque palefroi qui ait le pas plus doux que celui de mon destrier.

— Bon ! bon ! répondit le digne ecclésiastique, vous aurez ma propre mule ; elle est habituée à l'amble, et je voudrais qu'elle eût le pas aussi doux que le genet de l'abbé de Saint-Alban. Je puis dire, pour rendre justice à *Malkin*, car c'est ainsi que je l'appelle, que, à moins que vous ne chevauchiez sur le cheval du jongleur qui danse parmi les œufs, vous ne pourriez faire un voyage sur une créature plus douce et plus gentille. J'ai composé sur son dos plus d'une homélie pour l'édification de mes frères du couvent et de beaucoup de pauvres âmes chrétiennes.

— Je vous prie, révérend père, ajouta Ivanhoe, de donner l'ordre que *Malkin* soit à l'instant préparée, et faites dire à Gurth de m'apporter mes armes.

— Pourtant, gentil chevalier, dit le prieur, je vous prie de vous souvenir que *Malkin* ne connaît pas plus les armes que son maître, et que je ne garantis pas qu'elle supporte la vue de votre armure. Oh! *Malkin*, je vous le promets, est une bête prudente, qui refusera de porter un poids exorbitant. Je me rappelle qu'une fois j'avais emprunté le *Fructus temporum* au prieur de Saint-Bess : elle ne voulut pas bouger de la porte, jusqu'à ce que j'eusse remplacé cet énorme livre par mon petit bréviaire.

— Fiez-vous à moi, mon père, reprit Ivanhoe, je ne veux pas la surcharger d'un poids trop lourd, et, si elle s'avise de lutter avec moi, elle n'y gagnera rien.

Cette réplique fut faite, pendant que Gurth fixait sur les talons du chevalier une paire de longs éperons dorés, capables de convaincre tout cheval rétif que le meilleur parti était de se soumettre à la volonté de son cavalier.

Les molettes profondes et aiguës dont les talons d'Ivanhoe étaient maintenant armés firent repentir le digne prieur de sa complaisance, et il s'écria :

— Gentil chevalier, j'y pense maintenant, *Malkin* ne sup-

porte pas l'éperon; vous feriez mieux d'attendre la jument de notre pourvoyeur, qui est là-bas à la grange, et qu'on pourrait avoir dans une heure au plus tard; elle sera plus traitable, vu qu'elle a l'habitude de charrier notre bois d'hiver et qu'elle ne mange jamais de grain.

— Je vous remercie, mon révérend père, mais je m'en tiendrai à votre première offre, d'autant plus que j'aperçois *Malkin* à la porte. Gurth portera mon armure, et, quant au reste, comptez que, comme je ne surchargerai pas le dos de *Malkin*, elle ne vaincra pas ma patience. Et maintenant, adieu!

Ivanhoe descendit les escaliers plus promptement et plus facilement que ne le promettait sa blessure, et se jeta sur le genet, impatient d'échapper aux importunités du prieur, qui le suivait d'aussi près que le permettaient son âge et son obésité, tantôt chantant les louanges de *Malkin*, et tantôt recommandant au chevalier de la traiter avec douceur.

— Cette bête est à l'âge le plus dangereux, tant pour les jeunes filles que pour les juments, s'écria le vieillard en riant de sa plaisanterie, car elle entre à peine dans sa quinzième année.

Ivanhoe, qui avait autre chose à faire que de discuter les mérites d'un palefroi, ne prêta qu'une oreille distraite aux conseils et aux plaisanteries facétieuses du prieur; il sauta sur sa jument et ordonna à son écuyer (car Gurth se nommait déjà ainsi) de se tenir à côté de lui. Il suivit la trace du chevalier Noir dans la forêt, pendant que le prieur se tenait à la porte du couvent et s'écriait :

— Sainte Marie! comme ces hommes de guerre sont prompts et impétueux! Je suis fâché de lui avoir confié *Malkin*, car, perclus comme je le suis par les rhumatismes, je serais bien embarrassé s'il lui arrivait malheur. Et cependant, dit-il par un retour sur lui-même, comme je n'épargnerais pas mes membres pour la bonne cause de la vieille Angleterre, il faut bien que *Malkin* coure aussi ses risques dans la même aventure, et il se pourra plus tard qu'on juge

notre pauvre maison digne de quelque magnifique récompense. Peut-être enverront-ils au vieux prieur un petit bidet à allure douce. Et, s'ils ne font rien de tout cela, car les grands seigneurs oublient souvent les services des petits, je m'estimerai encore assez récompensé d'avoir fait ce qui est bien. Mais voici l'heure d'appeler les frères au réfectoire pour déjeuner. Ah ! je sais bien qu'ils entendent cet appel plus joyeusement que celui des prières et des matines...

Le prieur de Saint-Botolph rentra aussi tout clopinant au réfectoire, afin de présider à la distribution de la morue et de l'ale qui devaient composer le déjeuner des frères.

Il se mit à table d'un air important, laissa échapper plus d'un mot obscur sur les bénéfices que le couvent pouvait espérer et sur les grands services rendus par lui-même à d'illustres personnages. Ces insinuations à toute autre heure n'auraient pas manqué d'attirer l'attention ; mais la morue était très-salée, l'ale assez bonne et les mâchoires des frères étaient trop occupées pour qu'ils se servissent de leurs oreilles, de sorte qu'aucun des membres de la confrérie ne se laissa chatouiller par les insinuations mystérieuses de son supérieur, si ce n'est le père Diggory, qui, pris d'un violent mal de dents, ne pouvait manger que d'un côté de la bouche. Pendant ce temps, le chevalier Noir et son joyeux guide s'avançaient à loisir dans les replis de la forêt ; tantôt le bon chevalier fredonnait en lui-même la chanson de quelque troubadour amoureux, et tantôt il excitait par ses questions le babil de son guide ; de sorte que leur dialogue se composait d'un mélange bizarre de chansons et de badinages dont nous voudrions pouvoir donner une idée à nos lecteurs.

Qu'on se représente donc ce chevalier tel que nous l'avons déjà dépeint : vigoureux de sa personne, ayant la taille haute, les épaules très-larges, les os très-développés, monté sur un cheval de bataille noir et robuste, qui paraissait fait exprès pour porter son poids, tant son allure était aisée.

La visière de son casque était levée pour faciliter sa respiration, mais la mentonnière en était fermée ; de sorte que ses traits ne pouvaient se distinguer qu'imparfaitement. On voyait pourtant ses joues pleines et vermeilles, quoique brunies par le soleil, et ses grands yeux bleus et étincelants qui brillaient sous l'ombre obscure de sa visière ; l'extérieur du champion exprimait dans l'ensemble de ses gestes et de son maintien une gaieté insouciante, un esprit aussi peu porté à craindre le danger que prompt à le défier quand il se présentait, et pour lequel cependant le danger était une pensée familière, puisque la guerre et les aventures composaient sa profession.

Le bouffon portait comme d'habitude son habit fantasque ; mais les événements récents lui avaient fait adopter une flamberge tranchante au lieu d'une épée de bois, avec un petit bouclier pour sa défense. Malgré sa profession paisible, il s'était montré maître habile dans l'usage de chacune de ces armes pendant le siége de Torquilston.

A la vérité, ce qu'on remarquait de faible dans le cerveau de Wamba se composait principalement d'une sorte d'irritation nerveuse qui ne lui permettait pas de rester longtemps dans la même place, ou de s'attacher à une série d'idées fixes, quoiqu'il eût toute l'aptitude désirable pour s'acquitter d'une tâche de peu de durée ou pour saisir et comprendre ce qui frappait son attention.

Or, pendant qu'il se tenait à cheval, on le voyait constamment se balancer en avant et en arrière, tantôt sur le cou de l'animal, tantôt sur sa croupe ; tantôt s'asseyant les deux jambes d'un côté, et tantôt se mettant la figure contre la queue, rêvant, faisant la moue, mille gestes et mille singeries, jusqu'à ce que son palefroi prît ses caprices tellement à cœur, qu'il l'abattît tout de son long sur le gazon, accident qui amusa beaucoup le chevalier, mais qui força son compagnon à chevaucher avec plus de prudence. Au moment où nous revenons à eux, ce couple joyeux s'était mis à chanter un virelai dans lequel le bouffon soutenait le

refrain, pendant que le chevalier au cadenas récitait les couplets.

Voici les paroles de la chansonnette :

LE CHEVALIER.

Anna-Marie, mon amour, le soleil est levé. Anna-Marie, mon amour, le matin commence, le brouillard se dissipe et les oiseaux chantent. Anna-Marie, mon amour, la matinée commence; le chasseur tire de son cor des sons joyeux que répètent les échos de nos bois et de nos montagnes. Voici l'heure de se lever, Anna-Marie, mon amour.

WAMBA.

O Tybalt, mon amour, ne m'éveille pas encore, tandis qu'autour de ma couche si douce, des songes plus doux voltigent, qui sont les joies de la vie auprès de ces visions du sommeil, ô Tybalt, mon amour! Que les oiseaux saluent de leurs chants le soleil qui perce les brouillards; que le chasseur fasse résonner sur la colline les sons aigus du cor, des sons plus doux,-de plus doux plaisirs animent mon sommeil. Mais ne crois pas que je rêve de toi, ô Tybalt, mon amour!

— Voilà une chanson charmante! s'écria Wamba, aussitôt qu'ils eurent fini le dernier couplet, et je jure par ma marotte que la morale en est jolie. J'avais coutume de la chanter avec Gurth, qui était mon compagnon de plaisirs avant que, par la grâce de Dieu et de notre maître, il fût devenu rien de moins qu'un homme libre. Un jour, on nous donna du bâton pour nous être tellement laissé aller au charme de cet air, que nous étions restés au lit deux heures après le lever du soleil. Rien qu'en y songeant, les os me font encore mal. Néanmoins, j'ai chanté la partie d'Anna-Marie pour vous être agréable, sire chevalier.

Le bouffon entonna ensuite un autre lai, une sorte de chanson comique, dans laquelle le chevalier, reprenant l'air, répondait en accompagnant Wamba.

LE CHEVALIER ET WAMBA.

Trois joyeux compagnons sont arrivés du sud, de l'ouest et du

nord. Mes amis, chantons à la ronde, pour conquérir la veuve de Wycombe. Où est la veuve qui pourrait leur dire non?

Le premier était un chevalier, et il venait de Tynedale; mes amis, chantons à la ronde; et ses aïeux étaient gens de grande renommée. Où est la veuve qui pourrait lui dire non?

De son père le laird, de son oncle le squire, il vantait le renom dans ses chansons et dans ses rondes; mais elle le renvoie à son feu de tourbe, car elle est la veuve qui lui dira non.

WAMBA.

L'autre qui vient après affirme en jurant... Gaiement chantons à la ronde... qu'il est gentilhomme, Dieu le sait, et que son lignage est de Galles; et où est la veuve qui pourrait lui dire non?

Sir David ap Morgem ap Grifith ap Tudo ap Rice. Tous ces noms entrent dans sa ronde. « Ah! tant de noms, dit-elle, c'est trop peu pour une veuve... » Et le Gallois reprit le chemin de ses montagnes.

Alors vint un fermier, un gros fermier de Kent. Joyeusement chantons à la ronde. Il parla à la veuve de bestiaux et de rentes. Où est la veuve qui pourrait lui dire non?

ENSEMBLE.

Ainsi le chevalier et le squire sont tous deux laissés à la porte pour y chanter leur ronde. Pour un fermier de Kent et une rente annuelle, une veuve jamais ne pourra dire non.

— Je voudrais, Wamba, s'écria le chevalier, que notre hôte du *Trysting-tree*, ou le joyeux frère son chapelain, pût entendre ta chansonnette à la louange du franc yeoman de Kent.

— Et moi, je ne le voudrais pas, dit Wamba, sans le cor qui est suspendu à votre baudrier.

— Oui, reprit le chevalier, c'est un gage de la bonne amitié de Locksley, quoique je doute en avoir besoin. Trois sons sur ce cor, m'a-t-il assuré, feraient accourir autour de nous une jolie bande de ces honnêtes yeomen.

— Je serais tenté de dire que le ciel nous en défende, s'écria le bouffon, si je ne voyais que ce beau présent est un gage qu'ils nous laisseront passer tranquillement.

— Comment! que veux-tu dire? s'écria le chevalier;

penses-tu que, sans ce gage d'amitié, ils pourraient nous assaillir?

— Quant à moi, je ne dis rien, répliqua Wamba; car les arbres verts ont des oreilles aussi bien que les murailles de pierre. Mais, dites-moi, sire chevalier, pouvez-vous me répondre à ceci : Quand vaut-il mieux avoir sa cruche à vin et sa bourse vides que pleines?

— Ma foi! jamais, je pense, répondit le chevalier.

— Vous mériteriez de n'avoir jamais ni l'une ni l'autre pleines en mains, pour avoir fait une réponse aussi ingénue! Il vaut mieux vider votre cruche avant de la passer à un Saxon, et laisser votre argent chez vous avant de voyager dans la forêt.

— Vous tenez donc nos amis pour des bandits? demanda le chevalier au cadenas.

— Je ne vous dis pas cela, gentil chevalier, reprit Wamba; on peut soulager le cheval d'un pauvre homme en ôtant la cotte de mailles de son cavalier quand il a un long voyage à faire; et certainement on peut faire du bien à l'âme d'un homme en l'allégeant de ce qui est la source de tous les maux. Par conséquent, je ne veux pas donner de nom injurieux à ceux qui rendent de pareils services. Seulement, j'aimerais mieux que ma cotte de mailles fût chez moi et ma bourse dans ma chambre, quand je fais la rencontre de ces braves gens, parce que cela pourrait leur épargner quelque peine.

— Il est de notre devoir de prier pour eux, mon ami, malgré la belle réputation que tu leur fais.

— Je prierai pour eux de tout mon cœur, répondit Wamba, mais au logis et non dans les bois, comme l'abbé de Saint-Bees, qu'ils ont forcé de dire son bréviaire dans un arbre creux en guise de stalle.

— Dis ce que tu voudras, Wamba, répliqua le chevalier, mais ces yeomen ont rendu à ton maître Cédric un grand service à Torquilstone.

— Oui vraiment, répondit Wamba, mais c'était à la mode de leur trafic avec le ciel.

— Leur trafic, Wamba? qu'entends-tu par là? lui demanda son compagnon.

— Voici ce que j'entends, dit le bouffon : ils établissent avec le ciel une balance de comptes, comme notre vieux sommelier le faisait dans ses écritures, balance de comptes aussi juste que celle d'Isaac le juif avec ses débiteurs : comme lui, ils font de petites avances et se font rendre de fortes sommes, supportant sans doute pour balance en leur faveur cette usure sept fois multipliée que le texte sacré a permis aux prêts charitables.

— Expliquez ce que vous voulez dire par un exemple, répondit le chevalier; je ne connais rien aux chiffres ni aux intérêts.

— Eh bien, dit Wamba, puisque Votre Valeur a l'entendement si dur, vous saurez que ces honnêtes gens font la balance d'une bonne œuvre par une œuvre qui n'est pas tout à fait aussi louable. Ils donnent, par exemple, une couronne à un frère mendiant contre cent bezants dont ils ont dépouillé un gros abbé; et ils soulagent une pauvre veuve pour faire compensation d'une jeune fille avec laquelle ils ont badiné dans la forêt.

— Laquelle de ces actions est la bonne? laquelle est la mauvaise? interrompit le chevalier.

— Bonne plaisanterie, bonne plaisanterie! s'écria Wamba; rien ne donne de l'esprit comme la compagnie de ceux qui en ont. Vous n'avez rien dit de si bon, vaillant chevalier, j'en suis sûr, quand vous chantiez vos vêpres bachiques avec ce gros ermite. Mais je continue. Les joyeux enfants de la forêt bâtissent une chaumière, mais ils brûlent un château; ils couvrent de chaume une petite chapelle et dépouillent une église; ils délivrent un pauvre prisonnier et assassinent un shérif orgueilleux; ou, pour ce qui nous regarde de plus près, ils donnent la liberté à un franklin saxon et brûlent vif un Normand. Bref, ce sont de gentils voleurs et des brigands courtois; cependant le bon moment pour les rencontrer, c'est quand leur balance n'est pas de niveau.

— Comment cela, Wamba? demanda le chevalier.

— Parce qu'alors ils ont tant soit peu de remords de conscience et cherchent à se raccommoder avec le Ciel. Mais, quand leur compte est en règle, Dieu garde les premiers qu'ils rencontrent! Je ne voudrais pas être dans la peau du premier voyageur qui leur tombera sous la main; après leur bonne action de Torquilstone, il serait écorché sans pitié. Et cependant, ajouta Wamba s'approchant tout à fait du chevalier, il y a des compagnons qui sont bien plus dangereux encore pour les voyageurs que la rencontre de nos outlaws.

— De qui voulez-vous parler? car il n'y a ni ours ni loups dans ces alentours, dit le chevalier.

— Ma foi! il y a les hommes d'armes de Malvoisin, s'écria Wamba; et laissez-moi vous dire que, dans un temps de guerre civile, une dizaine de ces coquins vaut bien une bande de loups. C'est maintenant leur saison de récolte, et ils se trouvent renforcés des soldats qui se sont échappés de Torquilstone, de sorte que, si nous faisons la rencontre d'une bande de ces vauriens, il nous faudra payer pour nos faits d'armes. Or, je vous le demande, gentil chevalier, que feriez-vous si nous en rencontrions deux?

— Je clouerais les bandits contre terre avec ma lance, Wamba, s'ils étaient assez hardis pour nous attaquer.

— Mais s'ils étaient quatre?

— Ils auraient à boire à la même coupe, répondit le chevalier.

— Mais encore, s'il y en avait six, continua Wamba, et que nous fussions, comme nous le sommes, deux hommes à peine, ne vous souviendriez-vous pas du cor de Locksley?

— Quoi! s'écria le chevalier, en sonner pour demander du secours contre une vingtaine de ces *racailles* qu'un seul bon chevalier chasserait devant lui comme le vent chasse les feuilles desséchées!

— Eh bien, alors, reprit Wamba, permettez-moi de re-

garder de plus près ce même cor dont le souffle est si puissant.

Le chevalier ouvrit l'agrafe du baudrier et offrit le cor à son compagnon, qui le suspendit aussitôt à son cou.

— *Tra lira la,* dit-il, tirant des sons de l'instrument, je connais ma gamme aussi bien qu'un autre.

— Que veux-tu dire, drôle? répondit le chevalier. Rends-moi le cor de chasse.

— Ne craignez rien, beau chevalier, il sera bien gardé. Quand la valeur et la folie voyagent ensemble, c'est à la folie de porter le cor, parce que c'est elle qui en sonne le mieux.

— Wamba, s'écria le chevalier Noir, ceci dépasse la permission. Garde-toi d'abuser de ma patience.

— Ne me poussez pas à bout non plus avec vos emportements, beau chevalier, reprit le bouffon en s'éloignant de quelques pas du champion irrité; sans quoi, la folie vous montrera les talons et laissera la valeur chercher son chemin par ces bois du mieux qu'il lui sera possible.

— Allons, tu as frappé juste, s'écria le chevalier, et, à vrai dire, je n'ai guère le temps de disputer avec toi. Garde le cor si tu veux, mais continuons notre route.

— Vous me promettez de ne pas me maltraiter? demanda Wamba.

— Je te le promets.

— Donnez-m'en votre parole de chevalier, continua Wamba se rapprochant avec beaucoup de précaution.

— Je t'en donne ma parole de chevalier, fou que tu es; seulement, ne perdons pas de temps et avançons.

— C'est bien; en ce cas, la valeur et la folie sont encore une fois bons compagnons, dit le bouffon en revenant franchement aux côtés du chevalier. Mais, en vérité, je n'aimerais pas un coup de poing comme celui que vous avez donné au moine gaillard et qui a fait rouler Sa Sainteté sur la prairie comme le roi des neuf quilles; et, maintenant que la folie porte le cor, je conseille à la valeur de se réveiller et de secouer sa crinière; car, si je ne me trompe pas, il y

a là-bas, dans les broussailles, de la compagnie qui nous attend.

— A quoi juges-tu cela? demanda le chevalier.

— C'est que j'ai remarqué à deux ou trois reprises l'éclat d'un casque au milieu des feuilles vertes; si c'étaient d'honnêtes gens, ils eussent suivi le sentier; mais ce taillis là est une chapelle très-convenable pour les clercs de saint Nicolas (1).

— Par ma foi! dit le chevalier en fermant sa visière, je crois que tu as raison.

Il était temps qu'il prît cette précaution, car trois flèches partirent au même instant de l'endroit suspect et le frappèrent à la tête et à la poitrine; l'une d'elles lui aurait percé le front si elle n'eût été détournée par la visière d'acier. Les deux autres furent arrêtées par son gorgerin et par le bouclier suspendu à son cou.

—Merci, ma bonne armure! s'écria le chevalier. Wamba, en avant sur eux!

Et il piqua droit au taillis.

Six ou sept hommes d'armes s'élancèrent à sa rencontre, lance baissée. Trois des lances le touchèrent et volèrent en éclats comme si elles eussent rencontré une tour d'airain. Les yeux du chevalier Noir semblaient lancer du feu par les ouvertures de sa visière; il se leva sur ses étriers d'un air de dignité inexprimable et s'écria :

— Que signifie ceci, mes maîtres?

Pour toute réponse, les hommes d'armes tirèrent leurs épées et l'attaquèrent de toutes parts en s'écriant :

— Mort au tyran!

— Ah! saint Édouard! ah! saint Georges! s'écria le chevalier Noir abattant un homme à chaque invocation, avons-nous donc des traîtres ici?

Ses adversaires, tout furieux qu'ils étaient, reculèrent devant un bras qui portait la mort à chaque coup, et la ter-

(1) Saint Nicolas est, dit-on, le patron des voleurs.

reur qu'il inspirait semblait devoir suffire pour les mettre en fuite, quand un chevalier vêtu d'une armure bleue, qui jusque-là s'était tenu derrière les autres assaillants, s'avança avec sa lance, et, dirigeant son coup, non contre le cavalier, mais contre le cheval, blessa mortellement le noble animal.

— Voilà un coup traîtreusement porté! s'écria le chevalier Noir.

Et, en même temps, le coursier tomba à terre, entraînant son cavalier avec lui.

Ce fut dans ce moment même que Wamba fit sonner le cor de chasse; car tout ceci s'était passé si rapidement, qu'il n'avait pas eu le temps de le faire plus tôt. Ce son inattendu fit encore reculer les assassins, et Wamba, tout imparfaitement armé qu'il était, n'hésita pas à accourir vers le chevalier Noir pour l'aider à se relever.

— Lâches et traîtres que vous êtes! s'écria le cavalier aux armes bleues, qui semblait le chef des assaillants, fuirez-vous au seul son d'un cor sonné par un bouffon?

Ranimés par ces paroles, les meurtriers se ruèrent une seconde fois sur le chevalier Noir, qui n'eut d'autre ressource que de s'adosser contre un chêne et de se défendre l'épée à la main.

Le chevalier félon, qui avait pris une autre lance, épia le moment où son formidable antagoniste se trouvait le plus vivement pressé, et s'élança sur lui dans l'espoir de le clouer contre l'arbre avec sa lance; mais Wamba fit échouer son projet. Le bouffon, compensant par son agilité la force qui lui manquait, et à peine observé par les hommes d'armes acharnés sur un ennemi plus important, réussit à arrêter le chevalier bleu dans sa carrière en coupant les jarrets de son cheval d'un coup de revers de son couteau de chasse. Homme et cheval roulèrent à terre. Mais la situation du chevalier au cadenas n'en était pas moins précaire, serré de près comme il l'était par plusieurs hommes bien armés; il commençait à se sentir fatigué par les violents efforts qu'il lui fallait faire pour se défendre presque au

même instant sur tant de points, quand tout à coup une flèche étendit à terre un de ses plus formidables assaillants, et une bande de yeomen sortit de la clairière, conduite par Locksley et le joyeux frère. Ceux-ci prirent immédiatement une part active dans la lutte et firent main basse sur tous les scélérats, qui jonchèrent bientôt la terre, morts ou blessés mortellement.

Le chevalier Noir rendit grâce à ses libérateurs avec une dignité qu'ils n'avaient pas remarquée en lui lors de leur première rencontre, où ses manières leur avaient paru celles d'un rude soldat plutôt que d'un homme d'un rang supérieur.

— Il m'importe beaucoup, dit-il, même avant d'exprimer toute ma reconnaissance à mes bons amis, de découvrir s'il est possible, quels ennemis m'ont ainsi assailli sans provocation. Ouvrez la visière de ce chevalier bleu, Wamba; c'est, ce me semble, le chef de ces coquins.

Le bouffon courut au chef des assassins, qui, meurtri par sa chute et embarrassé sous son coursier blessé, gisait sur le sol hors d'état de fuir ou de résister.

— Allons, mon vaillant seigneur, dit Wamba, il faut que je sois votre armurier après avoir été votre écuyer. Je vous ai aidé à descendre de cheval; maintenant, je vais vous débarrasser de votre casque.

En parlant ainsi, il dénouait les attaches sans grande cérémonie, et le casque du chevalier bleu roula sur l'herbe, laissant voir sous des cheveux gris un visage que le chevalier au cadenas ne s'attendait pas à rencontrer en un tel moment.

— Waldemar Fitzurze! s'écria-t-il étonné, qui a pu exciter un seigneur de ton rang et de ton mérite à conduire une entreprise aussi infâme?

— Richard, répondit le chevalier captif en levant les yeux vers lui, tu connais peu l'espèce humaine si tu ne sais pas à quels excès l'ambition et la vengeance peuvent conduire les fils d'Adam.

— La vengeance! répondit le chevalier Noir. T'ai-je jamais offensé? Qu'as-tu à venger sur moi?

— Et ma fille, Richard, dont tu as dédaigné la main, n'est-ce pas là une injure cruelle pour un Normand dont le sang est aussi noble que le tien?

— Ta fille! répliqua le chevalier Noir, ta fille cause d'une inimitié qui a eu une si sanglante issue! Reculez-vous, mes amis, je désire lui parler seul. Et maintenant, Waldemar Fitzurze, dis-moi la vérité. Qui t'a porté à ce forfait?

— Le fils de ton père, répondit Waldemar; et, en agissant ainsi, il ne faisait que venger ce père de ta désobéissance envers lui.

Les yeux de Richard étincelèrent d'indignation, mais son bon naturel maîtrisa ce mouvement. Il porta la main à son front et demeura un instant à contempler la figure du baron blessé, dans les traits duquel on voyait la lutte de l'orgueil et de l'humiliation.

— Tu ne me demandes pas grâce de la vie, Waldemar? demanda le roi.

— Celui qui est sous la griffe du lion, répondit Fitzurze, sait qu'il n'a pas de merci à attendre.

— Reçois-là donc sans l'avoir demandée; le lion ne se repaît pas des cadavres qu'il rencontre. Je te donne la vie, mais à la condition que, sous trois jours, tu auras quitté l'Angleterre; que tu iras cacher ton infamie dans ton château normand, et que jamais un mot de ta bouche ne révélera la part que Jean d'Anjou a pu avoir à cette trahison. Si tu es trouvé sur le sol de l'Angleterre après le délai que je t'accorde, tu seras puni de mort; ou si jamais tu dis un mot qui puisse porter atteinte à l'honneur de ma maison, je le jure par saint Georges! l'autel lui-même ne te sera pas un refuge; je te ferai pendre sur la tour de ton château pour servir de pâture aux corbeaux. Donne un cheval à ce seigneur, mon brave Locksley; car je vois que tes archers ont pris ceux qui étaient restés sans maîtres, et laisse-le partir sain et sauf.

— Si je ne pensais pas que j'entends une voix dont il ne faut pas disputer les ordres, répondit le yeoman, j'enverrais une flèche à ce scélérat, et elle lui épargnerait la fatigue d'un long voyage.

— Tu portes un cœur anglais, Locksley, dit le chevalier Noir, et c'est à ton bon droit que tu juges qu'il est de ton devoir d'obéir à mes ordres. Je suis Richard d'Angleterre.

A ces mots, prononcés d'un ton de voix majestueux qui convenait au rang élevé et au caractère non moins distingué de Cœur-de-Lion, tous les yeomen s'agenouillèrent devant lui, prêtèrent serment de fidélité, et implorèrent le pardon de leurs offenses.

— Levez-vous, mes amis, leur dit Richard d'un ton gracieux, en les regardant d'un air qui prouvait que sa bonne humeur habituelle avait déjà dompté la violence de son emportement.

Ses traits ne conservaient plus aucune marque de la lutte désespérée et si récente qu'il venait de soutenir, sauf la rougeur produite par la fatigue.

— Relevez-vous, continua-t-il, mes amis; vos méfaits, soit dans la forêt, soit dans la campagne, ont été expiés par les services loyaux que vous avez rendus à mes sujets opprimés sous les murs de Torquilstone, et par le secours que vous avez apporté aujourd'hui à votre souverain. Levez-vous, mes vassaux, et soyez à l'avenir de loyaux sujets. Et quant à toi, brave Locksley...

— Ne me nommez plus Locksley, monseigneur; je dois me faire connaître sous le nom que la renommée aura, je le crains, trop largement répandu pour n'avoir pas été porté même jusqu'à votre oreille royale. Je suis Robin Hood, de la forêt de Sherwood.

— Le roi des outlaws, le prince des bons compagnons! s'écria Richard. Qui n'a pas entendu citer un nom qui a été porté jusqu'en Palestine? Mais sois assuré, brave outlaw, qu'aucune action commise pendant notre absence et pen-

dant les temps de troubles qui en ont été la suite ne sera rappelée contre toi.

— C'est ce que dit le proverbe, s'écria Wamba, qui plaçait partout son mot, mais dont le ton, cette fois, était moins pétulant que de coutume:

Lorsque les chats sont partis,
C'est la fête des souris.

— Eh quoi! Wamba, tu es là? dit Richard. Il y a si longtemps que je n'avais entendu ta voix, que je pensais que tu avais pris la fuite.

— Moi prendre la fuite! s'écria Wamba; quand voit-on jamais la folie se séparer de la valeur? Voilà le trophée de mon épée, ce brave hongre gris, que je serais bien content de revoir sur ses jambes, à condition que son maître eût les jarrets coupés à sa place. Il est vrai que j'ai d'abord pris un peu de terrain, car une jaquette bigarrée ne soutient pas aussi bien les pointes de lance qu'une armure d'acier; mais, si je n'ai pas combattu à la pointe de l'épée, vous avouerez que j'ai bravement sonné la charge.

— Et tu l'as fait fort à propos, honnête Wamba, répliqua le roi; ton bon service ne sera pas oublié.

— *Confiteor! confiteor!* s'écria d'un ton plein de soumission une autre voix près du roi; je suis au bout de mon latin; mais je reconnais ma trahison capitale, et j'implore l'absolution avant d'être mené à la potence!

Richard tourna les yeux et aperçut, à genoux, le joyeux frère disant son rosaire, tandis que son bâton à deux bouts, qui n'était pas resté oisif pendant l'escarmouche, était près de lui sur le gazon. Il avait tâché de donner à sa physionomie l'expression qu'il avait cru la plus propre à exprimer, selon lui, un profond repentir, ses yeux étant relevés et les coins de sa bouche rabattus, selon le mot de Wamba, comme les glands à l'ouverture d'une bourse. Cependant cette gravité extérieure et cette affectation d'extrême repentir se trouvaient singulièrement contredites par une

expression narquoise qui se nichait dans ses gros traits et qui semblait dire que ses craintes et son humilité étaient également hypocrites.

— Pourquoi cet air abattu, fou prêtre que tu es? demanda Richard; as-tu peur que ton diocésain n'apprenne avec quelle fidélité tu sers Notre-Dame et saint Dunstan? Allons, brave homme, ne crains rien; Richard d'Angleterre ne trahit pas le secret confié par-dessus la cruche.

— Non, mon très-gracieux souverain, répondit l'ermite (bien connu dans l'histoire de Robin Hood sous le nom de frère Tuck); ce n'est pas la crosse que je crains, c'est le sceptre. Hélas! faut-il que mon poignet sacrilége ait jamais été appliqué sur l'oreille de l'oint du Seigneur!

— Ah! ah! reprit Richard, tu penses encore à cela? En vérité, j'avais oublié la gourmade, bien que mon oreille en ait ressenti de la chaleur pendant tout un jour. Mais, si le coup a été donné de bonne grâce, j'en appelle aux braves qui m'entourent, il n'a pas été moins bien rendu; ou si tu crois que je te doive encore quelque chose, et si tu veux recevoir un second compliment...

— Nullement, nullement, répliqua le frère Tuck, vous m'avez rendu le mien avec usure. Puisse Votre Majesté payer toujours ses dettes aussi amplement!

— Si je le pouvais faire avec des gourmades, dit le roi, mes créanciers n'auraient pas lieu de voir la caisse vide.

— Et cependant continua le frère reprenant son visage d'une gravité empruntée, je ne sais quelle pénitence je devrai subir pour ce coup sacrilége.

— Ne parle plus de cela, mon frère, dit le roi; après avoir soutenu tant de coups de la part des païens et des infidèles, ce serait pour moi une folie de me révolter contre la gourmade d'un clerc aussi saint que celui de Copmanhurst. Cependant, mon excellent frère, je crois que, pour ton bien et celui de l'Église, je devrais te défroquer, en te donnant une place dans notre garde et en te confiant le soin de notre personne au lieu de celui de l'autel de saint Dunstan.

— Monseigneur, s'écria le frère, je vous demande humblement pardon, et vous m'excuseriez facilement si vous saviez seulement combien le péché de paresse m'obsède. Saint Dunstan (puisse-t-il vous être favorable!) n'en reste pas moins tranquille dans sa niche quand j'oublie mes oraisons pour aller expédier quelque daim. Maintes fois je passe la nuit hors de ma cellule à je ne sais quoi faire; jamais saint Dunstan ne se plaint. C'est le maître le plus tranquille et le plus doux qu'on ait jamais fait en bois. Or, si j'étais un des gardes de mon souverain, ce qui serait un grand honneur sans doute, qu'arriverait-il si j'allais consoler une veuve dans un coin ou tuer un daim dans un autre?

» — Où est ce chien de prêtre? dirait l'un.

» — Qui a vu ce maudit Tuck? dirait l'autre.

» — Ce maroufle défroqué détruit plus de venaison que la moitié de la province! s'écrierait le garde.

» Enfin, mon bon seigneur, je vous prie de me laisser tel que vous m'avez trouvé, ou, si vous voulez en quelque chose me faire jouir de votre bienveillance, considérez-moi comme le pauvre clerc de la cellule de saint Dunstan à Copmanhurst, qui recevra avec reconnaissance le moindre de vos dons.

— Je te comprends, dit le roi, et le saint clerc aura le droit de chasse dans mes forêts de Warncliffe. Fais bien attention pourtant que je ne te permets de tuer que trois daims par saison; mais, si cette permission ne te sert pas d'excuse pour en tuer trente, je ne suis ni bon roi ni chevalier chrétien.

— Votre Grâce peut être bien sûre, répondit le frère, qu'avec la bénédiction de saint Dunstan, je trouverai moyen de multiplier votre largesse.

— Je n'en doute pas, mon bon frère, reprit le roi, et, comme la venaison toute seule est une nourriture qui altère, notre sommelier aura l'ordre de te livrer tous les ans un muid de vin des Canaries, une caque de vin de Malvoisie et trois barriques d'ale de la première qualité. Si cela

ne te suffit pas pour étancher ta soif, tu viendras à ma cour et tu lieras connaissance avec mon sommelier.

— Et pour saint Dunstan? demanda le frère.

— Une chape, une étole, une nappe d'autel te seront données, ajouta le roi en se signant. Mais ne poussons pas nos plaisanteries si loin, de peur que Dieu ne nous punisse de penser bien plus à nos folies qu'à son culte et à son honneur.

— Je réponds de mon patron, dit le prêtre joyeusement.

— Réponds de toi-même, frère, ajouta le roi Richard un peu sévèrement.

Mais, aussitôt après, il tendit sa main à l'ermite. Ce dernier, quelque peu humilié, plia le genou et la baisa. Tu fais moins d'honneur à ma main étendue qu'à mon poing fermé, dit le monarque en riant. Tu t'agenouilles seulement devant l'une, mais tu t'es prosterné devant l'autre.

Cette fois, le frère, craignant d'offenser le roi en continuant l'entretien sur un ton trop familier, faute dont doivent bien se garder ceux qui conversent avec les rois, salua profondément et se retira à l'écart.

En ce moment, deux nouveaux personnages parurent sur la scène.

XLI

Les nouveaux arrivants étaient Wilfrid d'Ivanhoe, sur le palefroi du prieur de Saint-Botolphe, et Gurth, qui le suivait sur le cheval de bataille même du chevalier. L'étonnement d'Ivanhoe fut extrême quand il vit le roi couvert de sang, et six ou sept cadavres gisant autour de lui dans la petite clairière où le combat avait eu lieu. Il ne fut pas moins surpris de voir Richard entouré d'un si grand nombre

de serviteurs forestiers qui paraissaient être les outlaws du voisinage, formant par conséquent un cortége périlleux pour un prince. Il hésita un instant s'il devait s'adresser au roi en cette qualité ou lui parler encore comme au chevalier Noir.

Richard s'aperçut de son embarras.

— Ne crains pas, Wilfrid, dit-il, de t'adresser à Richard Plantagenet, puisque tu le vois dans la compagnie de tant de vrais et vaillants cœurs anglais, quoiqu'ils aient pu s'écarter du bon chemin, entraînés par le sang vif de leur race.

— Messire Wilfrid d'Ivanhoe, dit le chef des outlaws s'avançant vers lui, mes assurances ne peuvent rien ajouter à celles de notre souverain; cependant, permettez-moi de vous dire avec quelque orgueil que, de tous ses sujets qui ont souffert, il n'en est pas de plus fidèles que ceux qui l'entourent en ce moment.

— Je n'en puis douter, brave archer, reprit Wilfrid, puisque tu es de ce nombre. Mais que signifient ces signes de mort et de danger, ces hommes tués, et l'armure sanglante de mon prince?

— La trahison s'est approchée de nous, Ivanhoe, dit le roi; mais, grâce à ces braves gens, la trahison a été punie. Mais, à présent que j'y pense, toi aussi, tu es un traître, ajouta Richard en souriant, un traître des plus désobéissants; car nos ordres étaient positifs: tu devais demeurer dans la maison de Saint-Botolphe jusqu'à ce que ta blessure fût guérie.

— Elle est guérie, répondit Ivanhoe; elle n'a pas maintenant plus d'importance que l'égratignure d'un poinçon; mais pourquoi, mon noble prince, voulez-vous ainsi torturer les cœurs de vos serviteurs fidèles, exposer votre vie précieuse dans des voyages isolés et de folles aventures, comme si elle n'avait pas plus de prix que celle d'un chevalier errant qui n'a que la cape et l'épée?

— Eh! Richard Platagenet, repartit le roi, ne désire pas

d'autre renommée que celle que peuvent lui faire acquérir sa lance et son épée. Richard Plantagenet est plus fier de mener à fin une aventure sans autre aide que sa bonne épée et la vigueur de son bras, que de conduire au combat une armée de cent mille soldats.

— Mais votre royaume, monseigneur, répliqua Ivanhoe, votre royaume est menacé de dissolution et de guerre civile, et vos sujets de toute sorte de maux s'ils perdaient leur souverain dans quelqu'un de ces dangers que chaque jour vous vous plaisez à braver, et à l'un desquels vous venez en ce moment même d'échapper si miraculeusement.

— Oh! oh! mon royaume et mes sujets? répondit Richard avec importance. Je te dis, messire Wilfrid, que les meilleurs d'entre eux sont tout disposés à payer mes folies en même monnaie. Par exemple, mon très-fidèle serviteur Wilfrid d'Ivanhoe ne veut pas obéir à mes ordres positifs, et cependant il vient réciter une homélie à son roi parce que son roi ne se sera pas conduit exactement d'après son conseil. Lequel de nous a le plus de raison de faire des reproches à l'autre? Cependant pardonne-moi, mon fidèle Wilfrid; le temps que j'ai passé et que je veux passer encore incognito était, comme je te l'ai expliqué au monastère de Saint-Botolphe, nécessaire pour donner à mes amis et à ma noblesse le temps de réunir leurs troupes, afin que, lorsque le retour de Richard sera annoncé, il se trouve à la tête d'une force assez imposante pour faire trembler ses ennemis en face, et comprimer ainsi la trahison méditée sans même avoir besoin de tirer l'épée. Les forces avec lesquelles Estouteville et Bohun doivent marcher sur York ne seront prêtes que dans vingt-quatre heures. J'attends des nouvelles de Salisbury dans le Sud, de Beauchamp dans le comté de Warwick, de Malton et de Percy dans le Nord. Le chancelier doit s'assurer de Londres; c'est mon apparition trop soudaine qui m'eût exposé à des périls dont n'auraient pu me tirer ni ma lance ni mon épée, quoique secondées par l'arc du bardi Robin Hood, par le bâton à

deux bouts de notre joyeux frère Tuck, et par le cor du sage Wamba.

Wilfrid s'inclina d'un air respectueux, sachant parfaitement qu'il était inutile de lutter contre l'indomptable esprit de chevalerie qui poussait si souvent son maître dans des périls qu'il eût pu facilement éviter, ou plutôt qu'il lui était impardonnable de chercher. Le jeune chevalier soupira en silence, tandis que Richard, content d'avoir faire taire son conseiller, quoique, au fond de son cœur, il reconnût la justice de l'accusation portée contre lui, continua sa conversation avec Robin Hood.

— Roi des outlaws, lui dit-il, n'avez-vous pas quelques rafraîchissements à offrir à votre frère en royauté? Ces coquins que nous avons expédiés m'ont donné à la fois de l'exercice et de l'appétit.

— A la vérité, répliqua le capitaine, car je ne puis mentir à Votre Grâce, notre buffet est principalement fourni de...

Il s'arrêta, l'air embarrassé.

— De venaison, je le suppose? reprit Richard gaiement. C'est, dans un moment pressant, la meilleure chère, et vraiment, quand un roi ne reste pas chez lui pour tuer son propre gibier, il me semble qu'il n'a pas à crier trop haut de ce qu'on l'aura tué pour lui.

— Donc, Votre Grâce, ajouta Robin, veut encore honorer de sa présence un des lieux de rendez-vous de Robin Hood. La venaison ne fera pas défaut; il y aura encore une cruche d'ale, et peut-être une bouteille de vin passable.

En conséquence, l'outlaw prit les devants, suivi du joyeux monarque, plus heureux probablement de cette rencontre fortuite avec Robin Hood et ses forestiers qu'il ne l'eût été de reprendre sa place sur son siége royal et de présider une assemblée splendide de pairs et de seigneurs. Tout ce qui était nouveau, tout ce qui sentait l'aventure avait des charmes pour Richard Cœur-de-Lion, et un danger qu'il

avait bravé et surmonté ne faisait qu'en augmenter le prix à ses yeux. Dans ce roi courageux et téméraire, le caractère brillant mais inutile, d'un chevalier de roman, se trouvait en quelque sorte renouvelé et réalisé, et la gloire personnelle qu'il devait obtenir par ses propres faits d'armes était bien autrement chère à son imagination exaltée que ne l'eût été l'éclat d'un gouvernement de politique et de sagesse.

Aussi son règne fut-il comme le cours d'un météore rapide et étincelant qui parcourt le ciel répandant autour de lui une lumière éblouissante, mais inutile, que remplace aussitôt une obscurité profonde. Ces hauts faits chevaleresques fournirent des sujets de chants aux bardes et aux ménestrels, mais ne laissèrent à son pays aucun de ces bienfaits durables sur lesquels l'histoire aime à s'arrêter et qu'elle présente comme un exemple à la postérité.

Dans sa société actuelle, Richard se montrait avec tous ses avantages. Il était gai, de bonne humeur et passionné pour la bravoure, n'importe dans quelle classe il la rencontrait.

Le repas champêtre fut disposé à la hâte sous un grand chêne, où le roi d'Angleterre s'assit environné d'hommes proscrits par son gouvernement et qui formaient maintenant sa cour et sa garde. Quand la cruche eut circulé à la ronde, les rudes forestiers oublièrent bientôt ce respect auguste qu'impose la présence de la majesté royale.

La chanson et les quolibets passèrent de bouche en bouche, chacun raconta les histoires de ses hauts faits; puis enfin, tandis que tous se vantaient de quelque heureuse infraction aux lois, personne ne se souvint qu'il parlait en présence de leur gardien naturel.

Le roi débonnaire, se souciant aussi peu de sa dignité que ses compagnons de table, riait, buvait et badinait au milieu de la bande joyeuse.

Le bon sens naturel et rude de Robin Hood lui fit désirer que la scène se terminât avant que rien vînt en

troubler l'harmonie, d'autant plus qu'il voyait le front d'Ivanhoe assombri par l'inquiétude.

— Nous sommes honorés, dit-il à Ivanhoe à voix basse, par la présence de notre courageux souverain ; cependant je serais fâché de le voir perdre ici un temps que les affaires de son royaume peuvent rendre précieux.

— C'est parler avec prudence et sagesse, brave Robin Hood, répondit Wilfrid. Vous devez savoir, d'ailleurs, que plaisanter avec un roi, même dans ses moments d'abandon, c'est jouer avec un lion qui, à la moindre provocation, se sert de ses dents et de ses griffes.

— Vous avez touché la vraie cause de ma crainte, ajouta l'outlaw. Mes hommes sont grossiers par nature et par habitude, le roi est aussi impétueux qu'enjoué ; qui sait si bientôt un motif d'irritation ne surviendra pas ? Il est temps d'interrompre ce repas.

— Tâchez alors de trouver quelque moyen, brave yeoman, dit Ivanhoe ; car chaque insinuation que j'ai hasardée à ce sujet semble l'avoir décidé à prolonger la séance.

— Dois-je si vite abuser du pardon et de la faveur de mon souverain ? dit Robin Hood en réfléchissant un moment. Oui, par saint Christophe ! il le faut. Je ne serais pas digne de sa faveur si je ne risquais pas de la perdre pour tâcher de lui rendre service. Holà ! Scathlock, va te cacher derrière ce taillis et entonne-moi une fanfare normande sur ton cor de chasse, et fais cela sans perdre un instant.

Scathlock obéit à son capitaine, et, au bout de cinq minutes, le son du cor fit tressaillir les convives.

— C'est le cor de Malvoisin, s'écria le meunier se redressant sur ses pieds et saisissant son arc.

Le frère Tuck lâcha le flacon qu'il tenait en ce moment et saisit son bâton à deux bouts.

Wamba s'arrêta au milieu d'une plaisanterie, et reprit sa targe et son épée.

Tous les autres assistants ramassèrent leurs armes.

Les hommes qui mènent une vie précaire passent faci-

lement de la table au combat, et, pour Richard, l'échange ne paraissait qu'une succession de nouveaux plaisirs. Il demanda son casque et les parties les plus lourdes de son armure dont il s'était dépouillé, et, tandis que Gurth les lui rattachait, il défendit à Wilfrid, sous peine d'encourir tout son déplaisir, de s'engager dans l'escarmouche qu'il supposait imminente.

— Tu as combattu cent fois pour moi, Wilfrid, et je n'étais que spectateur. Aujourd'hui, regarde à ton tour, et tu verras de quelle manière Richard combattra pour son ami et son fidèle sujet.

Sur ces entrefaites, Robin Hood avait dépêché plusieurs de ses hommes de différents côtés, comme pour reconnaître l'ennemi, et, lorsqu'il vit la réunion absolument dissoute, il s'approcha de Richard, qui était déjà complétement armé, et, mettant un genou en terre, il implora le pardon de son souverain.

— Quel pardon, bon yeoman? demanda Richard avec impatience. Ne t'avons-nous pas déjà accordé un plein pardon de toutes tes fautes? Penses-tu que notre parole soit une plume que le vent emporte tantôt d'un côté, tantôt de l'autre? Tu n'as pas eu le temps de commettre une nouvelle offense depuis cette rémission.

— Je l'ai fait, répliqua le capitaine, si c'est une offense de tromper mon prince dans son intérêt. Le cor que vous venez d'entendre n'était pas celui de Malvoisin; c'est par mes ordres qu'on en a sonné pour interrompre le banquet, de peur qu'il n'empiétât sur des heures trop précieuses pour être dissipées ainsi.

Puis il se releva, croisa les bras sur sa poitrine, et, avec une contenance plutôt respectueuse que craintive, il attendit la réponse de son roi, comme un homme qui sent qu'il peut avoir commis une faute, mais qui se repose sur la droiture de son intention. La colère fit monter le sang au visage de Richard, mais ce ne fut qu'une émotion passagère. Le sentiment de la justice la réprima aussitôt.

— Le roi de Sherwood, dit-il, craint-il que le roi d'Angleterre ne fasse une trop grande brèche à sa venaison et à ses cruches de vin? C'est bien, hardi Robin; mais, quand tu viendras me voir dans ma joyeuse ville de Londres, tu me trouveras un hôte plus généreux. Tu as bien fait cependant, bon camarade; à cheval donc, et en route! il y a une heure que Wilfrid s'impatiente. Dis-moi, hardi Robin, as-tu jamais eu dans ta bande un ami qui, ne se bornant pas à te donner des conseils, prétende diriger tes mouvements et paraisse malheureux quand tu marches à ta volonté et non à la sienne?

— Oui, sire, reprit Robin; tel est mon lieutenant Petit-Jean, qui est en ce moment en expédition sur les frontières d'Écosse. Et j'avouerai à Votre Majesté que je suis souvent froissé par la franchise de ses conseils. Mais, quand j'y songe deux fois, je ne puis être longtemps fâché contre un homme qui ne peut avoir d'autre motif que son zèle pour le service de son maître.

— Tu as raison, brave yeoman, répondit Richard, et, si j'avais Ivanhoe d'un côté pour me donner de sages conseils appuyés de la sérieuse tristesse de son front, et toi de l'autre pour me mener par la ruse à ce que tu crois mon intérêt, je serais le roi le moins libre de la chrétienté. Mais allons, mes amis, mettons-nous en route pour Coningsburg, et n'y pensons plus.

Robin Hood lui dit qu'il avait déjà fait partir une troupe de ses gens du côté de la route qu'ils avaient à traverser. L'homme qui la commandait ne manquerait pas de découvrir toute embuscade secrète.

Il ne doutait pas, ajouta-t-il, qu'ils ne trouvassent les chemins sûrs; mais, au cas contraire, ils recevraient à temps un avertissement du danger; cela les mettrait à même de se replier sur une troupe d'archers avec laquelle il se proposait de les suivre à distance.

Ces sages et prudentes précautions prises pour sa sûreté touchèrent le cœur de Richard et achevèrent de dissiper le

léger ressentiment qu'avait fait naître en lui l'innocente tromperie du chef des outlaws. Il tendit encore une fois la main à Robin Hood, l'assura de son entier pardon et de sa faveur à venir, aussi bien que de sa résolution inébranlable de modérer la rigueur tyrannique des règlements de chasse, ainsi que des autres lois oppressives par lesquelles tant de yeomen anglais étaient réduits à un état de rébellion.

Les bonnes intentions de Richard envers le grand outlaw restèrent sans résultat, par suite de la mort prématurée du roi, et la charte forestière fut, au contraire, arrachée au prince Jean, lorsqu'il eut succédé sur le trône à son valeureux frère.

Quant au reste de l'histoire de Robin Hood et à la trahison qui fut cause de sa mort, on les trouvera dans ces petits livres gothiques qu'on vendait autrefois un sou, mais qu'on croit aujourd'hui payer bon marché en les couvrant d'or.

L'opinion de l'outlaw était bien fondée. Le roi, accompagné d'Ivanhoe, de Gurth et de Wamba, arriva sans accident en vue du château de Coningsburg avant que le soleil eût quitté l'horizon.

Il existe en Angleterre peu de paysages aussi beaux et aussi pittoresques que les alentours de cette vieille forteresse saxonne. La douce et gentille rivière de Don coule à travers un amphithéâtre où les terres cultivées se mêlent avec les pays boisés; et sur une colline dont la rivière baigne le pied, et que défendent des murs et des fossés, s'élève ce vieil édifice, qui, avant la conquête, avait été, comme l'indique son nom saxon, une des habitations royales des monarques d'Angleterre. Les murs extérieurs ont été probablement ajoutés par les Normands, mais le donjon intérieur présente les indices d'une très-grande antiquité. Ce donjon est situé sur une élévation, à un des angles de la cour intérieure, et forme un cercle régulier d'environ vingt-cinq pieds de diamètre. Les murs ont une épaisseur prodigieuse; six gros arcs-boutants extérieurs saillissent du pourtour et

montent contre les côtés de la tour comme pour la fortifier ou lui servir d'appui. Ces arcs-boutants massifs sont creux à partir de quelques pieds du sol, et se terminent par une sorte de tourelle qui communique avec l'intérieur du donjon. Dans le lointain, l'aspect de cette vaste bâtisse avec ses singulières dépendances n'est pas moins intéressant pour les amateurs du pittoresque que ne l'est l'intérieur même du château pour l'ardent antiquaire, dont, à cet aspect, l'imagination se reporte aux temps de l'heptarchie.

On montre dans le voisinage du château une éminence considérable comme étant la tombe du fameux Hengist; et divers monuments très-curieux et très-antiques se voient aussi dans le cimetière voisin.

Lorsque Richard Cœur-de-Lion et son cortége arrivèrent à ce bâtiment d'une architecture grossière mais d'un effet imposant, il n'était pas, comme aujourd'hui, entouré de fortifications. L'architecte saxon avait épuisé son art à rendre le principal donjon imprenable, et la seule circonvallation qu'on y vît était une barrière en palissades grossièrement construites.

Une grande bannière noire flottant au haut de la tour annonçait les obsèques du dernier propriétaire du manoir. Ce drapeau ne portait aucun emblème indiquant la naissance et le rang du défunt; car les armoiries, qui étaient encore une nouveauté parmi les chevaliers normands eux-mêmes, étaient totalement inconnues aux Saxons. Mais au-dessus de la porte d'entrée était suspendue une autre bannière, sur laquelle le portrait d'un cheval blanc grossièrement peint, symbole bien connu d'Hengist et des guerriers saxons, indiquait la nation et le rang du défunt.

Tout autour du château, il y avait un mouvement confus et plein d'agitation, car de tels banquets funéraires étaient des occasions d'une hospitalité générale et abondante, à laquelle étaient appelées toutes les personnes ayant le moindre rapport avec le défunt; tous les voyageurs de passage étaient encore invités à partager ces fêtes. Les richesses et le rang

d'Athelsthane avaient fait observer cette coutume dans toute son étendue.

On voyait donc des troupes nombreuses, les unes montant, les autres descendant la colline sur laquelle le château était situé, et, lorsque le roi Richard et sa suite eurent franchi la porte ouverte et non gardée de la première barrière, l'enceinte où ils se trouvaient leur offrit une scène qu'il était difficile de concilier avec l sujet mélancolique de la réunion.

D'un côté, des cuisiniers faisaient rôtir en plein air des bœufs énormes et des moutons gras et des veaux; d'un autre côté, on défonçait des tonneaux d'ale qui étaient placés là pour être vidés au gré de tous les assistants; des groupes de toute sorte dévoraient la nourriture et avalaient la bière ainsi livrée à leur discrétion. Là, le serf saxon au corps nu noyait le souvenir de six mois de faim et de soif en un jour de gloutonnerie et d'ivresse; là aussi, le bourgeois replet et le commerçant joufflu mangeaient le morceau qu'ils croyaient le plus délicat, et louaient ou critiquaient la qualité de l'ale et l'habileté du brasseur.

Un petit nombre de seigneurs normands se voyaient aussi, aisément reconnaissables à leur menton rasé et à leur manteau court; ceux-ci se tenaient ensemble à l'écart, regardant avec un grand dédain la cérémonie, tout en profitant de la bonne chère qu'on dispensait si libéralement.

Il va sans dire que les mendiants étaient là par centaines, ainsi que des soldats vagabonds revenus de Palestine (ils le disaient du moins). Les colporteurs étalaient leurs marchandises, les ouvriers ambulants cherchaient de l'emploi, des pèlerins errants, des prêtres des montagnes, des ménestrels saxons, des bardes gallois marmottaient des prières et déchiraient les oreilles avec leurs instruments et leur musique discordante. L'un célébrait les louanges d'Athelsthane dans un panégyrique lugubre; un autre redisait, dans un poëme généalogique en langue saxonne, les noms étrangement durs et sauvages de ses nobles ancêtres.

Il ne manquait dans cette foule bigarrée ni de bouffons ni de jongleurs, et dans cette funèbre occasion l'assemblée les suivait des yeux sans voir dans l'exercice de leur profession rien d'indécent ni d'intempéstif.

A la vérité, les idées des Saxons, en de telles occurrences, étaient aussi naïves qu'elles étaient grossières. Si la douleur avait soif, il fallait lui donner à boire; si elle avait faim, il fallait lui donner à manger; si elle attristait les cœurs, il fallait recourir aux moyens de se réjouir ou tout au moins de se distraire. Aussi les assistants ne manquaient-ils pas de profiter de ces diverses consolations qu'ils avaient sous la main, bien que, de temps en temps, comme s'ils se fussent souvenus tout à coup de la cause qui les avait réunis, les hommes se prissent à gémir de concert, tandis que les femmes, dont le nombre était grand, élevaient la voix et remplissaient l'air de cris lamentables.

Telle était la scène bizarre qui se passait dans la cour du château de Coningsburg lorsque Richard et sa suite y pénétrèrent. L'intendant ne daignait pas faire attention au groupe de gens inférieurs qui entraient et sortaient continuellement, si ce n'est pour le maintien de l'ordre; mais il fut frappé de la bonne mine du monarque, et d'Ivanhoe surtout, croyant reconnaître les traits de ce dernier.

De plus, l'approche de deux chevaliers, qu'on reconnaissait bien pour tels à leur costume, était un évènement rare dans une solennité saxonne, et fut nécessairement regardé comme un honneur rendu au défunt et à sa famille.

Vêtu de noir et tenant à la main la baguette blanche de son office, ce personnage important ouvrit un passage à travers la foule des visiteurs, et conduisit Richard et Ivanhoe jusqu'à l'entrée de la tour.

Gurth et Wamba trouvèrent bientôt des connaissances dans la cour, et ils se tinrent à l'écart, n'osant se présenter avant d'être appelés par leurs maîtres.

XLII

La manière de pénétrer dans la grande tour du château de Coningsburg est toute particulière et se ressent de la rude simplicité des temps primitifs de sa construction. Un perron étroit et rapide conduit à une porte basse située du côté du midi de la tour, par où l'antiquaire audacieux peut encore, ou du moins pouvait, il y a quelques années, gagner un petit escalier pratiqué dans la grande muraille de la tour et conduisant au troisième étage de la bâtisse.

Les deux étages inférieurs sont des caveaux qui ne reçoivent ni air ni lumière, sauf par un soupirail carré percé au troisième étage, avec lequel ils semblent avoir communiqué par une échelle. On parvenait aux appartements supérieurs de la tour, qui comprenait en tout quatre étages, par des escaliers ménagés dans les arcs-boutants extérieurs.

C'est par cette entrée difficile et compliquée que le bon roi Richard, suivi de son fidèle Ivanhoe, fut conduit dans l'appartement circulaire qui occupe tout le troisième étage. Wilfrid profita des difficultés de la montée pour s'envelopper la figure dans son manteau, précaution qu'il crut devoir prendre pour n'être aperçu de son père qu'au moment où le roi lui donnerait le signal de se montrer à lui.

Ils trouvèrent dans cet appartement, assis autour d'une grande table de chêne, une douzaine des représentants les plus distingués des familles saxonnes appartenant aux provinces voisines. C'étaient tous des vieillards ou du moins des hommes mûrs; car la nouvelle génération, au grand déplaisir des anciens, avait, comme Ivanhoe, franchi une

partie des barrières, qui, depuis un demi-siècle, séparaient les Normands vainqueurs des Saxons vaincus.

Les regards abattus et pleins de tristesse de ces hommes vénérables, leur silence et leur attitude même formaient un contraste frappant avec la scène bruyante que présentait la cour du château. Leurs cheveux gris, leur barbe longue, ainsi que leurs tuniques sévères et leurs manteaux noirs, cadraient bien avec la simplicité grossière de l'appartement dans lequel ils étaient réunis. Ils offraient l'aspect d'une troupe d'adorateurs de l'ancien Woden, rappelés à la vie pour pleurer la décadence de leur gloire nationale. Cédric, quoique assis sur un siége de même hauteur que ses concitoyens, et sans distinction apparente, paraissait cependant agir avec l'assentiment général comme chef de l'assemblée.

A l'entrée de Richard, qu'il ne connaissait encore que comme le vaillant chevalier au cadenas, il se leva gravement et lui donna la bienvenue par la salutation usuelle *Waes hael*, portant en même temps un gobelet à la hauteur de ses lèvres. Le roi, nullement étranger aux coutumes de ses sujets anglais, rendit le compliment en se servant des mots habituels : *Drink hael*, et prit une coupe qui lui fut présentée par l'échanson. La même politesse fut faite à Ivanhoe, qui fit raison à son père sans parler, inclinant seulement la tête, de peur que sa voix ne le fît reconnaître. Quand cette première cérémonie fut terminée, Cédric se leva, et, présentant la main à Richard, il le conduisit dans une petite chapelle assez grossièrement taillée dans un des arcs-boutants extérieurs.

Comme il ne s'y trouvait d'autre ouverture qu'une étroite meurtrière, cette enceinte eût été presque totalement obscure sans l'emploi de deux flambeaux ou torches, dont la lumière rouge et enfumée permettait de distinguer le toit arqué, les murailles nues, l'autel de pierre et un crucifix de même matière.

Devant cet autel était une bière, à chaque côté de la–

quelle trois prêtres agenouillés, leur rosaire à la main, disaient des prières à demi-voix avec tous les signes de la plus grande dévotion ; une offrande splendide avait été payée pour ce service au couvent de Saint-Edmond, par la mère du défunt, et, pour le célébrer plus dignement, la confrérie tout entière, à l'exception du sacristain boiteux, s'était rendue à Coningsburg, où, tandis que six prêtres accomplissaient constamment les rites funéraires près du corps d'Athelsthane, les autres ne manquaient pas de prendre leur part des rafraîchissements et des amusements que l'on distribuait au château.

Les bons moines qui montaient cette pieuse garde avaient bien soin de ne pas interrompre leurs chants pendant un seul instant, de peur que Zernebock, l'ancien démon saxon, ne mît ses griffes sur le défunt Athelsthane. Ils n'étaient pas moins attentifs à empêcher qu'aucun laïque sacrilége ne touchât au poêle qui couvrait la bière ; c'était celui qui avait servi aux funérailles de saint Edmond, et auquel le contact d'un profane eût pu faire perdre la vertu qu'il tenait de cette consécration. Si ces attentions pouvaient être de quelque utilité au défunt, il avait bien le droit de les attendre de la confrérie de Saint-Edmond, car, indépendamment des cent pièces d'or données comme la rançon de l'âme, la mère d'Athelsthane avait annoncé que son intention était de léguer au couvent la plus grande partie de ses terres, afin d'obtenir des prières perpétuelles pour le repos de son âme, et pour le repos de celle de son fils et de son mari défunts.

Richard et Wilfrid suivirent Cédric le Saxon dans la chambre mortuaire, et, imitant leur guide, qui, d'un air solennel, leur désignait la bière d'Athelsthane, ils se signèrent dévotement, et murmurèrent une courte prière pour le salut du trépassé.

Après cette action de pieuse charité, Cédric leur fit de nouveau signe de le suivre, et, d'un pas muet, gravissant quelques degrés de pierre, il ouvrit avec beaucoup de pré-

caution la porte d'un petit oratoire contigu à la chapelle. Il était de huit pieds carrés environ, pratiqué, ainsi que la chapelle, dans l'épaisseur de la muraille. L'espèce de meurtrière qui éclairait cet oratoire, et qui, extérieurement fort étroite, et s'élargissant considérablement à l'intérieur, recevait en ce moment les rayons du soleil couchant, laissait voir une femme d'un extérieur très-distingué, dont la figure conservait encore les restes remarquables d'une beauté majestueuse. Sa longue robe de deuil et sa guimpe flottante de crêpe noir, rehaussaient la blancheur de sa peau et la beauté de ses tresses blondes que le temps avait respectées; sa figure exprimait la plus profonde tristesse et une pieuse résignation. Devant elle, sur une table de pierre, était placé un crucifix d'ivoire, près duquel était posé un missel dont les pages étaient richement enluminées, et qui se fermait avec des agrafes d'or.

— Noble Édith, lui dit Cédric après avoir gardé le silence pendant un instant, comme pour donner à Richard et à Wilfrid le temps de contempler la châtelaine, ce sont de dignes étrangers qui viennent prendre part à tes chagrins; et celui-ci, ajouta-t-il, est le vaillant chevalier qui a combattu avec tant de bravoure pour la délivrance de celui que nous pleurons aujourd'hui.

— Sa bravoure mérite mes remercîments, répondit la dame, bien que ce soit la volonté du Ciel qu'elle n'ait pu être utile à ma maison. Je le remercie aussi, de même que son compagnon, de la courtoisie qui les a conduits ici près de la veuve d'Adeling, de la mère d'Athelsthane, dans cette heure de tristesse et de lamentations. Je les confie à vos soins, mon digne parent, certaine qu'ils ne manqueront pas de l'hospitalité que ces tristes murs peuvent encore leur offrir.

Les deux chevaliers s'inclinèrent profondément devant la mère éplorée, et se retirèrent avec leur guide.

Un autre escalier tournant les conduisit à une salle de même grandeur que celle où ils avaient été reçus d'abord,

et qui occupait l'étage supérieur. Avant que la porte en fût ouverte, ils entendirent sortir de cette chambre les accents d'un chant lent et mélancolique. Lorsqu'ils furent entrés, ils se trouvèrent en présence d'une vingtaine de matrones et de jeunes filles de nobles familles saxonnes. Quatre jeunes filles, parmi lesquelles se trouvait Rowena, conduisaient le chœur, élevant au ciel pour l'âme du défunt, une hymne dont nous n'avons pu retrouver que deux ou trois stances.

« Sorti de la poussière, l'homme doit retourner à la poussière; sa forme passagère et périssable est revenue à la terre et aux vers; la corruption réclame la corruption.

« Son âme voltige sur des routes inconnues, cherchant le royaume de douleur où la flamme et les tourments effaceront la trace des souillures d'ici-bas.

« Fais, ô vierge Marie! qu'il sorte bientôt de ce séjour de larmes; que les aumônes, les prières et de saints cantiques délivrent son âme captive! »

Tandis que le chœur des jeunes filles modulait cette hymne d'une voix basse et mélancolique, les autres femmes étaient occupées à orner d'une broderie, où elles mettaient tout leur goût et toute leur adresse, un grand drap de soie destiné à recouvrir le cercueil d'Athelsthane, ou à choisir dans des corbeilles de fleurs placées devant elles, des guirlandes qu'elles destinaient au même emploi lugubre. Le maintien des jeunes filles était décent, sinon empreint d'une affliction profonde; mais, de temps en temps, un murmure ou un sourire provoquait la censure des plus sévères matrones, et, çà et là, on voyait une jeune fille plus occupée d'examiner si sa robe de deuil lui allait bien que de la triste cérémonie pour laquelle elle se préparait. Et même, si nous devons confesser la vérité, ce penchant à la distraction ne fut nullement diminué par l'arrivée des deux

chevaliers étrangers, arrivée qui fit lever les yeux, regarder à la dérobée et chuchoter. Rowena seule, trop fière pour être vaine, accueillit son libérateur avec une courtoisie gracieuse. Sa physionomie était sérieuse sans être abattue; et il est permis de douter que la pensée d'Ivanhoe et l'incertitude de son sort n'eussent pas à réclamer, dans cette gravité mélancolique, une part aussi grande au moins que la mort de son parent. Pour Cédric toutefois, qui, comme nous l'avons observé, n'était pas très-clairvoyant, la tristesse de sa pupille lui parut tellement profonde, qu'il jugea convenable de dire qu'elle était la fiancée du noble Athelsthane. On peut penser si cette communication fut de nature à accroître la disposition de Wilfrid à partager le deuil de Coningsburg.

Après avoir introduit les deux chevaliers dans les différentes chambres où les funérailles d'Athelsthane étaient l'objet de soins divers, Cédric les conduisit dans un petit parloir destiné, à ce qu'il leur dit, à l'usage exclusif des hôtes de distinction, à qui une liaison moins intime avec le défunt ne permettait pas de s'unir à la douleur plus vive de ceux qui avaient été personnellement frappés par ce triste événement. Il les assura que rien ne leur manquerait, et se disposait à les quitter lorsque le chevalier Noir le prit par la main.

— Permettez-moi de rappeler à votre souvenir, noble thane, dit-il, que, lorsque nous nous séparâmes, vous me permîtes, en reconnaissance du service que j'ai eu le bonheur de vous rendre, de m'accorder une grâce.

— Elle vous est accordée d'avance, noble chevalier, répondit Cédric; cependant, dans ce moment de douleur...

— J'y ai songé aussi, interrompit le roi; mais le temps me presse, et il me semble convenable d'ailleurs, alors que la tombe va se fermer sur le noble Athelsthane, que nous déposions certains préjugés et certaines opinions préconçues...

— Chevalier au cadenas, reprit Cédric en rougissant et

en interrompant le roi à son tour; j'espère que votre demande ne se rapporte qu'à vous et non à d'autres ; car, en ce qui concerne l'honneur de ma maison, il serait peu convenable qu'un étranger voulût intervenir.

— Aussi, ne veux-je le faire, répondit le roi avec douceur, qu'autant que vous reconnaîtrez vous-même l'intérêt qui m'y porte. Jusqu'à ce moment, vous n'avez vu en moi que le chevalier Noir au cadenas; connaissez maintenant Richard Plantagenet.

— Richard d'Anjou! s'écria Cédric en reculant de surprise.

— Non, noble Cédric, Richard d'Angleterre, dont le plus cher intérêt, le plus profond désir est de voir tous ses enfants unis ensemble sans distinction de race. Eh bien, noble thane, ton genou ne pliera-t-il pas devant ton roi?

— Il n'a jamais plié devant le sang normand, répondit Cédric.

— Réserve donc ton hommage, dit le monarque, jusqu'à ce que j'aie prouvé que j'en suis digne, en protégeant également les Normands et les Anglais.

— Prince, répondit Cédric, j'ai toujours rendu justice à ta bravoure et à ton mérite. Je n'ignore pas tes droits à la couronne, comme descendant de Mathilde, nièce d'Edgard Atheling et fille de Malcolm d'Écosse... Mais Mathilde, quoique de sang royal, n'était pas héritière de la monarchie saxonne.

— Je ne veux pas discuter ici mes droits, noble thane, dit Richard avec calme; mais je te dirai de regarder autour de toi, et de voir quel autre titre tu trouveras à opposer au mien.

— Est-ce pour de tels discours, prince, que tu es venu ici? continua Cédric; est-ce pour me rappeler la ruine de ma race avant même que la tombe se soit fermée sur le dernier rejeton de la royauté saxonne?

Son visage s'assombrit en prononçant ces paroles.

— C'est un acte d'audace, ajouta-t-il, et de témérité.

— Non pas, de par la sainte croix! répliqua le roi. J'ai agi avec la confiance et la franchise qu'un brave homme doit mettre dans un autre.

— Tu as raison, messire roi; car j'avoue que tu es roi et que tu le seras en dépit de ma faible opposition. Je n'ose recourir au seul moyen de l'empêcher, bien que tu aies placé cette forte tentation à portée de ma main.

— Et maintenant revenons à ma demande, dit le roi, et je te la réclame avec autant de confiance que si tu n'avais pas refusé de reconnaître ma souveraineté légitime. Ce que j'exige de toi comme homme de parole et d'honneur, à peine d'être reconnu sans foi, parjure et infâme, c'est de pardonner et de rendre ton affection paternelle au brave chevalier Wilfrid d'Ivanhoe. Tu avoueras que, dans cette réconciliation, j'ai un intérêt: le bonheur de mon ami et le désir de voir toute dissension s'éteindre entre mes fidèles sujets.

— C'est donc Wilfrid qui t'accompagne? demanda Cédric en montrant son fils.

— Mon père! mon père! s'écria Ivanhoe en se prosternant aux pieds de Cédric, accorde-moi ton pardon!

— Tu l'as obtenu, mon fils, reprit Cédric en le relevant. Le fils de Hereward respecte sa parole, même quand elle a été donnée à un Normand. Mais que je te voie reprendre le costume de tes ancêtres anglais; pas de manteau court, pas de bonnet pimpant, pas de plumage fantasque dans ma modeste maison. Celui qui veut être le fils de Cédric, continua le Saxon, doit se montrer digne des Saxons ses ancêtres. Tu veux parler, ajouta-t-il sévèrement; mais je sais d'avance ce que tu as à me dire. Lady Rowena doit porter deux ans le deuil en mémoire de celui qui devait être son époux. Tous nos ancêtres saxons nous désavoueraient si nous songions à une nouvelle union pour elle, tandis que la tombe de celui qu'elle devait épouser, de celui qui, par sa naissance et ses aïeux, était plus que nul autre digne de sa main, est à peine fermée. Le spectre d'Athelsthane lui-

même se dépouillerait de son linceul, et se présenterait devant nous pour prévenir un tel déshonneur à sa mémoire.

On eût dit que les paroles de Cédric avaient conjuré un spectre; car à peine eût-il prononcé ces paroles, que la porte s'ouvrit d'elle-même, et qu'Athelsthane, couvert de son linceul, parut devant eux, pâle et les yeux hagards, semblable à un esprit de l'autre monde (1).

L'effet produit par cette apparition sur les spectateurs fut épouvantable. Cédric recula de terreur jusqu'au mur de l'appartement, et s'y appuya comme un homme incapable de se soutenir, regardant son ami avec des yeux qui paraissaient fixes et la bouche entr'ouverte.

Ivanhoe se signa en récitant des prières latines, saxonnes ou anglo-normandes, selon qu'elles se présentaient à sa mémoire, tandis que Richard s'écriait alternativement en latin ou en français : *Benedicite!* et *Mort de ma vie!*

En même temps, un tapage effroyable se fit entendre au bas de l'escalier, les uns criant :

— Qu'on arrête les moines perfides!

D'autres :

— Qu'on les descende au caveau!

D'autres enfin :

— Qu'on les lance des créneaux les plus élevés!

— Au nom du ciel! s'écria Cédric en s'adressant à ce qui lui paraissait être le spectre de son ami décédé, si tu es un être mortel, parle! Si tu es un esprit, dis-nous quelle cause t'amène auprès de nous, et ce que je peux faire pour le repos de ton âme? Vivant ou mort, noble Athelsthane, parle à Cédric!

(1) La résurrection d'Athelstane a été souvent critiquée comme outre passant les règles de la vraisemblance, même dans un ouvrage aussi romanesque. C'est un tour de force auquel l'auteur a été obligé d'avoir recours, vaincu par les supplications véhémentes de son éditeur et ami, qui ne pouvait se consoler de la mort d'Athelstane. W. S.

— C'est ce que je ferai, répondit le spectre très-tranquillement, lorsque j'aurai repris haleine et que vous m'en aurez donné le temps. Vivant, demandes-tu? Je suis aussi vivant que peut l'être un homme qui s'est nourri de pain et d'eau pendant trois jours qui m'ont paru trois siècles; oui, de pain et d'eau, Cédric! Par le ciel et tous les saints du paradis! je n'ai pas goûté une meilleure nourriture depuis trois mortels jours, et c'est par un miracle de Dieu que je suis maintenant ici pour le dire.

— Comment! noble Athelsthane, s'écria le chevalier Noir, je vous ai vu renversé par le féroce templier vers la fin de l'assaut de Torquilstone, et Wamba, qui n'était pas loin de vous, nous a dit que vous aviez eu la tête fendue jusqu'aux dents!

— Vous avez mal vu, messire chevalier, reprit Athelsthane, et Wamba a menti. Mes dents sont en bon état, et je vous le prouverai tout à l'heure en soupant. Ce n'est cependant pas la faute du templier: son épée tourna dans ses mains, de sorte que je ne reçus qu'un coup du plat de la lame, amorti par le manche de ma bonne masse d'armes avec lequel je l'avais paré. Si j'avais eu mon casque d'acier, je m'en serais moqué, et je lui aurais rendu un coup qui eût retardé sa retraite. Tel que j'étais, je tombai à terre, étourdi à la vérité, mais non blessé. D'autres combattants des deux côtés furent assommés et massacrés sur moi, de sorte que je ne repris mes sens que pour me trouver dans un cercueil (par bonheur, il était ouvert.) placé devant l'autel de l'église de Saint-Edmond. J'éternuai plusieurs fois, je gémis, puis enfin je revins tout à fait à moi, et je voulais me lever, quand le sacristain et l'abbé, pleins de terreur, accoururent au bruit, surpris sans doute et loin d'être contents de trouver encore vivant l'homme dont ils se proposaient d'être les héritiers. Je demandai du vin; ils m'en donnèrent; mais il était sans doute fortement drogué, car je dormis encore plus profondément qu'auparavant, et ne me réveillai qu'au bout de je ne sais combien d'heures.

Cette fois, je me trouvai les bras emmaillottés, les pieds liés avec tant de force, que mes chevilles me brûlent encore rien que d'y penser. L'endroit où je fus déposé était complétement obscur : c'était, je crois, les oubliettes de leur couvent maudit, et je jugeai, par l'odeur étouffante et humide qui s'exhalait, que ce devait être un lieu de sépulture. J'avais des idées confuses de ce qui m'était arrivé, lorsque la porte de mon cachot cria, et deux coquins de moines entrèrent. Ils voulaient me persuader que j'étais en purgatoire ; mais je reconnus trop bien la voix poussive et courte d'haleine du père abbé. Par saint Jérémie! ce n'était plus le ton dont il me demandait jadis une seconde tranche de venaison ; le chien avait dîné à ma table depuis Noël jusqu'à la fête des Rois.

— Remettez-vous, noble Athelsthane, dit le roi ; respirez un peu, contez votre histoire à loisir. Par ma foi ! une pareille histoire est aussi curieuse à entendre qu'un roman.

— Oui, mais, par la croix de Bromeholm! il n'y a pas de roman dans l'affaire, s'écria Athelsthane. Un pain d'orge et une cruche d'eau, voilà ce qu'ils m'ont donné, les traîtres! eux que mon père et moi avons enrichis, quand leur meilleure ressource était des tranches de lard et des mesures de blé qu'ils obtenaient à force de cajoleries des pauvres serfs et esclaves, en échange de leurs prières ! Quel nid de vipères sales et ingrates! Donner du pain d'orge et de l'eau de ruisseau à un patron comme je l'avais été! Je les enfumerai dans leur repaire infect, dussé-je être excommunié!

— Mais, au nom de Notre Dame! noble Athelsthane, s'écria Cédric en saisissant la main de son ami, comment as-tu fait pour échapper à ce péril imminent? Leurs cœurs se sont-ils amollis?

— Leurs cœurs s'amollir ! répéta Athelsthane. Est-ce que les rochers fondent au soleil? J'y serais encore si quelque mouvement dans le couvent n'eût fait quitter à ce tas de coquins leur tanière. Je viens d'apprendre que c'était leur procession qui se dirigeait vers ce château pour manger

mon repas des funérailles, quand ils savaient bien où et comment j'étais enterré vivant. Je les entendais psalmodier leurs prières des morts, ne pensant guère qu'elles fussent chantées pour le salut de mon âme par ceux qui affamaient ainsi mon corps. Ils étaient partis cependant, et j'avais longtemps attendu ma nourriture, ce qui n'est pas étonnant; le sacristain goutteux était trop occupé de sa propre pâture pour songer à la mienne. Enfin il descendit d'un pas chancelant, et toute sa personne exhalait une forte odeur de vin épicé. La bonne chère avait attendri son cœur, car il me laissa une bonne tranche de pâté et une petite bouteille de vin, au lieu de ma pitance ordinaire. Alors je mangeai, je bus et je repris des forces; puis, pour surcroît de bonheur, le sacristain, trop étourdi pour bien remplir son devoir de guichetier, ferma les verrous en dehors de leur gâche, de manière que la porte resta entre-bâillée. La lumière, la nourriture et le vin firent travailler mon imagination; l'anneau auquel mes chaînes étaient attachées était plus rouillé que le coquin d'abbé ne l'avait supposé; le fer même ne pouvait résister à l'humidité de ce cachot infernal.

— Respire un moment, noble Athelsthane, dit Richard, et prends quelques rafraîchissements avant de continuer une histoire si terrible.

— Voilà cinq fois de suite que je me restaure aujourd'hui! s'écria Athelsthane; et cependant une tranche de ce jambon savoureux ne saurait être la malvenue, et je vous prie, brave chevalier, de me faire raison avec une coupe de vin.

Bien qu'ils ne fussent pas encore revenus de leur étonnement, les chevaliers obéirent au châtelain ressuscité, qui continua son histoire. Il avait, à la vérité, maintenant, un plus grand nombre d'auditeurs que ceux qui l'avaient écouté d'abord; car Édith, sa mère, ayant donné les ordres nécessaires dans le château, avait suivi le mort vivant dans l'appartement destiné aux étrangers, accompagnée de toutes les personnes qui avaient pu pénétrer dans cette

étroite chambre; tandis que d'autres, pressés sur les escaliers, avaient imparfaitement saisi l'histoire, qu'ils avaient transmise à ceux qui se tenaient au-dessous, et ceux-ci la transmettaient aux manants du dehors sous une forme tout à fait différente du récit primitif. Athelsthane, toutefois, continua comme il suit le reste de sa narration :

— Quand je me vis dégagé de l'anneau de ma chaîne, je montai l'escalier aussi lestement que pouvait le faire un homme chargé de fers et affaibli par trois jours de jeûne ; et, après avoir bien tâtonné, je fus enfin dirigé, par les sons d'un joyeux rondeau, vers un appartement où le digne sacristain disait une messe au diable en compagnie d'un grand frère à la face refrognée, aux larges épaules, et portant l'habit gris et le capuchon; il ressemblait beaucoup plus à un voleur qu'à un prêtre. Je fondis sur eux, et la vue de mon linceul, aussi bien que le bruit de mes chaînes, me donnant plutôt l'air d'un habitant de l'autre monde que de celui-ci, tous les deux restèrent pétrifiés; mais, quand j'eus renversé d'un coup de poing le sacristain, l'autre maraud, son camarade de bouteille, me porta un coup avec son gros bâton.

— Je parierais la rançon d'un comte que c'était notre frère Tuck, s'écria Richard se tournant vers Ivanhoe.

— Que ce soit le diable ou un moine, peu m'importe ! dit Athelsthane. Heureusement, il manqua son coup ; et, quand il me vit approcher pour en venir aux prises, il s'enfuit à toutes jambes. Mon premier soin fut de rendre la liberté aux miennes, au moyen de la clef aux entraves, qui se trouvait suspendue avec d'autres au ceinturon du sacristain. J'eus même la pensée de fendre la tête à ce scélérat avec son trousseau de clefs ; mais le souvenir du morceau de pâté et de la petite bouteille de vin dont il avait adouci ma captivité me toucha le cœur. De sorte que je me contentai d'une couple de bons coups de pied, et je le laissai étendu sur le plancher; et, après avoir expédié à la hâte une tranche de viande et une bouteille de vin qui

formaient le festin des deux vénérables frères, je courus à l'écurie, où je retrouvai mon meilleur palefroi, qui sans doute avait été choisi pour l'usage du père abbé lui-même. Je galopai jusqu'ici de toute la vitesse de l'animal; chacun fuyait devant moi à mesure que j'avançais, me prenant pour un spectre, d'autant plus que, pour ne pas être reconnu, je m'étais en partie couvert la figure de mon linceul. Je ne sais même si j'aurais pu pénétrer dans mon propre château si l'on ne m'avait pris pour l'aide du jongleur qui est dans la grande cour et qui a trouvé le moyen d'égayer mes gens, réunis pour célébrer les funérailles de leur seigneur. L'intendant a cru que mon costume faisait partie de la mascarade d'un saltimbanque, et j'ai pu ainsi pénétrer dans l'intérieur, où je n'ai eu que le temps d'embrasser ma mère et de manger un morceau avant de me mettre en quête de vous, mon noble ami.

— Et vous me retrouvez, dit Cédric, prêt à reprendre, dès demain, nos projets pour l'honneur et la liberté! Jamais il ne se lèvera un soleil plus propice à la délivrance de la noble race saxonne!

— Ne me parlez plus de délivrance! reprit Athelsthane; c'est assez de m'être délivré moi-même! Je ne songe à présent qu'à punir ce grand coquin d'abbé. Il sera pendu au sommet de ce château de Coningsburg, dans sa chape et son étole; et, si les escaliers sont trop étroits pour laisser passer son énorme carcasse, je le ferai hisser du dehors au moyen d'une poulie.

— Mais, mon fils, fit observer Édith, fais attention à son saint caractère!

— Faites attention, ma mère, à mes trois jours de jeûne, répliqua Athelsthane; je veux qu'ils périssent tous! Front de-Bœuf a été brûlé vif pour une faute bien moins grave; car il tenait bonne table pour ses prisonniers; seulement, on avait mis trop d'ail dans les ragoûts. Mais ces fripons hypocrites et ingrats, qui si souvent sont venus, sans invitation, me flatter à ma table, ne m'ont pas même donné de

ragoût à l'ail; aussi ils mourront, je le jure par l'âme de Hengist!

— Mais vous oubliez le pape, mon noble ami! reprit Cédric.

— En dépit du pape, en dépit du diable, reprit Athelsthane, ils mourront; n'en parlons plus. Quand ce seraient les meilleurs moines de la terre, le monde saura s'en passer.

— Fi donc! illustre Athelsthane, poursuivit Cédric; oubliez de pareils misérables quand une carrière si glorieuse se déroule devant vous; dites à ce prince normand que, tout courageux qu'il est, il n'occupera pas sans contestation le trône d'Alfred tant qu'il existera un descendant du saint Confesseur pour le lui disputer.

— Quoi! s'écria Athelsthane, est-ce là le noble roi Richard?

— C'est Richard Plantagenet lui-même, répondit Cédric; mais je n'ai pas besoin de vous rappeler que, venu ici librement, nous ne pouvons le maltraiter ni en faire notre prisonnier; vous savez ce que vous devez à votre hôte?

— Oui, certainement! s'écria Athelsthane; et je sais aussi quel est mon devoir de sujet, car je lui offre ici mon fidèle hommage, mon cœur et mon épée.

— Mon fils, dit Édith, songe à tes droits royaux!

— Songez à la liberté de l'Angleterre, prince dégénéré! s'écria Cédric.

— Mère et ami, reprit Athelsthane, trêve à vos exhortations. Le pain, l'eau et le cachot servent à mortifier l'ambition d'une manière merveilleuse; je sors de la tombe en homme plus sage que je n'y suis descendu. Une partie de ces folles vanités a été versée dans mon oreille par ce perfide abbé Wolfram, et vous pouvez juger maintenant si c'est un conseiller auquel on puisse se fier. Depuis que ces complots s'agitent, je ne sais où je suis; j'éprouve des indigestions; je ne reçois que des coups et des contusions, et je vois que tout cela ne pourra se terminer que par la

disette, l'emprisonnement et le meurtre de plusieurs milliers de gens tranquilles. Je vous dis que je ne veux être roi que dans mes propres domaines et non ailleurs, et que mon premier acte d'autorité sera de faire pendre l'abbé.

— Et ma pupille Rowena, demanda Cédric, j'espère que vous ne voulez pas l'abandonner ?

— Mon père Cédric, répondit Athelsthane, soyez raisonnable. Lady Rowena se soucie peu de moi ; elle préfère à toute ma personne le petit doigt du gant de mon cousin Wilfrid. Elle est là pour le reconnaître. Allons, ne rougissez pas, ma belle parente ! il n'y a rien de répréhensible à ce que vous aimiez mieux un chevalier galant qu'un seigneur de province. Ne riez pas non plus, Rowena, car un linceul et un visage maigre ne sont pas, Dieu le sait, un sujet de gaieté ! Mais, si vous voulez rire absolument, je vous en donnerai un meilleur sujet. Donnez-moi votre main, ou plutôt prêtez-la-moi, car je ne vous la demande que par amitié. Bien ! Maintenant, cousin Wilfrid d'Ivanhoe, continua-t-il, approche. Je renonce à cette main en ta faveur... Eh ! par saint Dunstan, notre cousin Wilfrid a disparu !... Cependant, à moins que mes yeux ne soient troublés par le jeûne que j'ai enduré, je l'ai vu là debout il n'y a qu'un instant.

Tout le monde se retourna, et chacun chercha Ivanhoe ; mais il avait disparu. On apprit enfin qu'un juif était venu le demander, et que, après un très-court entretien avec lui, il avait demandé Gurth et son armure, et qu'il avait quitté le château.

— Belle cousine, dit Athelsthane à Rowena, si j'avais lieu de penser que cette disparition subite d'Ivanhoe ne provînt pas de quelque motif très-sérieux, je reprendrais les droits...

Mais il n'eut pas plus tôt abandonné sa main en apprenant la disparition d'Ivanhoe, que Rowena, qui sentait tout l'embarras de sa position, avait saisi cette occasion de s'échapper de la chambre.

— Assurément, dit Althesthane, les femmes sont de tous les animaux les derniers auxquels on puisse se fier; j'en excepte pourtant les moines et les abbés. Je veux être un païen si je ne m'attendais pas à recevoir d'elle un remercîment, et peut-être un baiser. Il faut que ce maudit linceul soit ensorcelé; tout le monde semble me fuir. Je reviens donc à vous, noble roi Richard, vous offrant de nouveau la foi et l'hommage que, comme votre fidèle sujet...

Mais le roi Richard avait aussi disparu, et personne ne savait où il était allé.

Enfin, on apprit qu'il s'était rendu en toute hâte dans la grande cour, qu'il avait fait venir le juif qui avait parlé à Ivanhoe, et qu'après deux minutes d'entretien, il s'était jeté sur un cheval, avait forcé le juif à monter sur un autre, et était parti d'un train qui, selon Wamba, mettait la peau du mécréant dans un si grand péril, qu'il n'y avait plus à y compter.

— Ma foi! s'écria Athelsthane, il est évident que Zernebock s'est emparé de mon château pendant mon absence! Je reviens couvert d'un linceul, gage de la victoire que j'ai remportée sur le tombeau, et tous ceux à qui j'adresse la parole semblent s'évanouir au son de ma voix; mais à quoi bon s'en plaindre! Venez, mes amis. Que ceux d'entre vous qui restent encore me suivent à la grande salle du banquet, de peur que d'autres ne disparaissent aussi. La table, j'espère, sera garnie comme il convient aux obsèques d'un ancien noble saxon; mais hâtons-nous, car qui sait si le diable n'emporterait pas aussi le souper!

XLIII

Notre histoire nous oblige maintenant de revenir à l'extérieur du château ou préceptorerie de Templestowe, vers l'heure où allait être jeté le sanglant coup de dé qui devait décider de la vie ou de la mort de Rebecca.

C'était une scène de bruit et de mouvement, comme si tous les alentours avaient réuni leurs habitants à une assemblée de village ou à une fête champêtre ; mais le plaisir inhumain que produit la vue du sang et de la mort, n'appartient pas exclusivement à ces temps d'ignorance, quoique alors on fût habitué à voir les arènes de la chevalerie fréquemment ensanglantées, soit par les combats singuliers, soit par les combats généraux. Même de nos jours, où les principes de la morale sont mieux compris, une exécution capitale, un combat de boxeurs, une émeute ou une assemblée de réformateurs radicaux attire toujours la foule, et réunit à leurs risques et périls une multitude de spectateurs qui, pour la plupart, n'ont d'autre intérêt à l'événement que de voir comment les choses se passeront et si les héros du jour sont, pour employer le langage des tailleurs en émeute, des coqs ou des canards. Une foule considérable avait les yeux fixés sur la porte de la préceptorerie de Templestowe, dans le but de contempler la procession, tandis qu'un peuple encore plus nombreux entourait déjà le champ clos attenant à cet établissement.

Cet enclos se composait d'un plateau de terrain contigu à la préceptorerie, qu'on avait nivelé soigneusement pour le rendre propre aux jeux chevaleresques et aux exercices militaires. Ce champ clos occupait le bord d'une colline douce et facile, et était entouré de palissades; et, comme les

templiers appelaient volontiers des spectateurs pour être témoins de leur adresse dans les exercices de chevalerie, l'enclos était amplement garni de galeries et de bancs à leur usage.

Dans l'occasion actuelle, on avait érigé un trône à l'extrémité orientale pour le grand maître, entouré de siéges d'honneur pour les précepteurs et les chevaliers de l'ordre; au-dessus de ces siéges flottait l'étendard sacré, appelé *le Beauséant*, qui était l'enseigne des templiers, et dont le nom leur servait de cri de guerre.

A l'autre extrémité de la lice était dressé un tas de fagots rangés autour d'un poteau fixé fortement en terre. La victime devait être amenée sur ce fatal bûcher pour être enchaînée au poteau par des entraves qui y restaient suspendues pour cet emploi. Près de ce terrible appareil se tenaient quatre esclaves noirs, dont le teint et les traits africains, alors si peu connus en Angleterre, effrayaient le peuple, qui les regardait comme des démons employés à leurs fonctions infernales; ils étaient complétement immobiles, si ce n'est que, de temps à autre, ils faisaient un mouvement pour attiser et renouveler le combustible. Ils ne jetaient pas les yeux sur la foule ; ils semblaient insensibles à tout ce qui les entourait, sauf à l'accomplissement de leur horrible devoir; et quand, se parlant les uns aux autres, ils ouvraient leurs lèvres épaisses et découvraient leurs dents blanches comme s'ils eussent souri d'avance à la scène tragique qu'ils attendaient, la populace épouvantée ne pouvait s'empêcher de croire que ce fussent là, en effet, ces esprits surnaturels avec lesquels la sorcière s'était entretenue, et qui, à l'expiration du temps qui leur avait été accordé sur terre, venaient assister à son terrible châtiment. Les assistants se parlaient à l'oreille et se communiquaient tous les faits que Satan avaient accomplis pendant cette époque d'agitation et de malheur, ne manquant pas nécessairement de donner au diable un peu plus que ce qui lui était dû.

— Avez-vous entendu dire, père Dennet, demanda un jeune paysan à un vieillard, que le diable a emporté le corps du grand thane saxon Athelsthane de Coningsburg?

— Oui ; mais il l'a ensuite rapporté, grâce à Dieu et à saint Dunstan.

— Comment cela? demanda un jeune homme bien découplé, habillé d'une tunique verte brodée d'or, et ayant à ses trousses un gars vigoureux qui portait sur son dos une harpe, indice de la profession de son maître, lequel ne paraissait pas un ménestrel d'un rang vulgaire, car, outre la splendeur de son pourpoint richement brodé, il portait à son cou une chaîne d'argent à laquelle était suspendue la clef dont il se servait pour accorder sa harpe; une plaque d'argent était attachée à son bras droit; mais, au lieu de porter, comme à l'ordinaire, l'enseigne de quelque baron à la famille duquel il aurait pu appartenir, on y lisait seulement le mot *Sherwood.* — Qu'entendez-vous par là demanda le galant ménestrel en se mêlant à la conversation des paysans. Je suis venu chercher ici un sujet de ballade, et, ma foi ! je serais content d'en trouver deux.

— Il est bien entendu, dit l'aîné des paysans, qu'après qu'Athelsthane de Coningsburg a été mort pendant quatre semaines...

– Cela est impossible, s'écria le ménestrel ; je l'ai vu bien vivant à la passe d'armes d'Ashby-de-la-Zouche.

— Il était mort cependant, disparu du monde, dit le jeune paysan; car j'ai entendu les moines de Saint-Edmond chanter pour lui l'hymne des morts, et, de plus, il y a eu un somptueux banquet funèbre au château de Coningsburg, comme de juste, et j'y serais bien allé, moi, sans Mabel Parkens, qui...

— Oui, Athelsthane était mort, dit le vieillard en secouant la tête, et c'est grand dommage, car le vieux sang saxon...

— Mais votre histoire, mes maîtres, votre histoire? dit le ménestrel avec quelque impatience.

— Oui, oui, contez-nous l'histoire, dit à son tour un gros frère qui se tenait près d'eux appuyé sur un bâton; contez-nous votre histoire, s'écria le robuste prêtre, et ne consumez pas la journée, nous n'avons pas de temps à perdre..

— S'il plaît à Votre Révérence, ajouta Dennet, un prêtre ivre était venu rendre visite au sacristain de Saint-Edmond...

— Il ne plaît pas à ma révérence, répondit l'ecclésiastique, qu'il y ait eu là un animal tel qu'un prêtre ivre, ou, s'il y en a eu, qu'un laïque le dépeigne comme tel. Sois poli, mon ami, et conclus de là que ce saint homme était abîmé dans une méditation qui rendait sa vue trouble et ses pieds chancelants comme s'il se fût gorgé de vin nouveau. Cela peut arriver, je le sais par expérience.

— Eh bien donc, répondit le père Dennet, un saint frère vint visiter le sacristain à Saint-Edmond; ce visiteur était une espèce de prêtre champêtre qui tue à lui seul une moitié des daims qu'on vole dans la forêt; qui préfère le glouglou de la pinte de bière au son de la cloche de son ermitage, et qui estime qu'une tranche de lard vaut dix pages de son bréviaire; du reste, un bon gaillard, qui sait manier un bâton, tirer un arc et danser une ronde aussi bien que le meilleur homme du comté d'York.

— Cette dernière phrase, Dennet, lui dit le ménestrel à demi-voix, t'a sauvé plus d'une côte.

— Bah! bah! je ne le crains pas, l'ami, reprit Dennet; je suis un peu vieux et mes membres sont roides; mais quand j'ai combattu, à Doncaster, pour le bélier et la cloche...

— Mais l'histoire, l'histoire, mon ami? dit encore une fois le ménestrel.

— Eh bien, voici en deux mots ce que l'on raconte: Athelsthane de Coningsburg était enterré au couvent de Saint-Edmond...

— C'est un mensonge, un mensonge insigne! dit le frère; car je l'ai vu porter à son château de Coningsburg.

— Eh bien, si vous savez l'histoire, contez-la vous-même, mon maître, dit Dennet en se tournant d'un air d'humeur vers son contradicteur obstiné.

Et ce ne fut pas sans peine que le rustre consentit à continuer son récit, à la prière du ménestrel.

— Ces deux *sobres* frères, dit-il enfin, puisque ce révérend veut qu'ils soient sobres, avaient continué de *piper* leur bonne ale, leur vin et des liqueurs pendant presque tout un jour d'été, lorsqu'ils furent réveillés par un profond gémissement et un bruit de chaînes; puis l'ombre d'Athelsthane pénétra dans l'appartement en leur criant: « Misérables pasteurs!... »

— Cela est faux! s'écria le frère vivement; il n'a pas prononcé un mot.

— Oh! oh! frère Tuck, dit le ménestrel en le tirant à l'écart, tu laisses donc prendre le lièvre au gîte? Tu t'es vendu toi-même.

— Je t'assure, Allan-a-Dale, reprit l'ermite, que j'ai vu Athelsthane de Coningsburg aussi bien que jamais yeux du corps ont pu voir un homme vivant. Il portait son linceul et répandait autour de lui une odeur de sépulcre. Un muid de vin des Canaries ne l'effacerait pas de ma mémoire.

— Bah! répondit le ménestrel, tu plaisantes.

— Qu'on ne croie jamais un mot de moi, dit le frère, si je ne lui allongeai pas un coup de mon bâton qui aurait suffi pour assommer un bœuf, et si le coup ne lui glissa pas à travers le corps comme si c'eût été une colonne de fumée.

— Par saint Hubert, reprit le ménestrel, c'est un conte merveilleux et digne d'être mis en vers sur l'ancien air : *La tristesse visita le vieux frère.*

— Ris, si tu veux, dit le frère Tuck; mais, si tu m'attrapes jamais à chanter sur un pareil sujet, que le premier spectre

ou diable venu m'enlève sans tarder ! Non, non, j'ai pris sur-le-champ la résolution d'aider à quelque bonne œuvre, comme à la grillade d'une sorcière, à un combat judiciaire ou à quelque service pareil, et voilà pourquoi je suis ici.

Comme ils parlaient de la sorte, la lourde cloche de l'église de Saint-Michel de Templestowe, vénérable édifice qui s'élevait à quelque distance de la préceptorerie, vint couper court à leur contestation. Leurs oreilles furent successivement frappées par ces mornes vibrations, ne laissant que juste l'espace qu'il fallait à chacune d'elles pour se perdre dans le lointain avant que l'oreille se sentît remplie de nouveau par la répercussion du glas de l'airain. Ces sons lugubres, signal de la cérémonie attendue, glacèrent d'épouvante les cœurs de la foule assemblée, dont les yeux se fixèrent sur la préceptorerie, d'où allaient sortir le grand maître, le champion et la criminelle.

Enfin le pont-levis s'abaissa, les portes s'ouvrirent, et un chevalier, portant le grand étendard de l'ordre, sortit du château, précédé de six trompettes et suivi des chevaliers précepteurs marchant deux à deux; le grand maître arriva le dernier, monté sur un coursier magnifique, mais dont le harnachement était des plus simples.

Ensuite venait Brian de Bois-Guilbert, armé de pied en cap d'une brillante armure; ses deux écuyers portaient derrière lui sa lance, son écu et son bouclier.

Sa figure, quoique en partie cachée par un long panache flottant sur son casque, annonçait une agitation violente où l'orgueil semblait lutter avec l'irrésolution. Il était d'une pâleur mortelle, comme s'il eût passé plusieurs nuits sans fermer l'œil, et cependant il modérait les piaffements de son cheval de bataille avec la facilité et la grâce habituelles à la meilleure lance de l'ordre du Temple. Il avait l'air fier et imposant; mais, en le regardant avec attention, on voyait dans ses traits sombres une expression qui forçait à en détourner les yeux.

A ses côtés étaient Conrad de Montfichet et Albert de Malvoisin, qui remplissaient les fonctions de parrains du champion. Ils portaient le vêtement de paix, la robe blanche de l'ordre.

Après ceux-ci, venaient les autres chevaliers du Temple, avec un long cortége d'écuyers et de pages vêtus de noir, qui, à leur tour, aspiraient à l'honneur de devenir les chevaliers de l'ordre. A la suite de ces néophytes s'avançait une escorte de gardes à pied, au milieu desquels on distinguait la pâle figure de l'accusée, qui marchait, d'un pas lent mais assuré, vers le lieu où allait se décider son destin.

On avait dépouillé Rébecca de ses ornements, de crainte qu'il ne s'y trouvât quelques-unes de ces amulettes que Satan, à ce qu'on supposait, donnait à ses victimes pour les priver du pouvoir de faire des aveux, même sous la force de la torture. Ses vêtements orientaux avaient fait place à une robe blanche de la forme la plus simple; cependant il y avait un mélange si exquis de courage et de résignation dans son regard, que, même sous cet habit, et sans autre ornement que ses longues tresses noires, tous les yeux pleuraient en la regardant, et le fanatique le plus endurci déplorait le sort qui convertissait une fille si aimable en un instrument nuisible et en une esclave du démon.

La marche était fermée par un groupe de personnages d'un rang subalterne appartenant à la préceptorerie, marchant dans un ordre parfait, les bras croisés et les regards baissés vers la terre.

Cette procession monta la pente douce au sommet de laquelle se trouvait le champ clos, et entra dans la lice, dont elle fit le tour de droite à gauche. Quand il eut parcouru le cercle entier, le cortége fit halte. Il y eut alors un moment d'agitation, tandis que le grand maître et toute sa suite, à l'exception du champion et de ses parrains, mettaient pied à terre et que leurs chevaux étaient emmenés hors de l'enceinte par les écuyers.

La malheureuse Rébecca fut conduite à une chaise peinte en noir, placée auprès du bûcher. En jetant le premier regard sur les préparatifs qu'on avait faits pour une mort aussi épouvantable à l'esprit qu'elle était douloureuse au corps, on la vit frémir et fermer les yeux en priant sans doute intérieurement, car sa lèvre remuait, bien qu'aucun son ne sortît de sa bouche.

Au bout d'une minute, elle rouvrit les yeux, regarda fixement le bûcher comme pour familiariser son esprit avec cette vue; puis, par un mouvement lent et naturel, elle détourna la vue.

Cependant le grand maître s'était assis; et, lorsque les chevaliers de son ordre furent placés autour de lui, chacun selon son rang, une fanfare de trompettes, bruyante et prolongée, annonça que la cour siégeait pour le jugement. Alors Malvoisin, comme parrain du champion, s'avança et déposa aux pieds du grand maître le gant de la juive, gage du combat.

— Vaillant seigneur et révérend père, dit-il, voici le brave chevalier Brian de Bois-Guilbert, chevalier précepteur de l'ordre du Temple, qui, en recevant le gage de bataille déposé aux pieds de Votre Révérence, s'est engagé à faire son devoir dans le combat d'aujourd'hui, pour maintenir que cette fille juive, nommée Rebecca, a justement mérité la sentence rendue contre elle par un chapitre du très-saint ordre du Temple de Sion, la condamnant à mourir comme sorcière; le voici, dis-je, prêt à soutenir le combat honorablement et en brave chevalier, si telle est votre sainte et noble volonté.

— A-t-il prêté serment, demanda le grand maître, que sa cause est juste et honorable? Faites apporter le crucifix et le *Te igitur*.

— Très-révérend père, dit Malvoisin vivement, notre frère a déjà affirmé par serment la vérité de l'accusation entre les mains du brave chevalier Conrad de Montfichet, et il n'est pas tenu de prêter d'autre serment, son adver-

saire étant une infidèle qui ne pourrait être admise à prêter serment à son tour.

Cette explication parut suffire à Beaumanoir, à la grande joie d'Albert, car l'astucieux chevalier avait prévu la grande difficulté ou plutôt l'impossibilité de déterminer Brian de Bois-Guilbert à faire un pareil serment en face de l'assemblée, et il avait imaginé ce subterfuge pour le soustraire à cette nécessité.

Le grand maître, ayant déclaré que la formalité du serment avait été remplie, ordonna à un héraut d'armes de s'avancer et de faire son devoir.

Les trompettes sonnèrent de nouveau, et un héraut d'armes, venant se placer au milieu des lices, proclama à haute voix :

— Oyez, oyez, oyez! Voici le brave chevalier Brian de Bois-Guilbert prêt à combattre contre tout chevalier de naissance noble qui voudra soutenir la cause de la jeune Rébecca, à qui il a été permis, en légitime essoine, de combattre par champion, auquel champion le révérend et valeureux grand maître, ici présent, accordera un bon champ et un partage égal au soleil et au vent, et tout ce qui peut assurer l'égalité des armes.

Le son des trompettes retentit de nouveau, et un silence solennel régna pendant quelques minutes.

— Nul champion ne se présente pour l'appelante? dit le grand maître. Héraut, allez lui demander si elle attend quelqu'un pour combattre pour elle!

Le héraut s'avança vers la chaise sur laquelle Rebecca était assise, Bois-Guilbert, dirigeant soudainement son cheval vers cette extrémité des lices, en dépit des observations de Malvoisin et de Montfichet, se trouva près de Rébecca en même temps que le héraut d'armes.

— Cela est-il régulier et conforme à la loi du combat? demanda Malvoisin en s'adressant au grand maître.

— Oui, Albert de Malvoisin, répondit Beaumanoir; car, dans cet appel au jugement de Dieu, on ne doit point em-

pêcher les parties intéressées d'avoir, l'une avec l'autre, des communications qui peuvent tendre à la manifestation de la vérité.

Cependant le héraut s'adressait en ces termes à Rébecca :

— Damoiselle, notre honorable et révérend grand maître demande si tu as un champion pour livrer bataille aujourd'hui à ta place et pour ta cause, ou si tu te reconnais justement et légalement condamnée à mort.

— Dites au grand maitre, répondit Rébecca, que je maintiens mon innocence, et que je ne reconnais pas la justice de la sentence qui m'a condamnée, ne voulant pas que mon sang retombe sur ma tête. Dites-lui que je demande tel délai que ses lois permettent de m'accorder, afin de voir si Dieu, dont la bonté suprême vient souvent à notre secours au dernier moment, me suscitera un libérateur. A l'expiration de ce délai, que sa sainte volonté soit faite!

Le héraut porta cette réponse au grand maître.

— A Dieu ne plaise, répondit Lucas de Beaumanoir, que juif ou païen eût à nous accuser d'injustice! Jusqu'à ce que les ombres descendent de l'occident à l'orient, nous attendrons pour voir s'il se présentera un champion pour cette femme malheureuse. Passé ce délai, qu'elle se prépare à la mort.

Le héraut redit à Rébecca les paroles du grand maître; elle inclina la tête en signe de soumission, croisa les mains sur sa poitrine, et, les yeux levés au ciel, semblait attendre de là un secours qu'elle ne pouvait guère espérer des hommes.

En ce moment de terrible attente, la voix de Bois-Guilbert vint frapper son oreille. Ce n'était qu'un murmure, et cependant cette voix la fit tressaillir plus que ne l'avait fait la sommation du héraut.

— Rebecca, dit le templier, m'entends-tu?

— Je n'ai rien à entendre de vous, homme cruel et farouche, répondit la jeune fille.

— Tu m'entends cependant, et le son de ma voix m'é-

pouvante moi-même. Je sais à peine où nous sommes, ou dans quel dessein on nous a conduits ici. Ce champ clos, cette chaise funèbre, ce fatal bûcher !... je connáis leur emploi, et cependant tout cela m'apparaît comme un rêve, comme le tableau terrible d'une vision qui épouvante mes sens, mais qui ne peut convaincre ma raison.

— Mon esprit et mes sens sont également convaincus, répondit Rebecca. Ils me disent que ce bûcher est destiné à consumer ma dépouille mortelle et à m'ouvrir un chemin douloureux, mais court, vers un monde meilleur.

— Ce sont là des illusions, Rebecca, reprit le templier, de vagues rêveries que rejettent même tes sages Sadducéens. Écoute-moi, Rebecca, dit-il d'un ton plus animé; la vie et la liberté sont encore entre tes mains. Monte en croupe sur mon coursier, sur *Zamor*, le vaillant cheval qui jamais ne fit défaut à son cavalier. Je l'ai conquis en combat singulier contre le sultan de Trébizonde. Monte, te dis-je, et en peu d'instants nous serons à l'abri de toute poursuite. Un nouveau monde de plaisirs s'ouvrira pour toi; pour moi, une nouvelle carrière de renommée. Qu'ils prononcent leur sentence, je la méprise; qu'ils effacent le nom de Bois-Guilbert de leurs listes d'esclaves monastiques, je laverai dans le sang la tache qu'ils oseront faire à mon écusson.

— Retire-toi, tentateur, dit Rebecca; retire-toi! même dans cette extrémité, tu ne me feras pas faire un pas vers toi. De tous mes oppresseurs, c'est toi que je regarde comme le plus cruel. Arrière, au nom du Dieu vivant!

Albert de Malvoisin, impatient et alarmé de la durée de leur conférence, s'avançait en ce moment pour l'interrompre.

— La jeune fille a-t-elle confessé son crime, demanda-t-il à Bois-Guilbert, ou est-elle toujours résolue à le nier?

— Elle est *résolue* en effet, répondit Bois-Guilbert.

— Reviens donc, mon noble frère, reprit Malvoisin, reprendre ta place pour attendre l'événement. L'ombre s'avance sur le cercle des heures... Viens, brave Bois-

Guilbert! viens, l'espoir de notre saint ordre et bientôt son chef!

Tout en parlant de ce ton consolateur, il porta la main à la bride de Zamor, comme pour le reconduire à sa place.

— Misérable hypocrite! s'écria Brian en fureur, comment oses-tu porter la main sur les rênes de mon cheval?

Et, repoussant son compagnon de manière à lui faire lâcher prise, il regagna au galop l'autre extrémité des lices.

— Il ne manque pas de chaleur, dit Malvoisin à demi-voix à Montfichet, si elle était bien dirigée; mais, comme le feu grégeois, il brûle tout ce qu'il touche.

Les juges étaient déjà depuis deux heures dans les lices, attendant vainement l'arrivée d'un champion.

— Il y a de bonnes raisons pour cela, dit le frère Tuck à un de ses voisins, c'est qu'elle est juive; et cependant, par mon ordre! c'est dommage qu'une fille si jeune et si belle périsse sans qu'un seul coup soit donné pour la sauver! Serait-elle dix fois sorcière, si elle était tant soit peu chrétienne, mon bâton sonnerait midi sur le casque d'acier de ce farouche templier avant qu'il l'emportât ainsi.

Cependant l'opinion générale était que personne ne pouvait ni ne voulait paraître pour soutenir la cause d'une juive accusée de sorcellerie, et les chevaliers, à l'instigation de Malvoisin, se disaient tout bas les uns aux autres qu'il était temps de déclarer que Rebecca n'avait pas racheté son gage.

En ce moment, un chevalier, poussant son cheval à toute bride, parut dans la plaine, se dirigeant vers le champ clos.

Aussitôt cent voix s'écrient :

— C'est un champion! c'est un champion!

Et, en dépit des préventions et des préjugés de la multitude, il fut accueilli par des acclamations unanimes lorsqu'il pénétra dans les lices.

Mais le second coup d'œil détruisit l'espoir que son

arrivée avait fait naître. Son cheval, qui venait de faire plusieurs lieues à franc étrier, paraissait chanceler de fatigue, et le cavalier, malgré l'audace avec laquelle il se présentait dans la lice, soit faiblesse, soit fatigue, soit par ces causes réunies, semblait à peine capable de se soutenir en selle.

A la sommation du héraut, qui lui demanda son nom, son rang et la cause de sa présence dans les lices, le cavalier étranger répondit vivement et avec hardiesse :

— Je suis noble et bon chevalier, et je viens ici soutenir par la lance et l'épée la cause juste et légale de cette damoiselle Rebecca, fille d'Isaac d'York; déclarer la sentence prononcée contre elle fausse et calomnieuse, et défier, sire Brian de Bois-Guilbert, comme traître, meurtrier et menteur, ainsi que je le prouverai en combattant corps contre corps avec lui, à l'aide de Dieu, de Notre-Dame et de monseigneur saint Georges le bon chevalier.

— Il faut avant tout, dit Malvoisin, que l'étranger justifie qu'il est bon chevalier et de noble lignage. Le Temple ne laisse pas combattre ses champions contre des hommes sans nom.

— Mon nom, s'écria le chevalier en levant la visière de son casque, est mieux connu, mon lignage plus pur que le tien, Malvoisin. Je suis Wilfrid d'Ivanhoe.

— Je ne combattrai point en ce moment contre toi, dit le templier d'une voix sombre et altérée; va faire guérir tes blessures, procure toi un meilleur cheval, et peut-être alors daignerai-je consentir à châtier tes puériles bravades.

— Ah! fier templier, dit Ivanhoe, as-tu donc oublié que deux fois tu as succombé sous cette lance? Souviens-toi des lices d'Acre, souviens-toi de la passe d'armes d'Ashby, souviens-toi de tes orgueilleuses vanteries dans la salle de Rotherwood, et du gage que tu as déposé, ta chaîne d'or contre mon reliquaire, que tu combattrais contre Wilfrid d'Ivanhoe pour recouvrer ton honneur perdu. Par ce reliquaire et par la sainte relique qu'il renferme! je jure de te

proclamer lâche dans toutes les cours de l'Europe, dans toutes les préceptoreries de ton ordre, si tu ne te mesures avec moi à l'instant même.

Bois-Guilbert se tourna d'abord vers Rebecca d'un air irrésolu; puis il s'écria en regardant Ivanhoe d'un air farouche :

— Chien de Saxon! saisis ta lance et prépare-toi à la mort.

— Le grand maître m'accorde-t-il le combat? demanda Ivanhoe.

— Je ne puis vous le refuser, répondit le grand maître, si cette jeune fille vous accepte pour champion. Cependant, je voudrais vous voir plus en état de combattre. Vous avez toujours été un ennemi de notre ordre; néanmoins je désire agir honorablement avec vous.

— Je demande le combat à l'instant, répondit Ivanhoe, c'est le jugement de Dieu. Je me confie à sa bonne garde. Rebecca, continua-t-il en s'approchant de la chaise fatale, m'acceptes-tu pour champion?

— Oui, oui, dit-elle agitée par une émotion que la crainte de la mort n'avait pu produire en elle, je t'accepte comme le champion qui m'est envoyé par le Ciel. Mais non, non; tes blessures ne sont pas guéries; ne combats pas cet homme cruel; pourquoi périr avec moi?

Mais déjà Ivanhoe était à son poste; il avait fermé sa visière et saisi sa lance. Bois-Guilbert en fit autant, et son écuyer remarqua, en attachant sa visière, que son visage, qui durant toute la matinée avait été couvert d'une pâleur mortelle, s'était subitement couvert d'un rouge sanglant.

Le héraut, voyant les deux champions en place, éleva la voix et répéta trois fois :

— *Faites votre devoir, preux chevaliers!*

Après le troisième cri, il se retira sur un des côtés de la lice, et proclama de nouveau que personne, sous peine de mort, n'osât, par des paroles, par des cris ou par des gestes, interrompre ou déranger le combat.

Le grand maître, qui tenait en main le gage de la bataille, le gant de Rebecca, le jeta dans l'arène, et prononça le fatal signal :

— *Laissez aller !*

Les trompettes sonnèrent, et les chevaliers s'élancèrent l'un contre l'autre.

Le cheval épuisé d'Ivanhoe et son cavalier non moins épuisé par la fatigue ne purent résister à la lance bien dirigée du templier et à la vigueur de son coursier. Les assistants avaient prévu ce résultat; mais, quoique la lance d'Ivanhoe eût à peine atteint le bouclier de Bois-Guilbert, celui-ci, au grand étonnement de tous, chancela sur sa selle, perdit les étriers et roula dans l'arène.

Ivanhoe se releva sur-le-champ et mit l'épée à la main; mais son adversaire ne se releva pas. Le pied sur la poitrine et la pointe de son épée sur la gorge, Wilfrid lui ordonna de se rendre s'il ne voulait recevoir le coup de la mort.

Mais Bois-Guilbert ne répondit pas.

— Ne le tuez pas sans confession, sire chevalier, cria le grand maître; ne faites pas périr à la fois son corps et son âme! Nous le déclarons vaincu.

Il descendit dans la lice et ordonna de dénouer le casque du champion terrassé. Ses yeux étaient fermés et le sang affluait encore à son visage. Les spectateurs, qui contemplaient Bois-Guilbert avec étonnement, virent ses yeux se rouvrir, mais ils restèrent fixes et ternes. Le sang se retira tout à coup et fit place à la pâleur de la mort.

Sans être touché par la lance de son ennemi, il était mort victime de la violence de ses passions.

— C'est véritablement le jugement de Dieu, dit le grand maître en levant les yeux au ciel. *Fiat voluntas tua !*

XLIV

Après le premier moment de surprise, Wilfrid d'Ivanhoe demanda au grand maître comme juge du champ clos, s'il avait fait son devoir dans le combat en chevalier loyal et courtois.

— Tu t'es conduit avec vaillance et loyauté, répondit le grand maître. Je déclare la jeune fille libre et innocente. Les armes et le corps du chevalier décédé sont à la disposition du vainqueur.

— Je ne veux pas le dépouiller de ses armes, dit le chevalier d'Ivanhoe, ni condamner son corps à l'infamie. Il a combattu pour la chrétienté; c'est le bras de Dieu et non la main de l'homme qui l'a frappé aujourd'hui. Mais que ses obsèques soient simples comme doivent l'être celles d'un homme qui est mort pour une cause injuste. Et quant à cette jeune fille...

Il fut interrompu par le bruit d'une troupe nombreuse de cavaliers, avançant avec une telle rapidité, que le sol était ébranlé sous les pas de leurs chevaux; puis le chevalier Noir entra à toute bride dans les lices. Il était suivi d'une bande nombreuse d'hommes d'armes et de plusieurs chevaliers armés de pied en cap.

— J'arrive trop tard, dit-il en regardant autour de lui. Je m'étais réservé Bois-Guilbert. Ivanhoe, était-ce bien de t'exposer à un pareil danger, étant incapable même de rester en selle?

— Le ciel, mon prince, reprit Ivanhoe, s'est chargé du châtiment de cet homme orgueilleux. Il ne méritait pas la mort honorable que vous lui destiniez.

— Que la paix soit avec lui! s'écria Richard en fixant ses

yeux sur le cadavre. C'était un vaillant champion; il est mort en chevalier, couvert de ses vêtements d'acier. Mais nous n'avons pas de temps à perdre; Bohun, fais ton devoir.

Un chevalier se détacha de la suite du roi, et, mettant la main sur l'épaule d'Albert de Malvoisin, il lui dit :

— Je vous arrête comme coupable de haute trahison.

Le grand maître, qui, jusque-là, était resté muet d'étonnement à l'apparition d'un si grand nombre de guerriers, prit enfin la parole.

— Qui ose arrêter un chevalier du temple de Sion dans l'enceinte de sa propre préceptorerie et en présence du grand maître? Par quelle autorité commet-on cet audacieux outrage?

— C'est moi qui fais cette arrestation, répliqua le chevalier; moi, Henri Bohun, comte d'Essex, lord grand connétable d'Angleterre.

— Et il arrête Malvoisin, s'écria le roi en levant sa visière, par les ordres de Richard Plantagenet, ici présent. Conrad Montfichet, il est heureux pour toi que tu ne sois pas né mon sujet. Mais, quant à toi, Malvoisin, tu mourras, ainsi que ton frère Philippe, avant que le monde ait vieilli d'une semaine.

— Je résisterai à cette sentence! s'écria le grand maître.

— Fier templier, dit le roi, tu n'en as plus le pouvoir. Lève les yeux, et vois le royal étendard d'Angleterre flotter sur les tours de Templestowe au lieu de la bannière du Temple! Sois prudent, Beaumanoir, et ne fais pas une résistance inutile; ta main est dans la gueule du lion.

— J'en appellerai à Rome contre toi, répondit le grand maître, pour usurpation sur les immunités et priviléges de notre ordre.

— Soit! reprit Richard; mais, par amour pour toi-même, ne me traite pas maintenant d'usurpateur. Dissous ton chapitre et retire-toi avec tes compagnons dans une autre préceptorerie, si tu peux en trouver une qui n'ait pas été le

théâtre d'une conspiration perfide contre le roi d'Angleterre, ou, si tu le préfères, reste ici comme hôte de Richard et sois témoin de notre justice.

— Recevoir l'hospitalité dans un lieu où j'ai droit de commander? dit le templier. Jamais! — Chapelains, entonnez le psaume *Quare fremuerunt gentes!* Chevaliers, écuyers et serviteurs du saint Temple, préparez-vous à suivre la bannière de Beauséant!

Le grand maître prononça ces paroles avec un ton de dignité qui semblait le placer au niveau du roi d'Angleterre et qui releva le courage de ses chevaliers, surpris et terrifiés. Ils se pressèrent autour de lui comme les moutons autour du chien de garde lorsqu'ils entendent les hurlements du loup.

Mais ces hommes intrépides ne témoignèrent pas les craintes du troupeau alarmé. Leur front audacieux se levait d'un air de défi et leurs regards exprimaient des menaces que n'osait proférer leur bouche. Ils se réunirent et formèrent une sombre ligne de lances sur laquelle les manteaux blancs des chevaliers se détachaient, au milieu des vêtements sombres des gens de leur suite, comme les bords lumineux d'un nuage obscur.

Le peuple, qui avait poussé un cri bruyant et réprobateur, s'arrêta et contempla en silence ce corps formidable de guerriers éprouvés qu'il trembla d'avoir irrités, et s'écarta devant eux.

Quand le comte d'Essex vit ces dispositions hostiles, il plongea les molettes de ses éperons dans les flancs de son cheval et galopa de long en large pour réunir ses soldats et les mettre en ordre de défense.

Richard seul, comme s'il se fût complu dans le danger que provoquait sa présence, parcourait lentement le front des templiers et leur criait :

— Eh bien, messires, parmi tant de vaillants chevaliers, n'y en a-t-il pas un qui veuille rompre une lance avec Richard? Messires du Temple, vos dames ont le teint bien

brûlé par le soleil si elles ne valent pas une lance rompue en leur honneur.

— Les frères du Temple, dit le grand maître, ne combattent point pour des causes aussi oiseuses et aussi profanes, et pas un templier ne croisera la lance avec toi, Richard d'Angleterre. Le pape et les princes de l'Europe prononceront entre nous; ils jugeront si un prince chrétien devait agir comme tu as agi aujourd'hui. Si l'on ne nous attaque pas, nous nous retirerons sans attaquer personne. Nous confions à ton honneur les armes et les biens de l'ordre, que nous abandonnons ici, et nous mettons sur ta conscience le scandale et l'offense que tu as causés en ce jour au monde chrétien.

En achevant ces mots, et sans attendre de réponse, le grand maître donna le signal du départ, et les trompettes sonnèrent une marche d'un caractère oriental, qui était le signal de route ordinaire des templiers.

Ils rompirent alors leur ligne et se rangèrent en colonne ; puis ils partirent au petit pas, comme pour montrer que c'était seulement la volonté de leur grand maître et non la crainte d'une force supérieure qui les obligeait à se retirer.

— Par l'éclat du front de Notre-Dame ! s'écria le roi Richard, il est fâcheux que ces templiers ne soient pas aussi fidèles qu'ils sont vaillants et bien disciplinés.

Semblable au chien timide qui attend pour aboyer que l'objet de son défi ait tourné le dos, la foule poussa un faible cri au moment où les derniers rangs de la colonne sortaient de l'enceinte.

Pendant le tumulte qui suivit la retraite des templiers, Rebecca ne vit et n'entendit rien. Elle était serrée dans les bras de son vieux père, étourdie et presque sans connaissance sous l'influence des incidents qui se succédaient si rapidement. Mais un mot d'Isaac la rappela enfin à elle-même.

— Allons, dit-il, allons, ma chère fille, trésor qui vient

de m'être rendu, allons nous jeter aux pieds de ce brave jeune homme !

— Non, dit Rébecca; oh ! non, non, non ; je n'ose pas lui parler en ce moment. Hélas ! je lui en dirais plus qué... Non, mon père; quittons à l'instant ces lieux funestes.

— Mais, ma fille, dit Isaac, quitter ainsi celui qui est venu comme un homme fort, armé de sa lance et de son bouclier, pour te délivrer au mépris de sa vie, toi, la fille d'un peuple étranger aux siens ! C'est un service auquel nous devons toute notre reconnaissance.

— Elle lui est acquise, mon père, elle lui est acquise à jamais, répondit Rebecca ; mon âme en est pénétrée; mais pas à présent... Pour l'amour de ta Rachel bien-aimée, mon père, cède à ma prière, pas à présent !

— Mais, reprit Isaac persistant toujours, on dira que nous ne sommes pas plus reconnaissants que des chiens.

— Ne vois-tu pas, mon cher père, que le roi Richard est ici, et que...?

— C'est vrai, ma très-bonne, ma très-prudente Rebecca. Sortons d'ici, sortons d'ici ! Il aura besoin d'argent, car il vient d'arriver de la Palestine, et même il sort de prison, dit-on, et il trouverait facilement une excuse pour m'en demander, s'il lui en fallait une, dans les relations que j'ai eues avec son frère Jean. Allons, allons, quittons ces lieux !

Et, entraînant sa fille à son tour, il la conduisit hors de la lice et la fit transporter en sûreté chez le rabbin Nathan Ben Samuel.

Quoique cette journée eût dû son principal intérêt à la situation critique où s'était trouvée la belle juive, elle se retira sans être remarquée, Le peuple portait toute son attention sur le chevalier Noir; il remplissait l'air des cris de « Vive Richard Cœur-de-Lion ! A bas les templiers usurpateurs ! »

— Malgré tout cet étalage de loyauté, dit Ivanhoe au comte d'Essex, il est fort heureux que le roi ait eu la pré-

caution de t'emmener avec lui, ainsi que tant de ses braves soldats.

Le comte sourit et secoua la tête.

— Vaillant Ivanhoe, répondit Essex, connais-tu assez peu notre maître pour lui attribuer une précaution si sage? Je m'avançais vers York, ayant appris que le prince Jean s'y fortifiait, quand j'ai rencontré le roi Richard accourant ici en véritable chevalier errant, pour mettre fin en personne à cette aventure du templier et de la juive. Je l'ai escorté avec ma troupe presque malgré lui.

— Et quelle nouvelle apportes-tu d'York, brave comte? demanda Ivanhoe; les rebelles nous y attendront-ils?

— Pas plus que la neige de décembre n'attend le soleil de juillet, dit le comte; ils sont en pleine dispersion. Et qui crois-tu qui vint nous en porter la nouvelle? Jean lui-même!

— Le traître! le traître insolent! l'ingrat! s'écria Ivanhoe. Richard ne l'a-t-il pas fait arrêter?

— Oh! il l'a reçu, répondit le comte, comme s'ils se fussent rencontrés après une partie de chasse; et il a dit en me montrant, ainsi que mes hommes d'armes : « Tu vois, frère, que j'ai autour de moi quelques hommes irrités; tu ferais bien d'aller vers notre mère, de lui porter mes hommages affectueux, et de demeurer près d'elle jusqu'à ce que les esprits soient calmés. »

— Et c'est là tout? Ne pourrait-on pas dire que ce prince appelle la trahison par sa clémence?

— De même, répondit le comte, qu'on pourrait dire d'un autre homme qu'il appelle la mort lorsqu'il entreprend de livrer un combat avant que ses blessures soient cicatrisées.

— Je te pardonne ta plaisanterie, seigneur comte, dit Ivanhoe; mais fais attention que je ne hasardais que ma vie; Richard compromettait la sûreté de son royaume.

— Ceux qui ont peu de souci de leur propre sûreté sont rarement bien attentifs à celle des autres. Mais hâtons-

nous de nous rendre au château, car Richard songe sérieusement à punir certains membres subalternes de cette conspiration, bien qu'il ait fait grâce au plus grand coupable.

D'après les informations judiciaires qui eurent lieu en cette occasion et qui sont rapportées dans le manuscrit de Wardour, il paraît que Maurice de Bracy passa la mer et entra au service de Philippe de France, tandis que Philippe de Malvoisin et son frère Albert, précepteur de Templestowe, furent exécutés, quoique Waldemar Fitzurze, l'âme de la conspiration, eût seulement été banni, et que le prince Jean, au profit de qui elle était faite, n'eut pas même reçu un reproche de son frère. Personne cependant ne plaignit le sort des deux Malvoisin, qui ne firent que subir une mort qu'ils avaient bien méritée par une foule d'actes de déloyauté, de cruauté et d'oppression.

Peu de temps après le combat de Templestowe, Cédric le Saxon fut appelé à la cour de Richard, qui alors était à York, occupé à pacifier les provinces que l'ambition de son frère avait troublées.

Cédric fit d'abord quelques objections à cet ordre; cependant il ne tarda pas à y obéir. Dans le fait, le retour de Richard avait détruit tout espoir de restauration de la dynastie saxonne en Angleterre; car, quelques forces que les Saxons eussent pu réunir en cas de guerre civile, il était évident que rien ne pouvait être entrepris sous la domination incontestée de Richard, populaire comme il l'était devenu par ses grandes qualités personnelles et par sa renommée militaire, quoiqu'il tînt les rênes du gouvernement avec une sorte d'insouciance qui tendait tantôt à l'indulgence et tantôt au despotisme. D'ailleurs, Cédric avait reconnu, bien à regret, que son projet de cimenter entre les Saxons une union parfaite, par le mariage de Rowena et d'Athelsthane, était absolûment renversé par le refus mutuel des deux parties.

C'était là un événement que, dans son zèle pour la cause

saxonne, il n'avait pu prévoir, et même, quand il ne fut plus permis de mettre en doute l'éloignement réciproque des deux fiancés, il avait encore peine à croire que deux Saxons de race pussent refuser, pour des motifs personnels, de contracter une alliance si nécessaire au bien de la nation.

La chose était cependant certaine. Rowena avait toujours témoigné pour Athelsthane une aversion insurmontable, et maintenant Athelsthane proclamait hautement et d'une manière positive qu'il renonçait à lady Rowena. La nature opiniâtre de Cédric dut fléchir devant de tels obstacles. Toutefois, il tenta une dernière et vigoureuse attaque contre Athelsthane; mais il trouva ce rejeton ressuscité de la royauté saxonne occupé, comme les petits seigneurs campagnards de nos jours, à livrer une guerre furieuse au clergé.

Il paraît que, après toutes ses menaces sanglantes contre l'abbé de Saint-Edmond, grâce à la bonté de son caractère et de son naturel indolent, grâce aux prières de sa mère Édith, qui, comme presque toutes les dames de cette époque était fort attachée au clergé, la colère d'Athelsthane s'était affaiblie. Tout ce qu'il fit pour satisfaire sa vengeance fut d'enfermer l'abbé et les moines dans les cachots de Coningsburg et de les y retenir pendant trois jours au pain et à l'eau.

Pour cette atrocité, l'abbé le menaça de le faire excommunier, et dressa une liste épouvantable des maux d'entrailles et d'estomac que ses moines et lui avaient soufferts par suite de cet emprisonnement injuste et tyrannique. Occupé de cette controverse et des moyens qu'il fallait employer pour résister à cette persécution ecclésiastique, Athelsthane se montra tout à fait insensible aux arguments de Cédric, et, lorsque le nom de Rowena fut prononcé, le noble Saxon vida un grand gobelet à sa santé et à sa prompte union avec son parent Wilfrid. C'était donc un cas désespéré. Il était évident qu'il n'y avait plus rien à

faire d'Athelsthane; comme le disait Wamba dans une phrase saxonne, c'était un coq qui refusait le combat.

Deux obstacles seulement s'opposaient encore au consentement que les deux amants désiraient obtenir de Cédric : son opiniâtreté et son aversion pour la dynastie normande. Le premier de ces deux obstacles céda peu à peu aux caresses de sa pupille et à l'orgueil que la renommée de son fils lui faisait ressentir. De plus, il n'était pas insensible à l'honneur d'allier sa race à celle du grand Alfred, maintenant que les titres au trône du descendant d'Édouard le Confesseur étaient à jamais abandonnés. La haine de Cédric pour la race des rois normands était en outre très-affaiblie, d'abord par l'impossibilité de débarrasser l'Angleterre de la nouvelle dynastie, pensée qui tendait à le rendre sujet loyal envers le roi *de facto ;* en second lieu, par les attentions personnelles du roi Richard, à qui plaisait l'humeur franche de Cédric; et, selon le manuscrit de Wardour, le roi se conduisit si bien envers le noble Saxon, qu'une semaine à peine s'était écoulée depuis son arrivée à la cour, que déjà il avait donné son consentement au mariage de sa pupille Rowena avec son fils Wilfrid d'Ivanhoe.

Le mariage de notre héros, ayant ainsi obtenu l'assentiment de son père, fut célébré dans le plus auguste des temples, la belle cathédrale d'York. Le roi lui-même y assista, et les égards qu'il témoigna en cette occasion et en plusieurs autres aux malheureux Saxons jusque-là opprimés et dégradés, leur donna un espoir plus certain d'obtenir l'exercice de leurs droits légitimes que celui qu'auraient pu leur promettre les chances précaires d'une guerre civile. Cette cérémonie fut célébrée avec toute la pompe que l'Église romaine sait donner à ses solennités.

Gurth, superbement paré, accompagnait comme écuyer le jeune maître qu'il avait si fidèlement servi; près d'eux était le magnanime Wamba, décoré d'un nouveau bonnet et de la plus magnifique garniture de clochettes. Ils

avaient partagé les dangers et la mauvaise fortune de Wilfrid, ils restèrent près de lui pour partager sa prospérité, comme ils avaient le droit de l'attendre.

Outre cette suite de domestiques, on vit paraître à ces noces somptueuses les plus illustres Normands et les plus nobles Saxons. Le peuple célébra ce mariage par des réjouissances universelles, car le tiers état regardait cette union comme une garantie de paix et de bon accord entre les deux races, qui depuis lors se sont si bien mêlées et dont la distinction s'est complétement effacée. Cédric vécut assez pour voir cette fusion en partie opérée; car, à mesure que les deux nations se rapprochèrent et formèrent des mariages entre elles, les Normands perdirent de leur orgueil et les Saxons de leur rusticité.

Ce ne fut cependant que sous le règne d'Édouard III que le nouvel idiome, auquel est resté le nom d'anglais, fut parlé à la cour de Londres; c'est alors aussi que la distinction hostile de Normand et de Saxon semble avoir entièrement disparu.

Ce fut le surlendemain de cet heureux mariage que la suivante Elgitha vint annoncer à lady Rowena qu'une jeune fille désirait paraître devant elle et lui parler sans témoin.

Rowena fut surprise; elle hésita d'abord; mais la curiosité l'emporta, et, en ordonnant à Elgitha d'introduire la jeune fille, elle commanda à ses suivantes de se retirer.

C'était une femme d'un aspect noble et imposant. Le long voile blanc dont elle était enveloppée couvrait, sans les cacher, l'élégance et la majesté de sa taille. Son maintien était respectueux, sans aucun mélange de crainte ou d'obséquiosité. Rowena était toujours prête à accueillir les demandes et à compâtir aux peines des autres. Elle se leva, et se disposait à conduire sa belle visiteuse vers un siége; mais l'étrangère, en jetant un règard sur Elgitha, exprima de nouveau le désir de s'entretenir seule avec lady Rowena.

Dès qu'Elgitha se fut retirée, la jeune fille fléchit le genou, porta la main à son front et baissa la tête jusqu'à terre, et, malgré la résistance de Rowena, baisa le bord de sa tunique brodée.

— Que veut dire cela? demanda la belle Saxonne; pourquoi me rendez-vous une marque de respect si extraordinaire?

— Parce qu'à vous, dame d'Ivanhoe, répondit Rebecca en se relevant et reprenant la dignité calme de sa manière habituelle, je peux à juste titre, et sans m'exposer aux reproches, payer la dette de gratitude que j'ai contractée envers Wilfrid d'Ivanhoe. Je suis, pardonnez la hardiesse de mon hommage, je suis la malheureuse juive pour laquelle votre époux a exposé ses jours, dans une lutte si inégale, au champ clos de Templestowe.

— Damoiselle, répondit Rowena, Wilfrid d'Ivanhoe, en ce jour mémorable, n'a fait qu'acquitter faiblement la dette de gratitude que vos soins charitables lui avaient fait contracter. Parlez, y a-t-il quelque chose en quoi lui et moi puissions vous être utiles?

— Rien, dit Rebecca avec calme, à moins que vous ne lui transmettiez mes adieux et l'expression de ma reconnaissance.

— Quittez-vous donc l'Angleterre? demanda Rowena, à peine remise de l'étonnement que lui avait causé cette visite extraordinaire.

— Je l'aurai quittée, noble dame, avant que la lune ait accompli sa phase. Mon père a un frère qui est très en faveur auprès de Mohammed Boabdil, roi de Grenade; c'est là que nous nous retirons, assurés d'y trouver le repos et la protection, moyennant la rançon que les musulmans exigent de notre peuple.

— Ne serez-vous donc pas aussi bien protégée en Angleterre? demanda Rowena. Mon époux jouit de la faveur du roi, et Richard est juste et généreux.

— Je n'en doute pas, noble dame; mais le peuple d'An-

gleterre est une race fière, querelleuse et toujours prête aux troubles intérieurs; un tel pays n'offre pas un asile sûr aux enfants de mon peuple. Éphraïm est une colombe timide ; Issachar est un serviteur trop surchargé, qui succombe sous un double fardeau. Ce n'est pas dans une terre de sang et de carnage, entourée de voisins hostiles et déchirée de factions intestines qu'Israël peut espérer de trouver le repos pendant qu'il erre d'un pays à l'autre.

— Mais vous, jeune fille, dit Rowena, vous n'avez assurément rien à craindre ; celle qui a soigné Ivanhoe pendant sa maladie, ajouta-t-elle avec enthousiasme, ne doit rien craindre en Angleterre, où Saxons et Normands se disputeront l'honneur de la servir.

— Votre langage est bienveillant, noble dame, dit Rebecca, et votre intention meilleure encore. Mais cela est impossible, il y a un gouffre entre nous; notre éducation, notre culte nous défendent également de le franchir. Adieu! Cependant, avant que je parte, accordez-moi une faveur. Le voile de l'hymen cache votre figure; daignez le lever et laissez-moi voir des traits dont la renommée parle avec tant d'éloges.

— Ils ne méritent pas d'arrêter les regards, dit Rowena; mais je ne m'y refuserai point, à condition que vous m'accorderez la même faveur.

Toutes deux levèrent leur voile en ce moment. Soit par timidité, soit par le sentiment intime de ses charmes, Rowena sentit ses joues, son front, son cou et son sein se couvrir d'une vive rougeur. Rebecca rougit aussi; mais ce fut une émotion passagère, dominée par des sentiments plus élevés; cette rougeur se dissipa comme s'efface le nuage empourpré quand le soleil qui le colore plonge sous l'horizon.

— Noble dame, dit-elle, le visage que vous avez daigné me montrer restera longtemps gravé dans mon souvenir; la douceur et la bonté y sont empreintes, et, si une teinte des vanités ou de la fierté du monde vient se mêler à une

expression si pure, comment se plaindre que ce qui est terrestre garde quelque chose de son origine? Je me rappellerai longtemps vos traits, et je bénirai Dieu de laisser mon noble libérateur uni à...

Elle s'arrêta tout à coup. Ses yeux se remplirent de larmes; elle se hâta de les essuyer, et répondit aux questions anxieuses de Rowena :

— Je suis bien, noble dame, très-bien; mais mon cœur se gonfle quand je pense à Torquilstone et aux lices de Templestowe... Adieu! Mais il me reste une dernière prière à vous faire : acceptez cette cassette et ne dédaignez pas de porter ce qu'elle contient.

Rowena ouvrit la petite cassette ornée de ciselures d'argent que lui présentait Rebecca. Elle contenait un collier et des boucles d'oreilles en diamant qui évidemment étaient d'un très-grand prix.

— Il est impossible, s'écria-t-elle en rendant la cassette, que j'accepte un don de cette valeur!

— Gardez-le, noble dame, reprit Rébecca; vous avez la puissance, le rang, l'autorité, l'influence; nous avons la richesse, source à la fois de notre force et de notre faiblesse. La valeur de ces bijoux dix fois multipliée n'égalerait pas la puissance de votre plus léger désir. Pour vous donc, ce présent est de peu de valeur, et, pour moi, il en a moins encore. Ne me laissez pas croire que vous partagez les injustes préjugés de votre nation à l'égard de la mienne. Croyez-vous que j'estime ces pierreries étincelantes plus que ma liberté, ou que mon père y attache plus de prix qu'à la vie et à l'honneur de son enfant? Acceptez-les, noble Rowena : pour moi, elles sont inutiles, je ne veux plus porter de bijoux.

— Vous êtes donc malheureuse? demanda Rowena frappée du ton avec lequel Rebecca avait prononcé ces derniers mots. Oh! restez avec nous; les conseils de nos hommes pieux vous arracheront à votre fausse croyance, et je serai pour vous une sœur.

— Non, répondit Rebecca, dont la voix et les traits conservaient la même expression mélancolique, cela ne peut pas être; je ne puis pas changer la foi de mes pères comme un vêtement qui ne convient plus au climat sous lequel je cherche une nouvelle demeure; non, je ne serai pas malheureuse, noble dame; celui à qui je consacrerai ma vie sera mon consolateur, si j'accomplis sa volonté.

— Vous avez donc des couvents, et vous voulez vous y retirer? demanda Rowena.

— Non, noble dame, dit la juive; mais, parmi notre peuple, depuis le temps d'Abraham jusqu'à nos jours, il y a eu des femmes qui ont voué leurs pensées au ciel et leurs actions aux œuvres de charité, soignant les malades, nourrissant les pauvres et soulageant les malheureux. C'est parmi elles que l'on comptera Rebecca. Dites cela à votre noble époux, s'il lui arrive de s'informer du destin de celle dont il a sauvé la vie.

Il y avait un tremblement involontaire dans la voix de cette noble femme et une expression de tendresse dans son accent qui peut-être eût trahi ce qu'elle ne voulait pas exprimer. Elle se hâta de prendre congé de Rowena.

— Adieu, lui dit-elle. Puisse le père commun des juifs et des chrétiens répandre sur vous ses bontés les plus douces! Le vaisseau qui doit nous transporter sera sous voile avant que nous ayons gagné le port.

Elle sortit de la chambre, laissant Rowena interdite comme si une apparition avait passé devant elle. La belle Saxonne rendit compte à son époux de cette étrange conférence, et elle fit sur l'esprit d'Ivanhoe une profonde impression. Il vécut longtemps et heureux auprès de Rowena, car ils étaient attachés l'un à l'autre par les liens d'une affection d'enfance, et ils s'aimaient d'autant plus qu'ils se rappelaient les obstacles qui avaient retardé leur union.

Cependant ce serait porter la curiosité trop loin que de demander si le souvenir de la beauté et de la grandeur d'âme de Rebecca ne revenaient pas à l'esprit d'Ivanhoe

plus souvent que la belle descendante d'Alfred ne l'aurait désiré.

Ivanhoe se distingua au service de Richard. Il fut honoré de nouvelles preuves de la faveur royale ; il aurait pu s'élever encore plus haut sans la mort prématurée de ce héros au cœur de lion devant le château de Chalus, près de Limoges.

Avec la vie de ce monarque généreux, mais téméraire et romanesque, s'évanouirent tous les projets que son ambition et sa générosité avaient formés. On peut appliquer à Richard, avec un léger changement, les vers composés par Johnson pour Charles de Suède :

« Son destin devait s'accomplir sur une terre étrangère. Il reçut la mort au pied d'une humble forteresse, et d'une main vulgaire. Son nom, qui fit trembler le monde, est resté comme un exemple moral, et comme celui d'un héros propre à orner les pages d'un roman. »

FIN.

D. THIÉRY ET Cie. — IMPRIMERIE DE LAGNY

